S-B

The Middle East Institute

SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION

TROIS ANS

EN ASIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

TROIS ANS

EN ASIE

(DE 1855 A 1858)

PAR

LE C^TE A. DE GOBINEAU

PREMIER SECRÉTAIRE D'AMBASSADE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

TROIS ANS EN ASIE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Malte. — Alexandrie.

La nuit était merveilleuse. Les étoiles brillaient d'un éclat qu'on ne connaît guère en Suisse et en Allemagne d'où je venais. Ce qui était charmant surtout, c'était cet azur du ciel qui s'enfonçait au loin enveloppant la mer, comparable à la soie, plus encore au velours, et, en définitive, comparable à lui seul. Rien de si doux aux regards. Cependant, depuis, j'ai vu plus beau.

Mais sans rien devancer, alors je m'en réjouissais comme du mieux que j'eusse connu encore. Il était onze heures du soir, et la lune caressait doucement les contours de l'île de Malte qui fuyaient et s'arrondissaient à notre

droite dans des ténèbres plus qu'à demi claires. Le navire, filant assez bien, glissa entre deux rives ; bientôt nous vîmes s'agiter sur l'eau une foule de petites lumières. Le commandant multiplia ses ordres, les matelots allaient de çà, de là, la vapeur sifflait sur tous les tons, on stoppa, et on dit que nous étions dans le port de la Valette.

Aller se coucher paisiblement eût été peut-être le plus sage ; mais il fallait déployer trop d'héroïsme. *L'Egyptus* avait à peine eu le temps de s'arrêter que d'énormes barques, l'attaquant de toutes parts, lui avaient lancé des traînées d'hommes aussi nombreux, aussi noirs que des fourmis, non moins industrieux, j'aime à le penser, et qui s'étaient mis en posture de le bourrer de charbon à l'intérieur et à l'extérieur. Tous ces honnêtes gens faisaient un tel vacarme qu'à peine pouvait-on trouver des paroles pour se débattre au milieu d'autres envahisseurs, qui, jaillissant d'embarcations différentes, ne bourdonnaient pas en moindre quantité, ni avec moins d'obstination. Ceux-là n'apportaient point de charbon, mais ils tenaient absolument à vendre des chemises, à vendre des cigares, à vendre des pantalons, à vendre des mouchoirs, à vendre.... Il est difficile d'imaginer ce qu'ils ne voulaient pas vendre, et, à les en croire, il eût fallu tout acheter. Je ne sais trop ce que pouvaient valoir leurs diverses marchandises; mais qu'elles aient eu le prix de leurs figures, je ne le croirai jamais. Des nez pincés, des lèvres minces, des nez busqués, des lèvres épaisses comme celles du polichinelle napolitain, des voix de tous les diapasons, des tailles et des toilettes de toutes les envergures et de tous les quartiers du globe auraient donné à cette foule assez de variété, si, par deux côtés, tous

ces négociants ne s'étaient ressemblés d'une façon malheureuse. Ils avaient l'œil également taquin et une tendance commune à se parer de coiffures qui, en tous pays, décèlent le drôle : bonnets grecs effilochés, casquettes affectant de tomber en arrière, et chapeaux, Dieu sait dans quel état. C'était une première révélation de ce qu'on appelle en Asie *la colonie européenne*, et nous étions à Malte, qui est un des points principaux d'exportation de cette variété du genre *homo*.

Pour dormir, il eût fallu braver toutes ces musiques et ces tapages accumulés, se barricader dans sa chambre, s'envelopper hermétiquement dans son lit, et encore le succès était douteux. Après nous être consultés, nous résolûmes d'aller à terre, bien qu'il fût tard; ma fille étant endormie, par la grâce particulière de l'enfance, nous la laissâmes sous la garde de sa bonne et descendîmes dans un des canots du bord.

A dire vrai, nous avions besoin d'un peu de gaieté. Nous étions partis de Marseille sous de mauvais auspices, et plus mauvais que nous ne le pensions alors. Certes, lorsque, le 14 février 1854, les commandants des trois paquebots qui se trouvaient dans le port de la Joliette hésitèrent depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir à se mettre en route, tant le vent soufflait, personne ne se doutait de la catastrophe qui devait avoir lieu peu d'heures après. Nous partîmes cependant, et ce fut cette même nuit qu'à une faible distance de nous et à notre insu eut lieu le naufrage de *la Sémillante*. Bien que nous ayons tout ignoré de ce malheur jusqu'à Alexandrie, je me figure maintenant qu'il y avait comme une tristesse sur ces mers et que cette tristesse nous enveloppait. On

était perclus de froid. Quand le vent tomba, il plut. Les journées étaient maussades, et, pour la première fois, ce fut en arrivant dans les parages de l'île chevaleresque par excellence que le ciel devint enfin un ciel méridional.

D'ailleurs, il y réussissait très-bien comme je l'ai dit d'abord, et il n'en avait pas fallu davantage pour nous mettre dans les meilleures dispositions de tout trouver pour le mieux, sans lesquelles, soit dit en passant, il n'y a pas de voyage, ni même de voyageurs. Car l'espèce dénigrante était créée pour rester chez elle et manque à sa vocation. C'était aussi, probablement, l'avis de nos rameurs, gens de Saint-Malo et des alentours, qui, tout en manœuvrant les avirons, tiraient de leurs mémoires quelques-unes de ces facéties aussi vieilles que la monarchie française et qui raviront encore en extase nos derniers descendants. Tandis que nous prenions silencieusement notre part de cette jovialité nationale, le canot toucha terre, et, franchement, je crus qu'on nous faisait aborder sur la scène de l'Opéra, que nous flottions au-dessus de l'orchestre, et que j'allais voir sortir, de l'immense voûte ouverte à ma droite, un de ces anciens grands maîtres qui, s'avançant majestueusement jusque sur les rochers amoncelés au bord de l'eau, mettrait la main sur son cœur et chanterait une cavatine.

Il n'en fut rien. La décoration d'opéra est en vraie pierre et conduit quelque part. C'est très-noble. La plage est petite, les rochers sont très-fastueusement étalés. La nature et l'art militaire avaient fait un beau tableau. Si cela n'arrivait pas quelquefois, les hommes n'auraient pas, d'eux-mêmes, inventé la peinture.

Nous montâmes par des rues tortueuses, désertes, éclairées, de loin en loin, par des réverbères qui, comme tous les réverbères du monde, semblaient être là seulement pour indiquer, chez ceux qui les font entretenir, un désir très-naturel d'y voir clair. Le falot de nos marins n'était pas de trop. Comme nous ne demandions pas mieux que de nous prêter au pittoresque que semblait se donner cette ville nocturne, nous avions déjà remarqué quelques groupes d'hommes tantôt arrêtés au pied des hautes murailles, tantôt glissant dans les ruelles, et qu'il ne tenait qu'à nous de prendre pour des *bravi* très-affairés, quand des chœurs de voix chantant dans le lointain et le grincement de quelques guitares nous causèrent un peu d'inquiétude sur la nature de nos émotions. L'île de Malte nous sembla plus romantique que légitimement elle ne devait être par le temps qui court. Mais, en arrivant sur une petite place où un café restait encore ouvert et où nous entrâmes, le secret nous fut révélé. Nous avions oublié qu'on était en carnaval.

Il y avait, dans le café, une douzaine de masques, parlant le dialecte du pays, donc, incompréhensibles, mais avec leurs habits fous, leurs bonnets et leurs chapeaux écervelés, leurs culottes de toutes les paroisses, ce qu'ils disaient paraissait si amusant, et ils en riaient de si bon courage, avec des visages si épanouis, qu'il était impossible de ne pas sentir le sel de toute cette gaieté. Et c'est la différence qui existe entre la joie des gens du Sud et celle qui essaye de pousser dans le Nord. Cette dernière, il faut de la méditation pour la partager ; l'autre s'impose et enlève. Une espèce de Fontanarose surtout, un échappé des gravures de Callot, un homme avec lequel Hoffmann

aurait certainement voulu passer sa vie, disait évidemment des choses si extraordinaires, que tous riaient aux alentours et riaient comme nous sans l'entendre. Je crois même (je n'oserais l'affirmer) que le factionnaire anglais, de garde à deux cents pas de là, devant le palais du gouverneur, partageait l'hilarité générale; mais il se peut que je me trompe.

Nous passâmes là deux heures, aussi étonnés, aussi égayés que les Maltais eux-mêmes, et la ville, vue de cette façon, me plut tellement que je revins encore le lendemain, à cinq heures, pour savoir si le matin on riait autant que le soir dans cette île miraculeuse.

Je dois avouer que non. Je ne vis plus que des choses très-ordinaires, à commencer par l'église de Saint-Jean, dont je comprends mal la réputation; seules, les faldettes de quelques jeunes femmes, dont la dévotion s'était levée matin, me parurent faire honneur au pays.

En tout, cependant, ce n'était pas trop mal commencer un voyage dont chaque pas, à mon compte, devait mener à du nouveau, au moins à du piquant. C'est peut-être parce que j'étais résolu à prendre les choses ainsi, qu'Alexandrie, où je ne m'attendais pas à des sensations bien vives, me plut infiniment dès l'abord.

Dès l'abord (et qu'on se rappelle que je venais de Francfort, et on vient de voir ce que j'avais connu de Malte!), je fus touché, comment dirais-je mieux? je fus intéressé, lorsque nous arrivâmes en face de cette côte plate, de voir de loin se dégager de l'infini de la mer une petite barque à voile carrée, montée par deux hommes à demi nus que coiffait le turban de l'Islam; mais turban si déchiré, mais aspect si minable, que tout l'accoutre-

ment de ces deux malheureux ne servait qu'à les faire contempler avec plus d'étonnement par des yeux inexpérimentés. Ainsi, et non autrement, durent se présenter aux regards aventureux de Sindbad le marin les pilotes de ces îles inconnues, où le portait sa passion des voyages. De même c'était bien notre pilote, à nous, qui nous arrivait. Il monta, et je n'ai que du bien à en dire, puisque *l'Egyptus* entra sans encombre. Je suppose que ce fut par la force de son art.

Alexandrie n'est pas un coin béni du ciel. Il y a trop peu d'antiquités. Il y a trop peu de maisons et de mosquées intéressantes. Les rues habitées par les indigènes sont trop simplement misérables; et surtout ces bâtisses énormes, sottement et prétentieusement badigeonnées en jaune, que l'on appelle en Asie des maisons européennes, horrible imitation des plus mesquines inventions de l'Italie moderne, s'y prélassent en trop grand nombre. Ces sortes de maisons sont dans le monde des pierres et du mortier les pendants exacts de ce que sont dans le monde des hommes des légions d'êtres humains qu'il n'est pas besoin de décrire. Puis il y a ces auberges, ou si l'on veut ces hôtels, coupe-gorge qui ne le cèdent peut-être qu'aux établissements du même genre dénoncés par les voyageurs revenus de l'isthme de Panama. Malgré ces inconvénients, qui sont pourtant graves, Alexandrie n'est pas à mépriser. Il existe du côté du canal certains cafés arabes de bien jolie apparence, avec de beaux tamarisques trapus, tordus, touffus, et jetant au hasard, dans le plus charmant désordre, leurs longues branches chiffonnées. Puis il y a des palmiers, et, quand on n'est pas accoutumé aux palmiers, les premiers sont

bons à voir, quoique les derniers, non plus, ne se quittent pas sans peine. Enfin, il y a la place des Consuls.

De la place en elle-même, j'en fais aussi bon marché que possible, car son majestueux quadrilatère ne provient pas d'autre chose que de l'alignement immodéré de ces bâtisses jaunes dont je viens de parler. Mais ce qu'on y voit passer à chaque instant et tout le long du jour, c'est là ce qui mérite des éloges. De longues files de chameaux (les premiers chameaux, comme c'étaient tout à l'heure les premiers palmiers!) se croisent incessamment: les uns, chargés de ballots énormes qu'ils apportent Dieu sait d'où, ou remportent Dieu sait où, ou bien n'ayant sur leurs vastes bâts que leurs conducteurs, balancés d'une si étrange façon par l'allure de ces machines vivantes, que c'est déjà un signe de la différence du tempérament de ces gens-là aux nôtres que de les voir prendre cet horrible va-et-vient pour du repos. Mieux vaudrait une fois faire dix lieues à pied. Et tandis que les chameliers, donnant du nez en avant et des épaules en arrière, passent majestueusement, voici venir un respectable domestique nègre, long comme une perche, fluet comme un roseau. Il coupe la place en diagonale. Il marche sur ses talons et le corps jeté en avant. Son fez rouge à gland bleu, serré sur ses tempes par une mousseline et tombant sur l'occiput, fait contre-poids à une énorme mâchoire qui surplombe. Le gland bleu ballotte sur les épaules rentrées. Une longue robe blanche, serrée comme un étau, accuse la maigreur osseuse de ce corps qui ressemble à une mécanique. Sous le bras se prélasse un énorme parapluie. De quelle sultane, de quelle belle esclave ce digne et pédant personnage fait-il les commissions? Il vaudrait la

peine de s'en informer; ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas pressé : car le voilà qui rencontre un de ses pareils, je dis un de ses pareils dans toute l'acception du mot, peau noire, grosse mâchoire, tarbousch en arrière, robe blanche et parapluie, et tous les deux s'accroupissent à l'instant même au milieu de la place. Ils tombent en conversation réglée. Un troisième, un quatrième surviennent, ils s'accroupissent de même. Les chameaux se dérangent pour eux. Toute la place est marquée ainsi de groupes de causeurs accroupis, et il n'y a pas que des domestiques nègres, bien que le nombre de ceux-ci soit infini. Il y a des pauvres, il y a des fellahs, il y a des femmes fellahs dans leur voile bleu, il y a des enfants, il y a même des messieurs en costumes plus ou moins européens ; mais on voit tout de suite que ces personnages sont endimanchés, peut-être, d'ailleurs, pour leur vie entière.

J'ai vu là quelque chose d'instructif. Un homme du peuple achetait des confitures à un de ces marchands ambulants qui pullulent. Sa femme lui intima l'ordre de la suivre et de rentrer à la maison. Et comme il réclamait, elle lui mit son enfant sur les bras et le chassa devant elle en joignant à la vivacité des reproches des actes plus expressifs encore. D'autres femmes approuvaient à grands cris. Quant aux hommes, ils restaient neutres, et je crus même démêler dans la physionomie de quelques-uns une expression de profond respect pour cette vigueur qui ne les atteignait pas. Ce fut ma première leçon sur la condition des femmes en Asie.

Je commençai aussi à être frappé de l'extrême affection des indigènes, non-seulement pour leurs enfants, mais

pour tous les enfants en général. Quand un père ou une mère s'arrêtent au milieu de la rue en extase devant les grâces d'un bambin, y expriment leur enthousiasme avec cette vivacité de gestes et ces expressions rapides du visage qu'il faut avoir vues, les passants s'arrêtent aussi, séduits à leur tour par la gentillesse du héros en herbe. On voit qu'ils ne perdent pas une seule de ces jolies boutades dont nous disons en Europe que les parents seuls peuvent les comprendre, non sans soupçonner ces parents si clairvoyants de les inventer.

Pour les natifs, ils rient doucement à ces scènes de famille et se mêlent avec le dernier abandon à des dialogues dont les mots dénués de sens ne sont destinés qu'à rendre le moins mal possible la musique du cœur. Je ne sais pas si un Asiatique aurait jamais pu inventer la fable du hibou et de ses petits. Les Orientaux aiment tellement leurs enfants, et tellement ceux des autres, que je ne sais pas non plus s'ils s'aperçoivent qu'il y a des enfants laids. L'enfant est un roi véritable en Asie. Il rencontre partout une indulgence sans bornes et dans les siens une tendresse passionnée. Aucun caractère, aussi rude qu'il soit, n'est étranger à la domination de ces innocents despotes, et il était une fois un pacha qui existe encore, pacha à l'ancienne manière, farouche autant que perfide, ne regardant non plus à empoisonner un consul qu'à faire couper la gorge à un raya ; un brave homme de pacha qui, pour vaincre la constance religieuse d'une fille chrétienne qu'il s'était mis en tête de faire musulmane et qui n'y consentait pas, avait imaginé de la cribler d'épingles; enfin, pour tout dire, une manière de pacha bosniaque, et ce pacha, qui comptait au moins soixante ans de cruautés ac-

cumulées sur sa barbe blanche, avait une petite fille de quatre ans. Elle mourut. Tous les pères peuvent comprendre ce qu'est un pareil malheur. Mais le chagrin du vieux tigre n'eut pas de bornes. Il ne voulut plus gouverner, il ne voulut plus s'habiller, il ne voulut plus manger, et, couché sur le pavé, dans un coin de la cour de sa forteresse, il se laissait mourir. Pendant huit jours, les supplications de ses femmes, de ses fils, de ses parents, de ses serviteurs, restèrent sans puissance. Tantôt replié sur lui-même, contemplant au dedans de soi toute l'étendue de sa douleur et en savourant l'amertume, il versait des larmes cruelles qui s'épanchaient lentement sur ses joues flétries ; tantôt il poussait des cris stridents qui faisaient mal à entendre; tantôt il se tordait en convulsions et enfin retombait dans une mortelle atonie. Il faisait peine à voir à ceux qui le craignaient. Cette explosion violente ne fut point passagère. Quand la nature, épuisée, se calma, la plaie resta longtemps saignante. Voilà comment les Asiatiques aiment leurs enfants, et cela depuis l'Adriatique jusqu'à la mer de Chine.

Il se fait à Alexandrie un très-grand commerce, on le sait de reste; des circonstances analogues à celles qui avaient donné à cette cité une importance immense au temps des Ptolémées, et qui l'élevèrent plus encore sous les dominations romaine et byzantine, paraissent se réunir de nouveau pour lui faire prendre un essor qui peut-être ne le cédera guère un jour à l'ancien. Ce qui pourrait appuyer cette supposition, c'est qu'en somme les avantages principaux du négoce paraissent y appartenir beaucoup moins aux Européens qu'aux natifs.

Sans parler des productions de la Chine, de l'Inde, de

Java, de l'Afrique et de l'Arabie qui recommencent ou paraissent devoir recommencer à s'écouler vers l'Europe par la voie de l'Égypte et qui s'entreposent à Alexandrie, la richesse inouïe de la vallée du Nil accumule surtout dans ce pays une exportation de denrées agricoles. Quand le pays est mal cultivé, il rend beaucoup; quand il l'est bien, il rend énormément. Les gouvernements locaux, forcés de prendre une grande part à la mise en valeur du sol, parce qu'eux seuls peuvent entreprendre et conserver les travaux de canalisation indispensables pour mettre à profit les crues du fleuve, sont naturellement amenés à faire beaucoup de commerce par eux-mêmes, et ils s'y prêtent sans peine à la vue des bénéfices qui leur en reviennent. Sous ce rapport, la dynastie de Méhémet-Ali imite les Pharaons.

Elle traite de la vente et de l'importation avec les commerçants venus de tous les pays de l'Europe. En mettant à part quelques maisons respectables, presque tous ces spéculateurs nous arrivent en Égypte chassés de chez eux par les huissiers de la justice civile, quelques-uns par le chapeau galonné des gendarmes. D'autres sont d'anciens domestiques qui ont abandonné leurs maîtres pour chercher une plus grande fortune; quelques-uns, enfin, sont des aventuriers qui ont exercé déjà en cinq ou six lieux différents des professions plus ou moins définies et dont les dieux domestiques sont le hasard et l'audace.

Lorsque, par une combinaison heureuse de prévisions et d'événements, un de ces spéculateurs a réussi à sortir de sa misère et compte sous ses doigts une somme plus ou moins grosse de talaris, sa première pensée est de fonder son crédit sur un déploiement de luxe aussi étendu qu'il

puisse atteindre. Pour donner la plus haute idée possible de son talent commercial, de son bonheur, du succès de ses opérations, il cherche des yeux quel est celui de ses confrères qui étale le plus de magnificence, et, dès lors, sa pensée principale est de l'éclipser. Ses dépenses ne tardent pas à marcher d'un pas plus rapide que ses recettes, car il ne se refuse rien de ce qui paraît : voitures, chevaux, riches ameublements, dîners somptueux, vins d'Europe, bals et fêtes de toute espèce, il veut tout avoir et encore plus tout montrer ; et comme dans sa vie passée il n'a pas connu grand'chose, le désir d'éblouir le public se combine avec l'enivrement personnel de la jouissance.

Aussi longtemps que le dieu Mercure le favorise, tout marche. Mais, inévitablement, un jour ou l'autre, aujourd'hui ou demain, une pierre se rencontre sous ce char lancé à toute volée. Un embarras survient, l'Européen a besoin de deux choses : de l'argent et du secret. Le premier se peut trouver ; le second est cher. C'est ici que le natif apparaît ; et c'est ici, de même, que l'Européen audacieux, plein d'un mépris bruyant pour le silencieux raya, commence à éprouver les effets de la force cachée et redoutable de ces humbles adversaires.

L'Asiatique est doué, à sa façon, d'un vrai génie commercial ; il est avide, impassible en affaires, généralement peu hardi, mais d'une patience qui défie les années ; et, quelque riche qu'il soit, il ne connaît que le gain et ne connaît pas de petits gains : tous sont grands à ses yeux ; enfin il ne sait pas dépenser et ne dépense jamais. En Égypte, en Perse, dans l'Inde, dans le Turkestan, un négociant, pour considérable que soit sa fortune, s'honore

par une parcimonie qu'il peut hardiment pousser jusqu'à l'avarice. On l'admirera, il deviendra populaire, il sera considéré comme un saint, lorsque, possédant des millions, il fera construire à ses frais, des hôpitaux, des mosquées, des colléges, réparer des routes, creuser des fontaines; mais on le verrait avec méfiance et dégoût porter des vêtements de quelque richesse, renoncer à une simplicité de vie presque sordide, se montrer dans les compagnies joyeuses, aspirer aux jouissances de la vie. Un vrai négociant asiatique doit être un homme qui a beaucoup voyagé; il porte le titre de hadjy; ayant été une ou plusieurs fois à la Mecque, il est lié avec quelques saints personnages, et les amis qu'il se donne sont surtout des moullahs; il parle volontiers de théologie, on le voit passer dans les rues à pied, l'air doux et soumis, ou bien monté sur un âne, quelquefois sur une mule; lorsqu'il a des chevaux, il se contente de les harnacher de la manière la plus simple possible.

De telles gens, la pensée toujours tendue vers le gain, trouvent les Européens très-commodes pour traiter avec le gouvernement d'Égypte. Ils auraient peine quelquefois, s'il leur fallait prendre part à découvert dans les transactions, à se faire payer régulièrement des autorités turques; tandis qu'appuyés sur les consuls, les gens venus de Marseille, de Liverpool, de Trieste ou d'ailleurs, réussissent toujours à se faire donner plus que moins. Mais eux, les spéculateurs du pays, en considérant le tapage des étrangers, se doutent bien qu'à un moment donné, l'emprunt sera désiré par ceux-ci. Ils les entourent de bonne heure, ils les circonviennent de mille manières. Ils ont toujours de petites sommes à placer, des intérêts à

prendre dans les affaires. Souvent ils se prêtent avec bonhomie à des cérémonies qui font sourire de mépris ceux-là qui les considèrent comme des dupes. Ils s'insinuent chaque jour davantage au cœur des affaires de leur soi-disant ami, protecteur ou patron, et, tandis que celui-là ne sait rien d'eux, ils savent tout de lui. Quand le moment des embarras commence, ils deviennent plus souples encore et chaque jour plus utiles. Par des avances calculées, ils s'introduisent jusqu'au plus vif de l'avoir qu'ils veulent dévorer. Puis des renouvellements onéreux, puis des intérêts usuraires accumulés assurent leur domination. La catastrophe arrive, la faillite éclate, l'Européen tombe, et de ses débris sortent tous les rats asiatiques qui l'ont rongé, chacun emportant sa part de butin et sachant si bien la cacher qu'on ne sait plus ce qu'elle est devenue. Et c'est ainsi que le commerce d'Europe, assez immoralement représenté en Égypte, comme, en général, dans toute l'Asie, tourne à enivrer pendant quelques mois, pendant quelques années, peu d'honnêtes gens, beaucoup de fripons, et, en définitive, à faire tomber le numéraire d'Europe dans les cachettes inconnues où vont l'enfouir les natifs.

De temps en temps, il est vrai, quelques indiscrétions, ou des apparences trop évidentes, révèlent à l'autorité la richesse extrême de tel ou tel sujet. Alors, de gré ou de force, ce qu'il a de trop, quelquefois tout ce qu'il a, revient dans les coffres des puissants de la terre. Mais c'est un accident qui ne frappe que de très-grosses têtes et à de longs intervalles. Chaque jour il devient plus rare, ne serait-ce que par le soin que savent prendre désormais les indigènes de se métamorphoser, lorsqu'ils en ont be-

soin, en sujets ou en protégés de tel ou tel consulat, qui ne permet plus dès lors qu'on leur fasse avanie. Mais, dans tous les cas, si les fortunes trop visibles courent quelques risques de saisie, combien en est-il qui ne leur cèdent guère, sans parler du nombre illimité de celles qui sont considérables sans atteindre à l'énorme, ou simplement suffisantes, dont le chef politique le plus rapace et le plus vigilant ne saurait jamais avoir ni vent ni nouvelle? Qui sait ce qui se passe et ce qui existe dans l'intérieur de ces maisons dont la religion fait autant de sanctuaires inviolables, même au caprice de la tyrannie? Quel pacha, quel sultan, a osé regarder sous le divan du dernier de ses sujets? Personne ne connaîtra jamais au juste ce que les Asiatiques possèdent des richesses du monde, mais l'Europe pourra s'en donner une idée, idée effrayante, le jour où elle calculera approximativement, d'abord la somme que, depuis un siècle, les victoires en Asie lui ont rapportée et ensuite la somme qui, annuellement, quitte nos ports et s'en va là-bas pour n'en plus revenir.

Nous étions à Alexandrie depuis une quinzaine de jours, quand le ministre arriva avec la légation. Peu après nous partîmes pour le Caire. Le chemin de fer conduisait alors jusqu'au Nil seulement. Il a été prolongé ensuite, mais je ne regrette pas l'état imparfait où il se trouvait encore à l'époque de notre passage. Sauf les eaux vastes et sombres du lac Menzalèh, sauf la gare de Damanhour, où nous ne vîmes que ce qu'on voit dans une gare, sans pouvoir nous assurer s'il y avait des lis ou non dans ce village peu attrayant, nous ne pûmes rien découvrir que des berges pendant tout le trajet, et lorsqu'il nous

fallut descendre, je bénis le ciel de cesser de traverser l'Égypte d'une manière aussi mystérieuse. C'était le soir et nous étions sur le bord du Nil, où nous attendait un des bateaux à vapeur du pacha.

Quelques djermes montaient et descendaient le fleuve. La rive est plâte et s'enfonce dans des plis de terrain qui terminent bientôt l'horizon aux yeux, mais pour le rendre infini comme la mer à l'imagination. L'air était doux et humide. Des bouquets de palmiers et des tamarisques se détachaient sur la lumière du couchant. Beaucoup de tristesse, beaucoup de grandeur, et cette idée qui trouble : c'est là le Nil, c'est là l'Égypte, c'est là l'histoire immense qui frappe et qu'on ne sait pas.

Au fond et réellement, il n'y a pas grand'chose là, que ce que l'esprit peut y mettre; mais cette faculté n'a pas de bornes, et c'est, je crois, ce qui fait des terres d'Asie une région qu'on ne saurait comparer à nulle autre. Je veux que les forêts d'Amérique soient admirables et les plages de l'Océanie merveilleuses, mais rien d'humain n'y palpite, et la muse de l'histoire en est aussi bien absente que de ces îles et de ces continents enfouis sous nos pieds, et où la géologie ne découvre que des lézards inconnus et des bêtes dont on bénit le ciel de n'avoir plus à craindre la rencontre.

CHAPITRE II.

Le Caire. — Suez.

Il faut monter à la citadelle. Au-dessous du petit palais de Méhémet-Ali, s'étendent ces grands murs d'une hauteur énorme entre lesquels passait jadis le chemin fatal, le chemin que prirent les beys mamelouks, lorsque le vieux Arnaute leur dit adieu, les envoyant à la boucherie. Près de ces grands murs, à leur sommet, à l'est du palais, est un pavillon qui domine à une grande élévation. C'est là qu'il faut se mettre et regarder devant soi, vers le nord.

On aperçoit d'abord à ses pieds une vaste place, et de l'autre côté, en face, la mosquée de Hassan, puis à droite et à gauche l'étendue de la ville, coupée de milliers de rues, semée de places, encombrée de mosquées et de

grands bâtiments, et en cent endroits fleurie par des bouquets d'arbres et des jardins. Ce n'est pas gai, ce n'est pas bizarre, ce n'est pas majestueux comme on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire que toute symétrie est absente; mais c'est grand, vaste, plein d'air, de vie, de chaleur, de liberté, et partant de beauté. On voit, sans doute, d'autres villes répondant mieux à telles ou telles conditions du bien. Rien n'est ici au cordeau; mais, à défaut de régularité, l'aspect général est sérieux et noble quoique varié, et la puissance y respire. L'antiquité n'a pas créé cela, mais des époques déjà vieilles, et où croyance et pensée, courage et richesse, énergie non plus, ne manquaient pas.

A droite s'étendent, dans leur magnificence, les avenues de grands arbres épais et larges qui mènent à Schoubra, à travers de vastes cultures, marquetées de maisons blanches aux toits plats. A gauche le désert, le mont Mokattam, ses traînées de roches rouges posées les unes sur les autres, qui semblent dormir, et les sables qui commencent, mêlés aux roches, et qui, tout d'abord, s'étalent sur une telle étendue et saisissent le sol avec une telle avidité, qu'on devine bien qu'il n'y aura plus de limites de leur côté jusque bien loin, dans le fond de l'Afrique. La solitude serait déjà profonde et simple, s'il ne paraissait rien de plus. Mais une pensée grandiose s'emparant de ce domaine lui a encore imposé la présence perpétuelle de la mort, en y posant la ville mortuaire des tombeaux des kalifes. On les voit là-bas réunis plutôt que groupés, élançant leurs vastes coupoles au milieu de cette nature rigide et luttant de sévérité avec elle. Enfin, au travers du désert, hors de la ville, traçant comme un

arc entouré de verdure, passe le fleuve portant ses îles charmantes, couvertes d'ombrages voluptueux entre lesquels circulent les barques de toute grandeur et de toute forme, puis des villages, puis les pyramides, et dans le fond lointain d'autres pyramides encore, et encore le désert, le cadre éternel.

Au Caire, le souvenir des mamelouks domine tout. Ils ont fait tant de choses ! tant fondé de monuments, et si solides et si beaux ! Ce monde d'arabesques qui recouvre avec splendeur les édifices de toute l'Asie, eux seuls, eux et les hommes de l'Inde, ont su le tailler dans le marbre et dans la pierre. Les Grenadins, les Tolédans, les Persans, l'Assyrie elle-même, s'étaient trop souvent contentés du plâtre. Esclaves hier, les Mamelouks, une fois leur sabre au côté et le droit de commander dans la main, semblent ne plus avoir eu une seule pensée qui fût petite; tout ce qu'ils ont fondé est hors de pair avec les œuvres musulmanes du reste du monde, sauf l'Inde encore. Leurs rivalités sanglantes ont trouvé moyen, dans leurs plus grands excès, de servir la fécondité qui s'exhalait d'eux. C'est ainsi que cette mosquée d'Hassan, si gigantesque, fut bâtie au milieu d'un interrègne, par un prétendant qui voulait lutter contre son rival, maître de la citadelle, et qui ne trouva pas trop difficile de faire un chef-d'œuvre pour se construire, sous l'apparence d'un temple, une forteresse aussi redoutable que le bâtiment qui est en face. Et il réussit de toutes manières, car le rival capitula. Et je ne sais si ce fut ce vaincu ou tout autre qui, réduit à lui seul et poursuivi par les cavaliers ennemis, se lança au travers des rues dans une fuite impossible. Les habitants des quartiers avaient fermé leurs

portes, car chaque rue possédait alors sa clôture. Il arrivait, il frappait du pommeau de son sabre, et les citadins tremblants s'empressaient d'ouvrir ; il entrait, faisait resserrer l'huis et continuait sa course. Enfin, après avoir fait le tour de la ville, forcé, haletant, couvert de blessures, ses armes brisées, sur le point d'être pris, à bout d'héroïsme, il eut une dernière inspiration qui dépassait toutes les autres. Il poussa son cheval jusqu'au palais de son vainqueur, passa sur le ventre des gardes et des esclaves en franchissant l'entrée du harem, et se remit aux mains des femmes. Le victorieux comprit son devoir, l'embrassa, et tout fut dit. Voilà, à ce qu'il paraît, ce qu'étaient ces mamelouks circassiens qui ont fait le Caire ce qu'il est.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans le monde un lieu où la vie soit plus douce qu'au Caire. Sur les places, et principalement sur l'Esbekyeh, un peu trop européanisé à mon goût (mais heureusement le mal ne s'étend pas encore beaucoup plus loin), stationnent des troupeaux d'ânes escortés de leurs conducteurs. Ce sont les fiacres du pays. Ces ânes contribuent très-fort au bonheur qu'on peut se faire. Ils sont petits, blancs pour la plupart, et pourvus d'une physionomie malicieuse et entendue, que leur donnent assurément leurs habitudes de vagabondage. Ce ne sont pas là ces animaux dégénérés de nos climats, dont les plus grands admirateurs, dans leur tardive équité, ne peuvent vanter que la patience, la modération, la sagacité, la sobriété et autres vertus bourgeoises. L'âne du Caire mérite de différents éloges. Je ne sais s'il est sobre, mais il est tapageur, intrépide, toujours en course et plus volontiers au galop qu'au trot. Quant au pas, il le dédaigne.

A chaque instant, on en rencontre quelqu'un dans les rues, hardiment débarrassé du lourdaud qui le montait, poursuivant sa course, enchanté de son exploit, l'œil sarcastique, l'oreille chiffonnée, et suivi plutôt que poursuivi par son ânier, riant de tout son cœur. Car il y a une sympathie complète de malice entre le maître et l'animal.

Je ne suis pas certain que les âniers du Caire soient restés tels que je les ai connus, car la composition de leur corps venait précisément, lorsque nous sommes arrivés, de subir une importante modification. L'École polytechnique égyptienne ayant été licenciée, un assez grand nombre de mathématiciens avaient embrassé cette profession, et il n'est pas impossible que cette adjonction influe sur l'esprit de la compagnie. Mais alors elle était telle probablement que les siècles passés l'avaient connue. La légation distingua parmi ses membres deux ou trois petits hommes de la plus belle espérance, et nommément un certain Abdoulnaby, garçon de douze à quatorze ans, fin et joli dans ses membres comme une petite fille, l'air effronté d'un trompette de hussards, parlant avec volubilité un langage composé d'un peu d'italien, d'un peu de français, d'un peu d'anglais et même d'un peu d'allemand, le tout sur un fond arabe. Il était d'une agilité sans bornes, courant du matin au soir derrière son âne, toujours au galop, connaissant toutes les rues, toutes les boutiques, tous les marchands, et tous les moyens d'entrer dans tous les endroits quelconques, pour saints, sacrés, fermés et défendus qu'ils pussent être. Je ne sais s'il n'eût pas eu le talent, au cas où on le lui aurait demandé, de nous conduire à la Mecque et de nous en ramener. D'une activité

effrayante pour sa force, on voyait à ses yeux petillants d'intelligence lorsqu'on lui expliquait quelque chose en français, qu'il avait dix fois plus d'esprit que vous, quel que vous fussiez, et il s'en servait pour exercer une sorte de domination consentie sur ses collègues, dont les uns avaient huit ans et quelques autres plus de quarante. Ses suprêmes délices nous parurent être de tourner sur des espèces de chevaux de bois du pays, ce qui le mettait hors des gonds d'enthousiasme. Il joignait aussi à cette passion inoffensive le goût de l'opium. Il était un peu voleur, et tout ce qu'il gagnait légitimement ou illégitimement, il le donnait à son père vieux et infirme. Autant il était câlin et amusant quand cela lui plaisait, autant il devenait insolent dans ses moments d'humeur. Mais avec quelques bonnes paroles on le faisait éclater de rire après une bouderie de deux ou trois jours. Alors, il se fût mis en quatre pour vous servir. Tout ce qu'il faisait ou disait était spontané, sauf la ruse. Comme il avait plu à chacun, le ministre lui offrit de le prendre avec lui et de l'emmener; mais après avoir roulé dans sa petite tête, pendant quelque temps, les rêves d'ambition qui le séduisaient, il ne put se résigner à quitter sa famille, et, refusant, resta ânier.

Dès le matin donc, on monte sur un âne; tout le monde, dis-je, et les gens les plus graves, et les cavaliers les plus éprouvés se servent souvent de ces quadrupèdes. On va au bazar, au Khan Khalyl. Sous ces voûtes fraîches, élevées, aérées, dont les arceaux de pierre sont formés d'assises alternatives de deux couleurs, comme tant d'églises d'Italie, on respire mieux que dans les rues. Bien qu'il y passe beaucoup de gens et que les chalands s'y

pressent, il y a moins de foule. On choisit une boutique et on s'y installe. Le marchand, blanc ou noir, turc, arabe ou africain, vous accueille avec la courtoisie qui rend ces peuples si aimables et si nobles et recouvre chez eux d'un attrait rare tant de défauts qu'ils ne sont pas d'ailleurs les seuls à posséder. On s'assoit sur le bord de la boutique: une pipe vous est offerte, et le cafetier du bazar apporte en courant une tasse de cette boisson chaude, mousseuse, d'un arome exquis, qu'on nomme du café dans ces pays heureux, et qui ne ressemble guère à la distillation violente que nous savons extraire du même fruit. Tandis qu'on passe en revue les belles étoffes rayées, ou bariolées, ou fleuries de toutes couleurs, tissées de soie, de coton et de laine, enrichies d'or et d'argent, les bonnets, les chemises, les manteaux brodés; que dans les doigts s'enroulent et se déroulent les colliers de coraux, de cornalines, d'agates, de perles, de pierres précieuses de toute espèce; que l'on vous présente des vases de toute fabrique et des armes de toute sorte, le regard s'enchante aux personnages bigarrés qui circulent devant vous. Mais c'est surtout la conversation de quelques-uns de ces marchands qui permet aux heures de couler sans qu'on s'aperçoive du temps qu'elles mesurent.

Je viens de parler de la politesse des gens de négoce; elle est grande, et, si elle est pleine de modestie, elle l'est aussi de grâces. Elle n'a rien de commun soit avec la faconde prétentieuse, soit avec la hauteur glacée des personnes de la même classe dans d'autres pays. Elle sent son homme de bonne compagnie; c'est du laisser aller sans familiarité et de la gaieté sans bouffonnerie. Ils racontent volontiers leurs voyages, ils s'expriment librement sur le monde

dans lequel ils vivent. Avec beaucoup de respect pour leur religion, je les ai vus parler sans nulle déférence de leur gouvernement qui, en effet, prête le flanc aux critiques qu'ils lui adressaient. Ils s'exprimaient, en général, avec bon sens et mesure, et entremêlaient volontiers l'exposé de leurs idées d'anecdotes propres à les confirmer. En somme, il m'a semblé que la société de certains marchands arabes du Caire était très-digne d'être recherchée. Je crois qu'ils n'estiment pas beaucoup les Européens et qu'ils ne les aiment guère; mais ils ont eu le bon goût de ne nous en rien témoigner, et nous ne les avons pas assez vus pour être entrés bien avant dans leur confidence.

Les visites au bazar, et le laisser aller charmant de ces promenades, variées de conversations amusantes et d'exhibitions qui ne le sont pas moins, avec le tchibouk et le café, peuvent employer agréablement quelques heures chaque jour. Mais veut-on remplir aussi d'autres heures d'une manière plus sérieuse, il y a moyen. Les mosquées ne sauraient être trop vues ni trop examinées, ni de trop près, si l'on aime ce que l'art musulman a créé de plus complet, de plus parfait, de plus beau. Il y a les pyramides et les restes qui les entourent, il y a les mille excursions qui peuvent se faire aux environs, ne serait-ce que d'aller voir ces églises grecques où le prêtre et sa famille sont si bien installés dans le sanctuaire, que les enfants y jouent et que la ménagère y ferait la lessive, si la lessive était connue de cette sordide population.

Entre les mosquées, une de celles qui m'a plu davantage c'est celle d'El Azhar. Non pas qu'elle soit des plus belles

au point de vue de l'architecture, mais les professeurs et les innombrables étudiants qui se pressent autour de ses colonnes et dans sa cour, rappellent d'une manière toute vive la façon libre et vraiment intellectuelle dont on étudiait autrefois. Je dis intellectuelle avec intention : ce n'est pas que je pense qu'on apprît alors, par ces méthodes, plus ou même autant qu'aujourd'hui ; il s'en faut. Mais ce que l'on avait ainsi gagné faisait une impression beaucoup plus profonde sur l'esprit, s'emparait de toute la vie de l'homme et lui formait un caractère que tout ce qu'on avale maintenant de connaissances plus ou moins mortes et flétries ne saurait reproduire. Il faut ajouter aussi qu'à la mosquée d'El Azhar, il n'y a guère, désormais, que l'apparence du passé, à ce que l'on assure. La plupart des écoliers qui viennent là, hommes faits plutôt qu'adolescents, se contentent d'études fort terre à terre; les maîtres vraiment érudits sont rares : c'est que l'Égypte n'est plus la terre classique de la science musulmane. Il faut avouer aussi qu'elle ne l'a jamais beaucoup été. Pourtant, je me rappellerai toujours avec intérêt la physionomie d'un certain petit professeur à nez pointu et turban vert, qui, accroupi au pied d'une colonne, à l'ombre, dans le coin occidental de la cour, exposait à une vingtaine d'étudiants hébétés d'attention, le cou tendu, les yeux fixes et la bouche ouverte, sa doctrine sur un passage du Koran. Il gesticulait si bien de sa main droite et avait les yeux si brillants de conviction scientifique, que j'aurais aimé à lui faire le plaisir de croire ce qu'il disait.

Si j'étais resté au Caire plus longtemps, j'aurais voulu connaître quelques-uns des faiseurs d'or qui se trouvent dans la ville, et plus encore quelques-uns des magiciens

qui y abondent. Car le Caire est tout à l'entrée de l'Afrique, et les nécromants maugrabins n'y manquent pas. J'ai ouï dire qu'il y en avait de très-habiles. Plus tard, en Perse, on m'a confirmé cette assertion, ce qui a augmenté mes regrets de n'avoir pu en juger par moi-même. Assurément, si les enchanteurs qui achèvent leurs études dans quelques maisons inconnues du Caire ont quelque chose de la physionomie des psylles que l'on voit de temps en temps, ils sont dignes de leur réputation.

De ces psylles, nous en rencontrâmes, une fois, un qui nous apparut au détour d'une ruelle dont la largeur ne dépassait pas trois pieds. Comme les maisons étaient très-hautes, une ombre épaisse remplissait l'espace. Le psylle était appuyé contre le mur d'un air morose et menaçant. C'était un homme de race copte. Il tenait sa science de loin, et, mystérieux comme elle, il portait dans les yeux quelque chose d'aussi malfaisant que le venin qu'il avait appris de ses pères à dérober aux reptiles. Un long serpent, de hideuse physionomie, était replié sur le sol, à ses pieds, et rampait devant lui, semblant sentir l'air ou chercher des forces pour s'élancer. Par moments, il se dressait et se tenait droit sur sa queue. Deux femmes fellahs, épouvantées, s'étaient reculées et collées contre le mur et poussaient des cris perçants. Le psylle, sans changer d'attitude, les regardait en dessous avec un sourire équivoque. Il semblait jouir de sa puissance. Mais on lui commanda de reprendre son dangereux compagnon ; il étendit la main, et, avec des précautions nécessaires ou affectées, il le cacha dans sa robe. Cet homme était comme un débris de l'antique Égypte, c'est-à-dire du mauvais côté de la nation disparue. J'ai dit qu'il était Copte ; il avait

les traits généraux de sa race, et tous les autres individus de même origine que j'ai vus, s'ils ne montraient pas cet aspect sombre, ironique et quasi diabolique, avaient, il faut l'avouer, quelque chose d'assez immonde. Je ne saurais comparer leur physionomie à rien de mieux qu'à des figures de recors, et de suppôts infimes de justice. Ils sont vêtus de noir, sales, crasseux, humbles, et avec un arrière-goût d'insolence qu'une vague appréhension de châtiment manuel empêche seule de se répandre au dehors. Je suis assurément bien aise, dans leur intérêt, que les Coptes soient restés chrétiens et aient résisté à la tentation d'embrasser la foi des vainqueurs; mais je ne puis m'empêcher de croire, en même temps, à les juger d'après le genre de vie qu'ils mènent depuis la conquête arabe, à voir la profonde couche d'ignorance dans laquelle ils se sont ensevelis et où ils se délectent, et la jolie moisson de vices qui fleurit sur toutes leurs familles, enfin à la bassesse uniforme de tous leurs instincts, grands et petits, je me surprends, dis-je, à être convaincu qu'ils sont les descendants légitimes de la plus vile populace de l'Égypte byzantine, et que, s'ils ont persisté dans la foi, c'est qu'ils étaient trop loin des régions sociales où l'apostasie pouvait leur être utile, ou bien que les vainqueurs n'ont pas voulu d'eux.

Les Coptes ne sont donc pas une partie de la population égyptienne très-agréable à regarder. Mais on n'en peut dire autant des fellahs. Ils ne présentent pas une caractéristique uniformité. Dans la taille, dans les traits du visage, ils sont fort différents. On voit sans peine qu'ils n'ont pas cessé de subir et qu'ils subissent encore journellement des mélanges d'une grande influence et d'une

grande diversité. L'Afrique leur envoie, par des caravanes incessantes, des flots de population noire, demi-noire et nègre. Les tribus nomades d'Arabes leur donnent aussi un fort contingent. Il y a encore quelques éléments de sang grec ou même européen qui se glissent dans cette masse hétérogène, et, bref, j'y ai vu des physionomies toutes calabraises, ou très-semblables au type sarde et corse, à côté de visages qui paraissaient avoir posé pour les figures peintes dans les hypogées de la XVIII[e] dynastie. On ne saurait appeler, dans toute la rigueur du mot, les fellahs une race antique. C'est, à la vérité, une race très-antique par le fond, mais elle ressemble aux alluvions que déposent les ondes d'un vaste fleuve. Elle contient des parcelles qui remontent aussi haut que possible dans les siècles, et elle en a qui datent d'hier. Elle est en travail constant de formation, et cela parce que ce n'est pas une population agricole dans le sens où nous l'entendons, l'Égypte ne comportant pas la stabilité et la torpeur qui constituent à peu près dans tout le reste du monde la vie des campagnes.

Le Nil, comme on sait, fait non-seulement la fertilité du pays, mais il en fait même le sol. Que l'on suspende un instant, par la pensée, la régularité annuelle des inondations, en peu d'années, le désert stérile, les entassements de sable viendront descendre jusque dans les eaux sacrées, et il n'y aura plus de terre végétale. De bonne heure, j'entends bien longtemps avant que l'histoire ait commencé, les habitants du pays ont compris la leçon que leur donnait la mère nature, et par des canaux de dérivation grands et petits, plus ou moins étendus, suivant que les temps étaient plus ou moins prospères, ils se sont effor-

cés d'agrandir la zone susceptible d'être recouverte et fertilisée par le limon. Mais, comme c'est le gouvernement qui seul peut ordonner l'ensemble de ces travaux et les conduire, que le gouvernement se trouve ainsi dans la situation obligatoire d'être le grand agriculteur, le grand et, pour bien dire, le seul paysan de l'Égypte, toute la population employée à ces travaux fait aussi bien le métier de terrassier et de manœuvre que celui de laboureur; elle passe alternativement d'un point à un autre, elle est flottante, dans une certaine mesure, sur toute une étendue de pays; elle n'est pas essentiellement sédentaire, elle ne possède pas et ne peut pas posséder un sol qui se fond tous les ans sous ses pieds et qu'il faut incessamment refaire, par conséquent : c'est un peuple d'ouvriers, et nullement de villageois. Voilà pourquoi cette masse se recrute journellement dans les rangs des malheureux qui ne savent plus que devenir au milieu des villes. D'autre part, il en revient aussi aux populations urbaines un très-grand nombre qui en forme la couche inférieure, et prend là des idées, des mœurs, des habitudes, des vices et peut-être aussi des vertus qui n'ont rien de la vie champêtre, et dont le vrai caractère est une sorte de servitude mêlée de vagabondage.

Ces gens ne sont pas méchants. Ils n'ont pas beaucoup de besoins et, doués d'une suffisante légèreté d'esprit, ils acceptent le temps comme il vient et les choses comme elles sont. Ils pleurent comme des enfants devant des malheurs qui paraissent n'avoir pas, pour la profondeur médiocre de leur sentiment, une autre importance que celle d'une contrariété, et rient de toutes leurs dents blanches pour de bien petits amusements. Il m'a semblé qu'un

de leurs suprêmes plaisirs était de se marier. Grâce aux tolérances de la religion, le lien n'est pas pesant, et dans tous les cas se rompt sans peine. Aussitôt qu'un fellah a quelque argent, et il ne lui en faut pas beaucoup, il avise une fiancée. Alors tambours d'entrer en danse, et cymbales de sonner. La jeune femme, couverte d'un voile de gaze rose parsemé de clinquants, se promène par les rues sous l'escorte de ses bonnes amies; si les circonstances le permettent, on l'assoit sur la bosse d'un chameau, et, pour dernier trait de magnificence, des jongleurs plus qu'à demi nus figurent, à la grande joie des imaginations complaisantes, certains combats héroïques avec des sabres rouillés et des boucliers de bois. Les invités sont dans l'exaltation, et les gens qui les voient passer dans la rue prennent part à leur allégresse, avec une secrète envie de se marier ou remarier le plus tôt possible. En réalité, l'amour prodigieux du plaisir, aidé d'une somme énorme d'imprévoyance, soutenu par un fond définitif d'indifférence, est le grand secret de leur existence. Puis le ciel par sa douceur et le sol par sa fertilité rendent la vie matérielle si commode, qu'ils se laissent aller aisément au charme de ne pas penser à grand'chose en dehors de l'heure présente. Enfin, les fellahs n'ont pas l'esprit tourné à l'infortune, et c'est une bonne population, sans fiel et sans rancune. Leurs voisins et leurs fléaux, les Arabes nomades, ne sont pas tout à fait pareils.

Ce sont de beaux hommes, d'une stature élevée, d'une construction forte et osseuse. Leur carrure est assez puissante, et ils n'ont rien de mou ni de débile dans leur apparence. Leur physionomie est énergique et décidée, assez dure. Leurs yeux, peu faits pour exprimer des sen-

timents doux, sont beaux dans l'irritation, vils dans la complaisance. En somme, l'Arabe nomade d'Égypte a l'air d'un soldat, d'un soudard, d'un pillard. Il peut être bon pour le métier de conquérant, mais seulement dans la partie brutale. Son type est celui de tous les Arabes de Syrie depuis le nord de la péninsule jusqu'à Bagdad et au-dessous jusqu'à Mossoul; c'est bien celui de l'Arabe envahisseur, du guerrier de l'Islam, qui n'a jamais beaucoup compris du Koran que la guerre et la domination; enfin c'est l'Arabe dont les kalifes abbassides pensaient qu'il n'était pas propre aux travaux intellectuels, aux recherches de l'érudition ni aux habiletés du gouvernement. C'est pourquoi ils s'entouraient de théologiens syriens et persans et faisaient venir de Balkh la famille des Barmékides, pour lui confier le suprême vizirat.

Méhémet-Ali a eu beaucoup de peine à empêcher les Arabes d'Égypte de piller. Cette difficulté se représentera constamment. C'est une race antique, tenace dans ses instincts, et qui n'y renoncera pas. Elle vit pour elle-même. Elle n'est pas sympathique aux autres. Elle a de sa noblesse et de son excellence une haute idée, et se préfère à tout. Ses sentiments religieux, je viens de le dire, sont faibles, et toujours ils ont été faibles. S'il lui faut expliquer le motif de son mépris pour les Européens, comme l'analyse de ses sentiments ne lui est ni familière sans doute ni facile, elle répondra que c'est l'infidèle qu'elle méprise en eux : mais les fellahs sont fidèles, et elle les méprise; mais les Turcs sont fidèles, et elle les méprise encore. Méhémet-Ali et son fils Ibrahim-Pacha, dans toute leur puissance, reçurent souvent des coups de cet orgueil. Des

chefs, dont l'autorité n'était rien, refusèrent obstinément de leur donner des filles en mariage, avouant avec dégoût qu'ils ne pouvaient se déshonorer en s'alliant à de si petits compagnons. Des massacres punirent de telles offenses, mais ne firent pas changer d'avis les Arabes survivants. Ainsi ce n'est pas la religion qui règle leurs inimitiés. Il y a plus. Ils savent de la leur très-peu de chose, ne fréquentent guère les mosquées, ne sont pas réguliers dans l'accomplissement des prières légales, et quant au jeûne du ramazan, ont mille raisons pour s'en dispenser. Ce qu'on peut dire d'eux, pour expliquer l'isolement dans lequel ils se tiennent obstinément vis-à-vis du reste du monde, c'est qu'ils sont Arabes et que le reste du monde ne l'est pas. Ils se croient droit à tout et sur tout. Il est heureux qu'ils n'aient pas la force; avec cela, ils ne manquent pas de noblesse. D'abord ils en ont beaucoup dans l'attitude et aussi dans le cœur, là, où la misère et le contact avec des oppresseurs plus vigoureux ne les ont pas dégradés. Ils se montrent souvent pourvus de qualités honnêtes et de générosité soldatesque. Enfin, dans ce qu'ils comprennent des choses de l'esprit, dans les élans d'une poésie lyrique assez étroite, mais brûlante, ils portent beaucoup de passion et de sentiment. Tels qu'ils sont, les Arabes d'Égypte sont plus dignes d'intéresser que les Turcs.

Les Turcs ont remplacé sur ce sol les Mamelouks, qui succédaient aux Syriens, qui venaient après les Byzantins, Romains dégénérés, et cela parce que les Arabes, ainsi que je viens de le dire, ne sont pas propres au gouvernement. Les Turcs d'Égypte sont, d'origine, des aventuriers militaires venus des provinces bosniaques et albanaises

et de l'Anatolie. Constamment, cette population se renouvelle par une immigration incessante, et, si ce mouvement s'arrêtait, en peu d'années, il n'y aurait plus de Turcs en Égypte, car la race ne s'y perpétue pas. Il est remarquable qu'il en était de même pour les Mamelouks géorgiens et circassiens. Quant à Méhémet-Ali, il avait, je crois, quatre-vingts enfants et petits-enfants. Il en survit quatre ou cinq qui semblent ne pouvoir compter faire souche. Ce fait est général pour tous les Turcs et, je pense, pour tous les étrangers, surtout pour ceux qui viennent du Nord. Ce qui reste de ce sang doit être mélangé avec des natifs ou des nègres; alors il produit des métis, mais ceux-ci n'ont plus la même façon d'être de leurs pères.

J'ai dit que les Arabes n'aimaient pas les Turcs. Les fellahs n'aiment ni ne haïssent, de sorte qu'on ne peut trop tenir compte de leurs sentiments. En tout cas, les Turcs ne se sont jamais rendus aimables en Égypte. A l'orgueil aristocratique des compatriotes du Prophète, ils répondent par la morgue du parvenu et du conquérant, et, dans leurs relations avec les gouvernés, ils n'ont pas toujours brillé par une grande mansuétude, ni par beaucoup de bonne foi. Ils ont mis trop d'actes de violence entre eux et les Arabes, et trop de perfidie sans grand besoin. Cependant, par ailleurs, tant bien que mal, ils ont gouverné l'Égypte, ce que leurs adversaires n'auraient pas su faire. Grâce à l'homme extraordinaire qui a établi la dynastie vice-royale, ils ont détruit le régime trop dur des derniers Mamelouks qui, à la fin, n'avaient plus de pouvoir que pour le mal, et ils ont acheminé le pays vers une situation qui, sans être com-

parable à celle de l'Égypte au XVIe ou XVIIe siècle, vaut infiniment mieux que celle du XVIIIe et des premières années du XIXe. A les prendre individuellement, les Turcs d'Égypte ont plus de religion que les Arabes, et partant sont plus susceptibles d'éprouver du fanatisme; c'est-à-dire qu'ils ont au moins de la sincérité par rapport à eux, et qu'ils prennent au sérieux un sentiment respectable même dans son excès.

Aujourd'hui, la population européenne est si considérable au Caire comme à Alexandrie, qu'il faudrait peut-être en parler. Mais j'y répugne. Tout ce que je veux en dire, c'est qu'elle vient là pour faire fortune et que l'osmanli le plus hautain a bien moins de verve insultante pour les indigènes et de durs procédés à leur égard que cet homme de rien, débarqué la veille des pays d'Occident, et qui, à chaque instant, jouant de la cravache sur de pauvres diables parfaitement inoffensifs, ne laisse pas deviner d'abord les sentiments à tout le moins républicains et le plus souvent socialistes qui lui paraissent seuls constituer des idées politiques.

C'est à considérer toutes ces figures si diverses et les relations infiniment nuancées qui s'établissent entre elles que je m'occupai davantage pendant mon séjour au Caire. J'y trouvai un plaisir infini et, sans doute, si j'avais eu le temps de fréquenter les natifs et de pénétrer un peu plus au-dessous de l'épiderme des choses, mon intérêt aurait toujours été s'accroissant. Mais à peine eûmes-nous le loisir de nous attacher à ce qu'il eût été honteux de négliger. Nous pûmes visiter les tombeaux des kalifes et admirer ces monuments d'une pensée si riche et si variée. Nous pûmes surtout aller saluer le sphinx et les py-

ramides de Djyzèh et gravir la plus haute. Les jardins de Schoubra, leur luxe demi-asiatique, demi-européen, d'une richesse extrême, nous donnèrent la mesure du faste des souverains actuels de l'Égypte et de leur opulence. L'intérieur d'un harem, avec sa magnificence, ses nombreuses esclaves, ses danseurs enfants, et surtout les deux belles et touchantes Circassiennes qui y régnaient, se montra, non pas à nous, sans doute, mais à la seule personne à laquelle il fût licite de pénétrer jusqu'à de telles choses, et la somptuosité de ce séjour non moins que la noblesse et la distinction des deux femmes, esclaves hier, princesses aujourd'hui, n'avait rien qui pût désenchanter de l'Orient.

Enfin le temps pressait et, le 11 avril, à cinq heures du soir, nous partîmes pour Suez. La compagnie péninsulaire nous avait pourvus de voitures. Les chevaux nous entraînèrent au galop; un courrier nubien, modèle de beauté virile, revêtu d'un costume mixte entre le hussard et l'asiatique, bottes molles éperonnées, veste à brandebourgs, et sur la tête coufyèh jaune et rouge tordu autour d'un tarbousch, courait devant nous pour nous annoncer aux relais. Bientôt nous eûmes dépassé les dernières maisons du Caire, et nous roulâmes sur le sol dur et stérile des solitudes.

La nuit descendit rapidement; mais une nuit claire, et l'on voyait distinctement fuir de tous côtés les ravins, les roches sombres, les sables, les lignes pierreuses qui cherchaient déjà à se relever en chaînes de montagnes et se dirigeaient vers l'Afrique. Les stations anglaises, maisons carrées, espacées à intervalles égaux au milieu du désert, sans rien qui explique leur présence, sans eau, sans vi-

vres que ce qu'on leur apporte, disparaissaient les unes après les autres. Rien ne vivait dans l'immense étendue, que les astres, habitants de la voûte étoilée ; et comme ils étaient seuls, que la terre était muette, leur scintillement paraissait plus vif et leur vie doublée.

A la station n° 4, on soupa, puis on se remit en route. La nuit avançait, le sommeil régna sur une partie des voyageurs, et, quand les yeux se rouvrirent, nous étions près de Suez. Les carcasses des chameaux abandonnés sur le sable, qui nous avaient guidés jusqu'alors dans cette plaine sans chemin, devinrent plus rares. Au loin apparut un mur bas, médiocrement long, flanqué de deux bâtisses un peu plus hautes, ressemblant à des tours. Nous étions arrivés. C'était là la ville de notre embarquement. L'enceinte en pierres sèches fut bientôt franchie, et nous descendîmes à l'hôtel placé sur une pointe de terre, en face de la mer Rouge.

Suez est bien misérable, bien petit. On cherche, il n'y a pas un arbre ; il n'y a même pas une source d'eau potable. On n'y voit que quelques huttes arabes et les constructions en planches qui attendent les voyageurs de l'Inde et ne croient pas leur devoir, pour quelques heures qu'ils s'arrêtent là, beaucoup de commodité ni même beaucoup d'égards. Cependant Suez m'a laissé un vif souvenir. On sent que l'on est à la porte d'un monde nouveau. A peine le Caire peut-il compter pour une introduction à la vie de l'Asie lointaine. Le Caire est quelque chose d'autre et d'entier en soi. Mais à Suez on comprend que l'étrange n'est pas loin. Trois routes sont ouvertes sous les yeux, toutes trois également attirantes par leurs promesses, également riches d'aventu-

res. D'abord, au milieu, cette mer longue et étroite qui entraîne la pensée vers les flots indiens; à droite, cette côte rouge déchirée, dentelée, qui promet les merveilles de la haute Égypte, ses ports antiques, puis le monde africain tout entier; à gauche, l'Arabie, et d'abord les fontaines de Moïse et le premier univers d'Israël errant, et toute cette péninsule d'où sont sorties de si grandes choses et dont on ne sait pas tout. Nous allâmes nous asseoir en face de la mer, en face de tous ces attraits, et nous y restâmes plusieurs heures. Nous commencions le lendemain le voyage. Jusqu'ici, rien n'était fait, tout était à faire, et nous contemplions de loin l'incertitude avec une gaieté sans nuages. Nous passâmes le temps à chercher des coquillages dans les flaques d'eau, et les cinq ans de ma fille s'amusaient à cœur joie.

Par bonheur, Suez ne fut pas vide de plaisirs pour nous pendant les vingt-quatre heures de séjour qu'il y fallut faire. Nous avions encore des emplettes à achever, et dans les magasins de la ville on nous fournit ce qui nous manquait et quelque chose de plus. Ils étaient surtout admirablement montés en chapeaux de paille. C'est là que se trouvent en véritables amas ces coiffures extraordinaires, que le climat des Indes a fait inventer au génie anglais suffoqué de chaleur, coiffures fantastiques qui tiennent du gâteau de Savoie par la forme, de la coupole par la hauteur, de la cheminée par le tuyau pratiqué pour y introduire l'air, et du ventilateur par les conduits artistement ménagés qui font circuler cet air précieux dans les méandres de cette prodigieuse machine. Enfin on y ajoute encore un voile de gaze pour en rehausser le charme. Quelle opinion peuvent avoir les peuples loin-

tains de gens qui ne craignent pas de poser de tels monuments sur leur tête?

Outre le plaisir de bouleverser deux ou trois magasins, nous eûmes encore celui d'assister à une cérémonie religieuse assez intéressante et qui constitue un miracle. C'était le jour de la naissance du Prophète. Le schérif de la ville entra à la mosquée à cheval, en le faisant marcher sur le corps d'une quarantaine de dévots couchés dans la poussière. L'arrangement fut long et difficile. Tel zélé qui avait d'abord dit oui, pensait non, quand il était une fois à plat ventre, et cherchait à se relever, ce que ne permettaient plus les ordonnateurs de la fête. De là des discussions qui menaçaient de ne pas finir. Enfin, quand tout fut prêt, un homme qui semblait violemment surexcité, se mit en avant du cortége, portant un drapeau. Deux autres le soutenaient par-dessous les bras; il avait la tête renversée, les yeux blancs, et paraissait proférer des paroles sans suite, tandis qu'on l'entraînait plutôt qu'on ne le suivait. Ensuite le schérif s'avança. C'était un homme grave, à belle barbe blanche; il passa et, ce me semble, sans encombre; mais, parmi les croyants qui se relevèrent en secouant la poussière de leurs vêtements, il y en avait plus d'un qui pâlissait d'une manière notable, d'où je suis porté à conclure que la foi avait été primée par le courage.

Autrefois les musulmans aimaient à faire assister les chrétiens à ces sortes de spectacles. Ils trouvaient de pareilles scènes édifiantes et pensaient qu'il pouvait en résulter des conversions. Mais j'observai que les dispositions à cet égard avaient dû changer. Plusieurs des spectateurs nous regardaient d'assez mauvais œil, et quelques-uns

même demandèrent à demi haut ce que des infidèles avaient à faire là. Sans doute, les musulmans auront éprouvé que la plupart de ceux qu'ils avaient jadis espéré convaincre par de tels prodiges étaient plus disposés au sarcasme qu'à la piété.

CHAPITRE III.

Le Victoria.

Je me souviens d'avoir été à Suez dans un état analogue à celui d'un néophyte qui va devenir initié, et qui, arrivé sur le seuil du temple, touche de la main le rideau étendu devant le sanctuaire. Le premier aspect du désert m'avait frappé beaucoup; son aspect physique, dis-je, et aussi son aspect moral. Car ces merveilleux pays ont le privilége, et je m'en suis aperçu plus d'une fois, de rappeler plutôt à l'imagination les plus antiques choses que les nouvelles; de sorte qu'en somme j'avais croisé mes pas avec ceux des hommes, des femmes, des enfants formant les longues lignes des tribus d'Israël à la sortie du pays des Pharaons. Il s'en fallait de peu que je n'eusse rencontré les chameaux chargés de leurs tentes et de leurs bagages, et

même aidé à relever les ânes d'Issachar, affaissés sous les dépouilles des Égyptiens. Une nuit presque sans sommeil avait encore ajouté son excitation à cette bonne volonté de double vue, de façon que le monde me paraissait infiniment intéressant à considérer.

Il y avait à la porte de l'hôtel les tentes d'un riche pèlerin du Mogreb. Elles étaient entourées d'un rempart de coffres et de bâts de chameaux pour en défendre l'entrée aux infidèles et aux rôdeurs. Toute cette famille, cependant nombreuse, se tenait fort tranquille. On voyait circuler silencieusement dans l'enceinte quelques esclaves noirs ou des servantes, et le dîner cuisait modestement dans un coin sous l'inspection et la surveillance d'un marmiton accroupi dans l'attitude d'un singe mélancolique. Le maître de ce camp n'était assurément pas plus dévot à la pensée de la Mecque, vers laquelle il se dirigeait, que moi à celle du monde asiatique où j'allais entrer. C'est, sans doute, sous cette impression qui m'est restée, que Suez m'apparaît encore comme un point du monde assez charmant. Je conviens qu'il n'y a que des masures dans la ville, pas une source d'eau passable, pas une feuille, pas un brin d'herbe, et trop de sables, de roches et de plages aussi dépouillées les unes que les autres. Malgré tout, néanmoins, je ne crois pas possible de voir Suez avec indifférence.

Après y avoir passé un jour, tous les arrangements étant pris, nous nous préparâmes à aller nous embarquer sur *le Victoria*, vapeur de guerre de la Compagnie des Indes, qui avait été mis à la disposition de la légation, et le 13 au matin un petit vapeur du vice-roi nous conduisit à bord de l'anglais mouillé à une demi-heure en mer, c'est-à-dire au plus près où il avait pu arriver, à

côté d'un énorme bateau à charbon dans lequel il puisait des forces pour la route qu'il allait faire.

Nous fûmes reçus sur *le Victoria* avec une courtoisie et une cordialité dont nous avons gardé le meilleur souvenir; jusqu'au jour de notre débarquement à Bouschyr, cette hospitalité ne s'est pas un seul instant démentie. Cependant, je ne peux pas me dissimuler que pour un commandant et un état-major cette invasion d'un personnel nombreux d'étrangers ne saurait être sans grands ennuis. Mais le capitaine Adams et ses officiers avaient sans doute pris la résolution de s'accommoder de tout.

Notre installation n'était pas encore achevée que *le Victoria* avait levé l'ancre et marchait en nous emportant vers le Sud. On partagea les chambres, on s'établit du mieux qu'on put. Les domestiques se casèrent à leur tour, et cependant je m'empressai de revenir sur le pont. Un navire de guerre de l'honorable Compagnie des Indes, c'est déjà l'extrême Asie. Je crois même que c'est mieux encore pour l'observateur. C'est la réduction commode en proportions petites, mais très-distinctes, de l'état actuel d'une grande partie du monde asiatique.

Qu'on admette un instant le commandant de tel de ces navires, du *Victoria*, par exemple, puisque j'y suis, pour l'image du gouverneur général des Indes; au-dessous de lui les choses sont organisées absolument comme sur la terre ferme de la péninsule: un état-major peu nombreux, une vingtaine de matelots européens, quelques domestiques portugais de Goa, puis plusieurs centaines de lascars, formant la population du gaillard d'avant, et, comme il est de toute évidence qu'il faut une force de police pour maintenir l'ordre dans cette foule bariolée, huit ou dix

cipayes de la marine de Bombay, assez fiers devant leurs compatriotes, mais déférents vis-à-vis des marins anglais, probablement pour bonnes raisons.

Il n'y a pas de mal à reprendre tous les traits de ce tableau les uns après les autres. Du commandant et de l'état-major, je ne veux rien dire ici, ayant peur de faire sur quelques individualités un portrait peu ressemblant ou flatté du corps entier des officiers de la marine indienne. En Angleterre, la marine royale ne veut pas trop de bien à cette branche du service naval de la patrie. Mais, en Angleterre, l'armée de la reine est dédaigneuse aussi pour l'armée de la Compagnie. Faut-il s'arrêter beaucoup à ces jugements qui sembleraient reposer sur des bases assez faibles? Des Anglais compétents en ces matières paraissent faire peu de cas de ces opinions, tant sur terre que sur mer. Pour moi, j'ai vu des hommes instruits, très-occupés de leur devoir, sérieux, et complétement dignes par leurs manières du titre de gentleman. Probablement, l'espèce de défaveur qui s'attache encore pour beaucoup d'imaginations britanniques au corps de la marine et de l'armée indienne, n'est plus que le reflet d'un ancien état de choses disparu aujourd'hui, et, par conséquent, n'a pas de vérité, ou du moins pas de vérité générale.

Les matelots anglais ressortent surtout au point de vue physique par leur opposition d'aspect avec les lascars. En face d'un pareil effet, il semble difficile de croire à l'égalité des races. Il n'y a pas plus de raisons pour admettre qu'à un jour donné, et par l'effet de telles causes qu'on voudra, un matelot nègre, malabar ou malais, deviendra semblable par lui ou ses descendants à un mate-

lot de Liverpool, que de penser que la postérité d'une grenouille pourra égaler celle d'un bœuf. Nourrissez vos lascars comme vous voudrez, avec du rostbeef, du mouton saignant et des pommes de terre à discrétion, gorgez-les de bière et de gin ; faites plus, contraignez-les pendant vingt générations d'habiter sous les brouillards de la Tamise et ôtez-leur la jouissance du moindre rayon de soleil, le bon sens le plus vulgaire se refuse absolument à concevoir que vous puissiez jamais métamorphoser ces êtres inférieurs en créatures doubles de taille par la hauteur comme par la grosseur, blondes, blanches, lymphatiques ou sanguines, lourdes et musculeuses, en créatures enfin qui n'ont de commun avec les races auxquelles les combinaisons de l'histoire les ont si singulièrement mêlées, qu'une sorte de corrélation dans les diverses parties de la structure. Je n'ai de ma vie rien vu de plus frappant que ce contraste, sur quelques planches, de deux poignées d'êtres si différents, et j'engage tous les partisans de l'identité de l'espèce humaine à quitter un peu leurs cabinets pour venir philosopher quelques heures au milieu de la population d'un Indiaman.

Les cipayes de la marine de Bombay appartiennent aux plus basses castes du pays. Les hommes purs leur reprochent d'être assez légers dans le choix de leurs aliments. Il est de fait qu'ils n'y mettent pas de prétention et qu'au rebours des brahmanes, astreints à cet égard à tant de règles et à tant de réserves, ils s'abandonnent aux écarts d'une fantaisie gastronomique peu relevée quelquefois. Mais, précisément pour ce motif, les commandants de navires se louent beaucoup d'eux et les trouvent commodes. On les nourrit avec aussi peu de cérémonie que

peu de frais, et ils sont contents. Du reste, être content, c'est le trait commun des Asiatiques. Je suis persuadé que, par leur disposition d'âme et du petit au grand, ils sont contents la plus grande partie de leur vie. Non par un effet de ce fatalisme ou de cette résignation idiote que la plupart des observateurs se sont flattés d'avoir aperçus ou plutôt devinés en eux: rien n'est, à mon sens, moins fondé que cette supposition; mais, réellement, par un fond de bonne humeur intérieur, d'absence d'ennui, d'équilibre moral que les événements de l'existence troublent sans doute quelquefois, mais qui finit toujours et assez promptement par se rétablir. C'était cet air de tranquillité placide, interrompu par des rires aussi fréquents que la discipline le permettait, que je voyais aux cipayes du *Victoria*. Quant à leur tenue, elle était digne de mémoire. Je ne parlerai pas de leur pantalon bleu, pas même de leur veste rouge, pas même de l'espèce de toque sans visière qui couvre leurs cheveux épais, noirs et graissés avec on ne sait quoi, mais bien de leur chemise bleue qui, tombant par-dessus leur pantalon, leur descendait en manière de jupe à peu près jusqu'aux genoux. Ils avaient dans cet appareil, qu'ils trouvent sans doute plus commode et moins chaud, un air tout à fait enfantin et naïf.

Avant de les quitter, il faut que je parle de la plus importante de leurs fonctions, d'une fonction qui leur donnait à bord un rôle intéressant au plus haut degré, et qui, je n'en serais pas étonné, devait quelquefois les faire apparaître dans les songes de tous les matelots, y compris les matelots anglais eux-mêmes, sous l'aspect de génies bienfaisants. A l'extrémité de la dunette, était installé avec majesté un coffre contenant le rhum dont on faisait

deux fois par jour une distribution à l'équipage, en présence d'un officier, en ayant soin de faire boire à chacun sa tasse devant le peuple assemblé, pour que quelque sournois plus spéculateur que buveur ne s'avisât pas de commercer avec sa part. Eh bien ! c'était le cipaye en faction à l'entrée de la dunette, qui gardait à perpétuité la clef de ce *sanctum sanctorum* dans un sac vert. Il tenait cet objet précieux ostensiblement d'une main, ayant de l'autre une baguette. Ce fonctionnaire changeait : alors le sac changeait de main, mais il était toujours là, présent, cachant dans ses flancs sa sacro-sainte clef, proposée ainsi du soir au matin et du matin au soir à la dévotion mentale de l'équipage, qui ne pouvait moins faire que d'associer l'idée du cipaye à celle du rhum, et de reporter sur le premier une partie de l'adoration qu'il avait de toute évidence pour le second.

J'ai parlé de la milice indienne avant de présenter les domestiques portugais. J'ai peut-être eu tort ; mais ces derniers ont si bien l'apparence des natifs qu'on les mêle aisément avec eux et qu'on a grand'peine à les en distinguer. Issus d'une longue lignée de mères indiennes et de pères métis, il leur plaît de réclamer encore l'origine et la dignité européennes. Ils sont catholiques, portent les plus beaux noms des compagnons d'Albuquerque, se caressent du souvenir de leur gloire et sont fréquemment capitaines, majors ou même colonels dans leur patrie ; mais, en réalité, et sous toutes ces apparences, ils sont Indiens à peu près comme les autres. C'est une tribu particulière dans un pays qui compte par milliers les populations dissidentes des masses nationales proprement dites. J'en ai entendu faire de grands éloges par des na-

tifs; ceux-ci m'ont assuré qu'ils étaient très-doux, parfaitement polis, honnêtes dans les relations commerciales, industrieux, et qu'il y avait plaisir à les fréquenter. Les Anglais ne m'en ont pas toujours rendu un aussi bon témoignage. Ils les estiment peu en tant qu'ignorants, extrêmement vains, un peu voleurs, superstitieux et peut-être catholiques. Je donne les deux opinions, persuadé qu'elles ont également du vrai. Seulement il est manifeste que ces Portugais et les Asiatiques se comprennent, tandis que les Anglais ne comprennent ni les uns ni les autres. En dehors de Goa et des autres territoires peuplés des descendants déchus de tant de héros conquérants, les Portugais, d'ailleurs capitaines, majors ou colonels, *in petto*, sont de fait valets de chambre et cuisiniers. Comme tels, et d'avis unanime, ils sont admirables, soumis, intelligents et adroits. Quand ils ont gagné quelque argent, ils s'en retournent dans leur pays, reprennent leur rang dans leur société, recommencent, je ne dirai pas à s'estimer les premiers des mortels, car ils n'ont jamais cessé de se voir sous cet aspect flatteur, mais à se dire hautement gentilshommes, et font souche, comme leurs pères, d'enfants qui leur ressembleront. Pour dernier trait, j'ai cru m'apercevoir qu'ils rendent très-bien aux hérétiques anglais le mépris dont ceux-ci les honorent. Partant quitte.

Les domestiques portugais du *Victoria* méritaient tous les éloges que je viens de faire de l'espèce à laquelle ils appartenaient et dont j'ai vu ensuite d'autres échantillons. Le cuisinier n'était pas moins apprécié de ses maîtres que les autres serviteurs; mais il faut avouer ici que l'éducation de cet important officier, complète au

point de vue britannique, avait été déplorable au point de vue français. On s'étonne que les Anglais contractent dans l'Inde tant de maladies diverses et y soient astreints à un usage aussi immodéré des redoutables blue-pills. On devrait plutôt s'étonner qu'ils puissent résister un an à la cuisine enragée à laquelle ils se soumettent. Le poivre et le gingembre y figurent sous toutes les formes et dans tous les mets modérés où le piment ne tient pas la haute main. Pour faire avaler ces mélanges sataniques, ils mêlent le porter au sherry et une ale à triple étage au rhum et au genièvre. J'avoue que, parmi les périls qui attendent un voyageur en Asie, je mets au premier rang, sans nulle contestation, et sans me soucier des prétentions blessées des tigres, des serpents et des maraudeurs, les dîners britanniques qu'on est obligé de subir. Ce n'est pas seulement un empoisonnement, c'est une torture, quand on n'y est pas habitué. On sort de table ou martyrisé ou mort de faim. Les Anglais prétendent que ces excitants leur sont nécessaires pour supporter les grandes chaleurs. Je n'en suis pas persuadé, et je crois qu'ils se soutiendraient tout aussi bien en ne cédant pas d'une façon si excessive à des penchants qui, en définitive, leur sont aussi ordinaires, bien que moins dommageables, en Europe qu'en Asie. Sans les déjeuners et les dîners, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas passé ma vie entière à bord du *Victoria*.

Parler des lascars, c'est décrire un pandémonium. Il y en avait de toutes les provenances et de toutes les nuances, sauf le blanc. Beaucoup étaient des noirs de la côte orientale d'Afrique. Ces hommes, habitués depuis des siècles au contact des navigateurs et des marchands

arabes, sont infiniment plus développés du côté de l'intelligence que les populations africaines de l'Occident. Du reste, ils ont des relations de parenté avec les races sémitiques et indiennes, ce qui a beaucoup modifié leur sang. Ils sortent volontiers de leur pays, souvent même arrivent d'assez loin dans l'intérieur des terres, et se louent, pour faire la navigation de l'Inde, à Maurice, à la Réunion, à Bombay et sur tous les points de ces mers. Lorsqu'ils ont gagné une certaine somme d'argent, ils retournent en Afrique et vivent de leurs revenus, tout à fait à la manière de nos maçons limousins et de nos chaudronniers auvergnats. Pour la plupart, sinon pour la totalité, ils sont musulmans, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'éprouver et de manifester librement pour les liqueurs fortes une passion sur laquelle l'opinion du Prophète ne peut absolument rien. Ce sont de bons travailleurs quand ils ne sont pas ivres, adroits et vigoureux, mais peu hardis et surtout peu dévoués. Quant à mercenaires, ils le sont dans toute la crudité du mot et se règlent sur cette maxime : faire le moins d'ouvrage possible pour le plus d'argent imaginable. Ils ne paraissent pas avoir de répugnance pour les Européens, pas plus que de goût, et je doute qu'un lascar africain, rentré dans ses foyers, après trente ans et plus d'existence dans les villes et sur les navires anglais ou français, en emporte une autre idée que de savoir exactement la différence entre une guinée et un napoléon. Le reste n'existe pas et, j'en suis convaincu, n'existera jamais pour lui.

Ce n'est pas là tout à fait le caractère ni l'humeur des matelots natifs des mers de l'Inde. Ceux là n'ont pas la philosophie négative des Africains. Si on a soin de les

choisir dans des castes, des sectes ou des religions qui permettent à leurs adeptes de manger de tout, on n'a aucun moyen de savoir au juste ce que ces mêmes religions ordonnent de penser, d'aimer ou de haïr. Il faut donc tenir l'œil assez constamment ouvert sur cette foule dissimulée et mystérieuse. Pour avoir manqué de précautions, un assez bon nombre d'équipages anglais ont été massacrés par leurs camarades indigènes et jetés par-dessus bord jusqu'au dernier mousse. On les surveille donc tout en s'en servant. Mais précisément parce ce qu'on sait que cette masse silencieuse et d'apparence si douce est perfide comme la femme de Shakspeare, elle intéresse vivement et elle attire. Il est amusant de voir, quand le temps est beau, ces hommes couchés sur l'avant, à côté les uns des autres, et par groupes, s'isoler, sans rien dire de ce qui n'est pas identique à eux. Tandis que les Anglais se promènent en maîtres et causent avec une superbe véritable, que les Africains semblent calculer leurs profits et peut-être compter les jours qui leur restent encore avant de revoir les cabanes de leurs patries inconnues, que le cipaye de garde est planté devant l'escalier de la dunette, sa chemise flottant sur son pantalon, la baguette à la main et le sac vert à côté, les lascars indiens sont là, séparés non pas au hasard, mais d'après leurs rites obligatoires, dont ils ne disent rien, dont on ne pénètre pas grand'chose, mais qui règnent en despotes absolus sur le secret de leurs consciences. On dirait qu'ils ne font pas un pas qui ne ne soit commandé ou autorisé quelque part; en y pensant, on frissonne. Il n'y a rien de redoutable au monde comme une logique entêtée, quelle qu'elle

soit. Rien ne ressemble plus à une conspiration permanente ou à un fusil chargé. Et ce qui augmente le souci c'est de voir ces gens-là, sûrs d'eux mêmes, placides en leur obstination, calmés par une longue accoutumance, vivant sans exaltation, comme sans hésitation et sans scrupules aucuns, avec les idées dangereuses dont ils sont remplis, être, comme je l'ai dit plus haut, d'aspect doux, d'humeur joyeuse et agréable et d'esprit complaisant. En tant que gens de métier, ils ne valent pas grand'chose. Ils sont d'une force très-médiocre, mous, craintifs, peu portés à l'activité, et comme on ne sait par quel sentiment les prendre, il faut toujours les menacer des coups, moyen en somme assez médiocre. Mais ils coûtent très-bon marché, on peut en avoir beaucoup à bas prix; on cherche donc à suppléer par le nombre à ce qui leur manque en valeur individuelle. Il faut bien se résigner à cet à peu près : car la solde d'un matelot anglais est et doit être telle que celui qui la reçoit devient un personnage de luxe, et qu'on ne saurait trop ménager, malgré et à cause de sa grande utilité.

Voilà comment était composé l'équipage du *Victoria*. Bien que ce navire eût été primitivement disposé avec assez de confortable, il était vieux malheureusement et offrait, entre autres inconvénients, celui d'une nombreuse population de cancrelas établie dans les chambres avec une telle autorité qu'il n'y avait pas à espérer de la mettre dehors. Les cancrelas ne sont pas dangereux assurément, mais leur compagnie n'est pas agréable; et comme, bien que la saison fût encore peu avancée, on commençait cependant à étouffer en bas, le commandant voulut bien permettre qu'on s'installât jour et nuit sur le

pont. C'est un des souvenirs charmants du voyage que ces belles nuits si claires, si diamantées d'étoiles, sur la mer Rouge, le golfe d'Oman et le golfe Persique. Parmi les sensations délicieuses qu'on peut avoir en ce monde, il faut mettre au premier rang celle de se réveiller et de voir au-dessus de sa tête cette voûte immense d'une douceur si splendide, de sentir le charme et de se rendormir sur sa natte. Un lit serait trop mou; étant trop mou, il serait trop chaud; une natte suffit, et ce qui ailleurs semblerait de l'austérité est là du sybaritisme. Et voilà comment le corps demandant peu de chose dans ces climats, il est facile de concevoir que d'une manière inévitable l'esprit s'y raffine, s'y aiguise et se trouve porté à perdre le sentiment de la réalité matérielle d'une façon qui peut n'avoir pas de limite, comme le témoignent assez les histoires des ascètes orientaux de toutes les croyances, pour qui le corps n'existe non plus que le reste de la nature physique.

Nous descendions la mer Rouge rapidement. Le commandant, qui avait souvent fait le voyage, rendait un mauvais témoignage de la sécurité de la route. Il nous indiquait à droite et à gauche l'étroitesse du chenal et, dans la pensée de cette situation, n'aimait pas à s'en remettre à d'autres yeux que les siens. Un pilote arabe était à bord et passait sa journée assis sur la passerelle. Mais la confiance qu'il inspirait était médiocre, malgré l'air solennel et digne que rendaient un peu bouffon son nez crochu, et l'expression pédante de sa physionomie. Il montrait le passage, et le capitaine Adams contrôlait ses assertions et les rectifiait au besoin. Jamais on ne perdait de vue la côte occidentale, toute dentelée de ces lignes de

rochers rouges et abruptes, la stérilité même, mais une belle et noble stérilité. De loin en loin on voyait un bateau arabe semblable, à ceux que les hypogées égyptiens ont peints jadis sur leurs fresques antiques. Assis, ou nous promenant sur le pont, regardant tout et même rien avec des yeux avides, attentifs aux plus petits incidents, les premières heures, les premiers jours se passèrent ainsi. Puis le navire inclina à l'est, perdit de vue la côte égyptienne; peu de temps après nous aperçûmes les montagnes de l'Arabie, nous nous dirigions vers Djeddah.

CHAPITRE IV.

Djeddah.

La côte arabe se présenta longue, étendue, plate, terminée à l'horizon par ces chaînes superposées et plus sauvages que hautes qui séparent le littoral de la vallée où la Mecque se cache aux infidèles. C'était le troisième point de la péninsule que nos yeux rencontraient. De Suez, on nous avait fait remarquer déjà l'unique petit groupe de verdure qui entoure les fontaines de Moïse. Plus tard, nous avions encore entrevu dans le lointain les cimes de la presqu'île du Sinaï. Quel malheur de n'avoir pu rassasier ses regards du spectacle de cette terre, chercher les traces du prophète hébreu et contempler les derniers vestiges de la puissance des Pharaons, et les travaux de ces mines que, dès la plus lointaine antiquité, les monarques

y faisaient exploiter! Mais tout voir est impossible, non moins que tout savoir, et la soif inextinguible dans ces deux sens est aussi étrangère à la vraie sagesse qu'une indifférence complète. Maintenant nous allions descendre à Djeddah, c'était beaucoup.

D'ordinaire les navires européens qui traversent la mer Rouge ne touchent pas à ce port. Les abords en sont difficiles. Pour *le Victoria*, il n'approcha de la côte qu'avec des précautions infinies; le commandant faisait sonder incessamment, et le navire marchait comme dans de l'huile. Le fond était si variable et en quelques endroits si haut, que la mer en recevait la plus singulière diversité de coloration, ici du bleu le plus profond, là-bas, et sur une grande étendue, du vert plus pur que l'émeraude, ailleurs le gris foncé, ailleurs enfin le jaune brillant, comme le sable doré qu'elle recouvrait à peine. On conçoit assez qu'un navire hésite à s'aventurer dans de pareils dédales. La chose est si périlleuse qu'on ne peut la tenter qu'à certaines heures du jour où le soleil, donnant bien d'aplomb sur l'eau, permet de juger avec certitude des endroits où l'on peut passer. Enfin *le Victoria* s'arrêta, jugeant inopportun d'avancer davantage; pourtant nous étions bien loin encore. Sur la côte s'étend la ville blanche, et avec un air de propreté et de gaieté dont la plupart des cités d'Asie se vantent quand on les voit du dehors. Je n'ajouterai pas, comme beaucoup de voyageurs, que l'impression change un peu lorsqu'on y pénètre, parce que cette réflexion m'a toujours paru destinée à égarer la postérité en lui donnant à croire que les villes maritimes de l'Europe sont également charmantes au dedans et au dehors, ce dont je ne pense pas un mot. Djeddah est donc

blanche au dehors. A gauche on aperçoit des batteries basses qui ne défendent pas grand'chose, puis un pavillon tenant au logement du pacha. Ensuite le débarcadère, la plage, et devant un nombre assez raisonnable de barques indigènes, parmi lesquelles se prélassaient quatorze navires de commerce, portant le pavillon anglais et construits à l'européenne. Avant de raconter le débarquement, et pendant que je suis sur l'eau, je dirai d'abord ce qui a trait à ces navires et aux autres qui leur tenaient compagnie.

Ils étaient, dis-je, de construction européenne. Sans doute, mais ils avaient été faits dans l'Inde, par des ingénieurs et des ouvriers natifs, avec des capitaux indigènes, et appartenaient à des armateurs qui l'étaient également. Leurs capitaines l'étaient aussi; aussi l'étaient leurs équipages. Une partie de leurs chargements consistait en cotonnades anglaises, mais pour la plus faible part, le reste provenait de fabrique purement indienne; des nattes, des coffres, des tissus, puis du sel venu de la côte d'Afrique, etc. Tout cela se vendait à Djeddah pour la consommation de la péninsule, hors ce qui était réservé pour être porté à Suez, par les barques du pays, et réparti dans les populations égyptiennes. Ce commerce employait alors par an une quarantaine de navires de la même espèce que les quatorze que j'avais sous les yeux. En tant qu'exécuté sous pavillon britannique, et par des sujets anglais, il figure et doit figurer sur les états d'importation et d'exportation anglais. Cependant, le bénéfice que l'Angleterre en retire me paraît plutôt fictif que réel. Ce bénéfice appartient presque en entier aux indigènes. Il est intéressant à bien des égards de voir l'antique commerce de l'Inde avec la mer Rouge se maintenir ainsi; et, au point de vue de l'his-

toire, en étudier les procédés, c'est se mettre à même de mieux comprendre comment les négociants égyptiens de la haute antiquité, les marins d'Hiram, roi de Tyr, et les flottes de Salomon, avaient organisé leurs voyages. Au moyen d'une mousson, les navigateurs entrés dans le détroit de Bab-el-Mandeb arrivent jusqu'à Djeddah; là, ils s'arrêtent. Les bangalos du pays, montés par les marins arabes, prennent la part de leur chargement qui doit gagner l'Égypte, et doucement, sans se presser, en profitant des vents de l'autre saison, en couchant toutes les nuits à l'ancre, en ne perdant guère la côte de vue, ils remontent et vont déposer leurs denrées à Suez. Tous les riverains vivent de ces relations lentes, mais constantes, et dont les embarras et les difficultés n'ont d'autre effet pour les Asiatiques, qui ne mesurent pas le temps, que d'augmenter le nombre des bras employés à ce travail et par conséquent des bouches qui en vivent. Il en résulte que les populations maritimes de l'Arabie voient avec une profonde horreur les navires à vapeur européens, dont les mouvements rapides et indépendants des moussons et la vaste capacité ne tendent à rien moins qu'à les affamer en les laissant sans travail. C'est là, beaucoup plus que la religion, la véritable cause de la haine de l'étranger qui s'est développée depuis quelques années dans ces parages. Les Asiatiques ne sont point, en ces matières, par trop différents du reste de l'humanité. Nous avons vu chez nous des classes entières d'ouvriers agitées par des penchants séditieux à l'apparition des nouveautés qui, depuis un demi-siècle, sont fréquemment issues de la science mécanique. Quelquefois des explosions de colère ont eu lieu, qui ont mis au jour d'horribles cruautés, des massacres

furieux. Ces masses, avec plus ou moins d'à-propos, mais avec une passion explicable, croyaient défendre leur pain et celui de leurs enfants, ou se venger des torts, suivant elles irréparables, qui leur étaient faits, ou qu'on méditait de leur faire. La sagesse des gouvernements n'a tardé nulle part à faire comprendre aux intéressés qu'ils se trompaient, et à dédommager, souvent avec avantage, ceux qui avaient été lésés. Mais vis-à-vis des populations asiatiques, il n'en va pas ainsi. On commence par ne pas s'entendre, et jamais on ne parvient, jamais on ne songe même à s'expliquer. Le coup est porté avec l'indifférence que met tout praticien à faire une expérience *in anima vili*. Le réparer n'entre dans aucune combinaison ni dans aucun calcul. A dire vrai, il ne s'agit là que de l'application du droit du plus fort. Est-ce bien coupable? Les philosophes absolus diront que oui; les observateurs indulgents du train du monde assureront que, depuis le commencement des âges, jamais peuple, et surtout peuple conquérant, ne s'est cru obligé à rien envers les étrangers plus faibles, et que l'Europe ne fait en Asie que ce qui s'est fait partout et toujours. Il semble qu'il n'y ait rien à répondre à cela, sinon que l'esprit de justice et d'équité voudrait, en même temps, qu'on ne considérât pas absolument comme des monstres les opprimés qui s'irritent d'être maltraités, et qu'en écrasant leur résistance, on ne s'en étonnât pas. Dans la vie pratique il est bon de voir la vérité des choses et de comprendre les causes, ne fût-ce que pour en calculer les effets. Attribuer au fanatisme ce qui est le résultat simple des intérêts blessés, c'est se priver volontairement à l'occasion des éléments d'une réconciliation qui peut, çà et là, être utile.

On avait aperçu de la ville le pavillon français flottant sur *le Victoria*. Kiamyl-pacha, gouverneur des villes saintes, envoya son wékyl ou lieutenant à bord pour saluer le ministre et lui souhaiter la bienvenue. Ce grand personnage, le premier des pachas de l'empire, par l'importance sacrée de sa charge, mettait d'autant plus de bonne grâce à accueillir la légation, qu'il était depuis longtemps lié d'amitié avec son chef. Nous descendîmes dans un canot dû *Victoria* et, en route, nous rencontrâmes le consul de France, M. Outrey, et son chancelier, qui nous reçurent avec le plus aimable empressement.

Au débarcadère, les Albanais du pacha nous attendaient pour nous faire escorte jusqu'au consulat, où nous devions loger. Les Albanais sont restés, dans le monde moderne, la plus entière et la plus pure personnification de la force brutale et du mépris absolu de la vie humaine, tant pour eux-mêmes que pour les autres. Jamais Cimbre, jamais compagnon de Brennus ni d'Arioviste, jamais Berserker scandinave n'a été plus complet sous ce rapport. Tuer et se faire tuer, les Albanais ne voient rien au delà. Je ne les ai pas connus dans leur pays, où il paraît que cette préoccupation unique, toujours la même, arrive à les rendre singulièrement monotones. Mais j'ai eu le bonheur de les entrevoir en Égypte et en Arabie, où leur présence apporte un élément nouveau, et qui ne laisse pas que d'être curieux, au milieu de populations qui ne les contemplent qu'avec épouvante. Dans toute l'élégance de leur toilette guerrière, insolents, bravaches, mais beaux et assurés comme des maîtres, ces condottières se louent aux pachas, auxquels ils promettent une bravoure incontestable dans les coups de main, une témérité sans

bornes à l'occasion, une absence complète de scrupule, beaucoup de rapacité, peu de fidélité, l'esprit du monde le plus inconstant. Au Caire, revenant un jour des Pyramides, nous en avions rencontré deux qui traversaient le Nil dans une barque. L'un était une sorte de capitaine de vingt-huit à trente ans, suivi d'une sorte de page de dix-huit à vingt. Le capitaine, véritable Stradiote du moyen âge, portait, avec sa fustanelle blanche, une veste rouge manifiquement brodée, une ceinture dorée, chargée d'armes étincelantes, un sabre magnifique et des cnémides plaquées d'or. Campé sur la hanche, dans la pose la plus naturellement pittoresque, il fumait un tchibouck à gros bouquin d'ambre et promenait le regard insolent de ses grands yeux noirs sur les autres bateaux qui, comme le sien, passaient le fleuve. Derrière lui, son page, un peu moins brillamment vêtu, non moins bien armé, non moins beau, non moins impudent, tenait par la bride un cheval enharnaché de soie et de velours cramoisi. Nous avions été poursuivis par des nuées de fellahs grands et petits, qui nous demandaient l'aumône. Mais aussitôt que cette tourbe aperçut les deux Albanais, elle s'enfuit sans même attendre qu'un regard la mît en déroute. Le capitaine Buridan monta à cheval et s'éloigna fièrement au pas dans son auréole d'épouvante. Plus tard, à Mascate, à l'extrémité méridionale de l'Arabie, à Mascate même, je vis encore deux Albanais. Par quel prodige avaient-ils traversé sains et saufs tant de tribus arabes, où ils sont aussi exécrés que redoutés? je ne le pus savoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient venus par terre. Ils inspiraient là une terreur plus grande encore que partout ailleurs, probablement parce que le fait seul de leur venue suffi-

sait à donner la plus haute idée de leur témérité. Ils n'étaient pas les premiers qui eussent tenté cette expédition. D'autres les avaient précédés. Les Arnautes de Kiamyl-pacha avaient tout à fait la mine d'être prêts à entreprendre de pareilles aventures.

Escortés de droite et de gauche par cette milice débraillée et arrogante, nous nous mîmes en route pour le consulat.

En conscience, il faisait chaud. Il était midi environ et la rue était à peu près déserte. Nous retrouvâmes des maisons à deux et trois étages assez semblables à celles de l'Égypte. Les façades étaient chargées de ces lourds mouscharabys ou pignons de bois sculptés, percés de fenêtres grillées, dont les découpures charmantes et d'une fantaisie si bizarre et si variée ont été bien souvent décrites. Je ne serais pas étonné que nos pignons du moyen âge qui, dans les anciennes villes, nous paraissent encore si admirables, que ces larges balcons saillants des vieux châteaux qui leur ressemblent tant, ne fussent des imitations des mouscharabys arabes, rapportées par les croisades qui ont rapporté tant de choses de l'Orient, et dans tous les genres, qu'on ne saurait en épuiser la liste.

La ville me parut triste et peu peuplée, mais point laide ni sale. Ce n'était pas le temps du pèlerinage, et comme Djeddah est surtout le port de la Mecque, il est assez naturel que, lorsque la Mecque est vide, Djeddah le soit aussi. Quelques rues sont assez raisonnablement larges. Le bazar est un peu misérable, c'est-à-dire que nous n'y vîmes point de marchandises de luxe, point de belles étoffes, point d'armes brillantes. Les acheteurs sont des Arabes nomades, pourvus de peu d'argent et tourmentés de peu

de besoins. La majeure partie de ce qu'on vend à Djeddah consiste en cotonnades grossières bleues ou blanches, en dattes séchées sous toutes les formes où les Arabes les conservent, en grains, etc. Aller dans ce bazar n'avait point été une petite affaire, ni toute simple. Après nous être reposés un instant au consulat, la chose avait été mise en délibération et les avis s'étaient trouvés partagés. Les uns affirmaient qu'il y avait danger à ce qu'une Européenne, la première qui fût venue dans le pays, parût dans les rues ; les autres n'y voyaient pas d'inconvénient. Ce dernier parti l'emporta, et, moyennant des précautions de costume pour ne pas choquer les idées locales, et dans un certain ordre de bataille qui n'était pas sans mérite stratégique, précédés des Albanais du pacha, flanqués des kavas du consulat, nous nous mîmes en route pour visiter la ville, en commençant par ce terrible bazar.

Je dois dire que l'attitude de la population trahit un peu d'étonnement, mais point de malveillance. Nous nous arrêtâmes auprès de plusieurs boutiques. Aussitôt des groupes curieux se formèrent autour de nous. Nous questionnâmes les marchands sur la nature de leurs denrées. Ils nous répondirent avec complaisance et bonne humeur, et il arriva même que des assistants unirent bénévolement leurs explications à celles qui nous étaient données. En somme, rien n'indiquait des dispositions méchantes chez ce peuple. On voyait aisément que nous étions des étrangers pour ces yeux peu habitués à en voir, mais non pas des étrangers odieux.

Après avoir traversé le bazar dans toute sa longueur, nous sortîmes de la ville pour aller visiter le tombeau d'Ève. D'après la tradition musulmane, Djeddah fut, en

effet, aux époques primitives, le théâtre d'un des événements considérables de l'histoire. Les annalistes racontent que lorsque le père des hommes, Adam, eut été chassé du paradis par l'indignation divine, il s'enfuit rapidement sous le poids d'une épouvante dont il n'était pas maître. Quand il reprit un peu ses esprits, il s'arrêta et chercha Ève. Mais il ne l'aperçut nulle part ! Ève, de son côté appela Adam, sans pouvoir le retrouver. Cette séparation, qui augmentait pour chacun des deux coupables le poids du châtiment et l'amertume de la faute, dura pendant de longues années. Enfin, après avoir parcouru toute la terre, les deux époux se rencontrèrent sur la plage de Djeddah. C'est là qu'ils s'établirent, c'est là que naquirent leurs enfants. Ève y mourut, et Adam lui donna la sépulture non loin de la mer. C'est un lieu très-vénéré des Arabes. Deux longs murs sont censés marquer la largeur du sépulcre, et d'après leur étendue, les hommes actuels ont plus que dégénéré de la taille de nos premiers parents, qui n'aurait pas été inférieure à celle d'une cathédrale de belle venue. Par dévotion, quelques grands personnages demandent et obtiennent quelquefois d'être enterrés auprès de la mère commune. Peu de temps auparavant on avait déposé dans cette terre sainte une jeune femme et son enfant, fille et petite-fille de Kiamyl-pacha, qui ne pouvait se consoler de cette double perte.

Au milieu de l'espace consacré, s'élève un turbèh, construction basse et massive qui ne présente, d'ailleurs, aucun intérêt d'antiquité. Le gardien de ce monument ne parut éprouver nulle répugnance à m'y laisser entrer avec ma fille, sous la seule et très-naturelle condition que nous ôterions nos chaussures. Il était évident que ce brave

homme songeait peu à une profanation et beaucoup à l'avantage mondain qui pouvait résulter de sa complaisance. Nous entrâmes donc dans le turbèh. Il y faisait sombre à l'intérieur. Le sol était couvert de nattes fort ordinaires, et une manière de tombeau carré disparaissait sous des voiles de soie verte brodés et semés de sentences, pareils à ceux que les musulmans emploient à de semblables usages.

Après avoir rendu nos hommages à la mémoire, sinon à la présence réelle de la première aïeule, nous retournâmes vers la ville par un terrain assez ondulé, mais sablonneux, et qui ne présente pas la moindre trace de terre végétale. Dans tout Djeddah et les environs, on n'aperçoit guère que quelques palmiers nains très-faciles à compter, et la verdure y est chose si rare, si extraordinaire et si prisée, qu'une touffe de haricots semée au milieu de la cour du consulat de France, et que les soins les plus assidus empêchaient seuls d'être brûlée et calcinée par le soleil, y était l'objet de l'enthousiasme de la population. Cet enthousiasme était tellement immodéré que les femmes, en passant dans la rue, ne manquaient jamais de s'arrêter à la porte pour rassasier leurs yeux de cette merveille. Quand elles ne se croyaient vues de personne, elles ne résistaient pas à l'envie d'aller cueillir quelques-unes des feuilles de ces précieux végétaux.

Pour rentrer dans l'enceinte de la cité, nous nous étions arrangés de façon à passer par la porte sacrée qui mène à la Mecque. C'est un lieu vénéré des dévots musulmans. Quand les hommes venus du Maroc, ou de l'intérieur de l'Afrique, se trouvent là, ils n'ont plus que bien peu de chemin à faire pour arriver au but de leur

pieux voyage. Un courrier peut aisément franchir cette distance en un jour; mais une caravane en met deux. On conçoit donc qu'à cet endroit les préparations saintes redoublent; on se trouve déjà en terre consacrée, l'esprit de l'Islam réclame dès lors une attention absolue de la part de ses sectateurs. Si donc il avait été grave de se montrer dans le bazar, il l'était peut-être plus encore pour des chrétiens d'oser aborder la porte sainte. C'était presque se mettre sur le chemin de la Mecque. Cependant, nous crûmes pouvoir nous donner cette licence, et il n'en résulta rien de fâcheux. A la vérité, un d'entre nous prétendit avoir reçu une pierre; mais rien n'indique que cette pierre qui, dans tous les cas, n'était pas grosse ni biendurement lancée, ne fût partie de la main de quelque enfant malicieux tout aussi bien que de celle d'un fanatique contrarié. Quoi qu'il en soit, cet épisode n'eut pas de suite, et les gens réunis à la porte sainte se bornèrent à nous regarder avec le même genre de curiosité inoffensive que le pourraient faire chez nous les bourgeois d'une petite ville de province considérant des étrangers vêtus différemment qu'eux.

Le consulat de France était une grand maison arabe à plusieurs étages qui nous parut très-commode. Il est vrai que, ne devant pas séjourner longtemps dans ce lieu étouffant, nous mettions une indulgence extrême dans nos jugements. Probablement nous eussions changé d'avis, s'il eût fallu rester là à demeure. Avec ses salons en bois, ses moufscharabys sculptés, ouverts de toutes parts au peu d'air qui circulait, ses escaliers nombreux et étroits, ses chambres séparées par des cloisons à claires-voies, toujours pour rassembler tous les moyens possibles de res-

pirer, avec son estrade ouverte dans la cour, cette maison ressemblait à toutes les autres : car, en Asie, le style de construction adopté dans un lieu l'est généralement d'une façon absolue, et, riche ou pauvre, grande ou petite, toute maison s'y conforme de son mieux. De sorte que voir une habitation complète, c'est avoir vu tout ce qui, ailleurs, se reproduit avec plus ou moins de perfection.

Kiamyl-pacha vint rendre visite au ministre. Il y a peu de Turcs aussi aimables. Il avait été ambassadeur à Berlin et connaissait l'Europe. Je ne lui ai pas trouvé cet engouement apparent de civilisation qui, chez ses compatriotes est et ne saurait être que difficilement sincère. Il semblait, d'ailleurs, peu content de son sort. La perte qu'il venait de faire dans ses affections de famille laissait autour de lui un vide irréparable. Toute distraction lui manquait aussi pour supporter ses chagrins. Amené par les mutations de la carrière administrative au poste de gouverneur général des villes saintes, il se voyait contraint de résider dans une petite cité dénuée de ressources, située sur une plage torride où sa santé souffrait gravement. Je doute que, quand on n'est pas né en Arabie de pères et d'aïeux arabes, on y puisse tenir. Il en ressentait l'effet. Sa seule consolation était, j'imagine, d'aller à la Mecque, tant qu'il pouvait le désirer, mais c'était une consolation uniquement religieuse; et, si zélé que Kiamyl-pacha pût être (religieux, il l'était à coup sûr), sans doute, il éprouvait encore d'autres besoins que le pèlerinage répété ne satisfaisait pas. Et c'est ainsi qu'en général le premier des pachas de l'empire, le gouverneur de la Mecque et de Médine, celui qui prime dans la hiérarchie non-seulement le mouchyr de Bagdad, mais

le vice-roi d'Égypte lui-même, est, de fait et malgré tous ces honneurs, le plus mal pourvu des fonctionnaires. On pourrait dire de lui que ses grandeurs ne sont pas de ce monde.

En outre, la position d'un pacha des villes saintes est foncièrement difficile et hérissée de soucis. Les Turcs, par leur politique, n'ont pas développé chez les Arabes un bien grand amour de leur domination ; de tous temps ils ont pris soin de justifier ici les maux qu'on a pu ailleurs leur faire éprouver à eux-mêmes. Une grande rudesse de procédés, beaucoup de hauteur, assez de perfidie, l'emploi exagéré des moyens violents, ont poussé à l'extrême l'antipathie des indigènes à leur égard. Il ne peut être question, dans ces affaires, de sentiments religieux froissés, puisque des deux parts on confesse la même croyance. Cependant, il est douteux que les Arabes aient plus d'animadversion pour les Européens, pour les chrétiens que pour les Turcs, et ceux-ci plus de mépris pour n'importe qui que pour les Arabes. Je ne doute pas que cet état de choses, qui remonte à l'origine de la puissance ottomane et qui n'a jamais cessé d'être entretenu depuis par des actes dont on aurait pu se passer, ne soit la cause principale du peu de bienveillance accordé sur cette côte aux étrangers. Car ce n'est en aucune façon un sentiment inhérent à la nature des habitants de la péninsule, et il s'en faut que, sur la rive orientale, on le retrouve avec la même force. Mais s'il y a ici de la faute des Turcs, il faut dire aussi que d'autres circonstances continuent à développer le mal.

La population de Djeddah ressemble un peu à celle de la Mecque; elle vit beaucoup du pèlerinage. C'est là sa

grande ressource, et il est assez simple qu'elle y attache du prix. Sans donc être fort dévote, et il s'en faut, elle ne voit pas de bon œil ce qui pourrait diminuer la dévotion chez les autres, et elle n'aime pas les Européens, parce qu'elle les soupçonne de tendre, par leur infidélité, à amoindrir le caractère de sainteté des villes du Prophète. Or, si les villes du Prophète cessaient d'être saintes et qu'on n'y vînt plus en pèlerinage, que deviendraient les aumônes?

Cette appréhension émeut très-fort les habitants de Djeddah, et, lorsque nous débarquâmes chez eux, ils s'entretenaient avec chaleur d'une tragédie arrivée dans la mosquée de la Mecque, peu de jours auparavant. Un de nos sujets algériens, musulman, pèlerin, avait été poignardé en plein midi, pendant qu'il faisait sa prière, simplement parce qu'il était venu d'un pays français. Pour cela seul, son orthodoxie était suspecte. Il faut ajouter encore un détail. Cette orthodoxie pouvait, en réalité, être mise en doute, parce que non rarement, parmi les pèlerins qui viennent de nos possessions africaines, se glissent des soldats, Français véritables, nés en France, chrétiens, et que l'amour de l'aventure ou simplement le désir d'accompagner un camarade musulman amènent là où ils n'ont que faire. Quand on me raconta ce fait au Caire, j'avoue que j'en doutai. Mais je pus me convaincre ensuite qu'il était très-réel et que ces audacieux et étourdis personnages ne sont pas extrêmement difficiles à rencontrer. Ils revêtent l'ihram tout comme les autres pèlerins, accomplissent les cérémonies légales, baisent la pierre noire; tout va le mieux du monde. Mais où le bout de l'oreille se montre, c'est dans la nécessité d'être

discret. Les pèlerins apocryphes sont trop charmés de leurs exploits pour ne pas en parler avant l'heure; ils se vantent, ils se font découvrir ou du moins soupçonner ; il n'est pas même impossible que, sur place, ils ne se permettent d'exprimer des idées qui ne sont pas dans le Koran et, poussant le laisser-aller jusqu'au bout, ne trouvent moyen de découvrir dans la ville sainte un peu plus d'eau-de-vie qu'il ne faudrait. De ce que ceci se passe quelquefois, il en résulte naturellement que les populations se défient de tous les pèlerins d'Occident, qui deviennent à leurs yeux des Français déguisés. Aussi la position de ces musulmans est-elle difficile, et le meurtre qui venait d'avoir lieu en donnait la preuve. Je ne crains pas de dire que, si des catastrophes de ce genre ne sont pas plus fréquentes dans un pays où il n'y a pas de police et où le caprice individuel peut tout, il faut l'attribuer à un grand fonds de douceur chez des gens qui, malgré les causes plus ou moins légitimes de mécontentement qu'ils croient avoir, ne se portent pas à verser le sang aussi facilement que l'on suppose. J'ai vu commettre des crimes en Asie; mais j'ai toujours pu observer que la scélératesse était individuelle et que la masse de la population, non-seulement n'y prenait aucune part, mais encore la réprouvait d'une façon très-sincère.

Nous passâmes une nuit à Djeddah ; et le lendemain, après avoir rendu visite à Kiamyl-pacha, nous prîmes congé de lui et de la ville, et nous retournâmes à bord du *Victoria*, salués par les batteries de la côte. Ce fut avec peine que nous nous séparâmes de nos hôtes du consulat de France, emportant de leur accueil la plus vive gratitude. Enfin, la machine se mit en mouvement, le navire

sortit avec les mêmes précautions, et à la même heure qu'à l'arrivée, des méandres de bas-fonds dont nous étions entourés. Peu à peu, nous perdîmes de vue la côte d'Arabie et, rattachant nos yeux à la cime des montagnes nubiennes, nous retrouvâmes le chenal et recommençâmes à descendre vers la sortie de cette mer étroite.

CHAPITRE V.

Aden.

La sortie du détroit de Bab-el-Mandeb eut lieu de jour, par un temps magnifique, et la scène n'en était pas moins empreinte d'une sorte de tristesse et de grandeur sauvages. Sur les rochers bas et rampants, sur les îlots qui se montrent à droite et à gauche, il plane comme une menace. Le silence semble recouvrir les plaintes étouffées des innombrables naufragés qui, depuis le commencement des âges, ont vu s'engloutir leurs espérances, leurs richesses et leurs vies, à ce terrible seuil de la mer arabe. Les eaux étaient mobiles et agitées; il n'y avait pourtant ni vent, ni bruit dans les airs; mais sur ce passage étroit, aussi bien qu'au cap des Tempêtes, on sentait l'empire et la présence d'Adamastor.

Lorsque nous arrivâmes à Aden, il était dix heures du soir, et nous fûmes très-empressés de descendre à terre. La nuit était sombre, de sorte qu'on devinait mal la disposition des lieux. Tout ce qu'on entrevoyait, c'était une côte plate, et au-dessus de hautes masses noires qui s'étendaient au loin et faisaient aisément juger que des rochers abrupts devaient former comme une ceinture autour de l'établissement anglais. Mais il fallait attendre au lendemain matin pour en décider.

Les marins du canot, armés d'un fanal, nous conduisirent à une habitation en bois très-longue, élevée sur un socle de pierre et précédée d'une galerie légère à colonnes. Sur la galerie donnaient des chambres dont toutes les portes étaient ouvertes, on n'avait qu'à choisir. Le choix n'était pas aisé. Ces cellules, blanchies à la chaux, contenaient toutes un grand lit qui nous montra d'abord une population fourmillante dont l'aspect n'avait rien de séduisant, et sur les murs nous vîmes fuir des myriades de cancrelas qu'enjambaient lestement de grands lézards surpris. Ces propriétaires se montraient mécontents d'être ainsi troublés. Ils s'arrêtaient dans leur marche pour nous jeter des regards d'indignation, et ils réussirent, par cette protestation muette, à nous empêcher de franchir le seuil. Après mûre délibération, personne d'entre nous ne se sentit le courage d'usurper un terrain si bien garni, et on préféra coucher sur des planches sous la vérandah. Au fond, le dedans et le dehors se valaient, et aucun de nous ne put fermer l'œil de la nuit. Cet établissement, d'une simplicité extrême, comme on voit, s'appelle l'*Hôtel du prince de Galles*. J'étais jusqu'alors possédé de l'idée que toute auberge destinée à des Anglais devait,

jusqu'à un certain point au moins, présenter quelques traces de confortable. L'hôtel de Suez avait ébranlé mon opinion à cet égard. A Aden, je la réformai tout à fait, et je tombai d'accord avec moi-même, que nos voisins, malgré les délicatesses qu'on leur prête, n'ont pas moins d'héroïsme, quand il le faut, que les Italiens et les Espagnols, et savent se contenter d'aussi peu.

Dans une telle situation, complétée par une chaleur atroce, le lever du jour satisfit chacun. On n'eut pas de peine à se mettre sur pied, et alors on put commencer à considérer le pays et ses habitants. Devant nos yeux, la plage se découpait d'une manière très-capricieuse. Au plus près était une petite crique entourée de rochers, où dormait une mer basse et claire; au delà s'ouvrait la rade animée par la présence du *Victoria* et de deux autres navires de guerre de la compagnie des Indes. Assez loin dans l'ouest on voyait se prolonger une terre basse couverte de buissons, d'arbustes épineux et de quelques palmiers, au milieu desquels s'élevait la muraille blanche et étincelante d'un petit fort arabe. Sur notre bord, à gauche, à quelques pas de l'hôtel, des magasins à charbon et des entassements de cette matière précieuse; tout autour de nous, derrière nous, des étages de rochers se dressant très-haut dans le ciel.

Si nous étions éveillés, personne ne l'était encore des habitants ordinaires du lieu, de sorte que nous vîmes partout, sur la terre nue, comme une jonchée de corps endormis, sur lesquels nous aurions dû marcher la veille au soir. Nous n'avions pu les remarquer, parce qu'ils étaient noirs comme la nuit.

C'était un singulier spectacle que celui de tous ces êtres

humains qui ne faisaient pas plus de cérémonie pour se reposer. Les plus raffinés s'étaient accommodés d'une pierre, et y avaient posé leur tête; mais le grand nombre, dédaignant une recherche aussi molle, dormait tout à plat du meilleur cœur du monde. Comme la lumière devenait plus intense, cette tribu de dormants ouvrit les yeux, se secoua, et vint, le sourire sur les lèvres, nous offrir ses services avec de grandes démonstrations de dévouement.

La presque totalité étaient des Somaulys, tribu de la côte africaine la plus voisine; et je dois dire que, de ma vie, je n'ai vu d'aussi belles ni si parfaites créatures. Ils sont noirs à la vérité, mais d'un noir qui n'a rien de déplaisant. Leur couleur est solide, avec un reflet brillant et satiné sur la peau, qui rappelle l'éclat de l'or bruni. Leur physionomie n'a absolument rien du nègre. Le nez fin et droit, d'ailleurs à peine et rarement busqué, est dominé par un beau front lisse et plein d'intelligence. D'admirables yeux, bien fendus, accompagnent une bouche fine qui s'entr'ouvre pour montrer des dents d'une blancheur, d'une petitesse et d'une rondeur merveilleuses. Leurs joues n'ont point de pommettes saillantes; leur oreille est délicate; leur chevelure soyeuse, épaisse, abondante, roule en grosses boucles et s'étale en éventail autour de la tête, de façon à rappeler les Mingréliens. En vertu d'un usage d'une haute antiquité, elle est teinte en rouge au moyen d'une préparation de chaux. Les formes du corps répondent complétement à la beauté de la tête. Elles sont fines et souples, les mains et les pieds paraissent des modèles de perfection, et l'on se persuade d'autant mieux, et avec d'autant plus de facilité,

de l'absence de tous défauts saillants, que les Somaulys ne sont vêtus que d'une sorte de pagne assez étroite. Bref, ce sont des statues de bronze et, qui plus est, des statues antiques de la meilleure époque grecque.

Si on les compare aux Nubiens, on découvre tout de suite le caractère et, à mon sens, le défaut de leur beauté. Le Nubien, quand il est beau, est plus grand, plus nerveux, et se rapproche davantage de l'Apollon Pythien. Le Somauly, c'est le Saurochthone ou le Bacchus Indien. Il en a l'expression un peu efféminée, les contours assez mous, les hanches grasses. Le Nubien est plus homme, il est plus guerrier. Mais cette comparaison, toutefois, ne se trouvera vraie qu'à cette condition, que l'on aura choisi un beau spécimen de la race nubienne Car celle-ci n'a pas une parfaite unité de type, et on en rencontre d'assez laids. C'est une race qui s'est beaucoup mêlée. Il en doit être ainsi de quelques fractions de la nation Somaulys. Pourtant tous les individus que j'en ai rencontrés à Aden se ressemblaient parfaitement, depuis les enfants de dix ans jusqu'aux vieillards; c'était toujours un seul et même type aux différents âges de son développement. J'ai indiqué dans un autre ouvrage que je considérais cette particularité sinon comme l'indice d'une originalité absolue de race, du moins comme le signe certain que les éléments divers dont elle est formée se sont combinés depuis de longues séries de siècles, se sont répartis à proportions égales dans tous les individus, et n'ont pas subi d'apports étrangers à des époques récentes[1].

Si j'admirai, dès l'abord, la beauté et les charmantes

1. *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome I, p. 248 et 249.

proportions des Somaulys en les contemplant au repos, je fus enthousiasmé quand j'en vis plusieurs à cheval ; soit sur la selle indigène, soit sur la selle européenne, soit à poil, il est impossible d'imaginer, sans l'avoir vu, l'aisance et la grâce insouciante de ces belles créatures. Ils n'avaient rien de ce qui fait le cavalier parmi nous, et de sa tenue toujours un peu forcée ; mais on comprenait que, quel que fût le mouvement du cheval, ils ne devaient pas, ne pouvaient pas être ébranlés.

Il y a à Aden un nombre assez considérable de ces hommes. Ils émigrent de la côte d'Afrique et remplissent auprès des conquérants du sol tous les emplois divers de la domesticité. Le gouvernement britannique les traite bien et avec indulgence. En premier lieu, leurs secours sont inappréciables, et on ne pourrait guère s'en passer. Ensuite, leur pays fournit à la garnison une grande partie de ses approvisionnements ; et, si la mésintelligence venait à se glisser entre eux et leurs maîtres, la famine pourrait s'ensuivre. Mais rien ne paraît devoir faire craindre une telle éventualité. Les Somaulys ne recueillent que des avantages de leurs relations avec les Anglais. Ils y gagnent beaucoup d'argent et sans trop de peine ; ils s'amusent tant qu'il leur plaît à Aden et ne paraissent s'y choquer de rien. Leur religion est l'islamisme, mais un islamisme des plus larges, des plus accommodants, et, pour tout dire, des plus négatifs. On aurait tort sans doute de vouloir absolument juger de l'esprit des tribus sur celui d'individualités dépaysées. Par leurs professions même, ces gens sont sur le penchant de la dégradation. Rien d'étonnant qu'ils y tombent, et il s'en faut de tout que leur beauté morale cor-

responde à leur beauté physique. Pour la plupart, ce sont, je crois, des mercenaires assez corrompus.

On nous fournit à l'hôtel de petites voitures pour nous rendre à la ville, car nous étions bien dans l'enceinte des lignes d'Aden, mais nous n'étions pas dans la ville proprement dite. Il nous fallut une heure pour y arriver. Le chemin n'est que sable et rochers; à gauche, on a la mer; à droite, on monte, on descend à travers une sorte de labyrinthe pierreux que traverse une très-belle route en partie tracée dans la roche vive. La porte de la ville est comme creusée dans une énorme muraille naturelle: c'est un beau travail. Là, veille un poste de cipayes. On descend une côte assez rapide, puis, tout à coup, on se trouve dans un immense cirque, au fond du cratère monstrueux d'un volcan éteint, dont les bords dentelés se relèvent de toutes parts; des huttes, des maisons de bois à un seul étage, garnies de leurs vérandahs, en occupent le centre. C'est Aden.

On appelle ce lieu *le Camp*, et, en effet, il a beaucoup plus de ressemblance avec un camp, bien que formé de demeures permanentes, qu'avec une ville. Les rues sont larges, espacées, courtes, mêlées de clôtures agrestes dont la végétation est d'ailleurs peu brillante, et le tout paraît jeté au hasard au milieu de l'immense espace vide. Comme les habitations sont très-séparées les unes des autres, bien que leur nombre ne soit pas considérable, les distances sont longues; à la vérité ce qui les allonge encore, c'est la chaleur qui règne dans ce vaste trou, consacré, à ce qu'il semble, jadis aux feux de la terre et désormais à ceux du ciel, mais toujours destiné à brûler.

Nous nous croyions en Arabie; point : à notre grande surprise, dès notre entrée dans une rue, nous nous trouvâmes dans l'Inde. Rien ne ressemblait plus à rien de ce que nous avions vu jusqu'alors, et le sentiment des choses était changé. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre par ce mot. Bien que les maisons soient partout des maisons, et les chambres des chambres, et le bois du bois, et la pierre de la pierre, il y a différentes façons d'employer les matériaux et de les disposer. Une planche peinte en rouge n'est pas partout la même. Le rouge dont nos cabarets barbouillent leur façade, n'est pas le rouge dont s'avivent les maisons turques, et celles-ci, à leur tour, empruntent aux substances colorantes des nuances tout autres que celles dont les yeux des Hindous recherchent l'éclat. Dans les rues hindoues d'Aden, plus de ces grandes maisons blanches, ressemblant à des forteresses et portant avec effort leurs énormes mouscharabys travaillés. On ne voit qu'habitations basses, obscures, ouvertes par devant comme des boutiques, précédées d'une sorte d'estrade en bois qui est le salon, la salle à manger et, pendant presque toute la durée de l'année, la chambre à coucher de la famille; ce qui permet à la fantaisie des dormeurs de déborder sur le domaine public en allant s'étendre tout au milieu de la rue.

Sur ces estrades sont accroupis des hommes d'un brun rougeâtre, ou d'une nuance un peu verte, ayant sur la tête un chiffon étroit, autour du corps une pagne exiguë, mais je n'ai jamais pu appliquer l'idée du nu à un corps de couleur. Sur ces poitrines nues, autour de ces bras maigres, courent des cordons, des amulettes, des ornements qui ne paraissent pas souvent avoir une grande valeur vé-

nale, mais qui, sans doute, ont un prix idéal extraordinaire, vu les mystères dont ils sont les symboles. Enfin, sur le front de ces personnages si différents de nous, des signes cabalistiques peints de diverses couleurs achèvent de les marquer d'un sceau qui n'est pas le nôtre.

Comme nous nous étions arrêtés pour regarder les premiers de ces Hindous qui s'offraient à notre vue, et que nous témoignions une surprise et une curiosité qui pour le moins égalaient les leurs, du fond des chambres sortirent, je crois, toutes les femmes du camp, et ce fut une exhibition générale d'étrangetés plus bizarres encore que celles présentées par les hommes.

Je ne trouvai pas ces femmes grandes ni petites de taille, je n'en vis pas qui fussent jolies, mais je n'en vis pas dont la laideur ne fût, d'une façon ou d'autre, extraordinaire et curieuse. Ce n'était pas assurément, non plus que les maris, une élite de population, mais la canaille asiatique a d'immenses avantages sur la canaille européenne. Elle n'est jamais vulgaire, pour basse qu'elle puisse être. A chaque pas on le remarque, à chaque pas on s'en étonne. Ces femmes assez généralement laides, qui sortaient de leurs cases en toute hâte et nous regardaient par-dessus les épaules des hommes, portant leurs enfants tout nus dans leurs bras ou les tenant par la main, étaient accoutrées de voiles et d'étoffes de toutes couleurs, non pas vives, mais claires. J'entends par ce mot du bleu ciel, du vert pâle, du rouge tendre, du rose en quantité. Tout était de nuance éteinte, et c'est ce qui me paraît caractériser le goût indien. Sur l'or même, ce goût aime à étendre du hennèh qui en voile l'éclat. C'est une sorte de mollesse de l'âme

qui se révèle ainsi, et cherche à donner aux réalités même les plus belles quelque chose d'indécis, de vague, où la puissance de la matière ne s'accuse pas trop. Cette foule, sans quitter le seuil de ses demeures, nous suivait de ses yeux noirs profonds, et nous entendions les femmes se communiquer leurs observations dans un langage mou, pâteux et criard.

Ce peuple n'est pas triste. Ce n'est plus sans doute l'allure des fellahs égyptiens, énergiques en comparaison; c'est bien loin d'être l'aspect des Arabes de Djeddah. Mais nous avions à bord du *Victoria* beaucoup de Lascars, sans compter les cipayes, qui nous avaient déjà donné un avant-goût de cette attitude nonchalante dans sa bonne humeur.

Nous entrions sur une place, lorsque quelques Juifs s'approchèrent pour nous offrir leurs services. Ils ne furent pas moins bien reçus que les Hindous dont je venais de rassasier mes regards. Leurs nez droits, leurs traits effacés et féminins, la faiblesse évidente de leur structure osseuse les rendaient tout à fait différents des Juifs que j'avais vus en Europe ou en Égypte; les nôtres sont bien une fraction de la race arabe du Nord, et ils en ont les traits caractéristiques. Mais pas plus que les Arabes du sud de la Péninsule ne ressemblent aux tribus septentrionales, les Juifs du Sud ne ressemblent à leurs autres compatriotes. Ce sont non pas des descendants directs d'Abraham, mais des Juifs prosélytes, des enfants de ces nombreuses communautés locales, qui au VIIe siècle de notre ère, à l'époque de Mahomet, converties depuis plus ou moins de temps à la religion de Moïse, se montraient sur tous les points de l'Yémen et de l'Oman, et même aux

environs de la Mecque, formant une portion considérable de la population de l'antique Yatryb, aujourd'hui Médine. Le Prophète eut beaucoup affaire à eux. Il leur emprunta une partie de sa science, il chercha à les convaincre. C'étaient les savants de l'Arabie. Il finit par les persécuter. Nous avions sous les yeux les représentants de cette fraction curieuse de la race arabe. Leur aspect était rendu plus singulier, par deux longues touffes de cheveux frisés qui leur descendaient le long des joues, mais ce n'est pas là un trait de costume particulier aux Juifs. Il appartient en général, aux Arabes du Sud. Du reste, ces Juifs, qui ne sont pas des Hébreux, paraissaient avoir exactement les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que tous les enfants de Jacob. Ils sont courtiers et brocanteurs et n'aiment ni l'agriculture, ni la guerre. Ils nous vendirent beaucoup de choses et avec des manières, des inflexions de voix persuasives et des airs patelins, qui rappelaient vivement leurs coreligionnaires d'Europe. Quand nous eûmes fini avec ces négociants, nous allâmes faire connaissance avec d'autres qui nous prouvèrent quelle différence de procédés et d'attitudes les mêmes passions peuvent revêtir sous l'influence de principes moraux dissemblables; nous entrâmes dans une boutique dont les propriétaires étaient des Parsys.

Ces respectables marchands se distinguaient tout d'abord, et d'une manière à ne pas permettre la comparaison, des vendeurs que nous venions de quitter, par la plus rigoureuse propreté de costume. Ils portaient des pantalons étroits en soie rouge ou bleue, et des tuniques de mousseline qui, par leur transparence, laissaient voir la couleur du vêtement inférieur. Leur tête était couverte

de petits turbans plats de couleur blanche, aussi irréprochables de netteté que le reste. Ces hommes sont grands et fortement constitués. Ils ont une tendance à l'obésité, qui se manifeste de très-bonne heure et qui me paraît résulter plutôt des habitudes sédentaires adoptées dans l'Inde que de la disposition naturelle à leur sang. Ils sont originaires de la Perse, comme on sait, et descendent d'une petite colonie qui, fuyant les persécutions musulmanes, émigra de la province de Fars et se réfugia à Bombay. Ils y ont prospéré de toutes manières. Leur nombre s'y élève aujourd'hui, disent-ils, à deux millions d'âmes répandues dans la ville et les localités avoisinantes, et ils ont réalisé et réalisent tous les jours des fortunes commerciales considérables. Si l'on voulait réunir dans une liste dorée les quinze ou vingt habitants du globe terrestre les plus riches, je crois qu'il faudrait y inscrire plusieurs Parsys.

Leur physionomie, autant qu'on en peut juger avec cette bouffissure qui les dépare souvent, ne manque pas de noblesse, et à coup sûr révèle une grande intelligence et surtout beaucoup de fermeté. Elle est grave, digne, et, dans les rapports avec les étrangers, froide et peu sympathique, comme celle de gens qui redoutent dans leurs interlocuteurs des écarts peu polis et qui, sans vouloir rendre la pareille, prétendent du moins ne pas laisser entamer leur dignité. Mais j'ai des amis parsys et je les ai vus dans l'intimité causer avec autant de bonne grâce que de gaieté et d'abandon. Ce sont tous des commerçants inébranlables et qui, calculant d'un coup d'œil leurs avantages, les poursuivent jusqu'au bout. On perd son temps à marchander avec eux. Ils vous demandent sans

sourciller, lorsqu'ils le peuvent, les prix les plus extravagants, et rien ne saurait les déterminer à modifier leur premier dire. Ils ne perdent point de paroles à vous faire remarquer les mérites de leur marchandise ou à vous expliquer pourquoi ils en rehaussent tellement la valeur. A toutes vos observations écoutées avec la plus constante politesse, ils répondent qu'ils veulent tant et s'en tiennent là. A Aden, je cherchais à acheter une casquette. Le marchand parsy qui la vendait en demandait quatre-vingts francs. C'était la seule qui se trouvât dans le camp, et pour ce motif elle était impayable. Rien ne put lui faire baisser ses prétentions. Quelques-uns de ceux qui assistaient au débat riaient de l'exigence, et bien qu'ils parlassent dans une langue inconnue au Parsy, il ne se pouvait pas qu'il ne comprît à peu près les commentaires désobligeants qui s'articulaient tout haut. Son sourcil ne se fronça pas ; il ne dit pas une parole de plus et ne demanda pas un centime de moins. Mais après avoir montré le revers de la médaille, il faut aussi que j'en fasse voir le beau côté.

Pendant que cette affaire se traitait, le commandant du *Victoria* entra dans la boutique. Outre que c'était un magasin des objets les plus divers, c'était aussi un café. Il s'assit à une table. Tandis qu'il buvait une bouteille d'ale, on le mit au courant de la question qui s'agitait, des prétentions du marchand, de l'exagération évidente, enfin des commentaires. Le capitaine Adams voulut voir l'objet disputé, le tourna dans ses mains, regarda le Parsy, et me demanda sérieusement si j'accepterais la casquette pour rien. Cette question m'étonnant un peu, le commandant nous raconta que, plusieurs années auparavant, il

avait, lui-même, sur un bâtiment qu'il commandait alors, amené gratuitement le maître de la maison à Aden. Dans ce temps-là, son protégé était pauvre et hors d'état de payer son passage. Depuis, s'étant enrichi, il regardait le capitaine Adams comme son bienfaiteur et l'auteur de sa fortune. « Si vous le voulez, me répéta encore ce dernier, je lui demanderai de me faire cadeau de la casquette ; il sera heureux de me l'offrir et je vous la remettrai. »

Plus tard, moi aussi, j'ai, comme je l'ai dit plus haut, lié des relations d'amitié avec des Parsys. Toutes les fois que j'ai eu avec eux des affaires proprement dites, je les ai trouvés extrêmement attentifs à leurs intérêts et préoccupés de l'idée de n'en rien laisser perdre. Aucune condescendance personnelle ne modifiait leur conduite. Mais cela n'empêchait pas qu'en dehors des questions de négoce, ils ne fussent d'une promptitude et d'un empressement à rendre service qui impliquaient autant de désintéressement que de courtoisie. Je crois donc qu'il y a beaucoup de bien à penser et à dire des hommes de cette race ; j'aurai occasion d'en parler plus tard ; mais je veux finir ici avec ce qui a trait à l'esprit commercial des asiatiques.

Cette rigueur de procédés et cette promptitude de coup d'œil à calculer tous leurs avantages et à en user avec la plus grande fermeté indiquent, assurément, une aptitude extraordinaire pour le négoce et le véritable génie de cet emploi de l'activité humaine. Les Parsys sont de tous les asiatiques ceux qui ont peut-être le mieux compris, et probablement pour cette cause, le parti qu'il y avait à tirer de la présence des Anglais dans l'Inde. Ils se sont mis franchement en relation avec leurs conquérants et par

là se sont faits leurs intermédiaires, leurs agents, leurs courtiers préférés, indispensables dans toutes les affaires mercantiles. Ceux qu'ils servent leur en savent gré au point d'avoir élevé tel membre de leur communauté à la dignité de baronnet du Royaume-Uni. C'est beaucoup, assurément, que de voir la noblesse anglaise conférée à un étranger, à un asiatique; c'est prodigieux, honorable des deux parts, mais bien propre à donner une haute estime pour les Parsys. Car pour s'être fait apprécier à si haut point par leurs maîtres, il faut qu'ils l'aient mérité et que leur valeur ait éclaté dans tout son jour. Mais quelle est cette valeur? Est-ce celle d'un serviteur intelligent? En aucune façon, et voilà en quoi surtout les Parsys sont remarquables. S'ils ont contribué à enrichir le commerce anglais, ils lui ont dû beaucoup plus qu'ils ne lui ont laissé prendre, et non-seulement ils se sont réservé tous les droits et les bénéfices du courtage à ses différents degrés, mais encore tous ceux des trafics de détail. De sorte que, ce qui rapporte dix au négociant de la métropole leur rapporte, à eux, cinquante et davantage. Il y a plus. Ils n'ont jamais permis que des relations directes s'établissent entre le fabricant britannique et le consommateur hindou. Ils tiennent les clefs des négociants de la côte de Malabar dans leur ceinture, et ils les gardent si bien qu'ils n'est pas jusqu'au commerce de l'opium avec la Chine qui ne leur réserve ses plus beaux profits.

Les Anglais ont parfaitement aperçu depuis longtemps les désavantages radicaux de la situation qui leur était ainsi faite, et ils ont cherché plusieurs fois à y remédier en créant à Bombay des maisons exclusivement britanniques, n'employant que des agents européens. Mais bien

que ces entreprises eussent été appuyées sur des capitaux considérables et montées avec tout le soin et la prudence que méritaient les grands intérêts dont elles prétendaient changer le cours, elles ont échoué devant l'habileté, il faut bien le dire, supérieure, devant la patience, devant la richesse, devant la résolution impassible des Parsys. Ceux-ci avaient l'avantage d'occuper déjà le terrain. Ils ont aussi le talent de le bien défendre. Il y a donc sur tous les points où opèrent des maisons guèbres un double fait curieux à observer : un grand dévouement politique à l'Angleterre, c'est-à-dire au gouvernement établi, et en même temps une inébranlable résolution de maintenir le commerce anglais dans une onéreuse sujétion. Je ne voudrais pas me servir ici d'une comparaison trop légère. Mais dans l'attitude respectueuse du Parsy vis-à-vis de l'Angleterre, il y a quelque chose de la position d'Aristippe vis-à-vis de Laïs. Et la preuve que Laïs n'est pas ici dominatrice, c'est que j'ai vu dans les boutiques des Parsys d'Aden beaucoup de denrées suisses et allemandes, et qui pis est, des cotonnades. Assurément ce n'était pas pour faire plaisir à Manchester.

En somme, je fus vivement intéressé par ma visite à Aden, et, pour courte qu'elle ait été, elle me donna lieu de remarquer beaucoup. J'aurais souhaité pouvoir franchir la ligne des fortifications ; mais, malheureusement, les tribus arabes du voisinage se refusent à souffrir de telles libertés, et un fait récent démontrait cruellement le danger de braver leur mauvaise humeur.

Trois ou quatre voyageurs anglais avaient essayé, deux jours auparavant, de sortir des limites. A peine hors de l'enceinte, ils avaient été accueillis par une décharge de

mousqueterie; un des promeneurs avait été tué et deux autres étaient gravement blessés. Bien qu'avertis préalablement de ce qui pouvait leur advenir, ils eussent à se reprocher d'avoir transgressé les défenses salutaires portées par le gouverneur contre de tels essais, ces touristes imprudents et trop punis devaient être vengés. De sorte qu'un navire de la Compagnie, qui se trouvait en rade, était sur le point de partir pour aller châtier la tribu coupable.

C'est là une situation permanente à Aden. Les indigènes ne veulent pas accepter comme légitime la présence des Anglais. En vain ceux-ci montrent-ils le traité en vertu duquel le territoire qu'ils occupent leur a été vendu. Les Arabes répondent que le vendeur n'avait pas le droit de contracter, attendu que le pays ne lui appartenait pas. Il ne résulte point assurément de cette protestation constante un embarras pour les habitants d'Aden, car l'amitié des Arabes ne leur servirait pas à grand'chose; mais ils sont constamment obligés de se garder, et, dans des siècles, il faudra qu'ils se gardent encore.

CHAPITRE VI.

Mascate.

Nous reprîmes notre marche, et, cette fois, nous nous dirigions dans une mer plus libre et vaste autant qu'on le pouvait souhaiter. On apercevait toujours, à la vérité, à main gauche, la côte rocheuse de l'Arabie et ses sinuosités innombrables. Ce n'étaient de ce côté que golfes, baies et promontoires se succédant comme un panorama sans fin. Mais à droite, la mer était ouverte, infinie devant les yeux, plus infinie devant l'imagination. C'était cette mer immense qui touche à l'univers entier, cette masse d'eau souveraine, le père Océan que les populations primitives ne saluaient pas avec moins de crainte et de respect que le ciel lui-même, le *Deryamouhyt*, la mer enveloppante des géographes et des conteurs orientaux. Le temps était ma-

gnifique. Les eaux flottaient se crêtant à peine, et présentant au loin l'aspect d'une nappe bleue damassée de blanc. La chaleur était grande et humide, la nuit étouffante, mais égayée par de nouvelles constellations. La Croix du Sud nous apparaissait pour la première fois et il y avait plaisir à contempler ses scintillantes splendeurs, tandis que le calme le plus profond rehaussait la majesté de cette nature inconnue. Je ne puis pas dire que rien de semblable à une idée mélancolique approchât la pensée. Le navire marchant dans sa force, l'officier de quart se promenant sur le pont avec la tranquillité vigilante du service, le timonier debout à la barre devant la boussole éclairée, tout ce tableau respirait vraiment quelque chose d'honorable pour l'homme. C'était là un des rayonnements de sa vertu, et quant à ce qui entourait le navire, mer, cieux, astres et terres lointaines, il s'en exhalait, comme un parfum, tous les souvenirs de ce que l'antiquité a de plus éloigné, de plus merveilleux, de plus grand.

Non, rien qui ressemblât aux tristes impressions des climats du Nord ; non, rien qui rappelât ces navigateurs sauvages ou terribles des mers septentrionales, dont les navires ne fendirent les flots que pour courir au pillage ou au massacre. Ici la mémoire évoquait sans peine, avec les flottes de Tyr et de Sidon, celles des rois arabes de l'Iémen, celles des rois persans et celles des royaumes hindous qui, montées par de pieux bouddhistes, allaient porter à l'Occident, dans des époques que l'on ne sait pas encore calculer, les rubis, les émeraudes et les riches étoffes du Malabar et du Coromandel. Ces voyages de longs cours, interrompus souvent pendant des siècles par

les événements politiques de tel ou tel pays d'Asie, repris ensuite pour être abandonnés de nouveau, ont laissé dans la mémoire des indigènes une foule de récits que les narrateurs émerveillés ont défigurés sans cesse et sans le savoir ; et de là vient que, pour les conteurs, cette mer s'est trouvée semée de tant d'îles et de tant de terres fabuleuses, où les hommes ont des formes si étranges, où se trouvent des animaux et des plantes si bizarres, et où surtout, et c'est là le cachet de l'origine mercantile de toutes ces traditions, s'accumulent des richesses inouïes. Comment donc voir d'un œil chagrin les lieux témoins de tant de merveilles ?

Mon esprit va plus loin encore, et j'avoue que je serais parfois disposé à ne pas trouver une exagération trop énorme à prétendre que tous ces pays auxquels on aborde ne ressemblent à rien de ce qui se rencontre ailleurs sur le globe. Ce fut vraiment l'impression que je reçus lorsque nous arrivâmes en vue de Mascate.

Une ceinture de hauts rochers baignait dans la mer et ne montrait que deux entrées étroites conduisant dans un bassin qui ne laisse pas que d'être vaste. Au delà et sur la plage même s'élevaient d'autres rochers ; mais non pas dessinés par arêtes saillantes, la plupart arrondis au contraire et remplis de trous ; des rochers de nature volcanique dont la matière a bouillonné longtemps sur place, et, en se refroidissant, a laissé échapper de toutes parts des bulles énormes de gaz et d'air. Je ne vois pas à quoi l'on pourrait mieux comparer cette masse ainsi boursouflée qu'à l'intérieur d'une énorme éponge. C'est au milieu et aux flancs de cette éponge que Mascate est bâtie. Ses maisons escaladent le long du rocher et se ni-

chent dans les trous; elles montent non pas en amphithéâtre, mais tout droit, et grimpent les unes sur les autres. Elles se pressent dans l'espace resserré, toutes se faisant aussi hautes que possible afin d'avoir un peu de l'air qui vient parfois du large, toutes voulant échapper à cette température de four et ayant vraiment l'apparence de gens qui étouffent dans la foule et se dressent sur la pointe des pieds pour respirer. Mais ces pauvres maisons, malgré leurs efforts, n'y parviennent point parce qu'il n'y a généralement rien à saisir qu'une atmosphère de feu. Les Arabes eux-mêmes et les Hindous, qui trouvent ce climat un peu exagéré, l'expliquent en disant que les trous des rochers se remplissent incessamment d'un air qui s'y échauffe, et, que cet air, en sortant ensuite, se répand sur la ville.

Outre que les maisons montent le plus haut qu'elles peuvent, elles ont toutes leurs logements au premier étage, de manière à dominer les terrasses de la maison voisine. Dans les cours, personne ne pourrait vivre. De sorte qu'on ne voit que grands escaliers en bois semblables à des échelles fort roides, conduisant tout droit à des chambres dont la devanture est ouverte du côté de la mer. Dans l'intérieur, les cloisons sont à claires-voies, toujours pour pouvoir arrêter au passage le moindre souffle qui s'aviserait de venir.

Quand nous fûmes entrés dans le port, où les honneurs accoutumés furent rendus au représentant de l'Empereur, nous y trouvâmes un assez bon nombre de beaux navires de construction européenne. Ils appartenaient à l'Imam et à des négociants indigènes de Bombay. Nous étions à regarder Mascate de notre mieux, et surtout à admirer

une batterie haute, qui, à chaque coup de canon tiré par la courtoisie du souverain, se démolissait et faisait rouler ses pierres dans la mer, quand nous vîmes monter à bord deux personnes fort intéressantes pour nous. L'une était un des capitaines de la marine de Sa Majesté Séyd Sayd, qui, avec les compliments de bienvenue de son maître, nous apportait l'invitation de loger cette nuit dans un des navires arrêtés au milieu du port et dont les appartements étaient préparés pour nous. L'autre visiteur était un négociant français, M. D***, de l'île de la Réunion, établi à Mascate depuis deux ans et y remplissant, assez rarement il est vrai, les fonctions d'agent consulaire de l'Empereur. M. D*** voulut bien nous engager à descendre chez lui, et comme cette hospitalité de terre ferme avait, sur celle qui nous était offerte également, l'avantage du changement et de la nouveauté, nous fûmes heureux et empressés de la mettre à profit.

Avant d'en jouir, cependant, le ministre voulut présenter ses remercîments à l'Imam, et lui fit demander à quelle heure il pourrait être reçu.

La maison, car je ne peux pas dire le palais habité par Sa Majesté, est une jolie construction à l'européenne, garnie de six fenêtres à contrevents verts, n'ayant qu'un étage et située justement au fond du port, de sorte que nous en étions à une distance de deux cents pas environ, assistant aux allées et venues. Immédiatement il fut répondu au ministre que Séyd Sayd l'attendait, et nous étant mis en uniforme, nous partîmes pour aller saluer le prince.

Cette modeste habitation du souverain de Mascate, non-seulement est située en face de la mer, mais encore elle

a son entrée principale par eau. Un escalier en bois fort simple, et même trop simple ainsi qu'on va le voir, placé contre un mur droit, conduit sur une petite terrasse d'une vingtaine de pas de long, couverte d'une vérandah.

En nous approchant de l'échelle, nous aperçûmes l'Imam, suivi de cinq ou six personnes, qui sortait de la maison et s'arrêtait pour recevoir la légation. Par bonheur, l'envoyé du prince qui nous montrait le chemin s'élança le premier sur l'escalier. La machine se décrocha et tomba dans l'eau, ce qui fit beaucoup rire tout le monde, Arabes et Français. Le mal fut, du reste, bientôt réparé : deux domestiques ramassèrent aisément le monument, l'appliquèrent de nouveau contre la muraille, et, tandis qu'ils le tenaient ferme, nous montâmes bravement.

Cette joyeuse entrée fut accueillie par de cordiales poignées de main de l'Imam qui souriait doucement dans sa barbe blanche et nous conduisit dans un coin de la vérandah où avaient été préparés des fauteuils pour toute l'assistance. Elle se composait, outre le monarque et la légation, de six ou sept personnes. C'étaient les fils de Séyd Sayd et son vizir. On nous apporta des sorbets et du café, mais point de pipes, parce que, dit-on, l'Imam appartient à une secte qui réprouve l'usage du tabac. On nous raconta plus tard à Mascate même, et en Perse, que cette raison n'était pas la vraie raison, et que c'était plutôt pour ne pas choquer les Wahhabites. On a de ces musulmans rigides une sainte terreur dans tout l'est de l'Arabie. Quoi qu'il en soit, on ne fuma pas, et tandis que les politesses d'usage s'échangeaient et que l'on acceptait et rendait les tasses et les verres aux serviteurs

noirs, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de considérer le prince et son entourage.

Séyd Sayd, ou le Seigneur Sayd, était vêtu avec une extrême simplicité et absolument comme tous les autres habitants de Mascate et des côtes du golfe Persique. Il portait une robe de coton et un manteau noir de laine très-fine et il avait sur la tête un turban d'étoffe en soie tramée de fil à petites raies blanches, bleues et rouges. Ce turban est fort répandu dans toute l'Asie centrale, et même les Afghans le choisissent de préférence. Séyd Sayd tenait à la main un long bâton sur lequel il s'appuyait en marchant avec beaucoup de noblesse et de dignité. Il paraissait vieux et sa barbe était très-blanche. Il avait les yeux noirs et doux, l'expression du visage très-calme et un sourire particulièrement fin et spirituel. Dans toute sa personne respirait cette sorte d'équilibre entre les sentiments divers qui, par tous les pays, est le cachet et le privilége de l'homme de bonne compagnie.

L'existence de Séyd Sayd indique non pas un grand homme, mais un homme de belles et rares facultés. Je l'ai appelé plus haut l'Imam pour me conformer à l'usage européen, mais, par le fait, ce n'était pas là son titre. Son grand-père était Imam ; lui, il s'intitulait Sultan, et les populations arabes le reconnaissaient pour tel. Il avait eu la jeunesse difficile et agitée d'un prince asiatique. Il devait avoir aidé à sa fortune, et tous ses compétiteurs n'avaient problablement pas disparu de la scène tout à fait naturellement. Mais, enfin, depuis longues années il était le maître et maître incontesté. Il parut concevoir d'abord l'idée de faire parler de lui dans le monde comme d'un vainqueur d'importance. La situation particulière

de ses États et les dispositions de son peuple ne le servaient pas trop bien dans de si grands projets. Car les Arabes de Mascate ne sont nullement belliqueux, et les souverains de la ville n'ont pas et n'ont jamais eu à leur service d'armée permanente. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de louer des soldats pour une expédition et d'en louer où ils en trouvent, c'est-à-dire sur la côte d'Afrique, autant et même plus que parmi leurs sujets. Ils en prennent aussi dans les tribus nomades placées sous leur influence. Ces soldats sont détestables, peu valeureux, encore moins fidèles, toujours pressés de s'en aller dans les trois cas que voici: quand il y a danger, quand le butin n'est pas assez productif, quand ils s'ennuient. Il reste donc peu d'occasion de se bien conduire.

La compréhension de ces tristes vérités porta Séyd Sayd à chercher d'autres moyens de succès. Les Anglais les lui fournirent. Il arriva un jour que le gouvernement britannique lui fit présent d'un beau navire de guerre bien gréé, bien armé et pourvu de tous ses canons. L'Imam fut enchanté, et sa fortune lui apparut sous le plus bel aspect. Il s'empressa de confier cette irrésistible machine à un de ses serviteurs, et l'envoya tout droit à Bahreyn pour qu'il eût à soumettre les populations de cette côte.

Le marin arabe honoré d'une si grande mission avait fait ses preuves de dévouement à son souverain, on n'en peut douter. Il est également vraisemblable qu'il s'était acquis l'estime publique dans sa manière de diriger les bangalos, naviguant avec la mousson et sans perdre la terre de vue; mais, de sa vie, il n'avait conduit un bâtiment comme celui qu'on lui remettait. Il ne s'en étonna

pourtant pas, arriva heureusement, s'engagea hardiment au milieu des petites îles de l'Archipel et s'échoua sur l'une d'elles. Ce que voyant, les ennemis montèrent à bord, firent l'équipage prisonnier, jetèrent les canons à l'eau, n'en sachant que faire, et ramassèrent si bien tout ce qu'ils purent emporter qu'ils ne firent pas même grâce aux clous. La belle frégate de l'imam se trouva dans une triste situation.

Quand cette fatale nouvelle arriva au souverain de Mascate, il ne se livra à aucune démonstration violente de douleur ni d'impatience. En véritable sage il prit sujet de réfléchir au conseil évident que contenait ce coup de la destinée, et il commanda à Bombay plusieurs navires dans le genre de celui qu'il venait de perdre. Mais il ne voulut plus qu'ils eussent de canons. Il renonça pour jamais au rôle de vainqueur tant sur mer que sur terre, et prétendit être négociant; négociant, dis-je, mais d'une manière royale et dans la plus grande acception du mot.

Possesseur de nombreux et beaux transports que de nouveaux présents de l'Angleterre vinrent çà et là augmenter, il se trouva tout d'abord être un puissant armateur. Il se piqua de fournir aussi lui-même ses cargaisons. Il installa de vastes cultures à Zanzibar, dont il est possesseur. Il acheta des districts entiers dans le Beloutchistan, encore dans un intérêt agricole. Il loua à la Perse le petit port de Bender Abbassy, il s'arrangea même de façon à ne pas s'attirer l'indignation de la Grande-Bretagne tout en se fournissant d'esclaves suivant ses besoins et en en vendant en Arabie et dans tous les pays voisins de ses domaines ou de ses fermages. Ainsi, grand agriculteur,

grand armateur, produisant beaucoup, exportant et important, il trouva nécessaire d'avoir dans bien des pays non pas des missions diplomatiques, mais des correspondants. Il en eut un peu partout en Asie, presque tous Arabes comme lui, musulmans et négociants de considération. Au besoin, et quand ses affaires tournaient sur un point donné à la politique, son correspondant prenait un caractère d'ambassadeur qu'il soutenait avec cette convenance et cette facilité de se grandir sans emphase que possèdent les Asiatiques. Mais, le plus promptement possible, l'ambassadeur redevenait commerçant à sa grande joie et à celle de son maître. J'ai connu deux de ces mandataires. C'étaient des hommes de sens, d'un esprit juste et pratique, graves et sachant beaucoup de choses.

L'imam avait donc des relations suivies avec Calcutta, avec Bombay, avec l'Inde hollandaise, avec la Perse, avec la Chine. Il en avait aussi avec Maurice et notre colonie de la Réunion. Ses affaires étaient en 1856 dans la plus grande prospérité; il méditait alors d'envoyer à Marseille un navire chargé de ses produits, pour essayer s'il réussirait dans un commerce direct avec l'Europe. Il avait ce projet fort à cœur, et on m'a dit qu'en 1857 en effet, il l'avait exécuté avec un plein succès.

Naturellement son séjour de prédilection n'était pas Mascate, terre inculte et ingrate, mais Zanzibar, où il avait fondé ses principales plantations. Là aussi résidaient les consuls européens. L'imam les recevait volontiers, leur donnait à dîner, s'entretenait avec eux et s'enquérait avec soin de nos usages qu'il pratiquait de son mieux lui-même, lorsqu'il le fallait, allant jusqu'à inviter des dames à ses fêtes et à leur donner le bras. Cela

voulait-il dire, comme les Européens aiment toujours à le supposer en pareil cas, que Sa Majesté eût un goût immodéré pour les coutumes du monde civilisé? Je suis porté à en douter, et j'incline plutôt à croire, qu'obéissant à son insu au précepte de saint Paul, le souverain arabe se faisait tout à tous, très-indifférent dans son for intérieur à des formes qui n'avaient d'autre mérite à ses yeux que de faciliter ses affaires. Ses affaires, c'était là toute sa vie, et il s'en préoccupait bien autrement que de sa dignité royale, ou, pour mieux dire, sa dignité royale avait surtout cette valeur de lui créer une position commerciale unique dans le monde. « Je ne suis qu'un négociant, aimait-il à dire de lui-même, avec un sourire dont la modestie ressemblait à la fierté du succès. » Ce à quoi les Anglais, quand il y en avait là, ne manquaient pas de répondre : « Et nos souverains aussi sont des négociants, l'Angleterre est une grande maison de commerce. » Et dans cette réplique, ils mettaient généralement un peu plus de contentement d'eux-mêmes que le bon imam ne l'osait faire.

De sorte que, malgré ses belliqueux débuts, Séyd Sayd était promptement devenu le plus pacifique des princes. Il vivait du moins mal possible avec tous ses voisins, et, vu la dispersion de ses domaines, il en avait beaucoup. Respectueux envers les grandes puissances maritimes, sagement généreux envers les chefs arabes et béloutches, tout lui réussissait à souhait quand, soudain, surgirent entre lui et la Perse des difficultés à propos de la ville et du port de Bender Abbassy qu'il tenait à ferme.

Cette guerre ne fut pas heureuse pour ses armes, et précisément quand nous arrivâmes à Mascate, il venait

d'apprendre la prise de la ville et il en recevait la nouvelle par l'un de ses fils, gouverneur de la place, qui avait eu le malheur de se faire jeter littéralement dans la mer et qui s'en était, du reste, adroitement tiré, puisqu'il était venu lui-même raconter comment les choses s'étaient passées. Quant à la garnison, composée de la manière que j'ai dit plus haut avec des vagabonds recrutés un peu partout, personne ne s'en inquiétait et elle devint ce qu'elle put, ce qui fut pour le mieux.

Le récit de ces événements graves fit en partie le sujet de la conversation qui eut lieu chez l'imam. Il en parlait sans amertume et comme il eût fait d'une spéculation avortée ou seulement compromise.

Ses fils étaient aussi différents de physionomie que d'âge. L'aîné, le héros de Bender Abassy, pouvait bien avoir une quarantaine d'années. Il portait une grande barbe noire, épaisse, et avait l'air assez important. Le plus jeune était un garçon de seize à dix-sept ans, à la physionomie ingénue et timide. L'imam laissait parfois tomber sur ce dernier né un regard de complaisance, comme jadis Jacob sur Benjamin. Il nous apprit en souriant que ce favori de ses vieux jours aimait beaucoup le dessin et passait sa journée à esquisser des bateaux à vapeur. On nous montra le premier essai de ce talent naissant; le jeune prince ne m'a semblé qu'obéir à un entraînement général parmi ses concitoyens de même âge, autant que j'en ai pu juger ensuite sur les murs des maisons de la ville, barbouillés partout de steamers voguant à pleine vapeur et montés par des Européens coiffés de chapeaux immenses et pourvus de bras allongés par des mains ouvertes, qui toutes avaient le nombre de doigts voulu.

Le teint de cet enfant annonçait une origine un peu métisse, et la mère devait pour le moins être fort brune. Plusieurs de ses frères tournaient décidément à des teintes plus colorées encore.

A côté du jeune homme et dans la tenue et l'attitude la plus modeste, mais assis comme toute la famille, se tenait un vieillard fort simplement vêtu. Il causait à voix basse avec son aimable voisin et s'occupait surtout, du moins il le semblait ainsi, à l'amuser. Ce à quoi il paraissait très-bien réussir, car le prince lui parlait bas avec un joyeux abandon. Mais chaque fois que vers le haut bout de l'assemblée une parole ayant semblant de valeur quelconque était prononcée, l'imam se tournait du côté du bon homme, qui plaçait son mot innocemment, mais d'une façon à prouver très-bien que son badinage ne lui faisait rien perdre de la conversation. C'était le vizir.

Impossible de rencontrer une physionomie plus fine, plus spirituelle, plus compréhensive. Évidemment cet homme d'État était le confident et l'ami de son souverain et l'était devenu par une grande similitude d'intelligence. Tous deux, sans aucun doute, devaient voir les choses de la vie et la nature humaine sous le même aspect, et avoir tiré de leur expérience des affaires des conséquences à peu près pareilles. Quand je retrouvai ailleurs ce personnage avec son maître, il se tint toujours avec cette modestie, s'exprimant avec la plus honnête mais avec la plus complète liberté, et il y avait dans sa façon d'agir tout autre chose que la cauteleuse prudence d'un ministre oriental vis-à-vis d'un despote.

Après une visite que l'affabilité de Séyd Sayd prolongea au delà des limites d'une salutation officielle, nous nous

rendîmes au logement de M. D...; il consistait en une cour entourée de bâtiments élevés comme ceux que j'ai déjà décrits et auxquels on parvenait au moyen d'un escalier de bois, placé tout brandi contre le mur, de la hauteur de deux étages, et qui ne paraissait pas offrir à l'œil beaucoup plus de garantie de solidité que l'escalier royal. C'était assez effrayant.

Arrivé en haut, on se trouvait dans une sorte de loge de spectacle ouverte du côté de la mer, ayant autant d'air et de lumière que possible, ce qui n'empêchait pas notre hôte d'être en proie à une fièvre permanente qui le tenait depuis son débarquement à Mascate et l'avait réduit à un état de maigreur excessif. Il était servi par un nègre natif de la Réunion comme lui, et, dans cette maison française, on parlait le patois créole le plus pur.

Nous ne restâmes pas longtemps à admirer notre logis, mais redescendant la dangereuse échelle, nous commençâmes à visiter la ville.

Les rues sont ce qu'elles doivent être, fort étroites et abritées contre le soleil, tantôt par les pignons, tantôt par la hauteur seule des maisons. La population est composée de trois éléments : des Arabes, habitants indigènes, formant la basse classe, donnant les hommes de loi et les docteurs de la religion, et un certain nombre de négociants; des nègres en grand nombre remplissant les fonctions diverses de la domesticité, puis, une fois affranchis, assimilés aux Arabes par le double fait d'une naturalisation effective et de l'identité de religion. Leurs filles épousent des habitants du pays, et leurs fils se marient de même dans la population locale. Quelques Juifs essayent de vivre; mais ils ont de terribles concurrents dans les

banians, qui ont à peu près accaparé le commerce; j'entends ce que l'imam n'a pas pris pour lui-même. Ces derniers sont puissants et considérés; ils sont là absolument comme chez eux. Sur la grande place du port, à côté de la maison de l'imam, ils se réunissent à des heures précises pour tenir une espèce de bourse et faire leurs transactions avec les gens du pays. Pour que rien ne leur manque, ils ont rempli les rues de vaches sacrées qui, dans cette ville musulmane, errent en liberté plénière, objet des plus grands égards de tout le monde, ayant quelquefois les cornes dorées et trouvant à chaque coin des amas de fourrage préparés pour elles par la piété des fidèles. Si ces divins quadrupèdes n'ont pas l'air imposant de Jupiter Stator, ni la beauté pensante de la Pallas d'Athènes, il est impossible de voir des physionomies plus douces et plus candides. Leurs beaux regards placides s'arrêtent avec une sorte d'expression affectueuse sur tous les passants, et les enfants se roulent et jouent entre leurs pieds. Aucun boucher n'est là qui ose attenter à ces existences inviolables. Malheureusement, *le Victoria* avait besoin de viande fraîche, et il fallut demander l'autorisation d'embarquer quelqu'un de ces animaux. Ce fut une négociation. L'imam s'y prêta avec un peu de répugnance, tant il craignait de mécontenter les banians qui, sur ce point, ne transigent pas. Enfin, il fut convenu que, comme toutes les mauvaises actions, l'enlèvement d'Io se ferait la nuit et avec tant de précaution et d'adresse qu'on ne s'apercevrait de rien. Ce qui eut lieu, et voilà comment Mahomet a réussi, suivant sa volonté rigoureusement exprimée, à expulser l'idolâtrie de la Péninsule. Grâces aux relations commerciales de l'imam et de ses sujets, les

pièces de cinq francs de France ne sont nullement rares à Mascate. Elles circulent concurremment avec les roupies de l'Inde et les sahabkrans de la Perse. De même les napoléons s'associent aux guinées et aux tomans. On nous persuada qu'il fallait nous prémunir contre le danger de voir nos monnaies d'Europe refusées à Bouschyr, et qu'il était prudent de les échanger contre des tomans. Plusieurs banians arrivèrent et se chargèrent de l'opération, à la satisfaction générale, mais surtout à la leur, car ils se gardèrent bien de ne pas y gagner. Pour nous, mieux instruits, nous eussions pu nous épargner cette perte, car les guinées vont partout en Perse.

Nous avions déjà vu beaucoup de banians à Djeddah; *le Victoria* transportait à Bombay des sommes considérables que ces négociants avaient apportées. Il en fut de même à Mascate, et je fus de nouveau frappé de l'importance d'un commerce purement indigène, qui ne profite qu'aux Asiatiques, et qui cependant a quelques apparences d'être européen. En Europe, on s'arrête, ce me semble, beaucoup trop à ces apparences.

Le bazar de Mascate était assez bien fourni de produits agricoles venus de l'intérieur. On y voyait aussi quelques boutiques d'étoffes diverses, et des tissus français aussi bien que des cotons d'Angleterre. On y fabriquait des bijoux et des amulettes. Au milieu des marchands circulaient des Arabes du désert, avec leurs longues lances, leur corps nu entouré d'une pagne et leurs cheveux frisés tombant en boucles le long du visage, comme je l'avais observé à Aden.

Ces hommes nous regardaient en souriant, sans mauvaise humeur, sans ironie, et avec une expression d'hon-

nête curiosité. Il était facile de voir qu'ils n'avaient pas de contact habituel avec les Européens. Ils m'ont semblé de taille médiocre, en général. Leur apparence est assez frêle, leurs membres sont peu vigoureux. L'expression du visage est douce et n'a rien de la fierté des Arabes du Nord. Cette côte a été peuplée dès l'antiquité la plus haute, à peu près comme elle l'est aujourd'hui, de gens venus de l'Inde, de gens venus d'Afrique et des métis qui ont résulté du mélange. Ensuite, il y eut aussi des colonies de la Perse en grand nombre; enfin des émigrations des véritables Sémites arrivés du Nord. De ces assemblages naquit une population d'hommes pacifiques, suffisamment laborieuse et intelligente, qui aima l'agriculture autant que la nature du pays s'y prête, et qui se voua surtout au commerce avec passion. Les Arabes du Nord ont toujours été d'intrépides pillards, des poëtes passionnés, des renverseurs d'empires, des hommes rudes qui n'ont jamais compris grand'chose à la civilisation chez les autres, encore bien moins chez eux. La Mecque, leur grande ville, avant l'islamisme, n'a été et ne peut être qu'un triste assemblage de masures, et on n'y a jamais rien su. Mais dans l'Yémen, mais dans le sud, ont existé les États sérieux. Là, il y a eu des villes considérables, de grands gouvernements, une culture intellectuelle avancée, des relations permanentes avec l'Asie méridionale et l'Afrique, une politique enfin. Ce n'est pas que le sol vaille mieux que celui de l'Hedjaz. C'est que la race est tout autre, et il serait à souhaiter qu'elle fût étudiée par des voyageurs instruits. Je ne crois pas la tâche trop difficile ni dangereuse. On m'a assuré à Mascate que des Européens sachant bien l'arabe, et possédant

avec suffisamment de fermeté une intelligente modération, pourraient entreprendre sans trop d'imprudence le voyage de cette ville à Bagdad par terre. Il y aurait assurément des trésors de connaissances à recueillir dans une pareille expédition. Mais non pas peut-être en ce moment où l'Asie tout entière est encore émue.

J'étais un peu étonné de ce que les maisons de Mascate n'avaient, en définitive, ni l'aspect arabe ni l'aspect hindou. Elles sont bien appropriées au climat, mais leur physionomie, au fond, paraît européenne. La raison de cette anomalie est intéressante. Mascate est, en effet, une ville de construction franque, c'est une ville portugaise. L'ancienne cité fut conquise, rebâtie et fortifiée par les vice-rois de Goa, au temps de leur puissance, et la batterie que nous avions vue, en arrivant, s'émietter à chaque coup de canon, date de cette époque comme tout le reste, et avait bien le droit d'être en ruines.

Les Portugais conquérants de l'Inde furent, au moment de la décadence de leur pouvoir, à peu près abandonnés par la mère patrie, conquise elle-même, elle-même ruinée et très-malheureuse. A Goa, on n'avait ni argent ni troupes, et force était aux vice-rois de ne songer qu'à se sauver eux-mêmes. Les gouverneurs des points isolés, comme Aden et Mascate, se trouvant réduits à leurs propres ressources, devinrent, par la nécessité des circonstances, des espèces de petits souverains indépendants et fort en peine de se soutenir contre les indigènes, qui voulaient les chasser. Leur existence était donc assez triste, et l'on ne saurait se faire une image bien brillante des journées que passait la population portugaise, pauvre et ne sachant à quel appui recourir dans ces forte-

resses conquises par des ancêtres plus enthousiastes que riches.

Un jour de Fête-Dieu, toute la population de Mascate était à la procession. Les soldats de garde aux remparts, même aux portes, avaient quitté leurs postes pour suivre le *corpus Domini* ou venir s'agenouiller sur son passage; le gouverneur, les officiers, les femmes, les enfants, marchaient derrière le dais en cérémonie, chantant avec dévotion l'office du jour, quand des troupes d'Arabes embusquées au dehors de la ville profitèrent du moment; elles se précipitèrent sur les portes, s'en emparèrent, puis, se répandant dans la ville, surprirent la procession et firent main basse sur tous les Portugais. Des hommes et des enfants mâles, il n'en échappa pas un seul; des femmes, je ne sais rien. Bref, le soir de ce jour terrible, Mascate n'avait pas perdu une pierre de ses murs, mais toutes ses maisons avaient d'autres maîtres, et elles restèrent telles quelles. Aujourd'hui encore elles existent, et l'église a seulement été partagée à l'intérieur en un certain nombre de chambres. C'est la résidence d'un des parents de l'imam. Voilà comment finit à Mascate cette puissance extraordinaire qui fit dans le monde des créations héroïques, et pour ainsi dire sans moyens. J'admire assurément les grandes œuvres de la Hollande, de l'Angleterre et de la France en Asie. Mais quoi? Ces trois empires ont été et sont encore des plus puissants que le soleil ait vus. Leurs ressources en hommes, en argent, en crédit, les rendent propres à tout exécuter, et il n'est pas de service auquel leur force matérielle ne se prête. Mais le Portugal, mourant de faim au temps de sa plus grande gloire, le Portugal, qui n'a jamais été même en

état de payer les appointements de ses gouverneurs, de ses amiraux, de ses officiers ni de ses soldats, le Portugal, pour qui c'était un effort douloureux que d'équiper un navire et de l'expédier dans l'Inde, fut ce même Portugal qui, après avoir découvert lui-même sa route vers le pays de ses exploits, conquit l'Afrique orientale jusque bien loin dans l'intérieur des terres, jusqu'à Gondar, et non-seulement la conquit, mais y sema des monuments en grand nombre dont les ruines se soutiennent encore; fonda des établissements le long de la côte d'Arabie, comme Aden et Mascate, ou des villes superbes comme Ormuz, dans le golfe Persique, et Goa, sur la côte de Malabar; s'établit dans les îles de la mer des Indes et se mêla à la politique de la Chine, où il bâtit Macao, et, ce qui est plus surprenant peut-être, imprima sa trace si profondément partout où il passa, qu'on la retrouve sans peine aujourd'hui, non-seulement par les monuments, par les villes qui subsistent, mais par une population encore influente qui se dit portugaise et qui a répandu au loin la foi catholique. J'avoue que de tels résultats, comparés aux moyens, me semblent un des plus grands spectacles de l'histoire, et que le Portugal montre mieux ce que peut le génie humain que les plus brillants exploits d'Athènes et de Carthage : car si ces cités ont été grandes dans leurs faits malgré leur petitesse, elles étaient riches, et le Portugal n'a jamais eu que la cape et l'épée pour servir son génie.

L'imam ayant fait annoncer au ministre qu'il allait lui rendre sa visite, nous restâmes chez nous et nous vîmes bientôt de loin Séyd Sayd sortir de sa maison. Il était à pied, appuyé sur son bâton, suivi, pour toute escorte, de

ses sept fils et de son vizir. C'était véritablement Melchisédech. Nous nous retrouvâmes comme de vieux amis. Le vizir s'empara de ma fille et lui fit faire connaissance avec son jeune pupille, l'admirateur des bateaux à vapeur. Mais, au plus beau du jeu, un mot échangé entre l'imam et le ministre attira son attention, et, tout en riant, il se dégagea et vint prendre part à la conversation. J'ai gardé le souvenir le plus affectueux de cet aimable vieillard, dont j'ai plus tard appris la fin avec peine. Il ne précéda, du reste, que de quelques mois dans la tombe son maître et son ami Séyd Sayd, mort aussi l'année dernière, et qui fut, certes, un prince remarquable dans l'espèce des petits souverains, condamnés par leurs faibles ressources à n'être d'ordinaire que des gouvernants peu aperçus. Lui, en prenant une voie toute nouvelle, réussit à se faire estimer de très-puissants voisins.

Quand l'imam nous quitta, les adieux furent tendres. Il nous avait déjà donné les marques ordinaires de l'hospitalité orientale en nous envoyant à dîner par ses cuisiniers ; il y joignit des présents pour toute la légation. Le lendemain, nous dîmes adieu à Mascate, et rembarqués sur *le Victoria*, nous nous dirigeâmes vers Bouschyr, qui devait être notre dernière station maritime.

CHAPITRE VII.

Bouschyr.

L'entrée dans le golfe Persique n'est pas plus avenante que la porte de la mer Rouge. C'est encore un détroit resserré, encombré de petites îles de mauvaise mine, désertes, stériles, rocailleuses, brûlées, et qui semblent avoir été créées par la nature pour recéler la fièvre et les pirates. Ces derniers ne sont cependant pas très-affairés en ce moment, sur toutes ces mers, les navires anglais ont établi une police vigoureusement soutenue, et qu'une surveillance incessante ne laisse pas tomber. C'est un bienfait de premier ordre pour les navigateurs indigènes, qui sont fort nombreux. On rencontre à tous moments des bangalos portant des passagers et des marchandises de l'Arabie à l'Inde, de l'Inde aux côtes persanes, et c'est

précisément l'importance de ce mouvement maritime qui faisait de la piraterie une industrie bien-aimée des populations guerrières de la côte. En outre, l'imagination des Arabes y voyait un métier plein de péril, et, par conséquent, noble et convenable à un homme de race illustre. Il n'a donc pas fallu moins que la perspective peu égayante, mais à peu près assurée, de figurer tôt ou tard au bout de la vergue d'un croiseur européen, pour que cette profession commençât à être moins suivie. Cependant, il est encore nécessaire, pour mettre au mal un obstacle complet, que les autorités de l'Inde intéressent les chefs des tribus à leur politique, ce qu'elles font en leur envoyant des présents annuels. Aussi longtemps que ce système sera continué, tout ira bien. Mais il serait fâcheux qu'on s'endormît un seul jour, car les dispositions ne changent pas. Les Asiatiques sont en toutes choses beaucoup plus obstinés que nous. Ils attendent des siècles quand il le faut, et leur idée, après un aussi long sommeil, ne se trouve jamais avoir vieilli ni perdu de ses forces.

La navigation du golfe Persique est assez différente de celle de la mer Rouge. L'étendue est plus vaste. On n'est pas enfermé dans un chenal étroit. Les terres de la Perse que l'on aperçoit quelquefois à droite sont beaucoup plus variées que la côte d'Arabie. C'est encore un domaine d'aspect stérile à coup sûr, mais très-accidenté. Les montagnes n'ont pas la même uniformité de lignes. Les plages sont vastes et se relèvent au loin fuyant dans l'horizon. Les falaises, qui en bien des endroits bordent la mer, ne sont pas très-hautes, et on entrevoit les plateaux qui les couvrent.

Notre voyage maritime allait finir. Les adieux com-

mençaient avec nos hôtes. Ce fut le soir, par une nuit très-épaisse, que nous arrivâmes dans la rade de Bouschyr, et, vu le peu de profondeur de l'eau, nous fûmes contraints de mouiller très au large. Le commandant fit tirer le canon et lancer des fusées pour avertir de notre présence. On nous répondit de la terre, et après cette communication préalable, au milieu de l'obscurité, chacun alla se coucher, n'ayant rien de mieux à faire que de prendre des forces pour la journée du lendemain.

A peine le jour commençait-il qu'il nous trouva occupés à regarder le rivage, avides de faire connaissance avec le pays de Perse, et de savoir s'il mettait quelque empressement à nous accueillir ; nous fûmes bientôt satisfaits à cet égard : des canots se détachaient de la terre et venaient à grand renfort de rames vers *le Victoria*. La ville présentait ses longs murs blancs dominés par les palmiers ; en rade deux bâtiments de la compagnie, *le Clive* et un schooner stationnaire, nous montraient leurs ponts garnis de monde, et on voyait les hommes s'y mettre en devoir de descendre les embarcations à l'eau. En même temps les saluts d'usage s'échangeaient entre la ville, les navires et nous. Le pavillon français flottait avec les couleurs d'Angleterre à notre mât. Toutes ces marques d'animation, d'agitation, de vie, faisaient bon effet sous un ciel brillant et gai, et pour un esprit bien disposé, semblaient d'heureux présage pour l'avenir de notre expédition.

A en juger par le nombre des embarcations qui couvraient la mer, il était évident que nous allions avoir beaucoup de visites. Le premier canot qui nous accosta contenait deux Persans fort affairés. C'étaient les premiers

hommes en bonnets de peau d'agneau auxquels nous eussions encore eu affaire. Ils montèrent vivement à bord et s'informèrent avec beaucoup de volubilité si vraiment le ministre de France s'y trouvait. Sur la réponse affirmative, ils s'empressèrent de présenter leurs devoirs et leurs félicitations de la part du mehmandar que leur gouvernement avait désigné pour nous accompagner de Bouschyr à Schyraz. Pendant qu'ils faisaient leurs politesses avec toutes les formes fleuries et poétiques d'usage, arriva M. le capitaine Kemball, résident de la compagnie à Bouschyr, avec le médecin attaché à la station et le commandant du *Clive*, en uniforme. L'entretien de ces messieurs nous donna une nouvelle occasion d'être charmés de la politesse britannique. L'hospitalité à l'hôtel de la résidence fut offerte au ministre et à la légation, et nous fûmes heureux de pouvoir accepter. Au bout de peu de temps, nous prîmes nos dispositions pour débarquer. Cependant de nouveaux visiteurs persans vinrent nous souhaiter la bienvenue de la part du gouverneur de Bouschyr et annoncer que Son Excellence attendait le ministre sur la plage pour lui faire, le premier sur la terre de Perse, les honneurs du pays. Nous quittâmes *le Victoria*, et dans différentes embarcations nous nous dirigeâmes vers la ville, qui, comme je l'ai dit, était bien en vue, mais cependant fort éloignée du navire.

En mettant le pied sur le sable, nous pûmes apprécier tous les préparatifs qui avaient été faits en l'honneur de la légation.

Le gouverneur de Bouschyr, entouré de son état-major et de ses nombreux serviteurs, nous apparut d'abord ; derrière ce groupe se tenaient des officiers et des fonc-

tionnaires de différents ordres, puis la foule, je crois toute la population de la ville, et, plus loin, deux bataillons réguliers rangés en carré autour d'une vaste tente, dans laquelle nous fûmes invités à entrer. Aussitôt une musique militaire un peu naïve, bien que composée d'instruments européens et jouant des airs qui n'étaient pas indigènes, fit entendre le tapage de ses cuivres; les soldats présentèrent les armes, le canon retentit, et nous prîmes place dans des fauteuils rangés à l'extrémité d'une très-longue table que couvraient avec profusion de vastes plateaux de porcelaine et de cristal, où s'entassaient des sucreries de toutes formes et de toutes couleurs. Pendant ce temps, les tambours vinrent au secours de la musique, qui faisait pourtant tout le bruit qu'on était en droit d'attendre d'elle, et le canon continua de rehausser par de nombreuses décharges ce que cette scène pouvait avoir déjà d'imposant.

Le gouverneur de Bouschyr n'était pas un mince personnage. Outre ses fonctions d'administrateur civil et militaire en terre ferme, il portait encore le titre de deryabeghy ou grand amiral, et sa juridiction s'étendait sur tout le golfe Persique. A la vérité ses moyens de l'exercer étaient restreints, car ils ne consistaient qu'en une grande barque non pontée, qui avait dû autrefois être capable, comme une autre, de tenir la mer, mais qui désormais un peu vieillie prenait l'eau de toutes parts et était échouée sur le sable. Elle n'en portait pas moins fièrement le pavillon de commandement. Le reste de la flotte semblait à l'état purement idéal. Mais si les talents du gouverneur, en tant que marin, étaient faibles, comme homme d'éloquence il paraissait bien doué, et il se tira à merveille des compliments qu'il adressa au ministre.

A côté du premier dignitaire, nous en vîmes un autre qui avait pour nous beaucoup plus d'intérêt encore, puisqu'il devait nous accompagner dans la première partie de notre voyage. C'était notre mehmandar, beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. Mirza-Aly-Mohammed-Khan, proche parent du premier ministre, nous dit-on, avait la physionomie la plus agréable et la plus avenante. Son costume était d'une rare élégance, et la soie et le cachemire en faisaient surtout partie.

Aussitôt assis, on avait commencé par apporter des kalians ou pipes d'eau, dont l'usage veut qu'on ne tire que quelques bouffées; après le kalian, vint le thé, puis un peu de conversation, puis de nouveau le kalian, puis le café; puis encore le kalian, ensuite le sorbet et enfin un dernier kalian, après lequel le ministre s'étant levé, toute l'assistance sortit de la tente. La foule qui couvrait la place se recula, pourchassée par les ferrachs ou valets de pied du gouverneur; des chevaux brillamment harnachés furent amenés, et l'on se mit processionnellement en route pour la résidence anglaise.

Devant chaque cavalier s'avançait un écuyer ou djélodar, portant sur l'épaule gauche la couverture du cheval, bordée de couleurs vives; sur les flancs de la cavalcade marchaient deux lignes de serviteurs, dont les longues baguettes se rencontraient quelquefois avec le dos de quelque spectateur trop curieux, et dans cet équipage, nous débouchâmes sur une place, au milieu de laquelle s'élevait le mât du pavillon britannique. Au pied, rangée en bataille, était la compagnie de cipayes, attachée au service de la résidence. Nous étions arrivés chez nous.

Avec la même cordialité qui lui avait fait offrir sa mai-

son, M. le résident d'Angleterre s'empressa de nous en rendre maîtres. Nos innombrables caisses remplissaient la cour; nous fîmes réellement invasion dans les appartements. J'avoue que j'ai toujours éprouvé une profonde reconnaissance pour la manière dont on entend l'hospitalité en Asie, car, en soi, ce n'est pas chose plaisante que de se livrer à des hôtes qui traînent après eux comme une armée avec ses magasins.

Ce n'était pas non plus petite affaire que de nous préparer au voyage : il fallait des chevaux de route pour toute la légation, pour tous les domestiques européens, pour les domestiques natifs que nous devions prendre encore de toute nécessité; il fallait surtout refaire tous les colis, dont un grand nombre contenaient les présents envoyés par l'empereur au schah, toutes caisses faites à Paris, et qui avaient déjà subi assez de transbordements pour être en fort mauvais état; enfin, il fallait se pourvoir de tentes en quantité suffisante. Pour une grande partie de ces soins, le mehmandar avait nécessairement voix consultative et délibérative, et de plus était chargé de l'exécution.

Lui-même ne logeait pas dans la ville; il campait au dehors avec ses serviteurs et l'escorte qu'il commandait, composée en partie de cavaliers mamacenys, grande tribu du sud, renommée pour le courage de ses hommes, et en partie de guerriers du Khorassan, non moins estimés et non moins célèbres dans les chansons indigènes.

Tandis que tout s'organisait pour le départ, non sans peine, non sans beaucoup d'allées et venues, et qu'une partie de la journée se passait à choisir des montures parmi l'innombrable quantité de chevaux qu'on nous en-

voyait, nous ne manquâmes pas de visiter la ville. Bouschyr avait tous les droits du monde à notre curiosité, ne fût-ce que comme étant la première cité persane qui se présentât sur notre route.

La nature n'a pas d'avance favorisé les côtes du golfe Persique d'un emplacement agréable, ni même salubre, ni même commode au point de vue maritime : partout sable, rochers, terre sans eau, mer sans profondeur, marécages infects et partant la fièvre une grande partie de l'année avec le choléra pour changer. Néanmoins, le golfe Persique étant le débouché nécessaire des productions de la Perse méridionale et le point naturel des importations de l'Inde, de l'Arabie et de l'Afrique, il a bien fallu bon gré mal gré que des établissements fussent créés sur cette plage si résolûment inhospitalière.

Il paraît certain, d'après la quantité de débris antiques trouvés à différentes époques dans le sol de la presqu'île sablonneuse de Bouschyr, que sous les successeurs de Darius et les dynasties qui précédèrent l'islamisme, le grand entrepôt du golfe était non loin de Bouschyr actuel, à Ryschyr. C'est, en effet, le lieu le plus convenable au point de vue persan, par sa proximité de Schyraz d'une part et de la grande province de Schuster, l'ancienne Susiane, de l'autre. Sous les Portugais, ce fut Ormuz, à l'entrée du golfe, dans l'île de ce nom, qui attira tout le mouvement commercial, et il en résulta une ville dont les splendeurs extraordinaires, décrites par les historiens de Lisbonne, semblent empruntées aux rêveries les plus étincelantes des contes arabes. En ce temps-là, Ormuz, pour rafraîchir ses rues et en écarter les rayons du soleil, tendait d'une maison à l'autre des voiles de soie bario-

lés, semés de fleurs d'or et d'argent. Cette opulence a passé, et s'est engloutie dans le pillage et la destruction de la ville, et il ne semble pas que rien puisse la faire renaître; car c'était une prospérité qui ne pouvait exister qu'au profit d'une puissance bien établie dans l'Inde, ne pensant qu'à enrichir l'Inde et exploiter la Perse. Aussitôt que la Perse fut livrée à elle-même, elle revint naturellement à la presqu'île de Bouschyr et s'y installa de nouveau, comme elle l'avait fait dans les temps les plus anciens.

Mais, très-vraisemblablement, la ville d'alors était tout autre chose que l'établissement moderne : celui-ci ne représente réellement qu'un hommage rendu par la Perse à la nécessité d'avoir un port sur son golfe. Les maisons sont pour la plupart misérables; on rencontre à chaque pas des huttes, des cabanes de bois de palmier, qui n'appartiennent à aucun ordre d'architecture; il y a des places entières encombrées de ruines, qui, lorsqu'elles n'étaient pas ruines, ne valaient guère mieux; et, bref, le bazar est petit et tout à fait en rapport avec la cité. On y trouve peu de choses intéressantes à voir ou à acheter. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le souvenir des bazars classiques de l'Orient, dont les *Mille et une Nuits* ont fait des descriptions si vraies. Mais on aurait tort aussi de juger le commerce de Bouschyr sur l'aspect de ce bazar : il consiste presque uniquement dans le transit, et, en conséquence, les différents objets qui le composent sont, non pas dans le marché public, mais soit chez les négociants, soit à la douane. C'est ainsi que l'on peut y trouver de belles étoffes d'or et d'argent brodées, venues par Bombay, de grandes quantités de thé et de

porcelaines, des marchandises européennes destinées à la consommation des provinces avoisinantes, des produits du golfe Persique, de la côte d'Arabie, comme, par exemple, des perles de Bahreyn et des chevaux. De la Perse, viennent les magnifiques lainages de Kerman, des soieries, des céréales, et aussi beaucoup de chevaux. Bouschyr est le centre d'un très-grand commerce en ce genre, commerce qui étend ses ramifications jusque dans le Khorassan et le nord de l'empire, et qui paraît rapporter de très-gros bénéfices.

Outre ces différents genres de négoce, les marchands de Bouschyr sont les intermédiaires d'une spéculation qui leur a grandement profité. C'est l'exportation de la monnaie d'argent dans l'Inde. Les mêmes plaintes que l'on fait en Europe sur l'épuisement et la disparition de ce numéraire ont également lieu en Perse, et avec autant de raison. Le gouvernement, sollicité par la clameur publique, a pris à diverses époques les moyens employés souvent en pareil cas. Il a défendu l'exportation sous des peines sévères et il a réussi comme on réussit en semblable matière : à néant. A voir tout l'argent du globe s'écouler et s'amasser graduellement dans l'Asie orientale, car c'est en Chine qu'à la fin il aboutit, il semble qu'on pourrait calculer l'énergie des forces qui l'attirent et ressentir quelques craintes de cette absorption contre laquelle on ne peut rien.

Dans tous les cas, il est certain que les négociants indigènes de Bouschyr ont joué et jouent encore leur rôle dans cette branche du commerce d'exportation, et que si l'ensemble du pays en souffre, ils en jouissent pour leur part. Aussi sont-ils riches et on en compte parmi eux

d'opulents. Tel de ces marchands entretient des relations suivies avec Bombay, avec Calcutta, avec la Chine, avec Mascate, Bagdad et toutes les grandes villes de Perse. Ce qui n'empêche pas ces millionnaires d'habiter les masures dont j'ai parlé et de se montrer dans les rues à peu près vêtus comme des pauvres. Mais, en Asie, plus qu'ailleurs, il ne faut juger personne sur les dehors.

Néanmoins, devant d'aussi grandes fortunes individuelles, on pourrait s'étonner avec raison de voir la ville en présenter si peu le reflet, si l'on ne songeait que, de son côté, elle reproduit l'état des provinces environnantes. Les grands marchands qui font le transit peuvent être riches, mais leurs ressources sont tirées de loin, les denrées qui vont et viennent ne font que passer par leurs mains et ne s'arrêtent qu'en dehors du rayon de Bouschyr, dont le territoire ne produisant rien ne peut non plus rien acheter ni rien retenir. Si jamais la province de Fars reprenait une population suffisante, et par suite, de l'agriculture et un peu d'industrie, alors nécessairement Bouschyr redeviendrait une ville grande, opulente, peuplée, florissante, et elle serait tout cela en dépit de la nature, qui lui a tout refusé matériellement, même l'eau potable. Mais ce sont des hypothèses qui, pour le moment du moins, paraissent bien loin de toute réalisation.

Le gouvernement persan n'en a pas moins eu comme une impression un peu vague peut-être, mais cependant assez sentie, de l'importance éventuelle de son port méridional, et dans le temps où nous y étions, il avait donné des ordres pour faire relever les travaux de défense. A cet effet, il avait envoyé un jeune ingénieur qui était

censé avoir étudié les méthodes européennes et qui faisait entourer la ville de murailles flanquées de tours dont la forme et le système général n'auraient présenté rien de bien nouveau à l'œil d'un ingénieur de Djenghyz-Khan, si un tel praticien était revenu en ce monde pour les inspecter. Mais le mal était surtout en ceci que, bien que le gouvernement eût donné l'argent nécessaire, les différentes mains par lesquelles les sommes avaient passé s'étaient montrées si gluantes que très-peu de chose put être employé aux constructions. Il fallut donc se contenter de l'apparence que pouvaient avoir de grands murs très-hauts, mais très-minces, bâtis de terre glaise et parfaitement bien blanchis. A la grande rigueur, le canon ne devait pas être nécessaire pour y faire brèche, et quelques coups de pied bien appliqués semblaient pouvoir en obtenir raison.

En somme, dans toute la ville, et en y comptant la demeure du gouverneur, qui ne valait guère mieux que le reste, le seul endroit d'aspect agréable était la résidence anglaise ; à elle seule, c'était presque une petite ville. Dans son enceinte bien entretenue et dont la porte était gardée par deux cipayes, s'élevait une jolie maison à l'européenne, ornée de colonnes et à un seul étage, pour le résident. Une autre maison élégante pour son second, des logements convenables pour le médecin et les autres attachés, deux cours, d'une grande étendue, bordées par les bâtiments destinés aux gens de service et par les écuries, enfin un vaste emplacement pour les cipayes et leur officier, composaient cette petite cité. Autant la ville persane était peu avenante, autant l'établissement britannique nous plut et nous parut propre et

commode. Chaque soir, au coucher du soleil, le tambour battait la retraite au pied du mât situé en face, sur la place, et le pavillon s'abaissait pour se relever le lendemain.

Tant que nous restâmes à Bouschyr, nous vécûmes encore de la vie européenne. Mais c'étaient des adieux que nous lui faisions là. Les dîners du résident étaient fort gais et fort animés. Le personnel de la résidence s'y trouvait avec le commandant du *Victoria* et des navires en rade. Il y eut même un soir des dames arméniennes, femmes et filles d'un négociant considéré du pays. Entre autres nouveautés, nous apprîmes ce que ce c'était que le vin de Schyraz, et il n'y a assurément que des éloges à en faire. Enfin, nous étions un peu comme des enfants gâtés, comblés par tout le monde, Anglais et Persans, et dans les visites qu'on nous faisait à l'envi nous ne voyions que des visages où respirait la bienveillance. Ce fut dans une de ces occasions et la veille du jour fixé pour le départ, que je fis une connaissance à laquelle je ne m'attendais pas.

Notre mehmandar était venu *in fiocchi* saluer le ministre et prendre ses ordres. Il était accompagné de plusieurs fonctionnaires persans, et entre autres d'un personnage en lunettes, assez gros, très-haut en couleur, portant un large pantalon de soie rouge et une robe de cachemire de Kerman. Ce seigneur s'était assis à côté de moi. Il me fit d'abord beaucoup de salutations auxquelles je répondis de mon mieux, persuadé que je n'en pouvais trop faire dans un pays si renommé pour sa politesse. Mais je m'aperçus bientôt que mon partner avait quelque chose de plus particulier à me dire. Au milieu de ses sourires

et d'un visible embarras, car de rouge il était devenu cramoisi et s'agitait beaucoup sur son fauteuil, je crus reconnaître dans ses phrases deux ou trois mots français et autant d'italiens ; mais son érudition n'allait évidemment pas plus loin en ce genre. Je pensai d'abord qu'il avait attrapé par hasard ces richesses linguistiques et qu'il était bien aise de s'en faire honneur, quand, tout à coup, il passa à l'allemand et me demanda si j'en savais quelque chose. Mon étonnement fut voisin de la stupeur en entendant un Persan me parler avec volubilité la langue de la lointaine Germanie. Mais tout s'expliqua. Ce Persan me dit qu'il était Polonais, de plus médecin en chef de l'armée du Fars, et, de proche en proche, il m'avoua qu'il était musulman. Comme je voulais savoir des détails sur la façon dont ses yeux s'étaient ouverts à la lumière de la vraie foi : « Ah ! mon Dieu, me répondit-il, je ne saurais trop dire comment cela s'est fait. J'étais allé souper chez quelques grands personnages. Il paraît que je m'oubliai un peu et je dois avoir dit des choses dont je n'ai pas conscience. Mais le lendemain on m'assura que j'avais prononcé la profession de foi et que j'étais désormais un vrai croyant. Le nier eût été peut-être choquer des personnes respectables et qui ont pour moi des bontés. Alors comme je ne savais trop quel parti prendre, j'ai laissé faire, pensant que pour tous les esprits éclairés, il importait peu.... n'est-ce pas votre avis ?... »

Mon interlocuteur me raconta alors qu'il était venu en Perse déjà depuis plusieurs années ; je ne pus guère démêler, ce jour-là ni les jours suivants, dans ses confidences un peu diffuses et souvent contradictoires, ce qu'en somme il avait été autrefois, lorsqu'il vivait en Eu-

rope. Il n'avait pas l'air ni les opinions d'un réfugié politique, et, pour bien dire, je ne m'aperçus pas qu'il eût en rien des opinions. Je me trompe. Il professait pour M. Bosco l'admiration la plus enthousiaste. Il se vantait d'avoir eu part à son intimité. Il en racontait des anecdotes très-variées, et faisait remonter à lui la connaissance d'une foule de tours de cartes ingénieux et de recettes plus surprenantes encore, et dont il était devenu désormais l'heureux possesseur. Quant à la médecine qu'il pratiquait officiellement, il ne se présenta heureusement aucune occasion de faire essai de la profondeur de sa science. Mais nous trouvâmes toujours ce Persan naturalisé d'une grande obligeance, et je ne puis songer sans gratitude que, par une nuit très-froide, il nous céda plus tard une magnifique couverture du pays, ce qui était un véritable bienfait, car, sans cet utile secours, nous eussions beaucoup souffert.

Pour transporter nos bagages, on avait fait marché avec un maître muletier qui devait accompagner notre caravane de Bouschyr à Téhéran et camper avec nous. Ce fut alors que je commençai à comprendre cette classe d'hommes, qui mérite un intérêt particulier. Le commerce de l'Asie centrale tout entier est dans leurs mains. Ce sont les muletiers qui font circuler les marchandises depuis la Méditerranée jusqu'à l'Inde, au Turkestan, aux frontières de la Chine. Ce sont eux, eux seuls qui relient l'Arabie, le Béloutchistan, le Scyndhy aux frontières russes. Les agents d'un pareil mouvement de denrées et de produits ne sont pas des gens de petite importance.

En Perse, les principaux muletiers ont leur résidence

à Schuster, à Kerman et à Ispahan. Ils sont riches. Ils possèdent souvent de cent à deux cents et même trois cents mulets valant chacun en moyenne de quarante à cinquante tomans, ce qui équivaudrait de 48 à 150 000 francs. Souvent aussi il leur arrive de transporter des objets à eux, ce qui fait double spéculation. Ils sont renommés pour leur probité et, en effet, s'il y avait lieu de la mettre en doute, aucun échange ne serait possible. Mais l'expérience semble démontrer que rien n'est plus rare qu'une infidélité de la part de ces hommes. On leur confie les ballots de schalls et les marchandises les plus précieuses, on leur remet des sommes considérables pour être transportées à des distances de deux, trois et quatre mois de marche, et jamais on n'a à se plaindre ni d'eux ni des hommes qu'ils emploient. J'en ai d'ailleurs fait l'épreuve moi-même, et des caisses de bagages sont parties de Téhéran pour Trébizonde et sont arrivées à ce point sans qu'il m'ait rien manqué. Cependant elles avaient été mal faites et, vu l'état des routes, étaient tombées si souvent avec les mulets, que le contenu en était pour ainsi dire à jour, à tel point qu'il fallut les enfermer telles qu'elles étaient dans de nouvelles caisses. Il eût été bien facile d'y dérober des objets qui tombaient d'eux-mêmes dans la main, et pourtant rien ne disparut. Mais la probité et l'exactitude ne sont pas les seules qualités indispensables à un bon *tcharvadar* ou muletier.

Il faut d'abord qu'il connaisse les gens qu'il prend à ses gages. Il en a ordinairement une douzaine avec lui, et souvent davantage, pour soigner et conduire ses bêtes. Il veut des hommes vigoureux, dispos, endurcis à la fatigue, accoutumés à une vie sobre, peu faciles à effrayer et

cependant point querelleurs, car leur devoir est d'éviter les occasions de tumulte. De plus, il faut qu'il ait confiance en ses serviteurs et que, si lui ne vole pas, ceux-ci ne le compromettent point par leurs vices. Outre l'attention qu'il doit porter à les bien choisir, il faut encore qu'il les soumette à une discipline sévère. Il est nécessaire qu'il connaisse les tribus sur le territoire desquelles il circule et qu'il se maintienne en bons termes avec elles. Il a soin d'entretenir la bienveillance des chefs par des présents faits à propos, et il évite tous les malentendus qui pourraient donner lieu à des scènes de pillage. Si ces tribus sont assez considérables et assez indépendantes pour prétendre à lever des impôts sur les caravanes, c'est lui qui, après s'être entendu avec les principaux marchands réunis pour le voyage, négocie les conditions du passage et s'efforce, par de bonnes paroles et des appréciations adroites des circonstances, d'obtenir les meilleures conditions.

Lorsque la caravane s'appuie d'une escorte, c'est encore lui qui en règle le payement, qui la dispose, qui décide souverainement de la route à suivre, des stations, des heures de départ. Souvent dans les cantons dangereux, il change, sans demander l'avis de personne, la direction qu'on a prise jusqu'alors, ordonne de camper lorsqu'on vient à peine de se mettre en chemin, ou bien exige à l'improviste une marche forcée. Naturellement, il fait la police sans contestation.

Arrive-t-on dans les villes, le tcharvadar doit y être précédé par une réputation inattaquable de bon musulman. Il est bien avec tout le monde. Les moullahs l'estiment et, au besoin, le soutiendraient. Les gouverneurs et

leurs gens sont accoutumés à en recevoir de petits cadeaux. Les marchands, qui ont sans cesse besoin de lui, le traitent avec considération et le couvrent de leur crédit. Quand on est en route, il est despotique, il commande, il veut être obéi; et, si les circonstances sont telles qu'au lieu d'être le maître il soit le serviteur, comme par exemple, lorsqu'il a loué ses bêtes à quelque personnage important dont la volonté prime la sienne, on a quelquefois à se plaindre des efforts qu'il fait pour n'agir qu'à sa guise. C'est la force de l'habitude qui l'emporte, et puis certaines tentations du métier, comme par exemple, de rester deux ou trois jours dans un lieu où l'on n'a que faire, mais où l'herbe est verte et fraîche et où il peut restaurer ses mulets. Alors on le trouve d'un entêtement qu'il semble avoir pris dans leur fréquentation. Mais arrivé dans les villes, il dépose toutes prétentions à l'autorité. Il est le meilleur homme du monde. Modeste, serviable, patient, tout lui est bon. Tels sont les tcharvadars persans. Certainement il se présente des exceptions, mais elles sont extrêmement rares, et je suis fermement convaincu que la probité la plus scrupuleuse et la fidélité aux engagements est la règle générale. De Bouschyr à Téhéran, comme dans toutes les autres occasions où j'ai eu affaire à ces hommes, je n'ai jamais eu de motifs pour changer d'avis.

Tout était prêt pour le départ, et il fut décidé que nous nous mettrions en route à trois heures de l'après-midi et que nous irions coucher à deux lieues de Bouschyr. Sans parler de ma famille, la caravane était ainsi composée : le ministre, les deux secrétaires de la mission, un attaché, deux drogmans et un peintre. Nous étions tous à cheval; ma fille, entre les bras d'un serviteur arabe, était montée

sur un grand âne blanc de Bahreyn, dont les oreilles d'une majestueuse longueur ne le cédaient qu'à l'ampleur de sa voix. Cinq domestiques européens également à cheval et une femme de chambre tourangelle sur un âne venaient ensuite. Devant la caravane marchaient deux kavas, bagdadins, deux colosses : l'un était un chrétien nestorien, nommé Issa ; l'autre un musulman, Abdoullatif. Ces respectables personnages vivaient dans la meilleure intelligence, malgré la différence de leurs religions, et se grisaient d'un commun accord, toutes les fois qu'ils en pouvaient faire naître l'occasion, de la manière la plus fraternelle. Derrière leurs tarbouchs rouges se montraient le bonnet noir d'un myrakhor ou écuyer, portant une longue lance ; ensuite venaient deux chevaux de main couverts de housses brodées en soie de couleur, conduits par des palefreniers montés ; puis un groupe de domestiques natifs chargés des aiguières et des coupes pour boire en route, des ustensiles nécessaires pour faire le thé, etc. Parmi ces serviteurs se distinguaient les kaliandjys. Au lieu de fontes ils avaient devant eux deux grandes boîtes cylindriques contenant le kalian et le tombéky, espèce de tabac, et aux deux côtés de leurs étriers pendaient, d'une part, un réchaud en fer plein de charbon, de l'autre, une bouteille en cuir pour l'eau. Enfin derrière nous, à deux cents pas environ, suivaient le mehmandar et son monde, les gholams, ou cavaliers, tantôt serrés en troupes, tantôt dispersés et dans le pittoresque désordre et la variété brillante d'armes et de costumes d'une troupe irrégulière. A peu de chose près, l'ordre de marche que nous observions en sortant de Bouschyr fut conservé tous les jours, et tous les jours il fut pareil,

jusqu'à Téhéran. Les Persans ont le génie de l'étiquette et des formes. A peine, lorsque nous étions absolument seuls dans le désert, nos gens, nos myrakhors écuyers, djelodars palefreniers, abdars échansons, kalyandjys-porteurs de kalyans, pyschkhedmets maîtres d'hôtel, ferrachs-valets, ghoulams cavaliers d'escorte, se relâchaient-ils de la solennité de leurs attitudes. Constamment on pouvait les voir le bâton appuyé sur la pointe du pied, bons à sculpter dans le marbre ou à couler en bronze, et, pour entrer dans le moindre village, il n'en était pas un qui, de lui-même et instinctivement, ne se posât sur sa selle comme il eût fait pour défiler devant un empereur.

Nous sortîmes de la ville. Les fonctionnaires nous accompagnèrent en pompe jusqu'à ce que le ministre les eût autorisés à se retirer, et nous nous trouvâmes en route, ce qui ne fut pas une grande peine pour ce jour, car nous arrivâmes presque aussitôt.

CHAPITRE VIII.

De Bouschyr à Schyraz.

Bâg-è-Cheken, où nous campions pour la première nuit, n'est qu'à une heure et demie de Bouschyr. Malgré cette extrême proximité, nous y fûmes très-mal installés. Les tentes, à la vérité, étaient placées, mais de tous les lits il n'en était arrivé qu'un seul; les muletiers avaient eu, apparemment, leurs adieux à faire. La soirée se passa à les attendre. Ils ne vinrent que fort tard dans la nuit. Il fallut donc prendre les choses en patience et coucher sur les tapis. Tout le monde s'en trouva plus matinal, et dès avant le jour chacun était sur pied. Les chevaux, attachés aux piquets à cent pas de nous, hennissaient en voyant venir leurs palefreniers apportant l'orge et l'eau. Les Pyschkhedmets avaient allumé le feu et servaient le

thé. Ces grandes figures noires, se croisant dans l'obscurité encore profonde avec les autres serviteurs, tout couverts d'armes dont les clartés du feu tiraient des étincelles, présentaient un spectacle qui ne manquait pas de charme ni même, si l'on veut, de grandeur.

Le jour se fit. Le lieu du campement, où nous étions arrivés tard la veille et que nous avions mal vu, n'était qu'un plateau stérile, couvert par plaques d'un gazon court et clair-semé, que le soleil des premiers jours de mai avait déjà complétement flétri. Nous montâmes à cheval à cinq heures, et nous commençâmes à marcher dans une contrée plate, tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse, continuation du paysage que nous avions eu au lever du soleil. C'était toujours la presqu'île, et de temps en temps nous apercevions la mer et les sinuosités de la côte. La grande préoccupation fut de savoir comment se comporteraient les chevaux, et si l'on pouvait se fier à eux pour l'avenir. Bien des forces aussi s'essayaient.

Après trois heures et demie, nous vîmes les tentes du mehmandar dressées près de deux ou trois maisons en terre recrépies de plâtre. C'était la résidence d'été des Anglais, et nous devions y passer la nuit. Il est impossible de trouver rien de plus austère que ce lieu de plaisance. Trois chambres sombres fermées par des espèces de persiennes en vétiver, sur lesquelles on a soin de jeter de l'eau à tout instant; grâce à cette précaution, l'air est un peu rafraîchi. Des chaises et des fauteuils de bambou composent l'ameublement. Autour des maisons, du sable et pas un brin d'herbe, et pour toute verdure on aperçoit à un quart de lieue au moins les tiges menues et les

têtes rondes d'un bosquet de palmiers. Du reste, aussitôt que le soir arrive, les scorpions se promènent par bandes autour de l'habitation. Comparativement à Bouschyr, on dit que c'est un lieu d'une grande fraîcheur, et les Anglais ont l'habitude d'y venir pendant les mois brûlants. Pour nous, la nuit que nous y passâmes fut excellente, et j'aurais mauvaise grâce à en médire. Cependant nous pûmes sans peine nous en arracher, et à trois heures et demie du matin nous nous remettions en route.

Le pays ne fut pas tout à fait le même. C'était toujours une immense étendue et un sol de même nature, mais çà et là il était couvert de roseaux et de broussailles assez hautes pour former un petit fourré. Le chemin battu, d'une grande largeur, s'étendait à perte de vue dans ce désert. Pour le varier, nous eûmes l'aspect d'un mirage qui dura une partie de la marche, et nous avons dû à ce phénomène de voir le paysage d'une manière mensongère sans doute, mais qui valait mieux que la réalité. Au loin, vers notre gauche, cette aimable apparence nous montrait une ligne majestueuse de grands et beaux arbres baignant leurs pieds dans un large fleuve et y reflétant leurs têtes touffues. Je n'ai jamais vu de mirage qui ne m'ait rappelé les rives de la Seine. Nous avions déjà fait des progrès dans l'art de voyager à cheval. Tout le monde était gai et, à peu d'exceptions près, le resta constamment. Encore très-inexpérimenté sur la nature des choses, toute ruine qui se présentait de loin me faisait battre le cœur, et ce n'est qu'après en avoir vu beaucoup que je me suis persuadé que, plus abondantes en Perse que partout ailleurs, elles sont loin d'y être toutes intéressantes. Dans ces pre-

mières journées , il n'était rien qui n'eût un attrait. Tout était nouveau, tout plaisait, chaque pas était une découverte et chaque découverte semblait contenir un monde.

Après quatre heures de marche, nous aperçûmes au loin nos tentes sur un petit mamelon. Nous étions, à ce qu'on nous dit, dans le voisinage d'un hameau appelé Aly-Yssavendy; mais les plis du terrain nous le cachaient. A peine arrivés, le mehmandar vint faire une visite au ministre et s'informer de la santé de tout le personnel. En général, et par discrétion, il eut toujours le soin d'avoir son camp à quelque distance du nôtre, assez rapproché pour veiller à notre sûreté et à nos besoins, assez loin pour ne pas nous gêner. De l'autre côté de nos tentes et également à une distance raisonnable, s'installaient nos muletiers qui, de leurs ballots et de leurs charges, se faisaient des abris contre le soleil. Tout s'était organisé, de sorte qu'il n'y avait plus à craindre le renouvellement des premiers ennuis. Ce jour-là, et tous ceux qui suivirent, le déjeuner se trouva prêt et servi, comme dans une salle à manger d'Europe, sous la principale tente, au moment où nous descendions de cheval, car le cuisinier avec ses aides, et les coffres de son service, partaient avant nous le matin. Par une particularité fort heureuse, mais à laquelle nous ne nous serions jamais attendus, nous eûmes toujours de la glace. C'est le résultat de la configuration extraordinaire du pays. Après le déjeuner on se dispersait; les uns cherchaient à dormir, les autres lisaient, écrivaient, se faisaient des visites, allaient au camp du mehmandar, ou essayaient de braver le soleil et de parcourir les environs.

A cinq heures, on s'habillait pour dîner, et avant sept, la plupart étaient couchés, car la grande affaire était de monter à cheval de meilleure heure possible, afin d'éviter la chaleur, principalement pour les bêtes, qui en souffrent beaucoup. Quant aux muletiers, ils ne voyagent que de nuit, et ils en donnent cette raison. Mais l'habitude en est si bien prise chez eux, que je les ai vus, dans d'autres occasions, continuer ce système au fort de l'hiver et se mettre en route à minuit, à travers trois pieds de neige et par une gelée mortelle.

Ce jour-là, nous perdîmes un de nos compagnons, qui ne fut jamais retrouvé et qui avait pourtant traversé déjà bien des fortunes. C'était une chienne de chasse, envoyée d'Angletèrre à une des légations à Téhéran. Cet animal nous avait été confié à Bouschyr. Il était venu comme nous sur *le Victoria*, et nous avions fait connaissance à Suez, où il était arrivé seul, avec un camarade du sexe masculin. Il s'avisa de chasser sur le chemin, s'égara, et nous ne le vîmes plus. Quant à l'autre, plus sage, il ne quitta jamais la caravane, et nous eûmes le bonheur de l'amener à sa destination.

Comme pour réparer le vide que la chienne de chasse allait faire, on nous apporta au milieu de la journée une petite gazelle toute jeune. Nous en avions laissé trois ou quatre à Bouschyr. C'est un cadeau qui s'offre beaucoup en Perse. Délibération faite si on enverrait celle-ci à la cuisine, on crut que c'était l'ordre du ciel de la garder, et on chercha les meilleures méthodes pour lui faire boire du lait, car elle avait un mois à peine. Au milieu de la nuit, elle s'agita tellement et tellement se plaignit qu'une nouvelle délibération aboutit à l'idée qu'elle serait mieux

en liberté. Je la pris dans mes bras, et sortant de la tente je m'en allai à tâtons dans les ténèbres, jusqu'à une distance assez grande du campement, et la déposai dans un buisson. Puis je m'en revins. Mais je ne marchais pas vite, à cause de l'obscurité; j'avais à peine fait dix pas que je trébuchai sur un obstacle; je me baissai, et, cherchant avec la main, je reconnus la gazelle qui était revenue et se couchait là. Il n'y avait plus de doute; cette petite bête nous était commise, et il fallait en avoir soin. Mais hélas! je finirai de suite son histoire : le lendemain matin, on la mit dans un kedjavèh, double panier, posé sur le dos d'un mulet, comptant qu'elle ferait bien la route de cette manière; un butor de domestique européen jeta sur elle des coussins, et quand on descendit à la station on la trouva étouffée. Tel fut le triste sort de la petite gazelle d'Aly-Issavendy, et je la regrettai d'autant plus qu'il n'était pas bien difficile de la conduire à bon port. Rien n'est plus aisé que de faire voyager les animaux en Asie. Les Persans emmènent leurs chiens, leurs chats, et un de mes camarades d'une autre légation amena un jour avec lui de Bagdâd, outre trois épagneuls, une grande gazelle et une douzaine de lapins blancs. J'étais encore inexpérimenté, mais depuis j'ai fait mieux que l'exemple que j'ai cité.

Le lendemain, à trois heures et demie, nous descendîmes auprès d'un grand village, ou, pour mieux dire, une petite ville appelée Barazdjoun, dont le gouverneur était venu au-devant du ministre. La route s'était faite constamment au milieu de vastes plaines sablonneuses. Mais autour de Barazdjoun s'étendaient de grands bois de palmiers et de belles cultures. Outre nos tentes, on avait eu

soin de préparer un logement d'une espèce particulière et tout à fait confortable. C'était une cabane construite avec une sorte de ronce appelée épine de chameau. On l'arrose constamment, et il en résulte une fraîcheur enchanteresse. Au milieu de la cabane, on avait en outre creusé un bassin rempli d'eau. De pareilles ressources sont précieuses, par la température qui règne aux alentours du golfe Persique; mais ce n'est peut-être pas très-favorable à la santé. Il semble que l'atmosphère humide qui en résulte doive disposer particulièrement le corps à prendre la fièvre, surtout avec l'obligation où l'on est toujours de passer de ce bain de vapeur à l'air du dehors.

Barazdjoun est un amoncellement de maisons en terre, assez bien construites, n'ayant qu'un seul étage et çà et là une chambre à jour, ou bala-khanèh, au-dessus. Des rues de six pieds de large et un bazar petit et très-insignifiant sont tout ce qu'il y a dans cette ville. Je commençai là à remarquer l'air de jovialité et de bienveillance, non plus seulement des fonctionnaires persans, mais de la population même. Tous les gens qui circulaient et s'arrêtaient pour nous regarder ne semblaient pas demander mieux que d'entrer en conversation. J'observai aussi que, bien que très-voisine du littoral, la population de Barazdjoun parle le farsy et ne sait pas l'arabe. Il en est de même de toutes les villes et de tous les villages avoisinants, et j'eus beau m'informer, je ne trouvai personne qui connût la langue de la péninsule, pas même les Moullahs. Je dis ceci en vue de l'erreur contraire, qui a cours parmi les géographes.

Nous étions si dispos et si enchantés de cette journée

passée dans notre grotte aquatique, que le soir, nous allâmes faire une promenade dans les terres labourées, faute d'emplacement meilleur, et nous la prolongeâmes même au milieu des cordes et des piquets de nos chevaux. Après quoi, il ne nous resta plus qu'à nous aller coucher.

A quatre heures et demie nous étions à cheval et en route, et ce fut une belle marche. Sur notre droite, les montagnes qu'il nous fallait traverser pour aller à Schyraz, et dont nous cherchions les passages, se rapprochaient sensiblement. D'abord, le sol, au lieu d'être, comme les jours précédents, marécageux et sablonneux, se présenta tout couvert de cailloux et de pierres énormes. Il semblait un éboulement. Les chevaux ne trouvaient pas, sans chercher, où poser leur sabot. Une petite voiture à un cheval apportée de Rome n'inspirait que peu de confiance, et personne n'avait voulu en profiter, parce que le cheval qui y était attelé, bien qu'emprunté à l'artillerie persane, ne paraissait pas très-content de sa tâche; mais enfin on était curieux de la voir rouler cette fois.

Pour le début, elle fut brisée après une course furieuse et il fallut la laisser à Barazdjoun, d'où le gouverneur promit de la renvoyer à Schyraz à dos de mulet.

En sortant de ce rude terrain, nous trouvâmes tout autre chose. Un sol imprégné de sel et resplendissant au soleil comme un grand bouclier. L'air était saturé de soufre, et des flaques d'eau, semées de distance en distance, paraissaient sortir des débordements de l'Averne. Des puits de naphte s'ouvraient de toutes parts, et sur leurs bords croissaient des touffes énormes de plantes épineuses. Ce terrain est admirablement doué pour la chasse. Les gibiers les plus divers s'y trouvent en foule. On ne

peut en dire autant des hommes, qui y sont très clairsemés. Cependant, des tours de garde qui s'élèvent çà et là semblent indiquer que, si peu qu'il y en ait, il vaudrait mieux qu'il y en eût moins encore. Toute la contrée est exposée aux excursions des cavaliers nomades du Laristan, intrépides pillards, et les villages ont besoin de se garder et se gardent. L'état ordinaire du pays est assez semblable à celui du border écossais au XVI[e] siècle et tel que Walter Scott l'a décrit; même existence agitée, mêmes exploits et, dussent nos habitudes actuelles s'en choquer, il faut bien le dire aussi pour être vrai, mêmes plaisirs.

Tandis que nous avancions, notre escorte, profitant des avantages du terrain, se mit en joie et commença ces exercices guerriers que les Arabes d'Afrique nous ont appris à connaître. Nous pûmes alors juger et des qualités des montures et de l'adresse des hommes.

Les chevaux étaient de race arabe ou croisée d'arabes. Aucun n'était ce qu'on peut appeler beau; mais petits, maigres, ayant pour la plupart la poitrine étroite, ou des défauts graves dans la construction des jambes et de la croupe, tous avaient les éparvins, et il y a peu de chevaux en Perse (je crois qu'on pourrait dire aussi en Asie) qui ne doivent le même vice au mode d'éducation généralement suivi et au genre de service qu'on exige. En outre. ils sont assez sommairement soignés, montés de bonne heure, soumis à un régime dur. Cependant ils font preuve d'une souplesse, d'une ardeur, d'une bonne volonté incomparables. Presque toujours méchants entre eux et querelleurs à l'excès, ils en veulent rarement aux hommes et sont ordinairement faciles à manier. J'en ai

vu beaucoup de la plus laide espèce, chevaux de poste, de tcharvadars, de paysan, je n'ai jamais vu une rosse. Ce qu'on appelle dédaigneusement un *yabou* (cheval de transport) peut rendre des services qui étonnent, quand on les compare avec l'apparence souvent misérable de l'animal dont on les obtient.

Nos ghoulams galopaient comme des fous à travers la plaine. Ils se poursuivaient en simulant un combat. Le cavalier atteint se renversait sous le ventre de sa monture pour éviter le coup de sabre et tirait son pistolet sur l'agresseur, qui repartait à toute bride, et en pleine carrière se retournait pour faire feu de son mousquet, et le rechargeait en courant. Un autre décrivait des courbes rapides dont il changeait brusquement la direction, tenant haut la tête du cheval, et, lui-même, debout sur ses étriers très-courts, penché en avant de façon à avoir l'oreille gauche de l'animal presque en face de la poitrine. Cette manière de monter ne manque pas d'élégance; elle assure au cavalier une grande liberté de mouvements sur la selle, et c'est à ce système que les Persans doivent, comme jadis les Parthes, la faculté de frapper l'ennemi en fuyant. Mais de solidité, ils n'en ont point; ils ne tiennent que par l'équilibre, et le moindre faux pas du cheval ou la plus légère secousse suffit pour les jeter à bas. Dans cette petite guerre, il y eut des chutes, et, tous les jours, en marche, même au pas, il y en eut encore, et quelques-unes d'assez graves. Mais les Persans n'y font aucune attention et n'y attachent pas d'importance. Il est impossible d'être plus dégagé et plus hardi et, en même temps, de montrer une plus imprudente insouciance. Ce fut un des grands plaisirs de la marche de ce jour que ce

jeu martial si vivement engagé par nos deux cents cavaliers. Ils y mettaient de l'amour-propre et un entrain merveilleux. Cette multitude de costumes de couleurs variées ajoutait un brillant éclat à ce vif tableau. Un des mieux faisants de la journée fut un ghoulam mamaceny d'une beauté frappante. Je ne saurais le mieux comparer qu'à la tête magnifique gravée sur les médailles d'Ardeschyr, et son équipement même était pareil à la barbare recherche du costume sassanide.

Nous vîmes se dessiner au loin les vastes lignes d'une grande forêt de palmiers qui, partant du pied de la montagne, remplissaient tout l'horizon. Là se trouvait le village de Dalaky, où nous devions nous arrêter. Nous y arrivâmes bientôt et nous trouvâmes nos tentes dressées au milieu d'un champ, les paysans apportant de l'eau fraîche, des jattes de lait, la glace étincelante, la table mise, le déjeuner prêt, tout pour le mieux.

Dalaky est un beau village évidemment riche. Il contient beaucoup de ruines, mais les maisons qui sont debout sont bonnes. Plusieurs sont en pierres, fait assez rare en Perse et qui indique que les pluies d'hiver doivent être fortes dans ces parages, à cause du voisinage des montagnes. On pouvait déjà tirer cette induction de l'état du terrain, profondément raviné en plusieurs endroits. Quant aux ruines, il faut faire tout de suite une observation. Si la Perse est le pays du monde qui en a le plus, il n'y a pas de conséquences trop sinistres à en tirer. En les examinant avec un peu d'attention, on s'aperçoit sans peine que la plupart sont récentes et ne proviennent ni de la dévastation, ni de l'appauvrissement du pays. Les habitudes des paysans sont assez nomades, et lorsque,

pour une cause ou pour une autre, une localité a cessé de leur plaire, ils l'abandonnent, et nécessairement le village tombe en décombres. Mais, en ce cas, à une ruine répond nécessairement la fondation d'un village neuf dans un lieu jusqu'alors désert. Ensuite, les Persans ne réparent jamais leurs maisons, et lorsqu'elles sont vieilles, ils trouvent plus commode, plus agréable et pas plus cher d'en construire de nouvelles, soit à côté, soit plus loin. Enfin, lorsqu'un homme meurt, ses enfants laissent volontiers tomber son habitation et s'en font une autre. Pour bien juger de l'état réel de la Perse, il est important de ne pas perdre de vue cette considération qui a été un peu trop oubliée par des voyageurs plus sensibles qu'exacts. Les maisons de Dalaky, j'entends celles qui sont debout, offrent encore une particularité que je n'ai pas vue ailleurs, mais qui doit se trouver dans la province de Schuster. Les chambres, fort grandes, sont pourvues d'une cheminée très-vaste, sorte de foyer rond, placé au milieu de l'appartement, et dont la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le plafond. C'est un système tout différent de celui des cheminées persanes ordinaires qui sont le type des nôtres, bien qu'autrement ornées.

Le village était presque désert, non pas que la population ordinaire ne fût relativement assez forte, mais parce que dans cette saison de l'année les paysans abandonnent les plaines chaudes et se retirent dans les montagnes voisines avec leurs bestiaux. Pendant ce temps, ils habitent des cabanes construites en bois de dattier et couvertes des feuilles de ce même arbre. Cet usage d'avoir une double demeure est très-fréquent, même chez les habitants sédentaires de la Perse. C'est un état intermédiaire entre la

vie nomade et la résidence complétement fixe, état explicable chez un peuple qui a presque toutes ses origines sous la tente et dont le caractère et les habitudes en portent à chaque instant le témoignage. Les hommes de Dalaky me parurent généralement beaux, de haute taille et d'une force musculaire peu commune. Leur aspect respirait la santé, leur physionomie la bonne humeur. Je commençai à trouver le type des Persans du Sud, dont les bas-reliefs de Persépolis présentent tous des portraits frappants. Déjà quelques cavaliers mamacenys me l'avaient offert. Je l'ai vu plus tard aussi chez des Bakhtyarys, mais je ne l'avais pas encore observé chez des paysans proprement dits. Ce qui me parut digne d'attention, c'est que plusieurs de ces hommes étaient blonds, et même un d'entre eux était d'un blond très-pâle, avec une carnation tout à fait blanche. Les femmes, qui ne se voilaient guère, liberté très-ordinaire chez les populations agricoles, ressemblaient un peu à nos Auvergnates et avaient dans leur structure plus de force que de beauté. Il y a à Dalaky beaucoup de tisserands. Nous étions établis sur la lisière d'un bois de palmiers, et probablement nous dûmes à ce voisinage d'entendre toute la nuit le concert des chacals. Ces glapissants voisins ne s'en tinrent pas aux cris. Ils vinrent nous faire des visites et rôdèrent jusqu'au jour sous nos tentes. Outre le plaisir de leurs allées et venues, nous fûmes encore tenus éveillés par une odeur sulfureuse qui nous étouffait. Le pays traversé la veille nous avait donné les raisons de cet inconvénient. Mais l'aube effaça ces ennuis et nous remontâmes à cheval, nous dirigeant vers les montagnes.

La route était beaucoup plus resserrée que la veille et

tournait entre des hauteurs, quand tout à coup nous nous trouvâmes gravissant une pente assez roide et pavée de grandes roches plates. En un clin d'œil, il y eut quatre ou cinq chevaux par terre, et non pas seulement des Persans, mais plusieurs d'entre nous roulèrent sur le sol. Au milieu de cette bagarre, l'âne de Bahreyn manqua des quatre pieds, et je vis mon sage Mohammed prouvant que ce n'était pas à tort que j'avais mis ma confiance en lui, assis par terre et tenant ma fille en l'air à bras tendus. Lorsque le brouhaha fut un peu apaisé, il se trouva que personne ne s'était fait mal. Au milieu des plaisanteries en diverses langues, inspirées par la circonstance, on se remit en route en faisant un peu plus attention à soi.

Nous venions, en effet, d'entrer dans ce qu'on appelle les kotels. Un kotel est un passage de montagne qui présente l'une ou l'autre des difficultés que l'on peut imaginer dans de pareils terrains; quelquefois il les accumule toutes. Nous savions que les kotels de Schyraz, échelonnés devant nous, jouissaient dans tout l'Orient de la plus mauvaise réputation. Nous allions en juger par nous-mêmes.

Après ce début, nous tournâmes quelque temps dans un étroit défilé assez rocailleux, bordé de roches hautes, mais, à part les aspérités du sol, ne présentant pas des inconvénients bien remarquables, et, par une descente très-prompte, nous nous trouvâmes dans une vallée fraîche et verte, embellie d'une jolie rivière coulant entre deux rives sablonneuses. On se serait cru à mille lieues du paysage que nous avions quitté le matin : sur les flancs des montagnes qui nous enserraient, une végé-

tation naine de buissons et d'arbustes s'élevait jusqu'au faîte, et nous voyions nos ghoulams dispersés sur les pentes, chassant les perdrix qui s'envolaient par bandes nombreuses aux coups de fusil qui retentissaient de toutes parts. Un de ces cavaliers se laissa choir avec son cheval du haut d'une roche dans la rivière: mais ces gens-là sont sorciers, et non plus que sa monture, il ne se cassa rien. Nous traversâmes plusieurs fois la rivière ayant de l'eau jusqu'aux sangles; deux ponts, dont nous fîmes rencontre, n'avaient plus pour fonction que de faire figure dans le paysage : ils étaient rompus par le milieu. Il faut leur rendre cette justice que le dernier emploi qui leur reste, ils le remplissent bien, et un peintre comme Marilhat eût voulu les avoir dans ses cartons. Ils m'ont paru appartenir à l'époque musulmane. Mais les loisirs dont nous jouissions ne devaient pas être de longue durée. Nous arrivâmes au pied du premier vrai kotel, et nous vîmes se dresser devant nous une côte à peu près à pic, semée ou plutôt couverte de gros blocs de pierres et de rochers, au milieu desquels nous devions gravir. Dans de pareilles occasions, il est extrêmement difficile, sinon impossible, de faire tenir aux Persans un ordre quelconque, de sorte que nous n'avions pas encore marché la valeur de trois cents pas, que tous nos ghoulams étaient au milieu de nous, criant, tombant, se relevant et donnant aux plus intrépides une vision de coups de pied de cheval. L'âne de Bahreyn tomba de nouveau, et Mohammed le déclara incapable de porter double charge dans un chemin pareil. L'embarras eût été grand sans un Khorassany, qui offrit de prendre ma fille, et la plaça bravement sur le devant de sa selle. Nous recommençâmes à monter : enfin, après

bien des peines, nous aperçûmes en haut du rocher une troupe d'hommes à cheval qui se penchait pour nous voir ; c'était l'ystakbal de Khonar-Takhteh, c'est-à-dire le chef du village et son monde venus au-devant du ministre : ils nous regardaient comme font des spectateurs qui, du haut d'une falaise, considèrent des naufragés se tirant d'affaire à la nage.

Nous mîmes pourtant le pied sur cette cime bienheureuse, nous nous trouvâmes dans une grande plaine haute , couverte d'un fin gazon du plus beau vert d'émeraude. Après ce que nous venions de faire, marcher sur un tel terrain était un repos et une volupté; cependant nous ne fûmes pas fâchés non plus d'être près de nos tentes, dressées à peu de distance du village, sur le bord d'un grand ruisseau, et entourées de cultures assez bien entendues.

La route du lendemain fut belle ; nous eûmes à franchir, il est vrai, le Kotel-è-Mallou, qui nous parut valoir au moins le passage de la veille, bien que dans un autre genre. Ici, c'était un défilé véritable, serpentant entre deux crêtes et avec des retours d'une brusquerie incroyable; mais ce que nous n'avions pas encore vu et ce que nous ne vîmes pas souvent, ce fut l'entretien de la route, un pont en excellent état, et le long du défilé des garde-fous dans leur entier. A la vérité, il eût été difficile de se passer de cet adoucissement dans une position déjà rude par elle-même, et nous ne nous en serions pas tirés sans quelque chute qui pouvait être de quatre-vingts à cent pieds dans certains endroits. C'est précisément pour avoir expérimenté que la perte subie de cette manière en chameaux et en mulets était annuel-

lement trop forte, que quelques grands marchands de Bouschyr se sont décidés à mettre le chemin dans ce brillant état. Presque nulle part, deux chevaux ne peuvent aller de front, et quand, par malheur, des caravanes se rencontrent, l'une montant, l'autre descendant, la situation est scabreuse, et on ne se tire de peine, des deux côtés, qu'après beaucoup de difficultés vaincues; cependant le pis peut-être de toute cette marche, c'est la nature du terrain, uniquement formé d'un pavé naturel de grandes roches, dans les intervalles desquelles le pied du cheval trouve à peine la place pour se poser. Lorsque nous fûmes sortis du Kotel-è-Mallou, nous nous trouvâmes dans un désert pierreux et accidenté d'une suite de mamelons d'une médiocre hauteur, tous nus et stériles. Cet aspect me rappela certaines parties de la Maurienne. J'aperçus au bord de la route quelques ruines sassanides, et sur une grande pierre brisée, une sculpture représentant ce sujet si vieux et si jeune, des deux lions affrontant un pyrée. On le voit sur la porte de Mycènes; on le tisse encore tous les jours sur les étoffes de Perse.

Nous arrivâmes ainsi à Komaredj, et le climat nous prouva que si la physionomie de la contrée était très-alpestre, la température ne l'était pas moins, car il plut la nuit, ce qui fut particulièrement désagréable aux domestiques européens, attendu que les serviteurs persans, profitant de ce que ceux-là avaient été se promener pour jouir de la fraîcheur du soir, leur volèrent leurs tentes et les contraignirent de dormir à la belle étoile, ce qui donna lieu, comme de juste, à force récriminations.

Komaredj est d'ailleurs très-triste, arrosé de belles eaux et abondantes, sans doute, mais d'une stérilité re-

marquable : quelques champs d'orge misérables s'étendaient à droite et à gauche d'un caravansérail ruiné, où s'étaient installés nos muletiers. Ce n'est pas un lieu qui donne un seul instant l'envie d'y séjourner; mais comme l'air y est frais, il appartient à cette catégorie d'endroits dont les Persans ne parlent qu'avec enthousiasme. Je n'ai jamais vu un peuple avoir au même degré la crainte de la chaleur et l'amour du froid; ce n'est pas cependant qu'il en soit privé pendant l'hiver.

A quatre heures et demie, nous avions quitté nos tentes et nous traversâmes d'abord une plaine, dont la beauté nous fit oublier bien vite la tristesse de Komaredj; de là, nous passâmes dans une vallée où l'herbe était abondante, et que parsemaient d'une façon très-pittoresque des bouquets d'arbres d'une belle venue et de nombreux corps de garde. Le pays est extrêmement peu sûr et rend nécessaire cette précaution. Les voyageurs redoutent généralement, sur ce parcours, la rencontre des cavaliers bakhtyarys, gens d'abord difficile, s'il en fut.

Un Bakhtyary converti me disait une fois : « Voyez à quel point les hommes de nos tribus sont ineptes! ils passent toutes leurs soirées et la plus grande partie des nuits à entendre raconter des histoires ou à se faire chanter des chansons; pendant ce temps, comme ils ne connaissent ni le thé, ni le café, ils mangent du fromage et boivent du dong (c'est du petit-lait); quand ils ont la tête bien pleine des sottises qu'on leur a dites, et dont ils n'ont garde de ne pas tout croire, ils s'apostrophent les uns les autres : « cet Iskender, ce Roustem, Cet Isfendyar, est-« ce que nous sommes moins que ces gens-là? Ils coupaient « les lions en deux d'un seul revers d'épée; ils mettaient

« les armées en déroute; est-ce que nous n'en ferions pas « autant? Il faut voir! » Pleins de cette belle idée, il se trouve toujours parmi eux trois ou quatre écervelés qui montent à cheval, et vont donner sur la première caravane venue. Quelquefois, ils ont affaire à trop forte partie, et ces héros se font tuer; d'autres fois, ils mettent tout en fuite et restent maîtres des ballots de marchandises; alors ils ont des imaginations comme celle-ci. Ils laissent à part tout ce qui est étoffe pour donner à leurs femmes, à leurs fiancées, à leurs sœurs; s'il y a du sucre ou de l'indigo, ils le transportent sur le bord d'un ruisseau et envoient un des leurs au prochain village; celui-ci rassemble les paysans et leur dit : « Par la générosité de tels « et de tels, Bakthyarys, vous allez voir couler de la cou« leur bleue, ou du sorbet à flots; c'est à vous qu'on le « donne; admirez la bravoure et la magnanimité de ces « hommes terribles! » Et pendant toute la journée, le ruisseau coule bleu ou apporte de l'eau sucrée aux cruches des paysannes; alors les pillards s'imaginent avoir fait une aussi grande action qu'on en accomplit jamais, et tiennent pour certain que l'univers entier les admire. Vit-on jamais de pareils fous? »

J'entrai naturellement dans les sentiments du narrateur. Cependant les Bakhtyarys ne m'en parurent que plus curieux. Ils composent des populations de montagnards assez nombreux, et seraient redoutables pour les gens des plaines, si leur ardeur chevaleresque ne les portait constamment à se battre entre eux. Toute l'année, de tribu à tribu, il y a des querelles, des expéditions et des combats, ce qui donne, heureusement, du loisir aux passants. Un de mes amis, M. Querry, chancelier de la

légation de France à Téhéran, l'homme vivant qui a le plus et le mieux vu les provinces persanes, se trouva un jour dans une vallée profonde du pays des Bakhtyarys, au moment où deux troupes se fusillaient d'une montagne à l'autre. Au milieu de l'ardeur du démêlé, les combattants des deux partis lui criaient d'en haut : « Ne bougez pas ! Ce n'est pas à vous qu'on en veut ! Vous ne risquez rien ! » Il ne bougea pas, et en effet il n'eut aucun mal.

On conçoit qu'avec une humeur aussi enragée et des prétentions à égaler sinon à surpasser tous les héros de l'histoire et de la fable, les Bakhtyarys soient des contribuables assez médiocres. Les impôts qu'ils doivent au roi, ils les payent on ne peut plus inexactement. De fondation, ils ne les apportent jamais, et, si on a la prétention d'aller les leur prendre, il faut amener du canon avec soi ; ce qui n'est pas toujours facile. Leur puissance a cependant beaucoup diminué depuis qu'un général arménien, Solyman-Khan, alors gouverneur de Schuster, est allé raser leurs principales forteresses et les tours où demeuraient leurs chefs ; il y a de cela quelques années. Ils se défendirent comme des lions, mais toujours désunis, il leur fallut baisser la tête. De sorte que, relativement à ce qu'ils étaient autrefois, et malgré leurs courses encore très-fréquentes, on peut dire aujourd'hui qu'ils sont à peu près tranquilles, autant toutefois que leur tempérament le permet. Seulement, si l'on considère qu'ils sont restés identiquement les mêmes qu'Alexandre le Grand et ses généraux les ont connus, on conviendra qu'il y a peu d'espoir de les voir se convertir ; c'est ce qui rend nécessaire de parsemer de corps de garde les

lieux où ils aiment à se placer pour attendre les voyageurs.

Cette journée fut charmante. Accomplie sans grande peine, elle se termina par des présentations et force politesses officielles. Nous avions été prévenus dès le matin, que le Mehmandar nommé et envoyé par le roi pour nous conduire de Schyraz à Téhéran, avait voulu, dans un empressement des plus aimables, devancer le jour où il devait se mettre à la disposition du ministre, et, s'étant acheminé pour venir au-devant de lui, se trouvait à Kazeroun, où nous couchions le soir. Une heure avant d'arriver, nous fûmes, en effet, abordés par un peloton de cavaliers qui nous annonça l'approche d'Aly-Khan, et bientôt nous le vîmes lui-même, escorté de toutes les autorités de la ville.

Il était monté sur un cheval équipé à la persane, mais portait l'uniforme bleu brodé d'or de sertyp ou brigadier général. Il avait aussi le cordon rouge qui constitue la décoration particulière à ce grade. Le gouvernement persan, empressé de se montrer aimable, avait choisi pour remplir les fonctions de Mehmandar non pas seulement un homme revêtu d'un grade militaire élevé, mais encore le représentant d'une famille et d'une tribu considérables par la naissance et la fortune. Aly-Khan était, et, Dieu merci, est encore un des chefs des Karagheuslous, tribu de race turque, établie aux environs d'Hamadan, et reconnue pour une des plus nobles de l'empire. C'est à la fois un brave soldat, un homme de cour et un homme intelligent. Bien que n'ayant jamais eu jusqu'alors beaucoup de contact avec les Européens, il ne dit rien et ne fit rien, dans tout le voyage, qui ne fût de nature à plaire, et montra

avec beaucoup de bonne volonté et de bonne grâce, infiniment de tact. Dès l'abord, il fut très-cordial, et jusqu'à Schyraz s'unit à Mirza Aly-Mohammed-Khan, le Mehmandar du prince gouverneur du Fars, pour nous rendre le trajet facile et agréable.

Je n'hésite pas à dire que Kazeroun est un petit paradis. C'était jadis sous les Sassanides une ville importante, et les premières dynasties musulmanes ne lui ôtèrent rien de son éclat. Aujourd'hui, elle est beaucoup déchue, et j'ai entendu estimer sa population à quatre ou cinq mille âmes tout au plus. Mais telle qu'elle est, Kazeroun est encore une ville charmante, entourée de vignes, de belles cultures, semée de palmiers. On nous fit descendre dans un beau et grand jardin d'orangers appartenant à un riche paysan, et tandis que les uns s'établissaient dans les chambres d'un pavillon au-dessus de la porte, d'autres faisaient placer leurs lits sous un kiosque, au milieu duquel une belle source remplissait un vaste bassin de pierre, avec jet d'eau, le tout ombragé par de grands orangers et des grenadiers énormes. De plus difficiles que nous eussent été contents. Toute la journée, on nous accabla de cadeaux de fleurs et de fruits.

La population est aussi belle à Kazeroun que dans tous les lieux où nous avions passé. Seulement on peut encore faire une remarque que Bouschyr aurait déjà dû me fournir. C'est que les habitants des villes n'ont pas du tout le type ancien que l'on observe dans les hommes des tribus et chez les villageois. Ils n'ont pas non plus la physionomie arabe, et pour bien dire, si on les habillait à l'européenne, ils ressembleraient assez bien à des Français. Leur allure vive et dégagée est celle de nos gens, et l'extrême

variété de leurs traits détruit toute idée de pureté de sang à un degré quelconque. J'ai vu beaucoup de blonds avec des yeux bleus et il est évident que la race turque a eu une grande part à la formation de ce peuple. Les juifs sont également intéressants à examiner.

Ils ne ressemblent ni aux juifs arabes que j'avais rencontrés à Aden et à Mascate, ni à nos juifs; mais, à part l'expression de visage que leur donnent leur genre de vie, leurs habitudes de pensée et la contrainte qui pèse sur eux, ce sont des Persans comme les autres citadins, sans plus de type, sinon une origine évidemment métisse, dans laquelle le sang indo-européen entre pour beaucoup. Tous les juifs que j'ai depuis rencontrés en Perse m'ont donné lieu à faire la même réflexion, et j'ai pu en contrôler d'autant mieux l'exactitude qu'à deux reprises différentes, il m'est arrivé de voir, à côté de juifs persans, des juifs de Jérusalem, véritables congénères de ceux d'Europe. J'en conclus que, de même qu'en Arabie, les individus du culte mosaïque qui existent dans l'Iran sont descendus d'ancêtres prosélytes et n'ont pas leur origine matérielle dans le sein d'Abraham. Cette opinion, d'ailleurs, est tout à fait favorisée par l'histoire. Les juifs ont été autrefois, du temps des mages et même sous les souverains musulmans, extrêmement nombreux et puissants dans le sud de la Perse. Ils possédaient plusieurs villes peuplées uniquement de leurs coreligionnaires. Ils avaient des chefs héréditaires qui recevaient l'investiture du souverain et entretenaient autour d'eux des maisons militaires, brillantes et turbulentes. L'histoire de ces petites dynasties juives est tout à fait semblable à celle des autres princes asiatiques et pleine de meurtres et de trahisons domes-

tiques. Dans leur orgueil de secte, des savants juifs m'ont assuré que les insignes dont se parent les rois, et entre autres l'emblème du lion et du soleil, avaient été empruntés à leur nation. Le fait est inexact ; seulement il est possible que quelques grands chefs hébreux se soient permis de prendre aussi des marques de souveraineté suprême appartenant primitivement aux Persans et aux Assyriens. Quoi qu'il en soit, je ne veux que du bien aux juifs de Kazeroun, qui m'ont consciencieusement apporté les médailles et les pierres gravées à leur disposition, et me les ont généreusement laissées, comme de raison, au plus haut prix possible.

Cette journée se passa bien. Je me promenai dans la ville. Elle est entourée de ruines, ce qui se conçoit assez ; car une cité ne passe pas de l'état de capitale pourvue de cinquante mille habitants à celui de bourgade de cinq mille sans qu'il lui en coûte des décombres. Le seul reproche sérieux que j'aie à faire à Kazeroun, c'est d'ouvrir tant de puits à fleur de terre, au beau milieu de ses rues étroites, et je ne m'explique pas que ce qui lui reste de monde ne disparaisse pas, dans un temps donné, par ce chemin.

Quand il fut question de partir, les Persans, toujours possédés de l'amour des voyages de nuit, nous persuadèrent cette fois d'en essayer. La tentative fut malheureuse. Par bonheur, nous n'allions pas loin, car Ab-ghynèh est à trois ou quatre heures de Kazeroun. La soirée était magnifique et fraîche. Mais en arrivant à notre campement, nous pûmes constater avec une certaine épouvante que cette fraîcheur tournait à devenir un froid des plus piquants, et que toutes les tentes, à l'exception d'une seule, étaient restées derrière avec les lits. Dans cette situation

critique, il n'y eut d'autre ressource que de s'adresser aux bons sentiments de Mirza Aly Mohammed Khan, et celui-ci, digne de tant de confiance, céda sa tente qui venait d'arriver, et nous fûmes au moins à couvert. Ce fut là que le docteur polono-persan se recommanda aussi à notre reconnaissance en apportant sa couverture de soie. Malgré ces secours, la nuit parut longue et de dure épreuve ; les clochettes des mulets qui arrivaient, les cris des hommes dans l'obscurité, nous tinrent constamment en éveil, et nous bénîmes le ciel quand on apporta le thé. Ce nous fut un grand soulagement que d'avaler ce breuvage, et plus que jamais nous trouvâmes pleines de dignité et d'aménité les physionomies et les barbes des trois braves maîtres d'hôtel empistolés, Redjèb-Aly, Imam-Ryza et Aly-Aschyar. Nous reprîmes tout de suite nos habitudes matinales, et à peine en route, nous pûmes comprendre que le chemin ne laisserait pas que d'être accidenté. Après avoir traversé une plaine marécageuse, nous commençâmes à aborder la montagne et nous laissâmes à gauche un grand bas-relief sculpté dans le roc vif où un prince kadjar, Tymour-Khan , s'est fait représenter il y a quelques années avec son kalyandjy et son fauconnier , le tout plus grand que nature, ni plus ni moins qu'un Achéménide. Il y a en plusieurs endroits de la Perse, et notamment auprès de Téhéran , de pareilles imitations de l'antique. On conçoit très-bien que les puissants du siècle se laissent séduire à l'idée de copier les grandioses productions de l'orgueil de leurs prédécesseurs. Il y a même, en cela, un sentiment fait pour mériter l'admiration. Seulement il ne faut pas se permettre des caricatures aussi mauvaises que celle de Tymour-Khan, et je

pardonne à la population de Schyraz qui, dans un jour d'émeute, s'est donné la peine de venir casser le nez aux prétendues œuvres d'art de son présomptueux gouverneur.

En quittant ce monument dégradé, nous parcourûmes encore une certaine étendue de plaine, tantôt marécageuse et tantôt pierreuse semée d'arbres, puis nous arrivâmes à un des passages les plus célèbres du pays, le Kotel-è-Dokhter. Tout le monde en parle en Perse comme du nec-plus-ultra en fait de chemins difficiles; mais, dans ce genre, le Kotel-è-Mallou me paraît préférable. On court risque ici de faire des chutes très-lourdes et terribles, mais non pas de décrire des paraboles dans des abîmes comme à cet autre endroit.

Le passage franchi, non sans peine et sans grande fatigue, toujours au milieu des chevaux et des hommes, nous étions dans une vallée charmante, bien cultivée et boisée de chênes verts et de tamarins. Je ne saurais mieux comparer ce passage qu'aux vallées piémontaises du commencement des Apennins, du côté de Ceva et de Mondovi. Nous en sortîmes pour aborder résolûment un autre kotel, celui de Pyr-è-Zen ou de la *Vieille-Femme*. Je crains que le jugement que j'en pourrais porter ne soit pas équitable et ne se ressente de la peine qu'il m'a donnée à gravir; car, par un malentendu fâcheux, mes gens, voyant que j'avais mis pied à terre pour porter ma fille quelque peu et soulager son *says*, en conclurent que je prétendais faire la promenade à pied et emmenèrent mon cheval en avant. J'eus donc le plaisir de grimper de roche en roche pendant deux heures et j'arrivai très-fatigué à nos tentes dressées à mi-côte du kotel, sur un plateau

d'une centaine de pas adossé au rocher, bien herbeux, bien ombragé de grands arbres, bien dominé de rochers abrupts, un vrai camp de bandits qui aurait séduit le génie mélodramatique de Salvator Rosa.

Ce qui est particulièrement attrayant dans la nature physique de la Perse, c'est cette extrême variété d'aspects qu'elle présente, variété qui n'est pas bornée, comme dans la plupart des autres pays, à des nuances d'un fond toujours le même, toujours pareil en réalité, mais qui procède au contraire par contrastes violents et absolus de végétation, de relief du sol, de température. Quand on suit les grandes vallées, larges ordinairement de cinq à quinze lieues et davantage, on les voit se relever partout de manière à présenter les montagnes les plus hautes, souvent comme des montées presque insensibles. L'œil alors saisit une solitude immense, stérile il est vrai, et où rarement apparaissent au loin quelques villages, dont les constructions de terre, de la même couleur que la campagne, changent peu l'impression produite par l'ensemble. Les bouquets d'arbres qui entourent les habitations se perdent dans l'infini du désert comme des points. Mais, pour peu que, changeant de route, on cesse de suivre la direction des grandes chaînes, et que l'on entre directement dans leurs passages, on voit en foule des paysages comme ceux de Meyanèh-Kotel, que je viens de décrire. L'eau est en abondance, les herbages y sont épais et pleins de fraîcheur, les arbres poussent avec exubérance, la végétation se montre tout européenne, car on a laissé à Kazeroun les palmiers et les orangers, et il faut traverser toute la Perse et descendre de ses plateaux sur les rives de la Caspienne pour retrouver encore ces productions du Sud.

Comme en Suisse, on voit des ruisseaux torrentueux et des cascades, des noyers, des châtaigniers, des bouleaux autour de la demeure du paysan, des pommiers et des poiriers qui, dans les villages situés sur les pentes les plus hautes, rappellent même, par leurs formes rabougries et souffreteuses et les maigres plantations d'orge qui les entourent, les cantons les plus âpres du nord de l'Europe. Aussi, pour connaître le pays persan, faut-il faire autre chose que de le traverser : c'est après avoir pénétré de çà et de là que l'on peut seulement comprendre sa vraie nature, si diverse et si changeante.

En sortant de Meyanèh-Kotel, nous reprîmes la montée du Pyr-è-Zen. Nous nous aperçûmes avec plaisir que les principales difficultés avaient été vaincues dans notre marche de la veille. Il y eut bien encore un peu de fatigue et de souffrance, mais rien qui ressemblât à ce que nous avions éprouvé. Cependant nous fûmes bien aises quand nous mîmes le pied sur le plateau de la vaste plaine qu'on nomme Descht-è-Ardjoun, et d'autant plus que nous avions définitivement dit adieu aux kotels de Schyraz..

Descht-è-Ardjoun est situé à une assez grande hauteur, et couvert d'un véritable tapis de verdure, comme les pampas d'Amérique. Au mois de mars, cette étendue n'est que fleurs de toute espèce et de toute couleur. Malheureusement, une si jolie contrée est soumise à trois fléaux : les courses des Mamacenys, à peu près continuelles, qui rendent la culture de ce sol superbe très-difficile aux habitants, pouvant s'y maintenir à grand'-peine. Nous eûmes la révélation du genre de vie de ces paysans, en voyant de loin leurs villages fortifiés, garnis de tours, se fermer à notre approche. Les hommes, ne

sachant pas ce que nous étions, avaient fait rentrer en hâte femmes et enfants à l'aspect d'une cavalerie, et garnissaient leurs murailles.

Après les Mamacenys, et par rang d'importance comme inconvénient, viennent les lions. Les montagnes qui entourent Descht-è-Ardjoun recèlent ces terribles animaux en grand nombre, et sans cesse on les voit faire dans la plaine des apparitions qui ne laissent pas que d'être fort dommageables aux troupeaux et très-redoutées des hommes. On a donc eu tort de contester la réalité de la présence du lion dans le sud de la Perse. A la vérité, nous ne fûmes pas troublés par eux, bien qu'on nous eût annoncé leur visite comme possible pendant la nuit. Mais j'ai vu ensuite à Téhéran des lions que l'on appelait *lions de Schyraz*, et qui, incontestablement, étaient originaires du Fars. Ils ne sont pas d'une taille extrêmement élevée et n'ont pas de crinière, ce qui les rapproche un peu de la forme du tigre. Il est à remarquer, du reste, que le lion héraldique persan, celui des monuments antiques, est aussi sans crinière, et évidemment le même que le lion du Fars.

Enfin le troisième inconvénient, ce sont les serpents. Les herbages de Descht-è-Ardjoun, toujours entretenus dans leur fraîcheur par d'abondantes sources, en contiennent en grand nombre. A l'endroit où nous avons campé, on en prit et tua plusieurs, et c'est un hasard si nous n'en eûmes pas dans nos lits. Mais, précisément à cause de cette circonstance et de la connaissance particulière que j'ai pu faire avec ces reptiles par les soins du docteur polono-persan, je puis combattre avec conviction l'opinion répandue en Perse que ces serpents sont tous

venimeux. Ils m'ont paru, au contraire, et sauf quelques exceptions, de la nature la plus inoffensive. L'ami de M. Bosco en emporta quelques-uns qu'il destinait à figurer dans certaines plaisanteries et expériences de magie naturelle dont il ne me confia pas le secret. Du reste, il y a des serpents dans toute la Perse.

Nos tentes étaient dressées dans une situation délicieuse, au milieu de grandes herbes, sur le bord d'un cours d'eau limpide, près des ruines d'un moulin détruit par les Mamacenys. De grands et beaux arbres nous ombrageaient de toutes parts. Dans la campagne, erraient les mulets de notre tcharvadar, tous nos chevaux, et ils s'en donnaient à cœur joie, du savoureux pâturage que la fortune leur envoyait. On nous avait avertis qu'une lionne avec ses petits était installée à un quart de lieue de nous et venait se désaltérer à ce ruisseau; pourtant le jour naissant nous retrouva au grand complet, et, bien qu'un chien et un mulet eussent été mordus par les serpents, à ce qu'assuraient les commérages du camp, personne n'en mourut. Les Persans attribuèrent la bonne chance générale aux grands feux qu'ils avaient allumés et qui brillèrent toute la nuit, tenant en respect Mamacenys, lions et reptiles.

A partir de Descht-è-Ardjoun jusqu'à Kavy-Zényan, la contrée continue à être fort jolie, agreste, montueuse, accidentée, coupée de ruisseaux en beaucoup d'endroits, semée de beaux arbres et, en somme, très-pittoresque. Le lieu où nous nous établîmes n'était pas à dédaigner, bien qu'il n'y eût pas de village proprement dit aux environs. Un famille de paysans installée dans une tente noire entourée de quelques broussailles, et dont le bétail paraissait se composer d'un cheval et de quelques mou-

tons, cultivait aux alentours plusieurs champs de blé. Deux débris de caravansérail, l'un passant pour neuf, l'autre reconnu pour vieux, étaient encore assez bons pour les muletiers, grands philosophes en pareille matière. C'était d'ailleurs dans ces constructions qu'étaient établis les habitants du pays. Les hommes, le fusil sur le dos ou à la main, comme il sied à des gens qui ont eu affaire la veille ou qui auront affaire demain aux maraudeurs, étaient beaux et de bon air. Leur physionomie européenne se rapprochait du type de certaines provinces d'Espagne. Cette observation est vraie surtout pour les femmes, dont le nez était busqué et qui avaient de belles dents, quoique un peu longues, et des yeux noirs bien fendus. La figure était généralement ovale, ce qui n'est pas ordinaire chez les femmes persanes, et le teint blanc. Tout ce monde vigoureux, sain et bien portant, semblait prendre en grande patience la vie agitée que la Providence lui a faite. Du reste, bien que souvent engagés dans des batailles, ils n'en sont pas toutefois au point des habitants des provinces caspiennes, il y a peu d'années. En ce temps-là, deux personnes qui s'abordaient dans une rue d'Asterabad se demandaient : « Qu'y a-t-il de nouveau? — Rien, depuis deux heures en ça, répondait l'interrogé; les Turcomans sont allés déjeuner. » Et les deux interlocuteurs se félicitaient que cette idée fût venue aux Turcomans. C'est que, dans l'intervalle de leurs repas, ces derniers entraient chaque jour jusque dans Asterabad même, pillaient les maisons, y enlevaient les habitants pour les aller vendre à Kheyva. Les Mamacénys ne sont pas de cette force.

Le lendemain, après avoir marché sept heures, nous

vînmes descendre à Koschân. Nous n'étions plus qu'à une heure et demie de Schyraz et très-aisément nous aurions pu y entrer. Mais il fallait laisser au prince gouverneur le temps d'organiser la réception qu'il voulait faire au ministre. Cependant, bien que cette journée dût être employée dans la capitale du Fars à la solennité du lendemain, nous eûmes déjà un avant-goût des honneurs qu'on se proposait de rendre à la mission. Nous avions rencontré en route un prince indien, pensionné de la compagnie des Indes et vivant à Schyraz, qui était venu avec ses deux fils et une suite nombreuse, pour saluer le ministre. Ce personnage nous conduisit, en arrivant au camp, à une tente dont le tapis était couvert d'une véritable litière de feuilles de roses. De grands plateaux présentaient le plus fastueux étalage de fruits et de sucreries que j'eusse encore vu. Mais il fut reconnu prudent de s'abstenir de toucher aux uns et aux autres. Tout était détestable. Ce qui commença à nous prévenir défavorablement contre Schyraz, et chaque instant de cette journée augmenta nos préventions.

Depuis que nous avions quitté Bouschyr, jamais lieu de campement n'avait été plus mal choisi. Nous étions établis au milieu des terres labourées, près d'un hameau en ruine et qui étalait un luxe de guenilles à ravir en extase toute la peinture espagnole. Des femmes sordides et qui semblaient sortir d'une chaudière à sorcelleries nous regardaient du haut de leurs terrasses, c'est-à-dire de cinq à six pieds de haut. Les hommes avaient un air souffreteux que je n'avais jamais observé jusque-là. Les enfants à demi nus, avec des ventres ballonnés et des figures livides, respiraient la fièvre. Il était dur de passer une journée

dans un tel voisinage. Mais ce n'était malheureusement pas tout. La poussière nous aveuglait. Un vent très-fort en soulevait des tourbillons qui ne nous laissaient pas respirer. L'aspect général de la campagne couronnait ce premier plan. C'était une de ces grandes vallées qui partagent, comme un réseau à larges mailles, les plateaux de la Perse, et se succèdent en s'élevant toujours dans la direction du nord-est; bien qu'en général elles aient entre elles beaucoup de ressemblance, la disposition des crêtes qui les bordent et les contours des chaînes montagneuses leur donnent plus ou moins de beauté. La vallée de Schyraz est pitoyable. Les cimes n'ont pas de majesté, la campagne est morne et monotone, les jardins se présentent mal. Il est impossible de rien concevoir de plus maussade que les environs de Koschân, et nous aurions beaucoup souhaité que les convenances nous permissent de franchir le jour même la courte distance qui nous séparait de Schyraz. Mais comme il n'en pouvait pas être ainsi, il fallut se résigner jusqu'au lendemain qui, suivant la remarque consolante de tous les sages anciens et modernes, ne manqua pas d'arriver.

De bonne heure, nos gens et surtout ceux de Mirza Aly-Mohammed-Khan, surexcités par l'idée de rentrer chez eux, étaient sur pied et ne consentirent pas à ce que nous pussions réaliser le projet que nous avions conçu et arrêté de nous lever tard pour la première fois depuis Bouschyr. Ils firent tant de bruit et déployèrent un zèle si matinal et si obstiné à nous apporter le thé de meilleure heure que jamais, ils se montrèrent si décidés à enlever les tentes que, bon gré mal gré, il fallut en passer par ce qu'ils voulurent. Nous eûmes ainsi l'ennui

d'avoir sous les yeux jusqu'à midi le paysage que j'ai décrit plus haut, et d'être un temps interminable à attendre le signal du départ. Nous pûmes enfin nous mettre en marche.

Le trajet fut aussi ennuyeux que le premier aspect du pays nous l'avait fait pressentir, et ce fut une diversion doublement agréable lorsque nous aperçûmes de loin une troupe de cavaliers qui nous annonçait le commencement de l'Istakbal. Un frère du prince gouverneur de Schyraz venait, avant tous les autres fonctionnaires, saluer le ministre de la part de Son Altesse Royale. Peu après nous vîmes au loin de grandes lignes de cavalerie irrégulière; elles nous eurent bientôt rejoints, et en quelques minutes nous nous trouvâmes au centre de la foule et nous commençâmes à acquérir l'expérience de ce que c'est qu'un Istakbal persan, c'est-à-dire un des moments les plus difficiles d'un voyage en Asie. Tout le monde se pressait pour approcher autant que possible de la personne du ministre. C'est que plus on est près du grand personnage en l'honneur duquel l'Istakbal a lieu, plus on est en vue et, par conséquent, plus l'amour-propre doit être flatté. Un déluge de généraux, de colonels, d'officiers d'ordonnance, de magistrats de différents ordres, de domestiques, de simples ghoulams, se précipitaient sans mesure et sans ordre, chacun poussant en avant et montant l'un sur l'autre à qui mieux mieux. J'ai déjà dit que les chevaux persans ont des dispositions très-batailleuses. C'était donc une cohue de chevaux qui se mordaient, se débattaient, se dressaient, et naturellement les jambes des cavaliers couraient des risques infinis. J'imitai avec empressement l'exemple d'un de nos compagnons qui,

déjà familiarisé avec de telles situations, avait trouvé un moyen fort ingénieux pour en sortir sans encombre. C'était de faire ruer son cheval à chaque pas. Il se forma ainsi autour de nous un cercle qui nous permit d'arriver tout entiers à la résidence qu'on nous destinait.

Quand nous entrâmes dans Schyraz, on nous en prévint et c'était une précaution nécessaire; car cette ville célèbre s'annonce peu par elle-même. Grâce au tremblement de terre qui eut lieu il y a quelques années, Schyraz n'est plus guère qu'un nom. La presque totalité des édifices et des maisons a été renversée. Les murailles sont toutes au ras du sol, et pour passer dans les rues il faut escalader des monceaux de débris du haut desquels on plonge dans les cours. Tout cela est laid, poussiéreux et ennuyeux à voir. La population vaut la ville. Les Schyrazys ont en Perse la réputation d'être les plus grands coquins de l'empire. Tout me porte à croire qu'ils méritent ce renom. Ils ont du gamin de Paris l'insolence et l'amour de mal faire. On leur reconnaît aussi de l'esprit, mais c'est un esprit de jeu de mots et d'impertinence. Les Persans sont toujours empressés de médire de cette population et je m'unis volontiers à eux pour ce que j'en sais et pour ce que j'en ai vu. C'est le seul point de l'Iran où je n'aie pas la moindre envie de retourner.

CHAPITRE IX.

De Schyraz à Ispahan.

On nous avait conduit dans un palais charmant et qui faisait contraste, mais contraste frappant, avec ce que nous venions de voir. Après en avoir passé la porte, on entrait dans un vaste jardin planté de grands platanes et de bosquets de jasmins et de grenadiers. Au milieu, descendait, dans un canal construit de briques émaillées en bleu, un large ruisseau d'eau courante, bordé de deux plates-bandes de fleurs et de deux allées principales auxquelles venaient aboutir d'autres allées transversales plus petites. La perspective était terminée par une sorte de grand théâtre ouvert supporté par deux hautes colonnes peintes et dorées, abrité contre le soleil par un grand voile de toile blanche à dessins noirs. L'intérieur de la vaste salle était

orné d'un bassin d'albâtre sculpté d'une manière très-curieuse. Les murs, couverts de grandes peintures, d'arabesques encadrant les portraits en pied de tous les princes de la famille du roi Feth-Aly-Schah, arrière-grand-père du souverain actuellement régnant, étaient resplendissants. Derrière cet immense *talar*, ou salon, je dis immense, par sa largeur et sa hauteur, se montrait un autre jardin plus petit, au bout duquel on avait ménagé l'appartement intérieur, également orné de fresques et où l'on remarquait un plafond représentant les douzes signes du zodiaque. Toute cette architecture, qui est celle de la Perse et qui se retrouve partout, à mesure que l'on marche vers le centre, est fort gaie, très-noble et très-convenable au climat. Assurément, les éléments constitutifs appartiennent à la plus haute antiquité, mais dans les ornements et les détails se placent des appropriations plus rapprochées de nous. Ainsi l'on peut très-bien admettre que ce grand talar, porté par deux colonnes, immense, exhaussé sur un socle de cinq à six pieds de haut et s'ouvrant sur un vaste jardin, ait primitivement servi aux fêtes des monarques mèdes et des successeurs de Cyrus. Mais dans le treillage des petites fenêtres qui dominent certaines portes ouvertes sur les côtés, dans les dimensions exiguës de ces portes elles-mêmes, dans beaucoup de travaux de menuiserie et de sculpture en bois, dans les peintures enfin, on reconnaît sans peine l'influence du goût chinois apporté par les Mongols. Car, c'est une observation utile à faire et qui ne surprendra aucunement les personnes qui ont réfléchi quelquefois sur la façon dont on écrit l'histoire : les Mongols, constamment représentés comme des cavaliers laids, hideux, féroces, n'ayant

pour tout talent que l'art de couper les têtes avec assez de propreté et de brûler les villes dans le moins de temps possible, étaient, quant aux chefs du moins, des hommes de belle taille, au teint frais et vermeil, blonds et de bonne humeur, et ce qu'ils ont fondé dans toute la Perse de beaux monuments, ce qu'ils ont créé de mosquées et de palais, ce qu'ils ont fait écrire de livres et gravé de pierres précieuses est incalculable. Ils ont laissé dans l'Inde exactement les mêmes choses. Mais le pli est pris, toutes les protestations du monde n'y feraient rien, et les Mongols resteront, comme les Vandales et avec aussi peu de droits, ces monstres sanguinaires sur le compte desquels tout écrivain sensible croit et croira toujours devoir composer des phrases.

Nous nous trouvions bien dans notre demeure qui, véritablement, faisait oublier Schyraz, et nous n'avions pas la moindre envie d'en voir plus de cette ville que nous n'en avions aperçu déjà. Cependant, nous devions de toute rigueur aller saluer le prince Thamas-Mirza, et c'est ce que nous fîmes le lendemain de notre arrivée. Le trajet de notre jardin au palais ne nous donna pas lieu de changer nos premières impressions sur le peuple. La foule qui se pressait sur nos pas avait le même aspect insolent et tapageur que la veille, bien que rien de personnel à nous ne parût allumer sa verve. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la population de Schyraz a une célébrité dans toute l'Asie. Nos ferrachs, pour qu'on nous fît place, disaient des injures et en recevaient, et usaient libéralement de leurs bâtons, aux grands éclats de rire de tous ceux qui n'étaient pas atteints. Schyrazys eux-mêmes, ils prenaient si bien plaisir à ce jeu qu'ils le poussaient plus loin que

de raison. Ainsi ils s'offusquèrent de ce que des bandes de femmes installées sur les terrasses se communiquassent leurs observations avec une volubilité et une abondance de cris et de rires qui les faisaient ressembler à une volée de moineaux. Les ferrachs, faisant ce que je n'ai jamais vu depuis en Perse, ramassaient des pierres et les lançaient à pleines mains sur tous ces voiles bleus, qui s'en garantissaient tant bien que mal, s'enfuyaient et revenaient.

Le palais était beau relativement au reste de la ville, c'est-à-dire qu'il était à peu près debout, du moins quant à la partie qu'on en voyait. Pour le reste, je ne répondrais de rien. Nous traversâmes un jardin et on nous conduisit dans un talar tout en glaces, garni de fauteuils à notre usage et orné, entre les colonnes, d'une profusion de vases de fleurs. C'était élégant et joli. Le prince entra en même temps que nous et, quand chacun fut assis, les kalians, les sorbets, le café et le thé commencèrent leur va-et-vient ordinaire. Puis la conversation s'établit par des politesses fort grandes et se soutint par des questions de Son Altesse Royale sur l'Europe. Celle de nos sciences qui intéresse davantage les orientaux, c'est la géographie. Aussi en parlent-ils volontiers et, naturellement, non sans commettre des méprises qui nous paraissent singulières, à nous qui savons ces choses-là. Ainsi, Thamas-Mirza n'était pas très-sûr du nom de la mer qui sépare la France de l'Espagne et s'intéressait vivement à la construction d'un chemin de fer entre Marseille et l'Algérie. Mais si nous réfléchissons au très-petit nombre de savants européens qui connaissent la position exacte de Mesched et de Kerbela, ce que le dernier mendiant persan sait à mer-

veille, nous comprendrons qu'un homme du monde en Asie soit médiocrement habile sur ce qui nous concerne. Après la géographie, il fut question de Napoléon Ier, le héros favori des asiatiques, et héros tellement apprécié qu'il n'existe guère de prince entre la Méditerranée et la mer de Chine qui ne se le propose, in petto, pour modèle. Cependant, ce qu'ils savent de son histoire est, en général, très-limité. Ils recherchent avec passion les portraits du conquérant, et la plupart des maisons bien tenues ont trouvé le moyen de s'en procurer quelque exemplaire ou du moins un de ces tableaux de bataille, fortement enluminés, que la rue Saint-Jacques prodigue au monde entier. Quant à une histoire positive, les Anglais se sont chargés de faire traduire l'ouvrage de sir Walter Scott. On aurait pu choisir mieux; mais les Persans, avec leur esprit inquisitif et méfiant, voyant que tout ne répondait pas, dans le livre qu'on leur offrait, à l'idée qu'ils se sont faite du héros, ont supposé que l'édition anglaise n'était peut-être pas impartiale et souhaitent vivement en avoir une autre. Ils sont occupés, en ce moment, à traduire M. de Norvins. Je ne pense pas cependant qu'ils s'en tiennent là et, dans quelques années, ils auront certainement résumé leurs impressions et coordonné les faits de telle manière qu'il en sortira quelque petit livret du genre de ceux qui couvrent déjà la Perse, et où le personnage de Napoléon, en grandeur, en puissance, en génie surhumain, sera devenu précisément le contraire le plus exagéré de ce que les *Lettres de Paul* ont prétendu le faire. Toute la conversation de Thamas-Mirza tournait à démontrer cette vérité.

Le lendemain le prince envoya des fruits au ministre

en le faisant prier d'en manger à une heure qu'il indiquait, parce qu'à la même heure il en mangerait lui-même. Il ne se pouvait rien de plus aimable. En même temps, il nous faisait inviter à venir le jour suivant prendre une collation dans un jardin situé à environ un quart de lieue du nôtre. Nous devions nous y rendre à la manière accoutumée, à cheval, accompagnés de nos gens. Mais le prince eut soin de me faire dire que ma famille pourrait passer par une autre route et qu'il avait fait publier dans la ville une défense à qui que ce fût de se trouver sur ce chemin de telle heure à telle heure, sous des peines sévères. Nous tombâmes d'accord que c'était de cette façon, et non autrement, que la princesse de la Chine se promenait dans les rues de la capitale du roi son père. Mais à chaque pas que l'on fait en Asie, on comprend mieux que le livre le plus vrai, le plus exact, le plus complet sur les royaumes de cette partie du monde, ce sont les Mille et une Nuits, et on ne fera jamais rien qui en approche.

Nous fûmes très-exacts à arriver à l'heure qui nous avait été indiquée, et nous trouvâmes au bas d'un jardin un tapis étendu sous des arbres et des fauteuils préparés pour une assez nombreuse assistance; des vases remplis de fleurs étaient disposés avec goût. Ce lieu ressemblait à ces vergers d'Italie, dans lesquels il entre beaucoup plus de pierres que de végétaux et de constructions que d'arbres. Une suite de terrasses s'élevaient les unes au-dessus des autres, depuis le niveau du sol jusqu'au pied du palais, qui le dominait de son double étage. Chaque terrasse était terminée par des massifs de fleurs, et présentait une ligne de jets d'eau,

dont les ondes devaient faire cascade et atteindre ainsi le pied de la pyramide. Par malheur, l'eau n'était pas abondante. Il y avait parmi les ordonnateurs de la fête des esprits ingénieux, et voici le parti auquel ils s'arrêtèrent pour se tirer d'intrigue. Aussitôt que toute la compagnie eut pris place, un jet d'eau s'élança, remplit sa fonction pendant deux ou trois secondes, et, tandis qu'il s'en acquittait au mieux, un homme posté à cet effet se précipita sur lui et le boucha avec un tampon de linge. Aussitôt le jet d'eau d'à côté entra en danse. Mais avec la même promptitude, quand il eut rendu bien manifeste ce qu'il était capable de faire à l'occasion, un autre employé lui ferma la bouche, et ce fut au tour de son voisin de se montrer. De proche en proche, la scène s'anima, et, comme il pouvait y en avoir une centaine environ distribués sur toutes les terrasses, on voyait d'en bas vingt agents hydrauliques, courant comme des furieux, criant comme des aigles, ôtant et remettant des tampons, et l'eau coulant avec la meilleure volonté du monde, mais avec une égale parcimonie.

Nous fûmes tout à fait charmés de cette scène à laquelle rien ne nous avait préparés et qui nous parut bien autrement intéressante que n'auraient pu l'être les plus beaux effets de mécanique. Son Altesse Royale jouissait de notre satisfaction et l'eût indéfiniment prolongée, si le ministre n'eût jugé que les braves gens qui se démenaient en haut et qu'on voyait ruisseler de sueur avaient besoin de repos. Il indiqua en conséquence qu'on pouvait, sans inconvénients, passer à d'autres plaisirs. Nous fûmes alors invités à monter au palais, et nous trouvâmes dans un joli salon, d'où l'on découvrait la ville de Schyraz et la

contrée environnante, une table chargée de toutes sortes de friandises auxquelles le prince nous invita avec une grâce infinie, à faire honneur. Sans doute pour établir une sorte d'harmonie entre les différents passe-temps de la journée, on avait disposé au milieu d'une salade un ingénieux mécanisme, représentant encore un jet d'eau de quelques de pouces de hauteur. Nous rendîmes justice à cette répétition du motif principal de la solennité. Malheureusement, il n'y avait que nous qui pussions manger, car nous étions en Ramazan, et Thamas-Mirza, prince fort religieux, tenait à se priver de toute nourriture jusqu'au coucher du soleil. Naturellement son frère, son fils, ses principaux officiers faisaient comme lui. Il nous témoigna un regret poli de cette abstinence forcée et plusieurs fois se tourna vers le disque du soleil éclatant de toute sa splendeur, à une distance encore fort raisonnable du bord de l'horizon. Il disait alors à son entourage, avec un accent plaintif : « Le soleil n'est-il pas couché ? — bèleh, bèleh, sans doute, sans doute, il l'est, » répondaient les courtisans d'une voix unanime et avec l'accent de la plus profonde conviction. Cependant Thamas-Mirza ne se laissa pas persuader et se contint. Il voulut se dédommager en renouvelant ses questions sur l'Europe et sur Paris en particulier, mais cette fois la géographie non plus que la politique ne firent les frais de la conversation. Il nous avoua qu'il avait entendu raconter de notre pays des choses qui lui semblaient du dernier merveilleux, et tellement extraordinaires qu'il n'y pouvait croire : « Par exemple, nous dit-il, est-il réellement bien vrai que l'on voit chez vous des puces attelées à des chariots et faisant l'exercice ? » Quand on lui eut certi-

fié le fait, il déclara que les Européens étaient certainement une race industrieuse, et tous les assistants appuyèrent ce jugement favorable.

Malgré l'hospitalité du prince et le charme de notre installation, nous ne laissions pas que d'avoir une forte envie de nous en aller. J'ai dit combien peu Schyraz est séduisant à l'abord. La fréquentation ne nous l'avait pas rendu plus aimable. A mesure que nous avions mieux vu ses rues et ses monuments, nous avions trop constaté la prépondérance excessive des décombres. Le bazar seul n'est ni laid, ni insignifiant. Il a été construit au dernier siècle, ce qui n'est pas une ancienneté très-remarquable; mais il a été bien construit et, ce qui est plus digne de mémoire, par un grand prince. Aussi porte-t-il encore le nom de bazar du Wékyl. Kérym-khan, son fondateur, issu de la tribu des Zendys, eut le malheur de venir à une époque d'anarchie épouvantable, que ses forces ne furent pas suffisantes pour maîtriser. Mais du moins il fit tout ce qu'il put et toucha même les limites de l'impossible. Sous le titre d'administrateur de l'empire, *Wékyl*, car il ne lui fut pas permis de se consolider assez pour acquérir le titre de roi, il fut un moment le maître de la Perse et il en profita pour réorganiser ce malheureux pays, construire des monuments utiles et ranimer le commerce et l'industrie. Lorsque son compétiteur, l'eunuque Aga-Mohammed-Khan, Kadjar, chef de la dynastie actuelle, l'eut vaincu, pris et tué avec tous ses parents, le mérite de cette victime illustre était si reconnu dans tout l'empire, que son vainqueur ne chercha pas à le nier, et montrant à ses hommes son neveu, alors en bas âge et qui devait être Feth-Aly-Schah, il

laissa tomber ces paroles qui, dans leur genre, valent la plus belle oraison funèbre : « Quel sang il me faut verser pour que cet enfant règne un jour! »

A côté du bazar du Wékyl, on nous indiqua une maison dont les habitants nous parurent aussi dignes d'attention pour le moins que le bazar même. C'était un ménage européen et le seul qui se trouvât à Schyraz. Il avait pour chef un suédois, M. F..., venu de Stockholm à pied jusqu'à Téhéran, à travers l'Europe et la Turquie. Le gouvernement persan lui avait proposé de l'envoyer dans le Fars comme médecin en chef de la province. Bien qu'on lui eût dit la vérité des choses en lui désignant Schyraz comme une résidence peu agréable et, à l'occasion, dangereuse, il avait accepté les fonctions qu'on lui offrait. Sa qualité officielle ne l'empêcha pas d'avoir à traverser bien des peines. Une nuit, entre autres, qu'il dormait sur la terrasse de sa maison, il entendit un grand bruit, et se relevant, s'aperçut qu'on lançait sur lui, d'une maison voisine, d'énormes pierres.

Il porta plainte aux autorités supérieures, qui, prenant l'affaire à cœur, lui promirent de faire immédiatement une enquête. Quelques jours après on lui en communiqua le résultat. Toutes choses bien examinées et les voisins entendus, on avait dû se convaincre que l'auteur du tapage nocturne n'était autre que le diable en personne. Par conséquent, on ne doutait pas que M. F.... ne fût trop éclairé et trop juste pour retirer sa plainte, car il était évident que le gouverneur de Schyraz, tout prince du sang et oncle du roi qu'il se trouvait, n'était pas armé d'un pouvoir suffisant pour agir contre le coupable. M. F.... en convint en tant que ce coupable serait d'un rang aussi

élevé qu'on voulait bien le dire, mais il avoua que des doutes graves s'élevaient dans son esprit, et que si l'on continuait à le lapider, il verrait lui-même s'il n'y aurait pas d'autre moyen à opposer au mal qu'une patience qui, en définitive, le conduirait certainement à être assommé un jour où l'autre.

L'occasion de montrer son talent d'exorciste ne tarda pas à se présenter, car le soir même du jour qui avait vu le jugement, une grêle de pierres tomba sur sa terrasse; le docteur s'était caché, et s'élançant de sa retraite, il saisit au collet non pas le diable, mais un moullah qui en faisait le personnage. Malgré les cris et les menaces de l'ennemi, il le mit sous clefs, et aussitôt que le soleil parut, le fusil d'une main et son captif de l'autre, il se présenta devant l'autorité suprême, sans se soucier des étonnements et des vociférations de la populace qui le suivait à travers les rues, tenue en respect, il est vrai, par la vue du fusil. Ce fut ainsi qu'il se trouva avéré que Satan n'avait pas d'antipathie particulière pour le docteur F..., et, après que le moullah eut promis de chercher un moyen plus doux de convertir les infidèles, on le relâcha et le docteur rentra chez lui. Il eut bien encore d'autres aventures; mais tout docteur qu'il est, il y prend un certain plaisir; il aime Schyraz et s'y trouve à son gré. Les difficultés que lui crée le caractère des Schyrazy ne l'étonnent pas et elles ne lui donnent pas encore assez d'émotions à ce qu'il paraît, car il prend part à toutes les expéditions, guerres et batailles qui se passent dans la circonscription de l'armée du Fars, et à la prise de Bender-Abbassy il s'est couvert de gloire, non-seulement comme officier de cavalerie légère, mais encore

comme tacticien et même comme ingénieur. Enfin, en toutes circonstances martiales, le docteur F.... est dans le sud de la Perse un homme indispensable au conseil comme sur le champ de bataille, et qui plus est, c'est un homme plein de cœur, d'honneur, de désintéressement. Aussi est-ce passer d'un extrême à l'autre que de parler après lui d'un notable habitant de Schyraz, qu'il faut cependant citer aussi pour ses singularités d'un genre très-différent. Celui-là est un Persan.

Hadjy-Gavvam jouit dans tout l'empire d'une réputation colossale, et est reconnu unanimement pour le plus illustre malandrin qui soit à cette heure dans toutes les régions de l'obéissance du Schah. Sa position est considérable et sa puissance incontestée. Il est le chef officiel de toute la populace de Schyraz. Il ne se commet pas un vol sur lequel il ne prélève un droit; il ne s'en médite pas un de quelque importance sans qu'il ait été consulté sur l'exécution. Bien qu'il ait trempé assurément dans quelques meurtres, ce n'est pas en somme un homme sanguinaire, et, au choix, il préfère les moyens doux. Par exemple, il possède une rare et curieuse collection, c'est celle de tous les cachets des personnages ayant, dans la province, un rang ou une fortune quelconque. Quand il a besoin d'argent ou qu'il veut mettre quelqu'un dans l'embarras, soit pour en tirer vengeance, soit pour l'avoir à sa discrétion, il fabrique des lettres de change, des documents politiques, des actes de vente, enfin la pièce qu'il lui faut, et y appose le cachet de l'homme qu'il veut rendre responsable. Comme toute action poursuivie en justice par Hadjy Gavvam rencontre nécessairement des juges dévoués à ses intérêts, on conçoit que

personne ne se soucie de lutter contre un tel antagoniste, et au lieu de s'amuser à discuter de la valeur de la pièce, les gens sages préfèrent chercher un moyen de transaction. Après tout, Hadjy Gavvam n'est pas un monstre; il est obligeant, il est même facétieux, et il arrive le plus ordinairement qu'après quelques débats il consent à vous remettre votre obligation de cent tomans pour cinquante, ou bien une pièce où vous avez eu l'imprudence de méditer la haute trahison, pour une somme telle que vous pouvez la payer sans trop vous nuire. Il y aurait injustice à oublier que ce vertueux personnage est puissamment aidé dans sa politique par sa femme, Hadjy-Byby, non moins célèbre que lui-même. Ce qui est curieux, c'est que par la grâce de ses manières, par sa politesse exquise, par son enjouement et son désir d'être agréable, Hadjy Gavvam s'est fait beaucoup d'amis. Il a été souvent suspect au gouvernement et non sans de fortes apparences; il rend l'administration de Schyraz à peu près impossible par la forte organisation qu'il a su donner à la canaille et l'omnipotence qu'il exerce sur elle; par conséquent, il a, dans sa longue carrière, couru d'assez graves dangers; mais enfin, ce respectable vieillard traverse toutes les crises, et arrivera à l'âge le plus avancé sans avoir renoncé à une seule de ses habitudes. Une institution assez précieuse vient probablement de lui : c'est la fabrication de la fausse monnaie sur une très-grande échelle, parmi les tribus nomades qui avoisinent Schyraz. Il en résulte que dans tout le Fars, toute pièce d'or ou d'argent est suspecte. Ainsi, Hadjy Gavvam peut passer pour un de ces génies remuants, qui exercent une grande influence sur les destinées de leurs contemporains.

Nous restâmes trois jours à Schyraz, toujours aussi empressés de nous en aller qu'on peut l'être de sortir d'une caverne; mais c'était d'une difficulté extrême. Les raisons et, à défaut de raisons, les prétextes se multipliaient pour faire prolonger notre séjour. Je crois qu'un des motifs sérieux était l'argent que nous dépensions et celui que nous faisions dépenser au gouvernement persan. Il y avait autour de nous quelques personnes qui ne dédaignaient pas de prendre de l'un et de l'autre autant que possible. Mais le ministre, pressé d'arriver à Téhéran, insista tellement qu'à la fin le départ fut décidé pour le lendemain. On devait aller coucher à une heure de la ville. Dès l'aurore, nos chevaux étaient prêts; nous attendîmes les mulets, les tentes, les bagages, jusqu'à trois heures. Il fut alors arrêté qu'on se bornerait à aller jusqu'à une demi-lieue, et bref on coucha à l'angle de notre propre jardin, mais en dehors : c'était déjà gagner quelque chose. Cette circonstance me valut l'honneur de faire connaissance avec le fameux ruisseau de Roknabad, si célébré par Hafyz et les poëtes de Schyraz. J'y entrai jusqu'à la cheville, et cette onde poétique ne m'apparut que sous l'aspect d'un trou bourbeux.

Heureusement, le lendemain nous étions partis pour tout de bon et nous allâmes coucher à Zergoun. Peut-être étions-nous encore sous l'impression de l'ennui que nous avait causé Schyraz, car la route ne nous présenta rien de plus agréable que l'idée de nous éloigner. Le seul incident mémorable de la journée fut l'arrivée tardive d'un colonel en bonnet de nuit et en robe de chambre, qui avait eu l'extrême politesse de vouloir nous faire ses adieux, et qui, prévenu trop tard ou trop tôt, n'avait eu que le temps

de se jeter sur son cheval dans cet équipage et de nous rejoindre. En s'excusant de ce que son costume pouvait avoir d'irrégulier, il fit remarquer qu'il avait pris soin de prendre ses épaulettes et, en effet, son domestique les tenait en l'air dans une boîte, ce que nous déclarâmes suffisant.

Des rochers, des terrains stériles, mais sans caractère, et plusieurs mauvais passages furent les seules distractions. Les Ghoulams de notre nouveau Mehmandar, étant des Turcs d'Hamadan, n'avaient plus la beauté ni la grande tournure des cavaliers Mamacénys et Khorassanys dont nous avions été escortés depuis Bouschyr. Ils étaient petits, sauvages et déguenillés, et d'une façon beaucoup plus commune. Notre camp, placé au sortir du village, sur le bord d'un champ de blé, ne fut pas non plus très-attrayant. Je ne vis de notable que plusieurs vols de hérons blancs qui traversaient le ciel.

C'était un bon présage pour la journée du lendemain, et ce fut, en effet, une des plus belles et des plus intéressantes qui puissent compter dans une vie de voyageur. Nous devions nous arrêter à Persépolis. Dès que nous eûmes quitté Zergoun, le pays prit un aspect plus digne du but auquel nous allions atteindre. Après avoir traversé une jolie plaine, nous arrivâmes à une rivière bordée de roseaux et de buissons, une vraie rivière, assez large, coulant avec calme et non pas comme un torrent qui va cesser tout à l'heure. Nous la passâmes sur un pont en dos d'âne, un kotel, dans son espèce, et tout à fait propre à casser les jambes des chevaux, mais pittoresque comme le sont presque immanquablement, en Asie et en Europe, tous ces ponts étroits et allongés dont l'arche médiale

s'élève comme une porte de cathédrale et dont le tablier semble plié en deux. De l'autre côté du pont, nous nous trouvâmes dans la plaine de Mezdascht, fameuse autrefois, et encore aujourd'hui vantée pour sa fertilité. En effet, elle était au loin verdoyante de cultures, d'une immense étendue dans tous les sens; elle montrait ses villages, ses champs, ses blés voisins de la maturité, les canaux nombreux d'irrigation qui la couvrent dans tous les sens, et dont malheureusement un grand nombre est aujourd'hui ruiné et comblé. Autour de cette arène magnifique, de nobles montagnes, aux sommets escarpés, comme ceux que, dans ses tableaux, affectionne Le Poussin, ressemblaient à des géants endormis. Çà et là, on apercevait quelques groupes de tentes noires appartenant à des nomades.

Ce n'était pas avec indifférence que je me sentais proche de Persépolis, et du plus loin que s'était montrée la montagne sur le flanc de laquelle je savais que se trouvaient les ruines, je m'étais efforcé de les découvrir. Mais de la route, c'est une tâche impossible, vu les nombreux détours que l'on doit faire pour franchir les canaux, et on ne voit les palais Achéménides qu'environ une demi-heure ou vingt minutes avant que d'y arriver. Enfin je les contemplai.

Les tentes étaient dressées dans la plaine, à deux minutes du grand escalier que dominent ces colonnes de hauteur prodigieuse qui ont valu aux ruines le nom moderne de *Tchehel-Mynar* ou *les Quarante Colonnes*. On est d'abord frappé de l'air jeune et de la fraîcheur de la vaste terrasse construite en blocs irréguliers taillés à la règle de plomb et s'encastrant les uns dans les autres avec

une précision et une netteté que les siècles n'ont pas troublées. Et non-seulement les siècles, non-seulement la destruction de la plus grande partie des édifices que portait cette terrasse, et leur écroulement, n'ont pas ébranlé cette cohésion merveilleuse, mais les tremblements de terre eux-mêmes y ont perdu leur puissance, et l'on jurerait que l'ouvrage a été terminé hier.

L'escalier, d'une largeur convenable, pour ne pas sembler mesquin en face de cette plaine, de cette montagne, de ce ciel immense, se sépare en une double rampe et se rejoint sur l'esplanade. La pente en est telle que sans difficulté on la gravit à cheval. Une fois sur le plateau, l'œil aperçoit d'abord le vaste espace où se dressent les colonnes et qui, sans doute, était un immense talar où les Grands Rois recevaient les hommages des rois, des princes, des chefs, des peuples sujets ou vassaux, et accueillaient les présents et les tributs. Derrière est un emplacement, et à l'entour, différents corps de logis plus ou moins ruinés, mais encore chargés de sculptures et de bas-reliefs, d'inscriptions et d'ornements, indiquent le développement des principales parties de ce palais jadis si majestueux.

La description en a été faite souvent, et je ne la recommencerai pas. Seulement, je m'arrêterai à deux points qui me paraissent avoir été mal expliqués par quelques voyageurs. Le premier concerne ces grottes creusées dans le flanc de la montagne et dont la principale est ornée d'une façade taillée sur la pierre vive, représentant des colonnes de demi-relief et des personnages placés de profil. On a prétendu que ces excavations étaient des tombeaux et que c'était là que les descendants de Darius se faisaient dépo-

ser après leur mort. Il est impossible d'admettre cette supposition. La religion de Zoroastre ne permettait pas l'inhumation des cadavres et eût considéré leur dépôt dans une caverne comme un sacrilége. Il fallait qu'ils fussent en plein air. Ensuite, pour les mêmes raisons dogmatiques, on n'aurait pu établir les sépultures royales si près de la résidence des vivants sans exposer ces derniers à des souillures. Enfin, l'examen le plus superficiel suffit pour faire reconnaître la véritable destination des grottes dont je parle et, en particulier, de celle qui se distingue de toutes les autres par le soin avec lequel elle a été ornée. Ce sont des fontaines.

Aujourd'hui le limon a tellement envahi le souterrain qu'on ne peut y entrer qu'en rampant, et, une fois dedans, on ne saurait s'y tenir debout. On se trouve dans un espace de sept à huit pieds de long sur à peu près autant de large, où la roche va s'abaissant dans le fond et ne porte, tant s'en faut, aucune trace de ce travail soigné que les anciens prodiguaïent à l'intérieur de leurs sépultures. L'eau suinte goutte à goutte à travers l'argile que, depuis des siècles, elle a accumulée ; mais les gens du pays m'assurèrent que, dans l'hiver, la source jaillit beaucoup plus abondamment. La preuve que leur rapport est exact, c'est que, précisément devant l'entrée, fleurissait un groupe d'énormes grenadiers, et tout autour s'épanouissaient de grandes herbes, apparition remarquable sur cette pente partout au loin stérile. Puis, au-dessous des grenadiers, au bord de la terrasse qu'il faut escalader pour parvenir à cet endroit, on aperçoit taillée dans la pierre une rigole fort large, propre à livrer passage à une nappe d'eau assez épaisse. On continue et l'on suit la trace

de l'eau, qui tourne vers l'est et mène jusqu'à des conduits ménagés dans la roche vive avec un soin extrême. On arrive à un réservoir carré d'assez grande dimension et presque intact; de là, on descend vers le sud, toujours le long des conduits, et on est amené jusque dans l'ensemble des ruines qu'on appelle le Petit-Palais, où se trouvent des restes de puisards recouverts de dalles. Il est donc impossible de se méprendre sur la destination des grottes de la montagne. Ce qui peut achever d'ailleurs de prouver qu'à Persépolis il n'existait rien qui ne fût parfaitement conforme aux prescriptions des mages, c'est qu'on sait où sont les tombes royales. A une petite heure environ, au milieu d'autres montagnes, on les avait pratiquées, suivant les rites, dans une muraille de rochers à une assez grande élévation, et elles consistent en chambres funéraires tout ouvertes, où l'air, le jour, la lumière et les oiseaux peuvent pénétrer à leur aise. C'est là que les sarcophages étaient placés, de façon à ce que la terre ne fût pas souillée du contact d'un mort.

L'autre opinion contre laquelle je veux dire quelques mots, c'est celle qui attribue à Alexandre la destruction de Persépolis. Nulle part on n'aperçoit les traces d'un incendie, et partant, il est difficile que le palais se soit écroulé, comme on le veut généralement, par l'effet des flammes que le Macédonien aurait allumées lui-même de sa main conquérante, soit, comme le veulent les uns, pour plaire à une courtisane, soit, comme le disent les autres, pour venger les dieux de la Grèce jadis brûlés dans leurs temples par Xerxès. Outre qu'on ne voit aucun vestige d'incendie, on sait d'une manière certaine que longtemps après Alexandre, longtemps après les Séleucides, après les

Parthes encore, sous les rois Sassanides, Persépolis existait. J'ai moi-même acquis sur les lieux une pierre gravée qui venait d'y être trouvée, et qui appartient à cette dernière dynastie. Ensuite, il est certain que, sous les premiers souverains musulmans, il y avait encore un palais à Persépolis. En général, il faut se défier beaucoup de ces grandes destructions opérées en quelques heures par certains personnages illustres. Aujourd'hui personne ne croit plus qu'Omar ait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie. Assurément ce n'est pas la bonne volonté qui manque aux hommes grands ou petits pour faire le mal; mais, par bonheur, leur puissance est le plus souvent moins absolue qu'on ne la suppose; des circonstances dont on ne se rend plus compte à distance, se réunissent de façon à la paralyser, et, à défaut de force matérielle, les murailles célèbres ou les livres précieux ont leur prestige qui les protégent.

Nous ne restâmes que deux jours à Persépolis. Nous aurions pu en passer là quinze et davantage, sans ennui, en nous bornant à regarder. Mais si l'on voulait recommencer des fouilles qui n'ont été qu'ébauchées, il faudrait séjourner pendant un temps illimité, et d'autant plus que tous les environs sont pleins de débris intéressants bons à étudier, et que la plaine qui s'étend aux alentours immédiats du palais est remplie de tumulus où l'on pourrait faire des découvertes précieuses. Ce n'était pas à proprement parler une résidence isolée des Grands Rois, c'était aussi une de leurs capitales, et les maisons innombrables d'une vaste cité s'étendaient partout à l'entour. On trouverait là, je n'en doute pas, des trésors pour l'observation scientifique. Il faudrait beaucoup de temps

et beaucoup d'argent. Les Persans ont conservé une tradition assez originale sur la grandeur de Persépolis. Schyraz, disent-ils, n'était pas autre chose que les cuisines du palais. On leur objecte que, dans ce cas, les Grands Rois étaient réduits à manger froid tout ce qu'on leur servait. Ils répondent que non, et que c'est précisément en ceci qu'éclatait la magnificence des monarques. Leurs serviteurs étaient si nombreux et si bien dressés, qu'à l'heure des repas ils formaient une chaîne de la cuisine à la salle des festins, et les mets, passant de mains en mains, arrivaient en un clin d'œil, et tels qu'on pouvait les souhaiter.

Nos ghoulams, qui ne s'occupaient pas de Persépolis, trouvaient, de leur côté, un plaisir infini à contempler les troupeaux paissant aux alentours, et de la contemplation au désir de posséder au moins un de ces moutons si fort admirés, il n'y avait pas loin. Un paysan vint se plaindre que le pas avait été franchi, et qu'une de ses bêtes était dans le camp. Le ministre en donna avis au Mehmandar, qui aussitôt fit comparaître devant lui l'accusateur et l'accusé, et après une instruction rapide démêla la vérité, fit restituer le mouton et battre le voleur. Les gens du pays, voyant qu'Aly-Khan était si grand justicier, s'empressèrent de lui apprendre que l'emprunt du mouton était sans conséquence en comparaison de ce qu'avait fait un autre de ses hommes. Celui-là était fièrement entré dans une maison et en avait emporté le tapis, non sans distribuer au propriétaire et à sa famille, qui jetaient les hauts cris, une assez notable quantité de gourmades en manière de consolations.

Aly-Khan interrogea ce nouveau maraudeur. Celui-ci

essaya d'un peu d'éloquence pour se blanchir, mais son chef lui coupa brusquement la parole et le fit mettre immédiatement au felekèh. Le felekèh est un bâton assez gros, où l'on attache les jambes du condamné, puis on met l'homme sur le dos et les exécuteurs appliquent alors commodément avec des baguettes, sur la plante des pieds, le nombre de coups ordonné par le juge. Comme Aly-Khan voulait que les camarades chargés du châtiment du ghoulam ne se permissent pas de frapper sur le bois, ce qui arrive ordinairement quand le délinquant fait un cadeau, il assista lui-même à l'exécution, en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il donna le signal. Un ou deux coups tombèrent d'une manière qui ne le satisfit pas. Aussitôt se retournant vers son mandataire infidèle, il lui appliqua un soufflet d'une telle force, qu'il en faillit lui-même perdre l'équilibre. Mais, à dater de ce moment, la cérémonie s'acheva à sa satisfaction. Le patient, qui avait jeté des cris à fendre l'âme, baisa la main de son chef quand tout fut fini. Ordinairement, on remercie celui qui a châtié, comme vous ayant donné une véritable marque d'intérêt. Un ferrach emporta le ghoulam sur son dos, et je le vis quelques instants après, causant avec ses camarades de l'air le plus calme du monde. Le lendemain il était à cheval avec les autres, et extérieurement il n'y paraissait plus. Cependant la leçon avait été bonne, car à dater de ce jour nous n'entendîmes plus parler de maraudeurs. Nos gens avaient été subitement convertis, et les villageois purent dormir tranquilles sur notre passage.

Autour de Persépolis, nous vîmes des nomades de race turque. Les paysans de certains villages, Schemsabad par

exemple, montraient encore la belle physionomie achéménide. Je dois dire, du reste, qu'on aurait tort de croire que les bas-reliefs de Persépolis ne reproduisent que ce seul type. Ils présentent, au contraire, une assez grande variété de physionomies, et tout indique que, dès cette époque, la population de la Perside, la province de Fars actuelle, était loin d'être homogène. Ce que j'appelle le type achéménide, parce qu'il est surtout frappant dans les têtes des rois et des prêtres, se rapproche beaucoup du type assyrien, et révèle de toute évidence une race métisse fortement sémitisée.

De Persépolis, nous allâmes par une marche de six heures à Gavvamabad. Le chemin était assez bon et presque constamment nous marchâmes sur le gazon, dans une succession de vallées d'un aspect agréable, bien que tout à fait dénuées d'arbres. Nous vîmes de beaux restes sassanides. Nous n'étions pas loin de Nakhsch-è-Roustem, mais je ne pus y aller. Une caravane officielle ne voyage pas toujours avec les mêmes avantages de liberté que des touristes. A Gavvamabad, nous nous trouvâmes campés sur le bord d'un champ de blé, dans une assez jolie prairie et devant la porte d'un village pauvre. Pour bien dire, les huttes en étaient misérables; on se serait cru près de l'Irlande ou du Maine. Cependant, la population se distinguait de celle de ces deux contrées par cet air de bonne santé et de bonne humeur que je ne me suis jamais lassé d'admirer chez les Persans. Il est impossible de croire quand on les contemple que ces gens-là soient malheureux ou méchants, et en effet ils ne sont ni l'un ni l'autre. Le type était très-effacé; cependant j'aperçus plusieurs vieilles femmes admirables comme grotesques,

et je fis, à ma grande joie, la conversation avec plusieurs d'entre elles. Elles m'avouèrent que les Européens leur semblaient le jeu de la nature le plus extraordinaire qu'elles eussent pu jamais s'imaginer. Nos costumes surtout leur paraissaient avoir atteint les dernières limites de l'extravagance.

De Gavvamabad à Mourghab, il y a sept heures de marche. Nous les fîmes d'autant plus lestement que la route est d'un intérêt extrême. Des montagnes admirables, de beaux cours d'eau bordés de bois de saules, une grandeur indéfinissable dans le paysage, puis la plaine de Pasargades, le prétendu tombeau de Cyrus, qui est tout aussi bien celui de la mère de Salomon, comme le veulent les Persans, de belles ruines semées dans la campagne, un pan de mur majestueux portant une inscription cunéiforme qui semble avoir été gravée la veille, le tout recouvert d'un ciel comme on n'en voit que dans l'Asie centrale et, dit-on, aussi dans la Haute-Asie, ce n'est pas merveille que nous ayons été contents de cette journée. Elle finit comme elle avait commencé, et nous trouvâmes nos tentes dressées dans une prairie dont le gazon vert et fin ressemblait à celui d'un parc anglais. A côté de nous était un village fortifié, plus loin un autre village et des tentes noires aux environs. Au bout de la prairie sautaient joyeusement des cascatelles qui, avec le ramage le plus agréable, nous entouraient d'un réseau de ruisseaux tous courants.

Le lendemain, la marche étant de neuf heures, on déjeuna en route. Le Mehmandar avait eu l'attention de faire placer une petite tente sur le bord d'une rivière assez large, roulant une eau saumâtre entre des roseaux

et des arbrisseaux fort maigres. Cette halte, dans un lieu si sauvage, était pittoresque, et peut-être même la mélancolie de ce désert, désert malgré le bruit qui le remplissait tout à coup et bientôt allait cesser, en rendait-elle encore l'aspect plus saisissant. Je revois, en fermant les yeux, cette tente où nous étions assis sur un tapis jeté à la hâte, le feu allumé sur le sable où rôtissaient les morceaux de mouton embrochés à des baguettes de fusil, les serviteurs persans debout autour de nous ou s'agitant pour le service, et la foule des ghoulams, les uns à pied, les autres restés sur leurs montures, ceux-ci menant boire leurs chevaux, ceux-là accroupis par terre pour furmer le kalyan, quelques-uns endormis, d'autres faisant la prière tournés vers la Mecque, d'autres causant bruyamment ensemble, tandis que les plus imprudents entraient dans le ruisseau à mi-jambes, se lavaient la figure, la tête et les bras, pour chercher un peu de soulagement à une chaleur cruellement étouffante.

Nous avions eu la veille un campement délicieux ; celui de cette journée nous le fit regretter amèrement. Nous étions dans une contrée triste, dénuée de tout. Nous apercevions quelques villages misérables habités par des paysans de race turque. Un soldat arrivé de Schyraz était logé assez près de nous. Il était venu pour lever les impôts ; mais les contribuables s'en souciaient peu. « Si nous ne pouvons pas payer, disaient-ils philosophiquement, nous gagnerons les montagnes, et on viendra nous y chercher si l'on veut et nous y trouver si l'on peut. » Il n'y avait que trois générations qu'ils étaient établis dans ces parages, dont, moins dégoûtés que nous, ils vantaient le mérite au point de vue de la fraîcheur, et, en effet, après avoir été

brûlés tant que le soleil resta sur l'horizon, nous eûmes très-froid pendant la nuit. Quelques-uns de nos hommes se trouvèrent malades. La fatigue même nous obligea de rester un jour dans ce lieu maussade; enfin, nous pûmes partir le surlendemain.

La marche fut de sept heures, et toujours en montant. Nous tournions dans des gorges d'une apparence grandiose, mais sinistre. Les rochers étaient des amas énormes de marbres de différentes couleurs, surtout rouges, noirs ou gris. Des masses de granit et de porphyre bordaient le chemin. On trouve des grenats dans ces hauteurs. Nous arrivâmes à des endroits où la neige couvrait le sol, et nos chevaux semblaient la fouler avec délices. Comme d'ordinaire, nous ne rencontrâmes pas une créature humaine, et nous ne vîmes d'autres êtres vivants qu'un troupeau de gazelles qui s'enfuit à notre approche, et des lézards de toutes les grandeurs et de toutes les formes. La vue de notre campement nous consola de la fatigue de la journée. Nous étions installés au milieu d'un beau village, Eklyd. Les tentes étaient dressées sur une maçonnerie de pierres et de terre qu'on appelle des *sâkous*. Des ruisseaux d'eau fraîche et limpide coulaient à côté et s'y arrêtaient dans de jolis bassins creusés avec soin et qu'on avait bordés de fleurs. Des arbres énormes, des châtaigniers surtout, nous ombrageaient, et on nous avait apporté par monceaux des abricots et des concombres, les délices des Persans. Naturellement, nous déplorâmes que notre mauvaise destinée nous eût fait séjourner dans un trou comme celui où nous nous étions arrêtés la veille, et ne nous eût pas tout d'abord conduits jusqu'à un lieu si charmant. Pourtant, malgré ces regrets,

nous eûmes le courage de nous en arracher, et le lendemain, à trois heures et demie, nous étions de nouveau en selle, marchant sur Abadèh, où nous arrivâmes à dix heures trois quarts.

La route fut à peu près la répétition de ce que nous avions vu la veille, sauf la neige qui ne reparut pas. Nous n'aperçûmes pas plus d'hommes, et toujours nous rencontrâmes la même abondance de marbres, de granits, de porphyre, escaladés par des myriades de lézards, cousins de ceux que nous connaissions déjà, et auxquels se mêlaient quelques tortues. Deux heures et demie avant d'arriver, nous apercevions nos tentes aussi clairement que si nous allions y entrer dans cinq minutes. Cette circonstance qui se renouvelait souvent donna lieu maintes fois d'agiter cette question : est-il plus fatigant d'apercevoir de loin la station sans y arriver, ou d'y arriver sans l'avoir vue et en désespérant d'y parvenir ? Problème délicat dont chaque voyageur discutera sans cesse le pour et le contre dans de semblables positions et sans en trouver la solution.

Abadèh est un grand et beau village, pourvu de vastes jardins que remplissent des arbres fruitiers de toute espèce. Les habitants s'y livrent à un genre d'industrie qui les rend fameux par toute la Perse; ce sont eux qui fabriquent ces cuillères en bois, avec lesquelles on prend le sorbet. Depuis celles qui servent aux gens du peuple jusqu'à celles dont les plus grands seigneurs font usage, ils n'ont pas de rivaux, s'ils ont des concurrents. Souvent ces ustensiles sont de très-grande taille : il en est de deux pieds de long; alors on les couvre de ciselures, de découpures à jour, d'une véritable dentelle de bois.

On ne peut rien voir ni en Suisse, ni en Allemagne, où il se fabrique tant d'objets d'un goût analogue, qui approche de cette délicatesse. On fabrique aussi à Abadèh des coffrets sculptés représentant des scènes variées, des chasses, des mariages, des batailles, le tout entouré d'arabesques, de feuillages et de fruits travaillés avec beaucoup de savoir-faire.

D'Abadèh à Schoulghistan nous mîmes près de six heures. Nous étions redescendus dans une contrée chaude : le sol était remarquablement sablonneux en beaucoup d'endroits, et les touffes d'herbes qui avaient poussé hardiment à la suite des pluies d'hiver étaient déjà calcinées et toutes jaunes; on voyait çà et là miroiter de grandes flaques de sel; plus que jamais les lézards se montraient nombreux : ils gambadaient et couraient comme des propriétaires enchantés de leur lot. Dans la campagne, pas un champ, pas une culture, pas un arbre, pas un homme. Deux cavaliers, que le Mehmandar avait envoyés le matin à la montagne pour chercher de la glace, revinrent sans en rapporter; mais en revanche, ils étaient en simples caleçons, ayant eu la mauvaise fortune de rencontrer quelques bakhtyarys en campagne qui leur avaient pris le reste ; ils nous rejoignirent sur la route et contèrent leur fâcheuse aventure. Ce jour-là donc, nous nous passâmes de glace, et nous étions destinés à apprécier les côtés tragiques du voyage, car, à peine étions-nous au courant de ce qui venait d'arriver à nos deux ghoulams que nous vîmes bien pis.

Une heure auparavant, nous avions passé auprès de tentes noires habitées par une fraction de tribu turque; nous nous y étions arrêtés quelques minutes; sans des-

cendre de cheval, nous avions demandé du lait, et les femmes, passablement déguenillées, entourées d'une cohue d'enfants très-jolis, mais au moins aussi sauvages que leurs mères, nous avaient apporté ce que nous souhaitions dans de grandes jattes de bois; on avait causé du meilleur accord ; on avait ri, puis on s'était séparé. Comme nous atteignions la station, nous vîmes tout à coup sur la route une mauvaise litière, portée par un cheval et un mulet, et que trois hommes suivaient à pied : sous le rideau de coton bleu qui couvrait mal cet équipage, nous aperçûmes un homme couché, pâle, et qui semblait souffrir beaucoup; il avait la cuisse cassée d'une balle et une blessure grave à la tête ; ce pauvre homme était un marchand d'Ispahan, voyageant avec son fils et deux domestiques. Il portait avec lui quelque peu d'argent; il était passé près de ces mêmes tentes noires d'où nous venions aussi, et c'étaient les gens de la tribu qui l'avaient mis dans ce pitoyable état; il se joignit à nos muletiers, et nous n'en entendîmes plus beaucoup parler: seulement nous l'aperçûmes de temps en temps jusqu'à Ispahan ; là on nous dit qu'il était mort.

Souldjistan est pittoresque et ruiné, avec une espèce de petit fort en terre, en mauvais état, mais d'un aspect agréable. Du reste, tous les villages semblent gais, par cela seul qu'on y voit des arbres, apparition si rare qu'elle réjouit toujours la vue. Il y a un imamzadèh, ou tombeau de saint assez curieux : le dôme en est plaqué d'émail vert, et le mur en terre jaune, comme d'habitude, est incrusté d'assiettes de faïence de fabrique anglaise, qui font un joli effet. La journée avait été brûlante; cependant il plut un peu vers le soir, et la nuit fut froide.

En marchant le lendemain sur Yezdykhast, nous nous trouvâmes dans une plaine encore plus sablonneuse que celle de la veille, et au moins aussi désolée; mais, pour nous dédommager, nous découvrions à gauche, et à une distance qu'on nous dit être de seize à dix-huit lieues environ, une longue chaîne de hautes montagnes toutes blanches de neige. Il est impossible de rien voir de plus beau que ces sommets étincelants sur un ciel d'azur et d'une limpidité admirable, et en face de ces grandes plaines brûlées et parsemées d'efflorescences salines; nous marchions, contre notre ordinaire, sans apercevoir notre station, et après six heures, nous désespérions d'y arriver jamais, quand nous nous trouvâmes sur le bord d'un véritable trou. On eût dit que, sur un pourtour d'une lieue environ, le sol s'était tout à coup effondré de manière à produire au milieu de la plaine un bassin profond entouré de falaises à pic; un chemin tournant et étroit nous conduisit jusqu'au fond de ce précipice étrange, et là nous trouvâmes d'abord un grand ruisseau bourbeux, puis des champs bien cultivés, un caravansérail de belle construction, mais en ruine, une maison de poste, et enfin, de l'autre côté du trou, s'élevait au-dessus d'une muraille naturelle la ville de Yezdikhast. Nos tentes étaient dressées en face de la ville, dans le fond du bassin qui semblait, de cette place, lui servir de fossé, et nos tapis étaient étendus sur l'herbe verte, circonstance toujours charmante.

Je n'avais encore rien imaginé de si étonnant que Yezdykhast. C'est une ville, mais on prendrait cette ville pour une ruche : elle présente de toutes parts un grand mur, qui, jusqu'à une hauteur considérable, n'est autre

chose que le rocher même, creusé de cavernes au pied, et les fenêtres, ou les trous qui en tiennent lieu, paraissent tout à fait au sommet. On a relié tous ces appartements aériens par des constructions qui les complètent et des plates-formes que l'on prend indifféremment pour des terrasses et pour des cours; tout cela, accumulé l'un sur l'autre, s'élève dans le ciel bleu comme une cathédrale, s'avance comme une presqu'île, et cette portion de rocher et de terre n'a qu'une seule partie qui en puisse permettre l'accès. Nous allâmes visiter l'intérieur de cette cité bizarre; c'est peut-être plus étrange encore que le dehors. On entre par un pont mobile, qui est le seul passage; on se trouve sous une grande porte voûtée, conduisant à la seule rue du village; mais cette rue dallée, et sur laquelle donnent toutes les issues des habitations, est si étroite et si bien surplombée par les pignons, que le jour y pénètre avec peine, et c'est plutôt un corridor qu'une rue; enfin tout ceci ressemble au premier étage d'une vaste et unique maison, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les vaches, les chèvres et les moutons de s'y promener familièrement en compagnie des chiens et des chats. Un des paysans qui assistaient à notre promenade nous salua poliment en ôtant son bonnet : comme c'est fort contraire à l'usage, nous lui demandâmes si, par hasard, il était chrétien; il s'en excusa et nous dit qu'il était désolé s'il avait eu tort, et en demandait pardon, mais qu'il avait entendu dire que c'était la façon de saluer des Européens. Après qu'on lui eut confirmé qu'il était dans le vrai, il s'en alla fort content de sa courtoisie et de son érudition.

Nous étions comme d'ordinaire sous nos tentes, mais le

Mehmandar avait trouvé plus commode de s'établir dans le caravansérail. J'allai le visiter dans cet édifice, qui me parut un peu moins ruiné qu'il n'est d'usage. La porte en est magnifique, de proportions grandes et élégantes, et ornée d'une inscription vraiment admirable en émail bleu. Outre le Mehmandar installé là avec ses gens, il y avait encore un visiteur qui nous arrivait d'Ispahan. C'était un prêtre catholique, envoyé au-devant du ministre par l'administrateur du diocèse. Il ne parlait que l'arménien et le turc et, pour nous souhaiter la bienvenue, nous apportait quelques bouteilles de vin provenant d'un cru autrefois établi par les missionnaires jésuites. Il est à espérer que les produits en étaient meilleurs dans ce temps-là. Nous fûmes aussi très-enchantés de voir un courrier de Téhéran qui nous apportait des lettres du docteur Cloquet, attaché à la personne du roi. Ce médecin distingué est mort malheureusement pendant notre séjour en Perse.

De Yezdykhast, nous allâmes à Makhybag en cinq heures et demie. La route ressemblait à celle du jour précédent, cependant un peu moins désolée. Le ciel est si beau, dans ce pays de Perse, et les montagnes si merveilleuses par leurs couleurs variées, que, pour peu qu'un ou deux arbres et un bout de village se montrent dans une longue journée, on est véritablement charmé. Le sol était favorablement disposé pour qu'on pût voir de loin, et longtemps avant d'atteindre nos tentes, non-seulement nous les apercevions, mais nous voyions aussi la ville où nous devions aller le lendemain, Koumeschah. La grande nouveauté du jour, ce fut que nous avions enfin quitté la province de Schyraz et que nous

étions entrés sur le territoire d'Ispahan. De distance en distance se montraient des forts en ruines, espèces de grosses bastilles rondes, bâties en terre, qui ont vu les quatorze tristes années de la domination afghane et qui, un jour, formeront quelques gros tumulus destinés à être pris par les voyageurs crédules pour des monuments antiques. Nous fîmes aussi connaissance avec le premier pigeonnier du pays, et un pigeonnier est un édifice remarquable dans les environs d'Ispahan. On les construit ni plus ni moins grands qu'un donjon de forteresse. La base en est comme guillochée. C'est un vrai travail d'orfévrerie, ciselé en terre. Puis viennent des cordons de briques capricieusement agencés suivant le goût des propriétaires, enfin une pyramide percée de petits trous symétriques où nichent les pigeons, et ces petits trous sont en quantité innombrable. L'agriculture persane attache la plus haute importance au fumier accumulé pendant de longues années dans ces édifices, et elle en tire un parti merveilleux, particulièrement pour la culture des légumes.

En arrivant à Makhybag, nous eûmes le premier échantillon de la politesse du gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan. Il avait envoyé au-devant du ministre un peloton de ghoulams, tous uniformément vêtus de blanc, et les plus élégants cavaliers que nous eussions encore vus. En outre, devant les tentes était rangée une compagnie d'infanterie, beaucoup mieux tenue que celle de Schyraz; toutes les tentes étaient placées à l'entrée du village, et très-gaiement. La journée ne fut pas trop chaude et nous pûmes nous promener, réjouis par la douce pensée d'une arrivée prochaine à Ispahan. A dire la vérité, il était

temps. Les chevaux étaient éreintés, et il en restait peu qui ne fussent blessés.

La route de Makhybag à Koumeschah, qui fut de cinq heures et demie, nous apparut comme un spectacle très-nouveau et de nature à nous donner la plus haute idée du gouvernement d'Ispahan. Ce ne fut pour ainsi dire qu'un enchaînement continu de villages et de cultures couvrant la base des montagnes qui, à droite, étaient assez rapprochées de nous. Mais c'est toujours le même caractère de pays, vaste, immense. Les détails échappent. On ne saisit que des masses. Les villages eux-mêmes s'effacent dans la largeur de la vallée, comme les petits monticules que les vers soulèvent au milieu des allées d'un jardin. On voit que c'est une terre de cavaliers ; les distances y sont longues et les piétons comme perdus. La population de Koumeschah s'était portée presque tout entière au-devant de la légation : les fonctionnaires obéissaient aux ordres reçus ; le peuple voulait tout à la fois admirer ses fonctionnaires en gala et une légation européenne. Deux heures avant d'arriver à la ville nous rencontrâmes des groupes de promeneurs, qui devinrent de plus en plus nombreux à mesure que nous approchions. Ils nous firent, comme nous en avions l'habitude, le meilleur accueil et le plus poli.

Nous traversâmes une partie des fortifications et un coin de la ville. C'est une petite cité agricole qui ne laisse pas que d'avoir ses gens de bonne compagnie et ses savants. J'ai plus tard entendu dire du bien à Téhéran de la population de Koumeschah. On nous fit dépasser l'enceinte des murailles, et, à un quart de lieue environ, nous mîmes pied à terre à l'entrée d'un grand jardin, comme tou-

jours, entouré de murailles, et nous vîmes nos tentes plantées sur le bord d'un joli ruisseau, à deux pas d'un pavillon orné au centre d'un jet d'eau. De toutes parts s'étendait un petit bois de platanes, d'abricotiers, de pruniers, le tout entremêlé de vignes; à l'angle du jardin se dressait un énorme colombier.

Le lendemain, nous fîmes quatre heures un quart de marche et nous arrivâmes à Mayar. C'était autrefois un gros bourg. Maintenant il n'en reste plus qu'un village et de vastes jardins pour la plupart abandonnés. C'est le propre des jardins persans de se détruire avec autant de facilité qu'ils se créent. Un agriculteur choisit un endroit en plein désert, l'entoure de clôtures, y fait passer un courant d'eau; en quatre ans, il a un jardin magnifique. Mais il suffit aussi de quelques mois sans irrigation, et tout périt, le désert reprend son bien. La route fut moins intéressante que la veille. Les villages et les cultures abondaient moins. Cependant ce n'était pas le dépeuplement absolu et la stérilité imposante du Fars. Nous vîmes encore à Mayar un beau caravansérail ancien, de très-nobles dimensions. Au milieu de la vaste cour, s'élève cette espèce d'estrade carrée qui est de rigueur dans tous les monuments de ce genre, et sur laquelle dorment les muletiers. Seulement, d'ordinaire, cette estrade est en terre ou en briques; à Mayar, elle est en granit.

Notre Mehmandar nous avertit qu'il y avait quelque chose à admirer; c'était l'adresse des gens du pays à se servir de leurs fusils. Ils sont, en effet, très-habiles. Nous en vîmes plusieurs qui atteignaient à tout coup un but sur lequel ils tiraient couchés sur le dos et en arrière, la tête renversée, ou dans toute autre position également peu

commode. Ces hommes étaient très-fiers de leur réputation et de leurs exploits, et nous les rendîmes très-glorieux par nos compliments.

En quatre heures et demie, nous arrivâmes à Ghetchy. Nous avions d'abord suivi une route pareille à celle des jours précédents, large et accidentée dans ses traits généraux. Mais, bientôt, elle se rétrécit sensiblement et nous parvînmes à une montée qui aboutit à un kotel. Ce passage dangereux franchi, nous nous trouvâmes dans une nouvelle vallée également majestueuse. De beaux jardins s'étalaient en foule à l'horizon. Nous n'étions plus qu'à trois heures d'Ispahan, et cette ancienne capitale s'annonçait bien. A nos tentes nous trouvâmes beaucoup de visiteurs : le clergé catholique arménien, le clergé schismatique, les marchands arabes de Bagdad et à leur tête un de leurs confrères, consul turc, accompagné d'un Arménien, agent anglais portant le costume européen.

Nous fûmes heureux de voir le vénérable administrateur du diocèse d'Ispahan. Malheureusement il ne savait que le turc et l'arménien, comme son mandataire revenu avec nous de Yezdykhast. Monseigneur Tylkyan est un homme doux, pieux et recommandable. Il était estimé de tout le monde à Ispahan. Précédé par sa réputation, et d'ailleurs suffisamment annoncé par son caractère sacré, il nous trouva parfaitement disposés pour le recevoir.

Le lendemain devait être un grand jour, et nous l'attendions avec impatience.

Les dispositions pour notre entrée furent beaucoup mieux prises qu'elles ne l'avaient été à Schyraz. Le gouverneur, dont nous avions déjà éprouvé l'intelligente

sollicitude depuis que nous étions sur son territoire, avait envoyé un détachement de ferrachs et une troupe de ghoulams pour accompagner particulièrement ma famille, qui prit les devants avec quelques domestiques européens et une partie de nos Persans. Nous partîmes dix minutes après environ dans notre ordre habituel. Je n'ai pas besoin de dire que nos hommes, domestiques et ghoulams, se tenaient plus que jamais droits sur leurs selles, et plus que jamais avaient l'air pompeux et important. Ce qui nuisait un peu à notre magnificence, c'était le triste état de la plupart des montures.

A une heure de la ville, nous vîmes de loin apparaître le gouverneur, Tcheragh-Aly-Khan, sur un cheval turcoman blanc, superbement harnaché. Lui-même était vêtu d'un djubbèh ou robe ouverte de cachemire, et à sa ceinture brillait un poignard enrichi de pierreries. Il s'arrêta d'abord pour faire ses compliments aux dames, ce qui nous parut extrêmement civilisé, et s'informa de leur santé avec beaucoup de grâce, puis, continuant sa route, arriva jusqu'à nous. Tout d'abord, instruits par l'expérience de Schyraz, nous remarquâmes, avec des yeux de connaisseurs et une profonde satisfaction, le bon ordre établi dans l'istakbal. Il y avait cependant beaucoup plus de monde que nous n'en avions trouvé à notre arrivée dans la capitale du Fars. Un état-major nombreux d'employés militaires et civils, beaucoup d'artilleurs, beaucoup de ghoulams, bref, cette cavalerie s'étendait à perte de vue sur deux ou trois lignes, et formait véritablement un coup d'œil d'une variété et d'une richesse merveilleuses, mais le tout sans désordre, et nous pûmes espérer légitimement de n'avoir ce jour-là ni les jambes ni

les bras cassés, et cela sans recourir aux moyens employés à Schyraz. Tchéragh-Aly-Khan est un fort bel homme, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Après avoir rendu ses devoirs au ministre, il commença la conversation avec aisance et facilité, ce qui ne l'empêchait pas, tout le long du chemin, de voir ce qui se passait, et de donner de temps en temps des ordres qui s'exécutaient immédiatement sans cris et sans trouble.

Tout en marchant de la sorte en grande ordonnance, nous sortîmes de la montagne, et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très-beau. Ispahan se présente environné de jardins, et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments. Mais au lieu de regarder en l'air, nous eûmes bientôt assez à faire de regarder à nos pieds. La foule devenait énorme; toute la population était sortie à notre rencontre; elle avait infiniment meilleure mine, et paraissait beaucoup moins frondeuse et moins triste qu'à Schyraz. Nous marchions dans des chemins abominables, ou plutôt dans un réseau de sentiers, les uns bas, les autres élevés, tous défoncés. Un lièvre partit dans nos jambes, à la grande satisfaction des gens du peuple et des ghoulams, dont plusieurs, malgré la gravité de la circonstance, ne résistèrent pas à la tentation, et coururent après.

Puis, nous franchîmes la porte, et là, nous nous trouvâmes dans les champs cultivés, car cette porte s'ouvre sur un quartier qui n'existe plus que par ses ruines, au mi-

lieu desquelles poussent maintenant des légumes et des fruits. Nous arrivâmes au Zend-è-Roud, fleuve fameux où il y a, je crois, un peu plus d'eau l'été que dans le Manzanarès, mais guère davantage. Seulement, il a la gloire de déborder en hiver et de se permettre quelquefois d'assez grands dégâts. Nous le passâmes sur un pont d'une architecture curieuse, et pas en trop mauvais état, puis nous entrâmes dans une longue avenue de platanes, avenue célèbre qui conduit au Tchéhar-Bâgh, et c'est dans cette réunion de palais que nous mîmes pied à terre. Nous étions logés dans un des plus beaux et des plus commodes, l'Imarèt-è-Sadr.

CHAPITRE X.

D'Ispahan à Téhéran.

Avant de dire quelques mots de la ville, il faut que je parle encore de son gouverneur, parce que c'est un des hommes remarquables que j'aie connus en Perse. Tchéragh-Aly-Khan appartient à une tribu nomade des environs de Kermanschah, et, comme cette tribu est ancienne, il est bien né. Mais la fortune ne l'avait pas traité d'abord aussi bien que la naissance, de sorte qu'il se trouva lancé dans la vie avec beaucoup d'intelligence, d'esprit, d'ambition, et pas un sou. Il prit le parti que prennent tous ses compatriotes dans d'aussi graves conjonctures, il quitta son pays pour voyager, et devint domestique. Sa bonne étoile le fit entrer en cette qualité au service de Mirza-Taghy-Khan, alors membre persan de la commis-

sion de délimitation des frontières turco-persanes. Il remplit auprès de ce personnage les fonctions de sa charge, qui consistaient principalement à tenir le kalyan; mais il trouva moyen de se faire connaître comme valant mieux que son emploi, et rendit des services qui appelèrent sur lui l'attention de son maître. Quand celui-ci devint premier ministre à l'avénement du roi actuel, Tchéragh-Aly-Khan fut élevé à une charge publique, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Après la chute de son protecteur, il resta au service du roi, et nous le trouvions gouverneur d'Ispahan, c'est-à-dire à la tête d'une des plus grandes provinces de l'empire. A la vérité, c'était à titre provisoire et en attendant que, suivant l'usage, on y eût nommé un prince. Cependant il s'en tirait à la satisfaction générale. Nous ne pûmes, pendant tout notre séjour, nous lasser d'admirer l'aisance et la tenue de ce dignitaire, qui n'avait rien en lui qui indiquât le parvenu, pas même la disposition à oublier les débuts de sa vie : car, rencontrant parmi nous quelqu'un qui l'avait vu jadis à Erzeroum, et qui hésitait à se faire reconnaître, Tchéragh-Aly-Khan lui en fit d'aimables reproches, et lui rappela en souriant qu'il lui avait autrefois donné le kalyan. Mais ce dernier trait n'est pas particulier à notre gouverneur. On l'a observé de tout temps dans l'Asie musulmane, où les élévations et les chutes de fortune sont si subites, si rapides et si extraordinaires. Toutefois, un Persan qui n'oublie pas l'humilité de son point de départ est encore un homme d'esprit, parce qu'il s'en faut de beaucoup que les choses se passent absolument dans l'Iran comme en Turquie : il n'y est pas aussi commun que les serviteurs de la veille y deviennent les maîtres du lendemain.

Ispahan est sans doute assez délabré. De six à sept cent mille habitants qu'il avait au XVIIe siècle, il n'en compte maintenant, dit-on, que cinquante à soixante mille; partant, les ruines y abondent, et des quartiers tout entiers ne montrent que des maisons et des bazars écroulés, où à peine quelques chiens errants se promènent. Tout a frappé cette ville depuis l'époque qui a mis fin à sa splendeur. Être prise d'assaut par une armée afghane est assurément une calamité au premier chef, et traverser toutes les phases de l'anarchie et de la guerre civile est peu propre à rien réparer. Malgré de telles destinées, Ispahan est encore une merveille. Cette réunion de palais, qu'on nomme le Tchéhar-Bâgh, et où nous étions logés, est probablement un lieu unique dans le monde; il n'est que la Chine dont les résidences impériales, avec leurs vastes jardins et leurs constructions multipliées, doivent peut-être beaucoup y ressembler. Je ne fais pas cette comparaison au hasard. Le style des plus anciens monuments d'Ispahan, l'ornementation, les peintures, portent le cachet évident du goût chinois, et rappellent les relations étroites que la conquête mongole et ensuite le commerce avaient créées entre les deux empires. Les longues avenues de platanes que décrit Chardin ont beaucoup souffert certainement, mais ce qui en reste porte témoignage de la beauté parfaite de ce qui a disparu. Le Tchéhar-Bâgh en contient encore de belles rangées qui sont comme un boulevard magnifique bordé de monuments dignes des arbres, et interrompues de distance en distance par de grands bassins d'eau formant autant de ronds-points. Le milieu des avenues est dallé, et, suivant l'usage des jardins persans, s'élève d'un pied environ au-dessus du sol couvert de

grandes herbes et de rares fleurs. Où l'on aperçoit bien que toute cette magnificence n'est plus que l'ombre du passé, c'est d'abord dans la solitude profonde de ces avenues que la population actuelle a désertées, et que d'ailleurs elle ne suffirait pas à remplir. Puis, les eaux sont stagnantes dans les bassins où jadis elles couraient vives et fraîches; enfin, au lieu des jardins qui longeaient des deux côtés la chaussée principale et la séparaient des deux petites chaussées établies le long des bâtiments, on ne voit presque plus que des herbes, comme je l'ai dit, poussant désordonnées, et laissant encore apparaître çà et là quelques têtes de vieux arbustes à demi morts. Enfin, les dalles de la chaussée sont en grande partie brisées ou ont disparu. Malgré cette désolation, il y a bien de la grandeur et de l'élégance dans ces restes du Tchéhar-Bâgh.

Plusieurs des édifices qui longent ce boulevard sont cependant en bon état. Ils ont échappé à la destruction et on les voit aussi jeunes que jamais. Il en est ainsi du collége appelé *Collége de la Mère du Roi* et fondé par une princesse Séfévy. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent ciselées. Autant que je me le rappelle, celui qui a accompli ce beau travail a écrit son nom dans un coin, et il était de Tébryz. On ne peut rien admirer de plus élégant que cette orfévrerie grandiose. Les dessins se composent d'enroulements de feuillages et d'inscriptions arrangées à la façon arabe, c'est-à-dire de manière à fournir le principal motif d'ornementation. Je regrette de ne pas me souvenir du nom de l'auteur de cette œuvre pleine de goût et de talent. Il faut dire aussi que l'artiste

travaillait pour une personne qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science.

La princesse qui fit faire cette porte et le collége où nous allons entrer, se proposa de créer pour l'étude et la méditation un lieu d'asile où rien ne pût les troubler. Elle voulut que les yeux satisfaits laissassent à l'âme une pleine liberté et tinssent l'intelligence en joie. Par la splendeur de la porte qui devait conduire dans le sanctuaire, elle indiquait dès l'abord quel lieu charmant son collége devait être.

En effet, l'entrée n'annonce rien de trop; quand on l'a franchie, on se trouve dans un petit préau dallé, où se tiennent des marchands de fruits et de kalyans, toujours à la disposition des maîtres et des étudiants. De grands arbres projettent leur ombre sur l'arcade de la porte et sur les amoncellements de pêches, d'abricots, de melons, de pastèques et les monceaux de glace qui remplissent ce vestibule ouvert. De là on pénètre dans un grand jardin carré, formé de quatre massifs où dominent d'immenses platanes entourés de rosiers et de jasmins non moins énormes dans leur espèce. A l'extrémité des allées se présentent trois portes colossales qui donnent accès dans de vastes salles couvertes d'un dôme. Elles sont flanquées chacune de deux petits minarets terminés aussi en dôme, et le tout est revêtu d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes. Pour se faire quelque idée de ces portes, il faut savoir que leur hauteur égale celle de nos plus hauts portails. Les quatre angles qui les réunissent sont formés de quatre corps de logis également revêtus d'émaux, mais beaucoup plus bas que les portes, et percés

comme des ruches d'une infinité de cellules. C'était là que, sans rétribution aucune, on logeait les étudiants accourus de toutes les parties du monde musulman pour entendre les savants professeurs, et une fois par semaine, la fondatrice venait, accompagnée de ses femmes, prendre le linge des habitants du collége et en apporter d'autre. Elle avait soin aussi de se faire rendre compte de tous les besoins de ses hôtes, voulant expressément qu'aucun souci, aucun ennui ne pût les distraire du but qu'ils avaient assigné à leur vie; et elle s'était donné pour tâche de leur en faciliter la poursuite autant qu'il était en elle. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vu, quel bijou est ce collége de la *Mère du Roi*. C'est un vase d'émail, c'est un joyau au milieu des fleurs. Je comprends à merveille qu'on puisse s'y livrer avec passion à la vie contemplative; mais c'est bien le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien; on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire. Dans tous les cas, c'étaient et ce sont encore d'heureux savants que ceux dont l'existence s'écoule dans cet aimable séjour. Comme je l'ai dit en commençant, ce collége est en son entier, il n'y manque pas une brique; et quand on songe que tous les monuments d'Ispahan ont été un jour dans cet état parfait, on est comme ébloui d'une telle idée.

Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il y ait jamais eu un moment où cette grande capitale ne renfermât pas de ruines. Ce n'est pas une chose possible en Asie. Dans les contes qui nous parlent de Bagdad au temps des khalifes Abbassides, à l'époque d'Haroun-Arraschyd lui-même, il est question de quartiers ruinés, compris dans

les limites d'une cité qui n'avait pas alors d'égale dans le monde musulman ni chrétien, à l'exception de Constantinople et d'Alexandrie. J'en ai dit la raison ailleurs, et Schah-Abbas le Grand, lui-même, si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilles, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées et de colléges, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs. Seulement, il est clair que, de son temps, les monuments debout dépassaient en nombre ceux qui se dégradaient, et que les maisons en construction ou nouvellement construites l'emportaient sur celles qu'on laissait s'écrouler. Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, quand toutefois elles sont contenues dans de certaines limites. Leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane, et je n'ai pas, au point de vue du goût, un culte si passionné pour la régularité, la symétrie et la belle ordonnance, pour les alignements corrects, les trottoirs bien raccordés et les coins de rue irréprochables, que je sois en droit de pousser des soupirs bien profonds à la vue de quelques bâtiments écroulés. Les livres et les temps diffèrent beaucoup d'avis sur ce point. Les Grecs n'ont jamais estimé qu'une médaille fût moins belle pour être frappée de travers sur un morceau de métal mal arrondi. Des connaisseurs prétendent même qu'un dédain de la rectitude matérielle donne aux chefs-d'œuvre des graveurs monétaires de l'antiquité une grâce que je leur trouve aussi. Le premier imbécile venu est très en état de tracer un cordon bien suivi autour d'une pièce de monnaie; mais ce qu'il ne fera pas aussi aisément, c'est le quadrige syracusain, ou le jeune homme assis sur une

proue de quelques pièces séleucides. Dans les constructions athéniennes de la plus belle époque, on aperçoit le même oubli de l'accessoire mécanique, et je ne serais pas étonné que des échoppes aient eu le droit de s'adosser aux temples d'Athènes, comme cela est arrivé depuis pour les plus belles cathédrales du moyen âge. Il en est de même des ruines persanes; elles font figure dans l'ensemble; elles servent, si l'on veut, de repoussoir; elles prouvent qu'il n'est pas mal de laisser quelque chose de médiocre à côté de quelque chose de beau. Quoi qu'il en soit, je le confesse encore, il ne m'ennuie pas de voir auprès d'un édifice scintillant d'émaux de toutes couleurs, et étalant la plus coquette magnificence, un écroulement de briques crues couvertes de poussière, au milieu desquelles dorment pêle-mêle les chiens de bazar avec leurs petits.

La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place ou meydan lui fait du tort. Ce grand quadrilatère est si étendu, que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'était là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Schah-Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly-Kapy. C'est un belvédère de dimensions colossales, où pouvaient tenir toute la cour, les grands officiers, les grands moullahs, les envoyés étrangers, les chefs des tribus nomades.

De cette vaste tribune on découvre non-seulement la

cité, mais toute la campagne aux environs. C'est d'un aspect grandiose. Rien ne m'étonna autant, parmi les tableaux et les objets variés qui s'étendaient de toutes parts, que de voir, autour du dôme de la mosquée royale, certains grands échafaudages qui y avaient été attachés. L'explication qu'on m'en fit acheva de me confondre. Le roi a ordonné, il y a plusieurs années, de réparer cette mosquée et de lui rendre sa magnificence première. C'était la seule fois où l'on eût parlé de restaurer des monuments, et c'est une pensée qui fait d'autant plus d'honneur au roi, qu'elle est tout à fait nouvelle dans son pays. Mais, malheureusement, l'exécution rentrait un peu trop dans les habitudes nationales. Les mandataires royaux avaient bien fait élever des échafaudages, mais on ne travaillait pas; seulement on touchait régulièrement les sommes allouées. Probablement on les touche encore et on les touchera longtemps après que la mosquée n'existera plus.

Les palais d'Ispahan ont été décrits trop de fois pour que j'y revienne. Je remarquerai seulement que le Tchéhèl-Soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemples les plus frappants de l'appropriation du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse. Sur le premier point, il y a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art à observer comment les artistes des Séfévys s'y sont pris pour associer des motifs d'architecture et un certain style d'arabesques empruntés au palais de Nanking, avec ce que la haute antiquité leur avait traditionnellement livré de sujets assyriens et perses.

L'effet en est extrêmement riche et heureux, et c'est là qu'on peut s'assurer plus pleinement qu'ailleurs de cette grande vérité, qu'en fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire. Ce que les Persans ont possédé au plus haut degré, c'est l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison, et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres. Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières. En se plaçant sur ce terrain, on pourra pénétrer bien des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin. La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. A lui seul, le Tchéhèl-Soutoun me paraît fournir bien des révélations.

Pour ce qui est de la peinture, les grandes fresques murales qu'on y remarque, et qui représentent surtout des batailles, sont d'une beauté incontestable comme couleur. Pour le dessin et l'agencement des figures, c'est à peu près complétement le style de nos plus anciennes tapisseries, ou, pour mieux dire, nos plus anciennes tapisseries se sont faites d'après ce style-là. J'en verrais volontiers la source dans les œuvres de la basse époque sassanide. Ce temps a encore un droit de paternité sur ce travail maigre et sec, mais de paternité malheureusement éloignée, et

jamais, depuis le IIIe siècle de notre ère, on n'a revu dans l'Asie centrale les œuvres grandioses et magnifiques qui ont illustré le règne des premiers descendants d'Ardeschyr. Telles qu'elles sont, cependant, les peintures du Tchéhèl-Soutoun ne sont pas méprisables, et on en tiendra grand compte lorsqu'on aura compris à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen.

Toujours au point de vue critique, je signalerai encore à Ispahan un petit palais, qui emprunte à la date de sa construction un intérêt particulier. Ce palais est moderne. Il existe dans le Tchéhar-Bâgh depuis une quinzaine d'années environ, et c'est un vrai bijou. Il contient une salle carrée, éclairée par en haut, formée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes plaquées de miroirs ajustés en losanges, ayant au centre un bassin d'albâtre oriental garni d'une quantité de jets d'eau à filets très-minces, et le tout orné des peintures, des sculptures en bois, des émaux ordinaires. Dans le plan, cet édifice est irréprochable. Il reproduit les meilleurs modèles du XVIe et du XVIIe siècle, qui sont restés les prototypes de l'art national. Seulement, dans l'exécution des détails, on sent partout que les constructeurs du palais n'ont eu à leur disposition que des ouvriers adroits, et point d'artistes véritables. La faute en est à la pauvreté actuelle du pays, qui ne permet pas souvent d'entreprendre rien de semblable. Il en résulte que peu de gens habiles peuvent se former, faute d'occasions. Mais le seul fait que, de nos jours, on a pu imaginer et créer cette jolie résidence, prouve suffisamment que le goût n'est pas mort, et que,

si la situation présente se soutient et que les fortunes puissent suivre le mouvement ascendant qu'on remarque en toutes choses, dans une cinquantaine d'années les bons artistes auront reparu, si toutefois la rage de l'imitation européenne et d'avoir des appartements soi-disant à notre mode ne vient pas tout gâter, ce dont il ne faudrait pas jurer.

Nous ne fûmes pas tellement absorbés par l'admiration du Tchéhar-Bâgh que nous ne prissions aussi le temps d'aller à Djoulfâ. Nous avions des raisons de premier ordre pour visiter ce faubourg où Schah-Abbas le Grand avait établi les Arméniens attirés par lui en Perse et auxquels il accorda de grands priviléges. Nous devions rendre nos devoirs à Mgr Tylkyan et également au délégué du patriarche schismatique.

Nous passâmes donc le pont du Zend-è-Roud avec lequel nous avions déjà fait connaissance à notre arrivée, et nous nous rendîmes dans l'ancien couvent des jésuites français. Le gouvernement des Séfévys avait été très-généreux à l'égard de ces missionnaires. Il leur avait accordé des maisons et des jardins où les bons pères pratiquaient, avec leur intelligence ordinaire, d'excellentes méthodes de culture. Quand les malheurs qui ont accablé la Perse pendant le siècle dernier se furent déchaînés sur Ispahan, la mission en souffrit naturellement. Son influence fut perdue. Le désordre du temps rendait sa situation difficile; elle cessa de se recruter. D'autre part, la population chrétienne qui l'entourait, et qui était uniquement composée d'Arméniens, fut dispersée. Tout périt. L'établissement fondé avec tant de peine disparut. Mais l'équité veut aussi qu'on remarque bien que les musul-

mans ne souffraient pas moins que les chrétiens au milieu de cette épouvantable anarchie, et, si Djoulfâ était frappé, Ispahan n'était pas en meilleur état. Enfin, la dynastie actuelle rétablit la paix, et, avec la paix, les envoyés de la propagande revinrent. Ils retrouvèrent les biens des jésuites. On les leur laissa prendre sans difficulté. Un petit troupeau assez faible se reforma autour d'eux et, aujourd'hui, ils végètent fort pauvres, mais tout à fait libres. Ce sont, comme je l'ai dit, des Arméniens catholiques ne sachant aucune langue européenne. Ils ignorent même le persan, et communiquent avec les autorités locales au moyen du turc. J'ai vu, entre leurs mains, l'ancienne bibliothèque des pères jésuites, qui m'a semblé intéressante, et j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour la visiter en détail. Je dois avouer, à ma honte, que mes vénérables conducteurs ne paraissaient pas fort tranquilles sur mes intentions et désiraient visiblement que j'abrégeasse mon séjour dans ce sanctuaire mystérieux. Ils ne savaient pas ce que contenaient ces volumes rangés sur leurs tablettes depuis tant d'années sans que personne les eût jamais ouverts, mais ils se considéraient comme responsables du dépôt et n'aimaient pas à le laisser voir.

Je trouvai dans cette bibliothèque une inscription d'un genre assez inattendu. Sur le chambranle d'une porte était écrit au crayon : *Dargout, l'ami du genre humain, vive la République!* C'est tout ce qui reste désormais d'un original de l'espèce la plus rare et dont j'ai souvent entendu parler en Asie. Il mérite, au moins ici quelques lignes. Ce Dargout se donnait pour officier français. Peut-être l'avait-il été; peut-être était-ce un rêve de son ima-

gination. Il a fait deux ou trois fois le voyage de Constantinople jusqu'à l'Inde, par terre, et il en est revenu de même. Il n'exerçait absolument aucune profession, n'avait, le plus ordinairement, aucun bagage; tout son avoir se bornait à un sabre et à un flageolet. Il était la terreur de tous les consulats, où on ne le connaissait que trop. Aussitôt qu'il arrivait dans une ville, il s'établissait familièrement chez les résidents européens, ne faisant aucune concession qui eût pu le faire accuser de flatterie. Il se piquait, au contraire, de juger avec une franchise souvent très-sévère les souverains, les gouvernements et les nations de ceux auquels il s'imposait, et s'abandonnait sans scrupule à toutes ses fantaisies. Pour peu de chose il se déclarait insulté et tirait son sabre.

Quand il daignait quitter quelques instants la maison, il allait se promener dans le bazar où il regardait tout le monde d'un air de profond mépris. De temps à autre, il lui prenait une lubie, il s'approchait d'une femme indigène, levait son voile, malgré les cris de détresse de la victime et, après l'avoir regardée bien à son aise, la déclarait laide et continuait sa promenade, les mains derrière le dos, et sans répondre un seul mot aux vociférations du public, qu'il ne semblait pas même entendre. Il ne savait pas un mot de turc, d'arabe ni de persan, et ne parlait que le français du faubourg Saint-Antoine.

Pour se débarrasser le plus promptement possible d'un tel visiteur, on s'empressait de faire une souscription qui lui permît d'aller plus loin. Mais ce moyen ne réussissait pas toujours immédiatement. Il lui arriva une fois, à Constantinople, après avoir reçu les adieux empressés des donataires, de se sentir ému de l'estime qu'on lui témoignait

et de s'obstiner à en marquer sa reconnaissance par une invitation générale à dîner.

Le lendemain donc, à l'auberge désignée, les convives réunis virent arriver l'amphitryon en grand costume. Il s'était procuré un habit brodé, un chapeau galonné, des épaulettes de général, et traînait majestueusement son inséparable sabre. Dès le premier service, il était dans un état de surexcitation des plus menaçants. Vers le milieu du repas, on voulut s'esquiver. Dargout, pour retenir son monde, mit flamberge au vent. L'assemblée se précipita vers la porte; le maître du logis et ses garçons, entendant le tapage, accoururent, et le héros de la journée, s'imaginant qu'il allait soutenir un siége, en appela à l'honneur de la France, entonna la Marseillaise, et au moyen de la table et des chaises se barricada dans un coin. Resté maître du champ de bataille, il ôta son habit, ses épaulettes et son chapeau, les réunit en tas et y mit le feu, pour en faire, criait-il par la fenêtre, une offrande à la patrie.

Le lendemain, il s'en alla tranquillement, et on fut plusieurs années sans le revoir. C'est ainsi que, toujours de belle humeur, dans la plus profonde misère et ne s'en apercevant pas, il traversa la Perse orientale, l'Afghanistan, le Pendjab, le Moultan. On n'a jamais su et on ne saura jamais comment il vécut pendant ces pérégrinations dans des pays où il n'y avait pas un seul Européen, et où il ne devait être compris de qui que ce soit. Il n'a donné aucun éclaircissement à cet égard. Peut-être même ne s'est-il pas aperçu du chemin qu'il faisait, ni des peuples au milieu desquels il vivait. Le côté merveilleux de cette histoire, c'est que l'habitude prise de s'abandonner à toutes ses fantaisies même les plus dangereuses,

comme celles de mettre la main sur le voile des femmes, ne lui ait pas coûté la vie dès son début. Probablement il eut de méchantes affaires et par miracle s'en tira; mais il ne parlait pas plus de ses exploits que du reste, et sa conversation se composait de perpétuelles effusions lyriques. Sa passion dominante, avec l'eau-de-vie, était de se battre.

Bien qu'il eût une antipathie toute particulière pour les Anglais, auxquels il ne pardonnait pas, disait-il, la trahison de Waterloo, il lui est arrivé dans l'Inde de servir avec eux comme volontaire. Enfin, il tomba malade à Basra et y mourut au moment où il allait pénétrer en Arabie.

Il n'y a pas à douter que ce bizarre voyageur ne fût plus d'à moitié fou, et c'est là probablement ce qui l'aura sauvé en maintes occasions de l'indignation que pouvait soulever le laisser aller de sa conduite dans l'esprit des indigènes. Mais puisque je suis sur ce chapitre, je vais parler de quelques personnes qui ont aussi voyagé longtemps dans l'Asie centrale, et d'une façon également très-excentrique.

L'un était encore un Français, pharmacien de son état et aussi poltron que Dargout était brave. Il jouissait de toute sa raison. Il était d'une santé faible, toujours malade, toujours se plaignant, assez voleur et fort avide. Il avait apparu un beau jour à Téhéran, venant de Kélat, par Kerman et Yezd. Or, Kélat est un point voisin du Scyndhy, d'où jamais un Européen n'est sorti et où il est très-difficile d'arriver. On n'imagine pas par quelle suite d'aventures extraordinaires un garçon pharmacien français avait pu faire de Kélat son point de départ. Il était extrêmement

discret sur sa vie antérieure. Téhéran ne le posséda pas longtemps. Ayant voulu gagner Constantinople, il mourut en route.

L'autre était une femme, née en Styrie. Elle était cuisinière et aussi sage-femme, je crois, mais surtout elle était commerçante et faisait un peu l'usure. Elle a parcouru quatre ou cinq fois toute seule la route de Constantinople à Téhéran, logeant avec les muletiers, couchant sur la terre nue ou dans les caravansérails, et se mettant en voyage tout aussi facilement en plein hiver que par les plus grandes ardeurs de l'été. Jamais physionomie n'a mieux ni plus complétement atteint à l'idéal des sorcières de Macbecth. La poussière des plus sordides logis asiatiques s'était calcinée sur sa peau, et, certainement, son jupon rugueux aurait pu représenter encore les taches de boue qui s'y étaient incrustées dix ans auparavant. Cependant, c'était une personne intelligente, parlant indifféremment le turc, le persan, l'allemand, l'italien et le français; très-âpre au gain, mais passionnée, avant tout, pour la vie aventureuse. Je l'ai vue arriver à Téhéran avec deux ou trois charges de menus objets d'Europe, petits couteaux, boîtes de sardines, huile d'olives, étoffes communes dont elle faisait bon commerce. Elle a bien voulu me donner un volume qu'elle venait justement de faire imprimer à Trieste et qui contenait l'histoire de sa vie. Mais ce qui est assez ordinaire en pareil cas, cet ouvrage n'a pas l'intérêt qu'on serait en droit d'en attendre. La brave Styrienne n'a pas compris elle-même le côté vraiment curieux de son existence. Sa grande préoccupation dans son livre, écrit d'un style très-prétentieux, est de prouver au monde qu'elle a toujours servi Dieu dévo-

tement, et, à travers mille périls, conservé intacte sa vertu.

Quels récits intéressants ne devrait-on pas attendre de tous ces gens à cerveaux exaltés ou détraqués quittant l'Europe pour aller courir l'Asie, s'ils savaient comprendre et décrire de si bizarres escapades aussi bien que les faire ! Mais, difficilement, on est tout à la fois le héros et le poëte. Je viens de citer trois de ces personnages. Il y en a bien d'autres. J'ai parlé ailleurs de nos soldats d'Afrique, qui s'en vont accomplir innocemment le pèlerinage de la Mecque, c'est-à-dire une des expéditions les plus périlleuses qu'un Européen puisse réaliser. Il y a des douzaines de ces aventuriers qui pénètrent partout, voient des choses qu'on ne verra jamais et n'en disent mot; la plupart du temps ne comprenant rien à ce qu'ils ont vu. Quelques-uns d'entre eux sont cependant au-dessus du commun. Tel était un certain individu qui, à la fin du siècle dernier, se présenta à Bombay, chez le chef de la présidence. Il fut accueilli avec la courtoisie coloniale et les égards qui semblaient commandés par des manières et un langage d'homme bien élevé. Il parlait l'anglais assez purement et encore mieux le français et l'italien. Dans le courant de la conversation, il lui échappa de dire qu'il était venu par terre, depuis Constantinople. L'étonnement fut général ; on le fit répéter, et on lui avoua que la chose paraissait incroyable. « Oh ! répondit-il, je ne portais pas comme aujourd'hui l'habit européen ; j'étais déguisé. — Déguisé ! s'écria-t-on; mais le moyen qu'un Européen se déguise de façon à passer pour un natif? » Devant des dénégations si unanimes, le voyageur garda le silence, et, sa visite faite, se retira.

Il n'y avait pas une heure qu'il était parti qu'un bruit épouvantable se fit entendre à la porte de la rue. Des cris aigus et lamentables s'élevaient au-dessus des clameurs des cipayes et des domestiques. Enfin, comme le tumulte allait croissant, le Président appela pour savoir ce que c'était. Ses gens lui dirent qu'un yoghy, pénitent mendiant, voulait à toute force entrer, soutenant qu'il avait besoin de parler à Son Excellence et qu'on n'avait pas cru devoir le laisser pénétrer dans le palais. Mais le Président impatienté, et voulant en finir, donna l'ordre de lui amener le tapageur. Il vit alors un homme à demi nu, d'une maigreur effrayante, les yeux ardents, les cheveux flamboyants, criant, hurlant, se roulant par terre, et récitant avec la volubilité ordinaire aux faghyrs la série d'invocations et de prières qui est comme leur rituel. Le magistrat lui imposa silence, et, quand il eut réussi avec beaucoup de peine à le calmer, lui demanda ce qu'il voulait : « Je veux, répondit le pénitent indien, que lorsque je vous affirme que je suis venu de Constantinople ici, déguisé, vous me fassiez l'honneur de me croire. »

Cet original a laissé beaucoup de souvenirs en Asie ; il parlait toutes les langues usitées entre l'Inde et la Méditerranée avec une perfection qui ne permettait pas de le prendre pour un étranger ; on n'a jamais su quelle était réellement sa patrie ; quelquefois il lui a plu de se dire Français ; on a prétendu qu'il était Grec ou Polonais. Il ne paraît pas qu'il ait jamais rien fait des beaux talents que la nature lui avait départis ; il n'a pas écrit une ligne de ses voyages, et il est mort on ne sait où et on ne sait quand.

Enfin, pour terminer, pendant l'expédition du général Williams dans la Susiane, une nuit qu'on levait le camp, et que déjà on avait mis le feu aux huttes de roseaux, où s'étaient abrités pendant plusieurs jours les gens de la caravane, un des compagnons du général vit dans l'obscurité s'approcher de lui deux hommes, fort mal vêtus, mais à l'européenne, portant, pour toute arme, le bâton terminé par une boule de bitume, massue du pays. Un de ces hommes dit en français : « Permettez-moi, monsieur, de vous demander l'hospitalité. »

Son interlocuteur, étonné d'une telle rencontre, lui montra, d'une part, les mulets chargés qui s'éloignaient dans l'obscurité, emportant les tentes, et, de l'autre, les cabanes des domestiques qui brûlaient. « C'est fâcheux, » dit philosophiquement le voyageur. On lui demanda d'où il venait, et comment il traversait ainsi le pays; il répondit qu'il arrivait des bords du Tigre; qu'à la vérité, il ne savait pas la langue : « Mais voilà, dit-il en désignant son compagnon, voilà monsieur, qui est mon ami et qui la sait. »

Là-dessus on se sépara. Quels étaient ces promeneurs? Que faisaient-ils dans une contrée où ne pénètrent pas d'ordinaire les Européens? Où allaient-ils? C'est ce qu'on ne sut jamais. Ils avaient apparu comme des fantômes, à peine entrevus dans l'ombre, et disparurent de même.

Mais en voilà assez sur ce sujet, qui m'attache et m'intéresse malgré moi. Dans ce pays de mystères et de secrets, il me parut si bizarre de voir se glisser des existences européennes, non moins mystérieuses, non moins secrètes, que je n'ai pu m'empêcher d'en dire quelques mots.

Tchéragh-Aly-Khan et notre Mehmandar nous annoncèrent qu'ils voulaient nous donner un dîner; mais, pour nous éviter la gêne des habitudes persanes, trop nouvelles pour nous, ils avaient l'intention de se régler sur notre mode. La chose convenue ainsi, on dressa le couvert au milieu du talar de notre palais. Bien qu'il dût y avoir une vingtaine de convives, la longue table se perdait dans l'immense espace. Comme d'ordinaire, le devant du théâtre était ouvert, soutenu par deux hautes colonnes peintes de couleurs vives; le grand voile d'usage, blanc, à dessins noirs, s'étendait en abat-jour sur la partie du jardin la plus rapprochée; nous avions vue sur un grand bassin d'eau courante et sur des massifs de platanes; de nombreux serviteurs bigarrés, vêtus, armés chacun suivant son caprice, et quelques-uns portant un arsenal complet, se tenaient par groupes au bas de la terrasse, ou circulaient dans le talar avec les plats, les kalians, ou bien servant.

La table avait été arrangée, avec l'aide de nos domestiques européens, un peu à la mode d'Europe, beaucoup à la façon persane : la ligne du milieu était occupée par une forêt de vases, de coupes, de bols de cristal bleu, blanc, jaune, rouge, remplis de fleurs; il y avait des fleurs partout; il y en avait à profusion. Pour nous, cet amoncellement de couleurs variées et désordonnées était un peu nouveau, mais non sans élégance; pour nos hôtes, la nouveauté consistait dans les cuillers et les fourchettes qui les attendaient et dont ils allaient faire l'épreuve. Ce dîner fut très-amusant : j'avais à côté de moi deux Persans, un frère d'Aly-Khan et un Ispahany; ils s'escrimaient de leur mieux à saisir quelque chose dans leur

assiette avec les instruments inconnus dont on les avait gratifiés, et se complimentaient mutuellement lorsqu'ils avaient réussi à porter un morceau à leur bouche sans se piquer, ou même en se piquant. Ainsi que le prescrivaient les lois de la politesse, ils s'exclamaient à qui mieux mieux sur les avantages de notre méthode, sur ses mérites infinis, et sur la facilité avec laquelle ils la pratiquaient. Certains mets leur paraissaient surtout excellents, et parmi ceux-ci ils remarquèrent la moutarde : l'un d'eux en remplit son assiette et déclara qu'il n'avait jamais rien mangé de si bon. Comme, en somme, leur dîner se passait en une sorte de gymnastique qui ne devait pas les nourrir beaucoup, je les engageai tout bas à ne pas pousser la politesse plus loin et à se servir à leur guise, pour ne pas sortir de table affamés; ils firent beaucoup de façons, mais enfin ils adoptèrent un moyen terme : tenant de la main gauche leur fourchette en l'air, ils saisirent les morceaux avec la main droite, et remarquèrent que de même que la France et la Perse ne pouvaient que gagner à leur mutuelle amitié et à leur union, de même, en combinant les deux manières de procéder, on arrivait à la perfection. Ce qui est certain, c'est qu'ils dînèrent.

Au milieu du repas, on entendit un bruit argentin comme celui de petites sonnettes, et l'on vit entrer quatre jeunes garçons, habillés en femmes, avec des robes roses et bleues semées d'oripeaux; c'étaient des danseurs : ils portaient les cheveux longs, tombant sur les épaules et couverts de ces petites calottes dorées, appelées *araktjyns*, qu'on peut voir sur toutes les peintures persanes à sujets féminins. Ces danseurs n'étaient pas très-

habiles, sans doute; mais je n'avais pas de point de comparaison, et ce spectacle me parut très-intéressant. On peut dire des Asiatiques, en général, qu'ils sont gracieux dans leurs mouvements. Pour les Persans surtout, c'est vrai, et particulièrement chez les enfants. Une des danses qu'on exécuta s'appelle la *hératy*, et s'accompagne d'un air portant le même nom et qui a beaucoup d'agrément; les musiciens, suivant l'usage, s'étaient assis par terre, dans un coin; l'un jouait d'une espèce de mandoline appelée *târ*, l'autre du dombeck, ou petit tambour à main, enfin un troisième du centour, instrument qui consiste en une série de cordes ajustées sur une table, et d'où l'on tire avec de petites baguettes des sons assez semblables à ceux de la harpe. Après la *hératy*, ce que nous vîmes de mieux, c'est une sorte de pantomime rhythmée, qu'on pourrait intituler *la Journée d'une élégante*. La jeune femme débute par se quereller avec son mari, puis elle a de l'humeur, puis elle boude, puis elle s'habille pour sortir, puis elle entre chez une de ses amies, à qui elle rend visite. On peut deviner que c'était un thème à déployer beaucoup de coquetterie d'allures et de gentillesse. Le jeune danseur, chargé de ce rôle, ne s'en tira pas trop mal.

Après les danseurs vinrent les farces. Une troupe de comédiens joua des scènes populaires en patois d'Ispahan. On fut obligé de corriger et d'abréger beaucoup, car ces espèces de saynètes, qui représentent d'ordinaire les ruses des moullahs, les concussions des juges, les perfidies des femmes, les coquineries des marchands et les querelles de la canaille, sont composées avec une verve qui ne ménage rien et que rien n'arrête. Je doute que les

tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison. Cette fois, Tchéragh-Aly-Khan ne permit pas à la vivacité des acteurs de se donner carrière, et lorsqu'il les voyait s'échauffer et s'animer un peu, il intervenait; de sorte que tout resta dans les limites de la convenance. En somme, la soirée fut charmante, et nous fûmes très-satisfaits du dîner et du divertissement persans.

Les habitants d'Ispahan, sans être tout à fait aussi mal famés que les Schyrazys, ne jouissent pas non plus d'une réputation très-brillante. On dit la lie du peuple de cette ville une des plus mauvaises de l'empire. Elle fournit à toutes les autres cités les plus rusés et les plus voleurs des courtiers. Pour exprimer leur opinion sur ce sujet, les Persans rapportent un *hadys*, une tradition sacrée dont l'authenticité n'est pas d'ailleurs à l'abri de toute critique. Son Altesse le Prophète, racontent-ils (Que le salut de Dieu soit en lui et qu'il soit exalté !), dit un jour : « O Seigneur du monde, faites que Bahreyn soit ruinée et qu'Ispahan prospère ! » Il indiquait par là que Bahreyn étant une ville habitée par des gens bons et vertueux, il était à souhaiter qu'elle disparût pour que sa population se répandît dans le reste de l'univers et y portât l'exemple et la contagion de ses mérites. Mais Ispahan, au contraire, laissant beaucoup à désirer, quant aux qualités de ses habitants, il était bon que ceux-ci se confinassent chez eux, et, contents de leur prospérité, n'allassent pas troubler le monde.

Comme dans tous les dictons, il faut accorder une grande part d'imagination à cette histoire. Je la rapporte

pour montrer que si, en quelques circonstances politiques, comme, par exemple, à la mort du roi Feth-Aly-Schah, les Ispahanys se sont montrés un peu tapageurs, l'opinion de leurs concitoyens leur en a tenu compte. Pour être juste, il faut ajouter aussi que, dans ces occasions, la partie la plus considérable de la population ne prend aucune part au tumulte et en souffre beaucoup. Il y a à Ispahan beaucoup de gens instruits dans tous les genres, des marchands riches ou aisés, des propriétaires qui vivent en rentiers et ne recherchent pas les emplois publics, enfin tout un fond d'existences calmes, tranquilles et honnêtes, qui est comme le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévys. A beaucoup d'égards, mais en plus grand, je crois que l'on pourrait comparer Ispahan à Versailles.

Je garde à cette cité déchue un très-tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et, si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ses immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli. Versailles, dont je parlais tout à l'heure, a vu bâtir son palais dans la pensée d'imiter les jardins d'Armide. La poésie un peu prétentieuse du Tasse avait déteint sur l'imagination des fondateurs. Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées.

CHAPITRE XI.

D'Ispahan à Téhéran.

Il n'est jamais agréable de laisser un lieu où l'on est bien, mais il est plus désagréable encore de passer de ce bon logis dans un autre plus mauvais. En quittant Ispahan, nous allions constater par nous-mêmes la distance qui sépare les monuments de sa grandeur des ruines de sa décadence.

Le jour de notre départ nous ne fîmes que trois heures de marche, d'après le principe immuable qu'on ne doit jamais s'éloigner beaucoup au premier début d'un voyage. Nous ne sortîmes pas des décombres, d'abord décombres des vastes quartiers abandonnés, ensuite des faubourgs, enfin décombres de la banlieue. Nous nous serions passés de cette démonstration matérielle et obstinée

de l'ancienne grandeur d'Ispahan. Mais il fallut bon gré mal gré en épuiser toute la force. Il avait plu quelque peu les jours précédents, et à la pluie succédait un vent d'une force extrême et on ne peut plus fatigant. Nous avions de l'humeur et regrettions nos loisirs de l'Imaret-è-Sadr. L'aspect de notre campement ne nous consola pas. Nos tentes avaient été dressées à la hâte sur un sol argileux provenant de ruines ; ce lieu désolé s'appelle Gyaz. La plupart de nos domestiques natifs n'étaient pas arrivés, s'étant attardés à Ispahan, et ne nous rejoignirent que dans la nuit. Le dîner se fit beaucoup attendre, et il fallut le prendre tel qu'on put le fournir, c'est-à-dire très-cénobitique. Devant tous ces malheurs accumulés, les esprits se ranimèrent, et on oublia le bien-être passé pour supporter avec héroïsme le malheur présent.

Cette force d'âme ne toucha pas encore la destinée. La marche du lendemain fut aussi peu attrayante que celle de la veille. Jamais je n'ai vu désert si laid. Le ciel était couvert et le vent du sud-est qui nous poursuivait ne nous laissait ni la liberté de parler sans étouffer, ni la possibilité de nous entendre. Nous eûmes donc cinq heures de route fort désagréables. La nuit le fut plus encore. L'air s'était si singulièrement rafraîchi sur les hauteurs où nous nous trouvions, qu'enveloppés dans des couvertures de laine et des vêtements ouatés, nous étions transis de froid ; pour comble d'agrément, le vent, ayant redoublé de furie, faisait un vacarme tel sous les tentes que nous nous attendions à chaque instant à les voir emportées. Ce qui ne se réalisa pas pour nous arriva à nos Kavas arabes. Au petit jour, leur abri leur tomba sur la tête et on les tira avec peine de dessous l'amas de toile qui

les étouffait. Pour s'habiller, il fallut poursuivre dans la plaine les vêtements dont le vent s'était emparé. Un des membres de la caravane fit le bonheur général par son obstination à rattraper à la course un faux-col que l'aquilon ne voulait pas lui rendre.

Décidément, il faisait moins que chaud, même de jour. Nous étions transportés soudainement dans un climat du Nord. Il n'y avait pas d'ailleurs trop à s'en plaindre. Les chevaux n'en marchaient que mieux. Après six heures, nous arrivâmes à Soôu et nous nous aperçûmes tout d'abord que notre veine d'infortune était épuisée pour quelque temps. C'est une charmante petite ville, avec des constructions à plusieurs étages et un beau caravansérail. Le pays est très-cultivé et très-boisé. Je gravis une côte couverte d'arbres et de buissons qui me rappela un peu Wiesbaden. Au sommet m'apparut un imam-zadèh dont le dôme était couvert d'émail bleu et autour duquel tournait un beau, grand, clair et large ruisseau où se pressait une foule de gros poissons très-peu timides et qui accoururent à moi quand je m'arrêtai sur le bord de leur domaine. Aussitôt, d'une espèce de ferme, à côté de l'imam-zadèh, sortirent un jeune homme et une vieille femme. Ils me saluèrent avec politesse et m'invitèrent à m'asseoir chez eux en m'offrant du lait, du pain et des fruits. Ils me racontèrent que ces poissons si sociables appartenaient au Saint et qu'on n'y touchait jamais. Le jeune homme était, lui, le *moutevelly* ou gardien du monument sacré, et, parmi ses obligations, était celle de nourrir ces poissons. Il s'acquittait sans doute avec conscience de ce devoir, car ses pensionnaires avaient la meilleure mine du monde. Je trouvai l'endroit si charmant et ces gens si aimables

que je redescendis au camp et leur ramenai des hôtes. Nous nous installâmes sur l'herbe. Nos braves ermites nous donnèrent tout ce qu'ils avaient et nous firent une foule de questions sur les habitudes, les mœurs et les façons d'agir des animaux de notre espèce. Cependant quelques autres personnes, des paysans, s'étaient approchées et prenaient part à l'entretien avec cette discrétion enjouée et respectueuse que l'on trouve en Perse dans toutes les classes. Un jeune derviche portant une ceinture en en cuivre en forme de serpents enlacés, s'avança, salua et offrit un bouquet à la *Khanum*, à la dame, en l'accompagnant d'un compliment. Bref, nous passâmes là une heure charmante, et, quand nous nous séparâmes de cette compagnie improvisée, chacun des membres insista pour que nous promissions de revenir, ce qui était difficile.

Rentrés au camp, nous nous aperçûmes que dans leur admiration exagérée pour la fraîcheur, nos ferrachs avaient vaillamment planté nos tentes au milieu d'un marais, de sorte que pour circuler autour de nos tapis nous avions de l'eau jusqu'à la cheville; c'est, au jugement des Persans, le *nec plus ultra* du bien. Nous trouvâmes cela trop bien et trop attirant pour la fièvre, et nous voulûmes un autre endroit. On ne trouva qu'un cimetière et nos lits furent mis sur des tombes. Il n'y avait pas à choisir; la journée était déjà avancée lorsqu'on fit cette installation, et la recommencer encore était impossible. Seulement, nous nous demandions par quel motif on nous tenait ainsi tout contre la porte de la ville quand la plaine était si vaste. Nous fûmes un peu plus surpris de voir s'établir autour de notre camp et

très-près de nos tentes une haie de paysans, chargés de nous garder. A la vérité, tous les soirs, on nous donnait de pareilles sentinelles. L'institution, en elle-même, est excellente. Dans des cas comme le nôtre, le Mehmandar ou tout autre officier ayant mission du gouvernement somme les chefs de village de fournir un nombre suffisant d'hommes du pays pour veiller autour des voyageurs et des bagages. S'il arrive quelque mal aux uns ou s'il manque quelque chose aux autres, le village en répond. Nous avions eu toujours des paysans pour nous garder, mais une douzaine suffisait, quatre auprès des ballots, quatre avec les chevaux, quatre à nos tentes : nous n'en avions jamais eu beaucoup plus. Cette fois-ci c'était une armée. Tout ce monde s'installa à la manière accoutumée, c'est-à-dire que deux par deux, les gardes se creusèrent un trou dans le sable et s'y accroupirent à l'abri du vent ; de trois pas en trois pas nous fûmes ainsi entourés d'une série de trous de garde ; nous laissâmes faire, mais nous ne comprenions rien à ce zèle exagéré.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche pour gagner Kohroud, et nous nous aperçûmes bientôt qu'Aly-Khan faisait montre d'un grand talent stratégique. Les coteaux, à droite et à gauche de notre troupe, étaient couverts de vedettes, et nous voyions nos ghoulams lancés au galop, le fusil à la main, monter et descendre les côtes, s'arrêter, regarder à l'horizon, revenir, courir, enfin donner toutes les marques de guerriers qui ne veulent pas se laisser surprendre.

Presque au sortir de Soôu, nous rencontrâmes la grande caravane d'Ispahan à Téhéran qui, changeant ses allures

ordinaires, celles d'une sage lenteur, se mit à notre pas et ne nous quitta plus. Tout cela était irrégulier et avait besoin d'explications. Voici ce qui arrivait.

Le gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan, avait reçu l'annonce de son rappel. Il allait quitter sa ville, et ses bagages, confiés à la caravane, avaient été expédiés sur Téhéran. Mais, à peine parvenue à Gyat, cette caravane avait appris que deux cents cavaliers bakhtyarys s'étaient réunis dans la montagne pour fêter les bonnes prises que le ciel leur adressait : d'une part, un envoyé européen avec des caisses de cadeaux destinés au roi.... et l'imagination, Dieu merci, pouvait se donner carrière sur la richesse de ce contenu! et de l'autre, les dépouilles du gouverneur d'Ispahan, sans compter les menus suffrages représentés par les biens des marchands de la caravane. Notre Mehmandar, heureusement, avait été également prévenu, et c'était là le motif de ses préparatifs militaires. A Soôu, on avait craint d'être attaqué la nuit, et l'on avait retenu le matériel des tentes afin de tout escorter ensemble; sur la route, même de jour, on redoutait une embuscade. Enfin, nous arrivâmes à Kohroud sans avoir vu l'ennemi. Les bakhtyarys, informés de la bonne tenue de notre monde, reconnurent que l'affaire pourrait être plus chaude que fructueuse, et s'en retournèrent chez eux. Une fois à Kohroud, il n'y avait plus de risques à courir; on se trouvait hors du rayon de leurs courses.

Le pays que nous traversâmes avait été réellement créé par la nature pour les expéditions du genre de celle dont nous avions été menacés. Ce n'est que défilés, descentes, montées, passages rudes et étroits. Plusieurs fois, nous

nous trouvâmes mêlés aux gens de la caravane, qui croyaient ne pouvoir se tenir trop près de nous. On y voyait des moullahs sur des ânes, des femmes voilées dans des paniers, des marchands, des gens de toute sorte sur leurs chevaux. Pendant ce temps, et malgré la gravité des circonstances, Aly-Khan chassait au faucon, ce qui était aussi une manière d'observer le terrain. Il prit quelques perdrix. Nous mîmes pied à terre et nous fîmes une partie du chemin en marchant, remarquant et cueillant au milieu des rochers et des pierres de la route toutes sortes d'herbes et de plantes aromatiques. Nous avions avec nous un enfant arabe d'une dizaine d'années, Azoub, joli et bien élevé, fils d'un négociant de Bagdad. Il donnait la main à ma fille, l'aidait dans les petites difficultés du chemin, en cherchant à causer avec elle. C'étaient des mots français coupant des phrases arabes, et des rires d'oiseaux connus des enfants de tous les pays. Ainsi nous arrivâmes à Kohroud.

Toute cette journée avait été très-fraîche. Le difficile était de se figurer qu'on fût en Perse et à la fin de juin. La contrée, bien boisée, présentait aux regards de verts gazons, de grandes herbes, des pâturages, des sentiers perdus entre les murs de pierres des héritages, des châtaigniers et des noyers superbes. Rien ne rappelait l'Asie dans ce paysage. Un poëte d'Occident aurait pu y placer la scène d'une idylle. Les Persans, avec leur amour immodéré pour le froid, étaient enchantés et nous vantaient Kohroud. Sans nous insurger contre cette opinion, nous en tirions des pronostics douteux pour le repos de la nuit, et nous eûmes malheureusement assez raison, car toutes les précautions possibles furent impuissantes contre

la rigueur de la température. Aussi le signal du départ ne nous trouva pas récalcitrants, et, tout transis, nous montâmes à cheval, enchantés de nous éloigner de cette zone glaciale.

Mais que l'homme est difficile à satisfaire! ou plutôt combien la nature se soucie peu de lui faire plaisir ! Après trois heures de marche employées à tourner dans une espèce de labyrinthe descendant qui nous conduisait hors des montagnes, nous débouchâmes à l'entrée d'une plaine sans limites, vaste désert couvert de cailloux, où nous fûmes pris à partie par un soleil des tropiques. L'air était pour ainsi dire enflammé. On voyait miroiter l'atmosphère, comme il arrive vers la fin d'un bal, quand les bougies brûlent sans que la flamme remue. Mais il n'y avait pas à se plaindre, tout se passait suivant la règle : nous étions dans la plaine de Kaschan, un des lieux les plus brûlés et les plus brûlants de l'Asie. Pour distraction, nous avions à chercher des yeux la grande production du pays, les scorpions, et, en effet, on en voyait quelques-uns se promenant entre les pierres qui leur servaient de domicile.

Ainsi éprouvés par un changement de température beaucoup plus complet que nous ne l'avions désiré, nous sûmes d'abord un gré très-médiocre au Mehmandar et au gouverneur de Kaschan, Mirza-Ibrahim-Khan, d'une attention délicate dont le premier acte consista à nous faire faire neuf heures de marche sous l'œil de ce soleil. A la vérité, ce fut une marche triomphale. Tout ce qui possédait un cheval à Kaschan était venu au-devant de nous, et entre autres le fils du gouverneur, Mirza-Taghy-Khan, jeune administrateur de la plus belle espérance, mais

peu chargé d'années : il n'avait que six ans. Il n'en montait pas moins un cheval qui, sous lui, paraissait d'une taille gigantesque, et dont un vieux ghoulam, gardien du jeune homme, surveillait les allures. Mirza-Taghy-Khan ne fut nullement arrêté par sa jeunesse dans les compliments qu'il nous fit, et il s'en acquitta avec une gravité, une noblesse et une aisance qui nous parurent merveilleuses. J'entrepris la conversation avec lui, et je fus on ne peut plus étonné de l'entendre parler comme un sage sur tous les sujets. En général, les enfants persans d'un rang élevé sont de très-bonne heure des gens du monde; mais, parmi ses émules, Mirza-Taghy-Khan est un des types les plus accomplis que j'aie rencontrés de la politesse nationale. Ce petit courtisan ne finissait pas ses phrases sans y ajouter une formule obligeante.

Malgré la vue de tout le peuple de Kaschan, venu au-devant de nous, y compris la communauté juive, l'impatience nous prenait un peu d'une route aussi longue, quand, à la fin, nous arrivâmes, et la première vue de notre logis dissipa comme une fumée notre mécontentement. Des murmures nous passâmes à des sentiments de gratitude très-mérités. On nous avait fait éviter l'air brûlant de la ville et on nous mettait à une demi-heure de là dans un palais nommé Fyn et appartenant au roi.

Peu de jardins sont comparables à ceux de ce délicieux séjour. Les plus belles eaux, les plus limpides, les plus fraîches, y courent dans des bassins et à travers des canaux d'émail bleu. Il ne se peut rien voir de plus gai. Un de ces bassins est petit, profond de quatre à cinq pieds, peuplé de poissons rouges et encadré dans un pavillon de peinture. L'autre, carré, a bien cinquante pas de chaque

côté et la même profondeur. Le tout avec les immenses platanes ordinaires et des fleurs à profusion. Au milieu du parc, une de ces constructions à jour que les Persans appellent koulah-é-ferenghy, *un chapeau européen*, parce que la toiture est en effet bombée et à larges rebords, nous donnait la fraîcheur de son ombre. Auprès, s'étendaient les vastes bâtiments du harem, où nous n'avions que faire, mais que, cependant, nous allâmes visiter avec une vive curiosité. C'est là que s'est passée, il y a bien peu de temps, une de ces tragédies émouvantes comme les annales de tous les peuples du monde en ont produit, mais particulièrement celles des peuples asiatiques.

Dans ce harem et près de l'issue qui donne sur le jardin, nous remarquâmes une chambre assez petite dont la porte brisée ne tenait plus que par un seul de ses gonds. Voici l'histoire de cette porte.

Il y avait, à Kirmanschah, il y a une vingtaine d'années, un jeune homme très-pauvre. On le disait de bonne famille et même descendu du Prophète; mais sa misère était un fait beaucoup plus certain. Il s'ingéniait de son mieux pour gagner sa vie et celle des siens, et s'était fait cuisinier. En cette qualité, il eut le bonheur d'entrer au service du ministre de Mohammed-Schah, celui qu'on appelle encore en Perse le grand Kaïmakam, et le bonheur plus grand de lui plaire. Il prit dans sa maison le rang d'un domestique de confiance, ce qui lui procura le moyen de donner à son fils une bonne éducation et de placer ce jeune homme parmi les serviteurs du prince héritier, Nasreddin-Mirza. Celui-ci conçut une telle affection pour Mirza-Taghy, c'était le nom du fils du cuisinier, qu'il le chargea bientôt de toutes ses affaires, se mit même sous

sa direction, bref, quand à la mort de son père il monta sur le trône, il en fit son premier ministre, et le nomma Khan, puis Émyr Nyzam, ou chef suprême de l'armée régulière, et enfin Atabek, titre de dignité qui égalait presque aux souverains l'heureux favori.

Mirza-Taghy-Khan, ou, comme on disait et dit encore aujourd'hui, l'Émyr Nyzam, paraissait avoir été taillé par la fortune pour obtenir tous ces honneurs, et ce qui est bien autrement rare, pour les mériter. Le gouvernement de Mohammed-Schah n'avait pas brillé par l'énergie ni la sagesse, de sorte qu'au jour de l'avénement de Nasreddin-Schah, le pays était dans un affreux désordre. On se tuait en plein jour dans les rues de Téhéran, et les courriers, même ceux du gouvernement, à plus forte raison les voyageurs, ne pouvaient circuler sans les plus grands risques. Les Nomades ne payaient pas l'impôt et n'obéissaient à personne, les gouverneurs des villes faisaient aussi le brigandage sur leur territoire; l'Émyr Nyzam, en quelques mois, remit l'ordre partout. Il traita les coupables avec une sévérité qui dégoûta de suivre leur exemple, et, pour n'en dire qu'un mot ayant fait saisir des assassins dans les rues de Téhéran, il imagina de les faire maçonner dans le mur de la mosquée de Schah-Abdoulazym; on ne laissa sortir du mur que la tête et le cou; à ce cou on mit une corde et l'on y attacha un attelage vigoureux qui, partant au galop, emporta la tête. Par de pareils moyens, il inspira une terreur telle que la plus profonde tranquillité se rétablit, tout rentra dans le devoir, et j'ai entendu raconter qu'un soldat de faction à sa porte tomba évanoui de peur, parce qu'en passant l'Émyr Nyzam avait fixé les yeux sur lui. Il se

complaisait dans ces preuves de sa puissance, et rien ne le flattait davantage.

Mais il ne se contenta pas de rétablir l'ordre, il voulut rendre au pays son ancienne splendeur. Il bâtit partout des casernes, des caravansérails, des ponts. Il organisa de nouveau les postes, et couvrit l'empire d'un réseau de tchapar-khanèh ou *maisons de courriers*, dans lesquelles il ordonna que des chevaux fussent toujours à la disposition des voyageurs. Il s'occupa de la révision du cadastre, et modifia l'assiette de l'impôt, auquel il se proposait de faire rendre beaucoup plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, sans fouler le paysan. Il donna une grande attention aux manufactures, et les encouragea. Très-peu bienveillant pour les Européens, et désireux de les éloigner, il voulait, d'un autre côté, leur emprunter des connaissances militaires, et quelque chose de leur habileté industrielle. Enfin, portant la main sur l'arche sainte de la malversation, il voulut que tous les fonctionnaires se modelassent sur lui, qui ne volait pas. D'une activité sans bornes, et connaissant le prix du temps comme un Américain, il simplifia beaucoup le style de la chancellerie, et l'aurait simplifié plus encore s'il en avait eu le temps. Ses audiences étaient courtes, et il y terminait les affaires en peu de paroles. Mais quand il passait la revue d'un régiment, il allait lui-même à pied questionner les soldats, et savoir d'eux s'ils avaient reçu leur solde. Lorsqu'il découvrait que les officiers ne payaient pas leurs gens, il les traitait de façon à leur enlever toute envie de recommencer.

Ce rôle de réformateur qu'il avait pris dans l'État, il se l'était attribué sur le palais, sur les plus proches parents du roi, et sur Sa Majesté elle-même. Il professait un pu-

ritanisme extrême dans une cour que les deux règnes précédents n'avaient pas accoutumée à tant de rigueur. Il voulait que le prince fût toujours à cheval ou occupé à travailler. Il lui parlait, non pas comme un ministre, non pas comme un favori, mais comme un mentor des plus farouches. Enfin, sans égard pour les personnes, il qualifiait et réprimait publiquement les actes qui lui semblaient condamnables.

De cette façon, le rare mérite que l'on ne pouvait méconnaître dans l'Émyr Nyzam s'alliait à une rudesse de manières peu propre à faire aimer la vertu. De son côté, cet homme si rigide avait certains défauts qui irritaient les esprits. Sa sévérité s'appuyait sur un fond de cruauté native; sa dureté à jeter à la face de tout le monde des accusations d'ailleurs souvent méritées, résultait d'une insoutenable satisfaction de lui-même que rien ne pouvait égaler. C'était un de ces orgueils furieux et délirants comme on ne les connaît guère dans nos climats, un orgueil d'Assuérus et d'Aman, quelque chose de diabolique. Enfin, au jour de l'adversité, on s'aperçut encore qu'il avait un autre vice : le cœur lui manquait.

L'Émyr Nyzam n'avait pas tardé à être l'objet de l'antipathie universelle, qui dégénéra bientôt en un concert de plaintes, de lamentations, d'accusations. Les fonctionnaires, qu'il empêchait de prévariquer, mais dont il n'avait pas augmenté les appointements réguliers, mouraient de faim et gémissaient. Les soldats, qu'il faisait payer exactement, mais dont il exigeait un travail perpétuel et une grande régularité de conduite, se montraient moins sensibles au bien qu'à la suppression de leurs habitudes

vagabondes. Les créanciers de l'État, qu'il avait très-mal traités en refusant de reconnaître une partie des dettes du règne précédent, à la vérité plus que suspectes de fraude, jetaient les hauts cris, et trouvaient moyen d'intéresser les légations à leur cause. Le harem, étroitement surveillé dans ses dépenses et dans sa conduite, criait plus haut encore et surtout plus près du souverain; et, enfin, des personnages considérables faisaient journellement remarquer au roi que, si son ministre avait raison de tout ramener au bon ordre, il avait tort d'affecter en public, à l'égard de Sa Majesté, des manières d'être assez peu respectueuses. On en concluait que le prince devait au moins surveiller la tenue de son vizir omnipotent, et s'assurer par lui-même si l'activité effrénée et l'ambition de l'Émyr Nyzam ne visaient pas un peu plus haut qu'il n'était juste et légitime.

Les soupçons inspirés au jeune monarque pouvaient être et étaient en effet malveillants, mais ils s'appuyaient sur d'assez fortes apparences. Mirza-Taghy-Khan avait reçu de la faveur de son maître la main de la propre sœur du roi; il avait le titre suprême d'Atabek; les grands gouvernements et toutes les places importantes étaient à ses amis, et on pouvait se dire que la dynastie était bien nouvelle encore pour être exposée sans imprudence à certains dangers. Ces diverses considérations, qu'on présentait sans cesse au schah, ne laissaient pas que de faire impression à la longue sur son esprit; puis, le jeune souverain se fatiguait un peu des remontrances acerbes et perpétuelles de son favori, et davantage de la publicité que, dans son orgueil, ce dernier aimait à donner à ces manifestations de son autorité sur l'esprit du

maître. Les choses en étaient là quand l'Émyr Nyzam décida celui-ci à aller à Ispahan.

Ce voyage fut un triomphe, non pas pour le monarque, mais pour le ministre. Il reçut partout et de tout le monde les hommages exagérés dont il était si avide, et on n'eut pas de peine à montrer au roi que la splendeur de son confident effaçait complétement la sienne propre. On le mit au fait d'anecdotes que chaque jour voyait éclore, et qui faisaient la joie de la cour de l'Émyr Nyzam. Ainsi, on racontait que lors de l'entrée du roi à Ispahan, Mirza-Taghy-Khan précédant son maître d'une tête de cheval, ce qui était vrai, un curieux avait demandé dans la foule à un sien compagnon : « Quel est ce jeune homme qui vient derrière l'Émyr Nyzam ? » A quoi l'autre avait répondu : « C'est son beau-frère. » Cette histoire fit une vive impression sur l'imagination du roi, et le dégoûta beaucoup de celui que jusqu'alors, et malgré les suggestions contraires, il aimait particulièrement; puis, Nasreddyn-Schah comprenait le bien que le ministre avait fait à ses affaires, et lui en tenait grand compte. De sorte que, quoiqu'on fût inquiet, et non sans raison, de la tournure que prenaient les choses, il ne s'arrêta à aucun parti, et la cour rentra à Téhéran sans que la position de l'Émyr Nyzam eût encore subi le moindre changement extérieur.

Mais celui-ci était trop bien au fait de tout ce qui se tramait pour ignorer les projets de ses ennemis, et d'ailleurs force lui fut bientôt de reconnaître que le roi se refroidissait à son endroit. Dans cette occurrence, il ne comprit pas tous les périls de sa position, ni le vrai moyen d'en sortir. S'il avait un peu tempéré son humeur hau-

taine, s'il eût daigné chercher à calmer les ressentiments les plus dangereux, l'affection ancienne de son maître plaidait en sa faveur, et, s'aidant des liens du sang, il y a peu de doute qu'il n'eût tout accommodé. Mais il prit un parti tout opposé. Il redoubla de hauteurs et de démarches indépendantes. Il affecta de n'avoir rien à redouter, en raison de ses services et de la juste autorité qu'il avait acquise, et pour comble de maladresse, il s'adressa au ministre de Russie, le prince Dolgorouki, pour obtenir sa protection officielle. Celui-ci, entrant un peu plus que de raison dans les vues et les façons d'agir du vizir, lui envoya les Cosaques de son escorte, et annonça qu'il le défendrait envers et contre tous.

A cette nouvelle, le roi, profondément irrité, fit dire au prince Dolgorouki que s'il ne retirait pas immédiatement ses gardes de la maison de son ministre, il irait lui-même, en personne, les en faire sortir, et sur-le-champ il donna l'ordre à Mirza-Taghy-Khan de partir pour Fyn, où il était exilé.

Le prince Dolgorouki, réfléchissant alors à ce qu'il avait fait, rappela ses gens avec une précipitation extrême, et l'Émyr Nyzam, très-abattu, se mit en route pour Fyn. Sa femme, la princesse sœur du roi, montra dans cette occurrence plus de sagesse et de résolution que tout le monde. Elle n'avait encore que seize ans. Elle fit observer que sa présence était une sauvegarde pour son mari et que, dans de pareilles circonstances, elle ne devait pas le quitter, qu'elle connaissait trop bien le cœur de son royal frère pour craindre le moindre danger tant qu'elle serait là, et que désormais, avec ses deux enfants, elle ne perdrait pas de vue la personne de son mari.

Elle vint donc avec lui à Fyn, et s'établit dans l'enderoun du palais.

Bien qu'exilé et en disgrâce manifeste, l'Émyr Nyzam n'avait pas cessé d'être premier ministre. En réalité, il ne pouvait encore calculer la profondeur de sa chute. Il ne savait pas même s'il allait tomber; mais, d'apparence, il était toujours, après le roi, le premier personnage de l'empire. La lenteur que son maître mettait à le dépouiller de cette qualité aurait pu être mise à profit pour sortir de l'abîme de maux creusé par son orgueil. Malheureusement, il avait perdu la tête; il passait les jours à se désoler, à faire des plans irréalisables, et ses ennemis faisaient preuve d'autant d'activité et de hardiesse que lui montrait d'abattement. Ils ne laissèrent pas au ressentiment du roi le temps de se refroidir. Ils lui représentèrent la joie universelle, qui était très-réelle. La nation ressemblait à une bande d'écoliers turbulents débarrassée de son pédagogue. Ils lui firent observer que, s'il revenait sur ce qu'il avait commencé, il perdrait l'estime de son peuple et donnerait à l'Émyr un tel prestige, que désormais celui-ci oserait tout faire. On lui fit remarquer la route dangereuse que son ministre avait prise en s'adressant contre lui à une puissance étrangère; enfin on demanda la mort du favori.

Le roi avait dix-neuf ans. Il était irrité, inquiet, fatigué d'une sujétion qui l'humiliait, fatigué aussi d'une lutte qui se renouvelait tous les jours contre des influences toutes-puissantes sur son esprit. Cependant il hésitait, et déjà à deux reprises avait donné et retiré l'ordre de faire mourir son vizir.

Mais il y avait auprès de lui un homme qui, à toutes

les irrésolutions ou, pour mieux dire, les répugnances du prince, opposait une inaltérable obstination. Ce personnage avait occupé, sous Mohammed-Schah, des fonctions importantes à la cour, puis il avait déplu au ministre d'alors, et, dépouillé de tout ce qu'il possédait, réduit à une position misérable et dangereuse, il avait cru devoir s'éloigner pour un temps, avait profité de ses loisirs pour faire le pèlerinage de la Mecque, et en était revenu avec le titre de hadjy. Lorsque Nasreddin-Schah était monté sur le trône, l'Émyr Nyzam s'était intéressé à cet ancien courtisan, l'avait remis en fonctions et très-rapidement élevé à un des postes les plus éminents de la cour. Cet homme n'avait pas d'autres motifs apparents pour vouer à son bienfaiteur la haine dont on va voir les effets.

Au sortir d'une conférence orageuse où le roi s'était encore laissé arracher à grand'peine le terrible arrêt de mort, le personnage en question rentra chez lui, fit mander deux mir-gézèbs ou bourreaux, et leur donna l'ordre de se pourvoir de chevaux et de se mettre immédiatement en devoir de le suivre. Il quitta ses habits ordinaires, prit un costume de moullah, et le grand turban blanc qui en fait partie. Il possédait dans son écurie un cheval ambleur d'une grande réputation de vitesse. Il le demanda, mais au moment où il mettait le pied à l'étrier, un officier du palais lui apporta la défense de partir et l'ordre formel de venir parler au roi. Se doutant que le prince ne voulait décidemment pas que l'Émyr mourût, il refusa péremptoirement d'obéir, et s'éloigna de toute la rapidité de son cheval, intimant aux deux bourreaux de courir la poste le plus diligemment qu'ils le pourraient.

Cependant, les habitants de Fyn avaient repris un peu de courage. Dans les premiers jours de leur arrivée, le gouverneur de Kaschan les avait beaucoup maltraités; sous prétexte que l'Émyr devait être gardé à vue, il avait fait placer sur les terrasses de l'enderoun les tentes d'un bataillon d'infanterie, de sorte que ni la princesse ni ses femmes ne pouvaient circuler dans leurs appartements sans courir le risque d'être vues. Il fallut que Mirza-Taghy-Khan payât une forte somme pour se débarrasser de cette obsession. En voyant que le temps s'écoulait et que des ordres rigoureux n'arrivaient pas, le gouverneur commença à appréhender que la fortune du ministre ne se rétablît, et que dès lors la vengeance de celui qu'il aurait trop fait souffrir ne pût l'atteindre. Il entra alors dans un système de déférences et de respects tout opposé à la conduite qu'il avait tenue auparavant. De leur côté, les prisonniers, sentant ce changement, en conclurent que tout allait au mieux, et que bientôt les nouvelles les plus favorables allaient arriver de la cour. Ce fut dans ces dispositions que les trouva le personnage que j'ai dit, et sa vue fut pour Mirza-Taghy-Khan une confirmation de tous ses rêves, car il le regardait comme sa créature et son ami.

Le nouvel arrivé n'eut garde de dissiper ces préventions. Il se dit envoyé par le roi pour apporter l'annonce de l'arrangement de toutes choses. L'Émyr cesserait d'avoir la direction suprême des affaires, mais serait nommé gouverneur d'Ardébyl, où il aurait à se rendre immédiatement, et le roi lui rendrait ses bonnes grâces. On laissait entrevoir que, dans un avenir plus ou moins lointain, tout ce qui se faisait pouvait se réparer et la situation de

Mirza-Taghy-khan redevenir telle qu'elle avait été naguère.

La joie fut grande dans la famille, et l'Émyr Nyzam passa subitement de l'excès de la crainte à la plus entière confiance. Depuis plus de quinze jours, n'osant s'éloigner de la princesse sa femme, sauvegarde de sa vie, il n'avait même pas été au bain, ce qui pour un Persan est une privation extrême. Il résolut de s'y rendre immédiatement. Le messager de Téhéran l'y encourageait de son mieux, mais la princesse, agitée d'une vague inquiétude et considérant que les bains se trouvaient dans le village, en dehors de son palais, s'opposait de tous ses efforts à ce que son mari s'éloignât d'elle. En vain elle supplia, pleura : elle ne put éveiller le moindre soupçon dans un esprit aveuglé et circonvenu. L'Émyr lui promit seulement de ne pas rester plus de deux heures absent, plaisanta de ses craintes, et partit avec ses gens.

Pendant la route, il causa gaiement avec ceux qui l'accompagnaient. Arrivé au bain, il descendit de cheval et entra dans la chambre où l'on quitte les vêtements. Comme il se déshabillait, il vit paraître le personnage venu de Téhéran, qui le salua avec respect et lui annonça que la volonté royale était qu'il mourût, mais que, par égard pour son rang, on lui laissait le choix du supplice. Profondément ému, troublé, désespéré comme un homme brusquement réveillé d'un songe, il accabla d'injures son interlocuteur et lui dit tout ce que la situation lui fournissait de trop vrai sur son ingratitude et sa cruauté. Mais l'autre le laissa parler, le pria froidement de se hâter de prendre un parti, attendu que le délai ne pouvait être illimité et qu'il fallait que dans une heure

tout fût fini. Alors l'Émyr choisit d'avoir les veines ouvertes, et les bourreaux entrèrent.

Quand, au bout de quelque temps, la princesse vit que son mari ne revenait pas, son inquiétude prit un caractère plus marqué. Elle allait et venait, ne pouvant se tenir en place, envoyant à chaque instant ses femmes aux nouvelles. Mais trois heures s'étant écoulées ainsi, elle déclara qu'elle était sûre désormais d'un malheur, que, malgré tout le monde, elle voulait elle-même s'informer de ce qui se passait. Elle sortit de son appartement, et vit l'enderoun cerné par des soldats qui lui barrèrent le passage ; elle les défia de porter la main sur la sœur de leur souverain, et s'avança vers la porte, qu'elle trouva fermée. C'était une porte légère en bois de saule ; elle la frappa si bien de ses pieds et de ses poings qu'elle l'enfonça et se précipita dans la cour; les assistants, comprenant dès lors qu'il n'y avait plus moyen de la retenir, lui dirent la vérité, et, bon gré mal gré, la princesse repartit pour Téhéran avec ses deux enfants.

L'aspect de cette porte brisée avait quelque chose de poignant. On eût dit que le drame n'était pas fini. Ces chambres vides prenaient un caractère tragique et lugubre. On était bien aise de n'y pas rester longtemps.

Mais comme les jardins et les kiosques n'avaient pas été témoins des scènes que je viens de raconter, le charme que nous y trouvions était tel que nous y couchâmes sous des tentes ouvertes. Je me rappelle que les eaux nous attiraient avec tant de séduction que, dans le grand bassin, il y avait toujours plusieurs d'entre nous occupés à se baigner, et que quelques-uns y retournèrent trois fois dans la journée.

Le gouverneur nous avait fort engagés à voir Kaschan. En effet, nous n'y pouvions manquer, car Kaschan est une des grandes villes de l'empire.

Sa réputation est très-mélangée de bien et de mal, et il y a beaucoup de choses à en dire. C'est une des cités les plus manufacturières de la Perse. On y fabrique, à un bon marché extraordinaire, des soieries légères d'une si bonne teinture qu'on les lave sans inconvénient. On y fait aussi beaucoup de chaudronnerie, et, sous ce rapport, Kaschan partage avec Ispahan l'avantage de fournir la Perse occidentale de vases de cuivre de toutes les formes et de toutes les grandeurs, étamés ou non, simples ou gravés de figures et de fleurs. On y remarque entre autres des tasses et des plats couverts, de formes très-jolies, très-variées, et ornés de peintures bleues, rouges, vertes, simulant l'émail. L'inconvénient de ce genre de travail est de ne pas supporter l'eau. Mais l'effet en est joli. Tout ce commerce est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a cent cinquante ans. Alors ce n'étaient pas seulement des soieries légères qu'on fabriquait à Kaschan, mais des damas, des étoffes brochées d'or et d'argent, surtout des velours d'une grande beauté. Ce qui ajoutait au singulier mérite de toute cette fabrication, c'était le bon marché extraordinaire des produits. Aujourd'hui il ne reste guère que l'échantillon de ce que les Kâschys ont su faire et pourraient faire encore.

S'ils ont une réputation de bons manufacturiers et d'ouvriers adroits, ils y ajoutent aussi celle d'être très-aptes à la littérature. Ils ont fourni beaucoup d'hommes remarquables dans la poésie, la philosophie, et surtout les sciences théologiques. Il y a à Kaschan une imprimerie

lithographique qui produit d'assez bons ouvrages, et le nombre des hommes qui s'y occupent de cultiver leur esprit ne laisse pas que d'être considérable. Enfin, les Kâschys sont essentiellement gens de bonne compagnie. Mais, comme toute chose en ce monde a un revers, on les accuse d'être des guerriers plus que médiocres, et les anecdotes ne tarissent pas sur leur peu de vocation pour le maniement des armes. Jamais, dit-on, homme de guerre n'est sorti de leurs murs, et le gouvernement n'oserait pas composer un régiment de Kâschys. Il serait sûr d'être obligé de le faire escorter partout en pleine paix; autrement le régiment aurait peur la nuit se voyant seul. On raconte que deux cents Kâschys, ayant été saluer Schah-Abbas le Grand, en furent bien reçus. Quand ils voulurent s'en retourner, ils se prosternèrent devant le roi et le supplièrent de leur donner un ou deux de ses cavaliers. « Pourquoi, demanda le monarque? — Parce que, répondirent les Kâschys, on nous a assuré qu'il y avait quelques voleurs sur la route. » Mais si je commençais des histoires de Kâschys, je ne finirais pas. Encore une autre critique, et celle-là est incontestablement fondée : c'est que Kaschan est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi, le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire. Elle était fort belle, très-élégante et très-bien entendue; mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force que jamais les scorpions ne pourraient y

pénétrer sans qu'on le voulût. C'était assurément un avantage incontestable.

Il y a presque aux portes de la ville un vaste monticule formé par les décombres d'un édifice écroulé, qui est loin de jouir d'une si heureuse prérogative. Il a, tout au contraire, le privilége opposé, les scorpions y pullulent en telle abondance que si l'on y répand une goutte d'eau, à l'instant même on les voit accourir sortant de leurs trous par milliers. On raconte à ce sujet qu'un des anciens rois arabes, Schedad, célèbre dans la légende par sa puissance, sa richesse et surtout son orgueil, avait imaginé de faire un jardin qui effaçât les magnificences et les délices du paradis. Le jardin d'Irem, qu'il créa, fut, en effet, si beau que depuis des siècles il sert de point de comparaison aux poëtes et a donné lieu à des amplifications sans fin. Avoir un paradis, c'était un grand pas vers la qualité de Dieu; cependant cela ne suffisait point encore: pour faire bien les choses, pour les avoir complètes, il fallait un enfer. Qu'est-ce qu'une puissance qui ne peut pas châtier? Schedad ordonna donc aux génies soumis à son obéissance de lui composer un enfer si parfait, si complet dans toutes ses parties, que l'imagination la plus exagérée ne pût y apercevoir ni défaut ni oubli. Tous les instruments de torture y furent collectionnés, la poix et le bitume y coulèrent en fleuves de feu, on y organisa des amas d'eaux bourbeuses pour les noyades et des précipices sans fond pour les chutes. Dans des ronces accumulées de façon à écorcher les pieds des passants, on lâcha toute la famille des serpents grands ou petits, n'importe, pourvu qu'ils fussent reconnus pour bien venimeux, et l'on commença à se féliciter d'avoir fait une œuvre

au-dessus de toute critique, quand quelqu'un fit observer qu'il n'y avait pas de scorpions. Un enfer sans scorpions ne pouvant se tolérer, on envoya un grand diable courir le monde pour en rapporter une cargaison. Il fit de son mieux. Il en remplit ses sacs en Syrie, en Afrique, dans l'Asie Mineure, partout où cette gent pullule, et fier de s'être bien tiré de sa mission, il s'en revenait à tire-d'ailes, quand il apprit que Schedad venait de mourir, et que les travaux de l'enfer étaient abandonnés. Les scorpions, si précieux un moment auparavant, devenaient pour le génie un fardeau inutile. Il ne crut donc pas devoir les porter plus loin. Il secoua ses sacs à l'endroit où il était alors, et s'en alla. C'était la butte de terre placée aux portes de Kaschan, et voilà pourquoi il y a tant de scorpions dans ce lieu. Tout s'explique.

Il faut dire aussi que le mal appelle le remède. Ce fut un homme utile à son pays, sans aucun doute, celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur mortel venin. On nous amena un de ces sorciers. Il avait très-mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité; mais enfin, le ciel l'ayant fait ainsi, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis. On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite, il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une phalange : c'est une énorme et horrible araignée qu'on nomme dans la langue du pays *Rotayl*, et dont la piqûre est toujours très-mauvaise et quelque-

fois mortelle, et il se fit mordre encore par cette bête. Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là.

Pour changer le cours de nos idées, nous allâmes visiter les bazars, que nous trouvâmes très-actifs et très-vivants. Ce n'est pas un des moindres charmes des villes d'Asie que ces longues galeries couvertes, bordées de boutiques où toute la population se porte depuis le matin jusqu'au soir. Les boutiques de marchands d'étoffes toujours assiégées par des troupes de femmes, les ateliers de chaudronniers avec leur tapage étourdissant, les armuriers avec leur public de cavaliers, les libraires entourés de graves moullahs, les restaurateurs occupés du soir au matin à faire griller sur des charbons leurs appétissantes brochettes de *kébab* ou mouton rôti, et à cuire, dans des myriades de petits pots noirs, les soupes à la viande que les gens du peuple idolâtrent, tous ces attraits divers amènent un monde fou, au milieu duquel circulent lentement les hommes à cheval, les mulets et les chameaux chargés. Les Persans se passeraient de tout au monde plutôt que de cesser d'aller au bazar. Je n'en suis pas surpris et, si j'étais à leur place, je penserais de même. C'est le domaine souverain de la conversation, de l'anecdote, du propos bon ou mauvais, et le grand réceptacle de tout ce qui se dit. Enfin c'est un lieu qui respire le désœuvrement et la bonne humeur d'un peuple heureux de n'avoir à faire que ce qu'il veut, et que la nature a cependant créé remuant.

Nous admirâmes beaucoup aussi le collége. Je lui trouve le mérite d'être construit tout nouvellement. L'architecture en est bonne et curieuse. Les jardins (car en Perse,

la science est assez péripatéticienne et ne se passe pas de beaux ombrages) sont bien dessinés et bien entretenus. On nous dit que les professeurs étaient savants; sans avoir pu en juger, je n'ai pas de peine à le croire, vu la réputation littéraire de la ville.

Nous regrettâmes notre jardin de Fyn plus encore que l'Imarêt-è-Sadr d'Ispahan. Mais comme les regrets ne changent rien au train du monde, nous n'en partîmes pas moins de ce joli séjour, et nous fîmes dans le désert une journée que la sévérité des lieux et une chaleur raisonnable rendirent suffisamment austère. Nous marchâmes quatre heures, et nous arrivâmes à Schourab, très-triste endroit.

Le lendemain on ne fit que trois heures et demie jusqu'à Pamyngan. Il y aurait bien du mal à en dire si on voulait y réfléchir, mais il vaut mieux passer. Le vizir du gouverneur de Koum vint saluer le ministre de la part de son supérieur, un des fils du premier ministre, et nous annoncer que le docteur Cloquet avait fait envoyer une des voitures du roi au-devant de notre caravane; que cette voiture était arrivée à Koum et que, certainement, nous la rencontrerions le lendemain sur la route.

C'était un cabriolet à quatre roues, fortement construit et attelé de quatre chevaux, avec des postillons persans. Je pus admirer l'adresse et l'audace de ces gens. Quand ils ne vont pas au galop, ils vont au grand trot tout à fait à la russe. Ils circulent dans une plaine coupée çà et là de ravins, et ils ont à chercher les endroits où l'on peut passer sans trop de frais; car, de route, je l'ai suffisamment dit, il n'y en a pas. Ils lancent leurs chevaux à fond de train,

et dans les montées et dans les descentes, sans quoi ils ne réussiraient jamais à franchir les obstacles ; rien ne les arrête, et de cahots en cahots, de soubresauts en culbutes, on arrive. Quand on a fait deux mois de marche à cheval, cette manière de se transporter peut passer sinon pour un adoucissement à la situation, du moins pour un changement. Néanmoins, le cheval sera toujours préférable, même dans les endroits que les Persans regardent comme praticables aux voitures.

A Koum, tout nous parut fort bien. Les bazars sont vastes et il y a de belles maisons avec de grands jardins. La ville a un certain air provincial qui ne déplaît pas. Koum est une ville sainte. Sa mosquée, fort grande, est ornée d'un dôme tout doré et de construction moderne très-élégante. C'est là qu'est enterré Feth-Aly-Schah, en compagnie de Son Altesse Fatmèh, sainte très-vénérée des Persans. A ce titre, Koum jouit d'une bonne réputation dévote. Nous avions nos tentes préparées dans un jardin assez délabré, rempli de chacals, mais agréable. Ce qui nous amusa infiniment, ce fut le feu d'artifice dont on nous régala le soir.

En Europe, un feu d'artifice est une espèce de représentation théâtrale que l'on trouve plus ou moins jolie, mais qui ne produit guère dans les assistants d'émotion bien vive. En Perse, où il s'en faut de beaucoup que l'art des artificiers soit poussé aussi loin que chez nous, un feu d'artifice passionne autant le public que les courses de taureaux en Espagne. On ne se tient pas à distance respectueuse. La foule veut être au beau milieu. Chacun s'empresse de prendre en mains un pétard, une chandelle romaine ou un soleil; j'ai vu des personnages graves,

avec l'air d'hommes sages et *les plus larges barbes au milieu du visage*, se jeter avec frénésie dans l'entraînement universel et courir de côté et d'autre en secouant une pluie de feu qui les ravissait en extase. Il y a bien des moustaches roussies, des robes brûlées dans ces délicieuses parties; mais on n'y prend pas garde, et le souverain bonheur est là. Je ne sais pas comment se fit l'affaire, mais il est certain qu'entraînés par l'enthousiasme universel, nous oubliâmes tout principe de prudence et courûmes au travers du feu comme tout le monde, sans nous apercevoir que les baguettes enflammées pleuvaient de toutes parts et que les fusées nous partaient dans les jambes. C'était de la part de nos gens et du peuple de Koum un délire, des éclats de rire, des sauts de satisfaction qui nous gagnaient. Il y a surtout ce qu'on peut appeler une figure de cette danse ignée, qui se reproduit dans toutes les occasions et porte à son comble l'exaltation des assistants. On ne s'en lasse jamais. Deux hommes, revêtus des pieds à la tête d'une toile mouillée et portant des espèces de paniers simulant des chevaux, se présentent tout couverts d'artifices. On y met le feu, et les deux personnages caracolent, se choquent, se heurtent comme des guerriers qui se battent. Pendant ce temps, la foule trépigne de joie. Cette magnificence termine toujours la fête. J'en suis encore à me demander comment nous n'avons pas été rôtis ce jour-là, car les Persans ont de toute évidence une grâce d'état. Ils tirent des feux d'artifice à propos de tout, et souvent à propos de rien. Les grands seigneurs les font très-compliqués; les pauvres se contentent de beaucoup moins, mais encore en veulent-ils. J'ai connu tel de nos gens qui portait tou-

jours des fusées dans ses poches. Aussitôt qu'il avait un moment de loisir, il lançait sa fusée, et se pâmait d'aise.

A partir de Koum, le désert change d'aspect. Il a l'air plus rébarbatif de beaucoup que du côté d'Ispahan. De grandes roches apparaissant çà et là dans le paysage, lui donnent quelque faux air de ressemblance avec les environs du Mokkattam en Égypte. Nous allâmes coucher à Poul-è-Delak, ou *le pont du Barbier*.

C'est un pont d'une longueur assez considérable, jeté sur un cours d'eau saumâtre suffisamment large, mais peu profond. A l'autre rive, se présente un caravansérail ruiné, et autour quelques masures ; en face, un mamelon sur lequel étaient nos tentes. Le pays est triste, mais il a quelque chose de solennel et d'imposant.

Le lendemain, nous entrâmes dans ce qu'on appelle le désert de Khavèr, autrefois la mer de Khavèr ou d'Orient. La tradition veut qu'elle ait disparu le jour de la naissance du Prophète, et c'était une des marques qui devaient annoncer, dit-on, au monde ce grand événement. Il paraît certain qu'à une époque reculée, cette mer était en communication avec d'autres vastes amas d'eau qui s'étendaient dans l'ouest jusqu'au lac Zarèh, et tenaient la place occupée aujourd'hui par les déserts de Yezd et de Kerman. L'hiver, c'est un marécage impraticable aux caravanes, qui longent alors le pied des montagnes à l'ouest pour gagner Ispahan. A la fin de juin, le terrain était complétement sec, c'était une boue raboteuse. Il y restait des flaques d'eau, baignant çà et là quelques buissons d'épines de chameau d'un vert pâle, et dans cette misère couraient de gros lézards gris, très-laids, mais se rendant encore plus ridicules par leur

façon de porter la queue en l'air et légèrement penchée de côté. Nous mîmes pied à terre à Houzé-Sultan. On n'y voit pas autre chose qu'un caravansérail en ruines, la maison de poste, et un grand puits dans une espèce de pyramide. La pyramide n'est pas mal et ne manque pas de caractère ; mais l'eau ne vaut absolument rien. Du reste, pas un arbuste, pas un brin d'herbe, de la boue desséchée d'un côté, du sable de l'autre. Pour animer le paysage, il y avait une caravane au repos. Elle était presque uniquement composée de femmes et de moullahs. Tout ce monde s'en allait à Koum, non pas précisément en pèlerinage, mais pour y porter une quantité de grands coffres longs, étendus par terre au soleil et d'où s'exhalait une odeur fort étrange. C'étaient des morts. Les Persans ont une telle passion pour les Imams que, riches ou pauvres, dévots ou incrédules, ils ne se tiennent pas de se faire enterrer près des tombeaux de ces saints. Les plus riches aspirent à être envoyés à Kerbela pour avoir une demeure ur le fameux champ de bataille où furent massacrés les fils d'Aly par les partisans de Yésyd ; d'autres se contentent de Mesched et y restent sous la protection de l'Imam Riza ; enfin, les gens à fortune médiocre du Nord-Ouest vont à Koum, près de Byby Fathmèh ou madame Fathmèh. C'est une passion universelle et, qui plus est, une mode ; peu de personnes résistent à la fantaisie de stipuler dans leur testament que leurs héritiers les feront enterrer dans un des lieux sacrés. Il m'est arrivé, en voyageant dans les montagnes, de rencontrer un brave homme qui s'en allait à pied, mangeant des pommes et du pain, et chassant devant lui un âne qui d'un côté portait son lit et de l'autre son père mort. Il continua ainsi

jusqu'à Koum. Mais comme le sérieux prolongé n'est pas dans le caractère persan, l'orphelin déplorait avec mes gens cette fantaisie posthume de l'auteur de ses jours, qui lui coûtait tout ce qu'il avait amassé d'argent. L'ancien ministre de Mohammed-Schah, Hadjy-Mirza-Agassy, un des cerveaux les plus détraqués que l'on ait vus en Perse, se trouvant exilé très-vieux à Kerbela, après la mort de son maître, demanda aux moullahs de la mosquée combien il en coûtait pour se faire enterrer le plus près des saints martyrs. « Peu de chose pour un homme du rang de Votre Excellence, lui répondit-on, un millier de tomans (douze mille francs à peu près). — C'est, en effet, très-peu, répondit le vieillard ; mais les gens de rien que l'on dépose dans les champs avoisinants, combien donnent-ils ? — Oh ! pour ceux-là, un toman ou deux, pas davantage. — Eh bien ! je vais vous donner deux tomans, et vous me mettrez avec eux, cela me suffira. »

J'assistai à Houzé-Sultan à un vrai jugement de Salomon. J'avais été faire une visite au Mehmandar. Comme nous étions à causer dans sa tente, nous entendîmes des cris affreux, et nos domestiques amenèrent un homme tout en larmes, qui levait les bras au ciel et se lamentait de façon à faire croire que les malheurs les plus épouvantables s'étaient écroulés sur sa tête. Information prise, il s'était disputé avec un de nos ghoulams et en avait reçu une gourmade. Aly-Khan, sans avoir besoin de se recueillir, condamna les deux parties à recevoir une même dose de coups de bâton, l'un pour avoir frappé, l'autre pour s'être plaint.

Depuis peu, je pouvais remarquer la grande différence qui existe entre le début et la fin d'un voyage. Nous al-

lions entrer dans deux jours à Téhéran et on ne vivait plus comme naguère dans ce complet oubli de l'avenir, dans cette appréciation délicate et absolue du présent, qui est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux. Entre Schyraz et Ispahan, le terme du voyage était si éloigné qu'on y songeait à peine et on n'en parlait pas. Toute la question était de savoir ce qui arriverait ou ce qui était arrivé dans la journée. Au plus on portait sa pensée sur le lendemain. Désormais, tout était gâté. On s'occupait bien moins de ce qu'on faisait que de ce qu'on ferait dans huit jours, et on ne jouissait plus de la vie présente. Il était donc temps d'en finir.

Nous eûmes bientôt un avant-goût de la sensation au-devant de laquelle se précipitaient tous les esprits. Nous rencontrâmes le docteur Cloquet avec un secrétaire de la mission ottomane. Il nous sembla retrouver l'Europe dans la conversation d'un homme profondément attaché à son pays et dévoué au service du roi de Perse, dont il était, du reste, on ne peut plus apprécié. Ces messieurs avaient apporté leurs tentes, de sorte que notre camp fut encore augmenté cette nuit-là. Le pays n'était pas beaucoup plus beau que la veille, et il était tout aussi sévère. Kenarégherd a une grande réputation comme terrain de chasse, et c'est à bon droit, car son sol saturé de nitre est particulièrement bon à attirer le gibier; mais il n'a pas d'autre mérite. Les cours d'eau qui le traversent de manière à en faire, à certains moments de l'année, un grand marécage, sont saumâtres, et l'air y est étouffant.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure. La présence de la voiture avait un peu changé depuis Koum

les conditions de la marche. On n'allait plus réunis. Différents membres de la mission avaient pris les devants, dans leur impatience, et s'étaient mis en route à minuit. Je fis le chemin presque seul, avec mon kaliandjy et deux autres domestiques.

Nos chevaux et ceux du reste de la caravane n'en pouvaient plus, de sorte que tout marchait lentement. Je traversai assez indifféremment une série de vallons et de collines qui se succédaient les unes aux autres comme la veille, en se ressemblant, offrant toujours les mêmes caractères de stérilité et d'abandon; mais à un tournant, j'aperçus tout à coup une plaine immense, une vallée d'une largeur grandiose courant de l'est à l'ouest: c'était la plaine de Téhéran. Au nord s'étendait une chaîne de montagnes dont les sommets étincelants de neige se relevaient à une hauteur majestueuse: c'était l'Elbourz, cette immense arête qui unit l'Hindou-Kousch aux montagnes de la Géorgie, le Caucase indien au Caucase de Prométhée; et au-dessus de cette chaîne, la dominant comme un géant, s'élançait dans les airs l'énorme cône pointu du mont Demavend, blanc de la tête aux pieds. On ne saurait rien imaginer de plus vaste ni de plus beau. A l'est, un soulèvement du sol, indépendant du reste, jeté dans la même direction, coupait en deux cette grande arène et venait expirer non loin du sentier que j'avais à suivre. A l'est encore et par derrière, commençaient, dans un lointain bleuâtre, ces plaines interminables qui touchent au Khorassan, conduisant à l'Indus, au Turkestan, à la Chine, à tout ce que l'imagination rêve et voudrait voir. Pas de détails qui arrêtent la pensée, c'est infini comme la mer, c'est un horizon d'une couleur merveilleuse, un ciel dont

rien, ni parole ni palette, ne peut exprimer la transparence et l'éclat, une plaine qui, d'ondulations en ondulations, gagne graduellement les pieds de l'Elbourz, se relie et se confond avec ces grandeurs. De temps en temps, des trombes de poussière se forment, s'arrondissent, s'élèvent, montent vers l'azur, semblent le toucher de leur faîte tourbillonnant, courent au hasard et retombent. On n'oublie pas un pareil tableau.

J'avais beau chercher Téhéran, je ne l'apercevais nulle part. En avançant, mes yeux démêlèrent au loin l'emplacement de Rey, l'ancienne Rhagès de la Bible, et le sol tourmenté que couvrent les ruines immenses de cette ville célèbre ; je vis ensuite Schahabdoulasym, dont le dôme doré brillait au soleil au travers des massifs de verdure qui entourent cette jolie bourgade ; mais Téhéran se cachait. C'est que la capitale persane est comme enterrée dans un pli de terrain qui ne permet de la découvrir que lorsqu'on y arrive.

Cependant, à mesure que j'avançais, les détails que l'éloignement avait d'abord dissimulés se révélaient les uns après les autres. Une multitude de grands jardins apparaissaient de toutes parts ; des cultures variaient l'aspect du désert ; des kanats, grands aqueducs souterrains, traversaient au loin la plaine ; des ruines de villages et de tours s'accroupissaient çà et là ; des arbres isolés s'élevaient sur les bords de quelques cours d'eau perdus. Enfin, j'arrivai le dernier à notre station.

On nous avait assigné pour demeure un kiosque appartenant à un des princes du sang et qu'entourait un jardin très-soigné et tout en fleurs. Comme, à dater de ce moment, nous n'étions plus en voyage, une grande tente

dressée devant la porte nous servait de salon de réception pour les visites qui allaient se succéder. Nous devions faire le lendemain notre entrée solennelle dans la capitale, et nous savions que le roi, très-désireux de voir la mission, avait renoncé, pour ne pas retarder ce plaisir, à un voyage projeté dans le Khorassan. Toutes les attentions que l'on avait eues pour nous sur la route nous répondaient d'avance que nous serions accueillis avec toute la pompe imaginable.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, dès le point du jour nous étions en uniforme et prêts à recevoir nos hôtes. Nous vîmes arriver bientôt à la file la légation ottomane, les quelques Européens résidant à Téhéran, puis des officiers militaires ou civils qui venaient complimenter le ministre de la part du roi, du premier ministre et du ministre des affaires étrangères. La tente était pleine de Persans en robes de cérémonie, les uns arrivant, les autres partant. Les Kaliandjys circulaient au milieu de la foule, portant ou emportant leurs pipes, et c'est un spectacle qui ne manque pas d'éclat que de voir en bon ordre, dans un talar, une douzaine de ces serviteurs ayant entre les mains de beaux kalians, à la carafe de cristal et à la tête d'or simple ou d'or émaillé. Les pischkhedmets avec le thé entraient quand ceux-là sortaient, ou plutôt les précédaient; c'était un va-et-vient continuel. Quant à la conversation, elle se composait de souhaits de bienvenue, de compliments sans fin, de remarques sur notre voyage, de plaisanteries et de beaucoup de rires. Rien n'était plus différent de ce qu'on suppose en Europe au sujet de la gravité orientale. Mais c'est en Turquie et dans le contact avec les Turcs qu'on prend

de telles idées, et la nation ottomane n'est pas un miroir qui montre l'Asie, c'est un rideau qui la cache.

Vers midi on nous informa que tout était prêt; nous montâmes à cheval. Nous formions un véritable corps de cavalerie. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à une vaste tente en soie où différents grands personnages de la maison du roi nous attendaient. Nous mîmes pied à terre pour recevoir les compliments dont ils étaient porteurs, et on nous fit asseoir en face d'une grande table couverte de fleurs et de sucreries. Autour de la tente étaient rangés les coureurs du roi avec leurs bonnets pailletés de forme bizarre, les yessaouls en robes rouges, des ferrachs sans nombre; plus loin, un corps de cavalerie régulière, le seul qui existe en Perse, et qu'on appelle les ghoulams de la garde. Il est composé de deux escadrons de lanciers; venaient ensuite des bataillons d'infanterie et une foule de curieux. Dans ces sortes d'occasions, les spectateurs ne sont pas tous volontaires; c'est le gouvernement qui les invite à venir, en donnant avis aux marchands du bazar et aux corps des métiers d'avoir à honorer les hôtes qui lui arrivent en se portant à leur rencontre. En somme, la multitude officielle et non officielle était très-grande.

Quand les kalians eurent été de nouveau apportés et remportés, et le thé de même, on se remit en route. Le roi avait envoyé des chevaux richement caparaçonnés pour le ministre et les principaux membres de la mission, avec des djélodars portant comme de coutume la couverture brodée sur l'épaule gauche. Tout ce train s'ébranla, et au bout de trois quarts d'heure, allant d'ailleurs avec une lenteur extrême, nous entrâmes dans Téhéran par

la porte Neuve. Nous aperçûmes tout d'abord, sur la place qui précède la porte, le piquet ou mât destiné à la haute justice. Ordinairement des têtes y sont attachées en plus ou moins grand nombre; mais ce jour-là il n'y en avait pas. Un fou, bien connu de Téhéran, était monté sur la plate-forme et criait de toutes ses forces : « Ali ! Ali ! » Pendant trois ans, j'ai rencontré journellement cet homme dans les rues, qu'il parcourt en hurlant le même mot sans jamais se reposer. Il est de l'espèce la plus inoffensive, et ne prend garde à personne. C'est un pauvre diable qui a perdu, jadis, une petite fille qu'il aimait tendrement, et sa raison n'a pas résisté à l'excès du chagrin. La foule était grande et compacte sur le Marché-Vert, que nous traversâmes ensuite. La baguette des ferrachs n'était pas de trop pour nous frayer un passage. C'étaient des cris, des rires, un mouvement à ne pas s'entendre, et cependant il était bien nécessaire de garder son sang-froid, vu l'état habituel des rues persanes : huit pieds de large, une ravine au milieu, et des trous profonds irrégulièrement semés tous les trois pas. En Europe, on se tuerait; en Perse, on n'en éprouve aucun inconvénient. Seulement, il faut avoir expérimenté cette vérité, qui, au premier abord, semble paradoxale, pour faire de gaieté de cœur une telle promenade avec tant de chevaux autour de soi et des cavaliers pareils pour les conduire.

La ville est longue; notre résidence est fort éloignée de la porte Neuve, de sorte que la cavalcade mit bien trois quarts d'heure, sinon une heure, à sortir de ce dédale. Une fois arrivés chez nous, on apporta de nouveau les kalians et de nouveau le thé, puis nos introducteurs prirent congé. Nous étions livrés à nous-mêmes.

Notre demeure est grande et belle. Assurément, ce n'est pas un monument de marbre. Il ne s'en fait pas en Perse. Mais elle est bien construite en briques crues avec des chaînes de briques cuites. Après avoir passé sous une voûte dans laquelle est pratiquée une chambre servant de corps de garde aux soldats qu'entretient chaque légation, on suit un corridor qui aboutit à une grande cour formant un carré long d'une assez belle étendue. Au milieu est une pièce d'eau en forme de T, le haut de la lettre longeant la façade; des deux côtés, une rangée de platanes et des massifs d'arbrisseaux et de fleurs. Le terrain est dallé de grandes briques carrées. Les bâtiments qui entourent la cour sont exhaussés de trois ou quatre pieds et composés d'un rez-de-chaussée seulement; c'est une série de chambres destinées pour la plupart aux gens de service. Au fond se présente le talar, percé de trois fenêtres à l'européenne et placé entre deux pavillons qui font saillie de chaque côté et sont ornés de niches garnies de stalactites dans le goût oriental. Au-dessus s'élèvent deux bala-khanèh, et les rebords des toits sont peints de couleurs brillantes et dentelés à la chinoise. De vastes terrasses en terre battue font le tour de la cour et recouvrent tous les bâtiments. Près du corps de logis principal, l'enderoun, ou appartement intérieur, s'étend autour d'une cour séparée et longue un grand jardin, qui n'avait que le défaut de manquer d'arbres; mais on en pouvait mettre, et c'est ce que nous fîmes bientôt. Enfin, pour terminer la description de notre demeure, elle occupe un vaste emplacement dans le quartier le plus salubre de la ville. Elle possède de l'eau en abondance et est tout au plus à cinq minutes de

la porte de Schymyran, qui conduit aux montagnes. Nous étions donc très-bien partagés.

La plus importante affaire était désormais d'obtenir l'audience du roi et de voir le premier ministre. Le souverain ne nous fit pas attendre. Le troisième jour de notre arrivée, ayant reçu ses ordres, nous nous rendîmes en gala au palais, précédés des coureurs et des ferrachs royaux. Nous fûmes d'abord introduits dans un salon où se trouvaient le ministre des affaires étrangères, Mirza-Sayd-Khan, le général en chef de l'armée persane, Azyr-Khan, le beau-frère du premier ministre, ancien ambassadeur à Pétersbourg, et deux ou trois autres personnes de marque. On nous offrit le kalian et le thé. Après un instant de conversation, le grand maître des cérémonies, tenant un long bâton couvert d'émail et incrusté de pierreries, vint nous prendre. Il portait, comme le ministre des affaires étrangères, non pas le bonnet noir ordinaire, qui n'est pas d'étiquette pour les grands fonctionnaires lorsqu'ils paraissent devant le roi, mais un turban à forme haute et bombée, jadis en usage à la cour des Séfévys. Il avait aussi ces longs bas rouges sur lesquels les voyageurs se sont plu à débiter tant de sottises. Avant le traité de Turkmantchay, les envoyés étrangers étaient tenus de revêtir ces bas pour paraître devant le roi. Les Européens en avaient conclu, je ne sais trop sur quel indice, que c'était une humiliation imposée aux infidèles par l'orgueil persan. En se rappelant qu'au XVIIe siècle, des bas roulés de même couleur et à peu près de même forme avaient été usités chez nous, on avait prétendu que c'était un souvenir de la toilette des premiers envoyés hollandais, que les Persans tenaient à voir se perpétuer

dans la tenue officielle des missions. De cette idée, quand même elle eût été juste, à une intention blessante, on ne voit pas trop la liaison ; mais enfin cette liaison fut établie et le traité d'étiquette que j'ai cité stipula que les bas seraient mis de côté. Les plus grands seigneurs persans continuent à les porter, et la raison en est qu'au temps de Djenghyz, une des marques distinctives des khans mongols de premier rang était de paraître devant le Khaghan sans ôter leurs chaussures, et ces chaussures étaient des bottes rouges. C'est en imitation de ces bottes rouges que les premiers officiers de l'empire ont gardé des bas de même couleur dans leur costume de cérémonie. Ainsi, loin de vouloir offenser les envoyés européens, on avait prétendu, au contraire, les assimiler à ce qu'il y avait de plus considérable dans l'État.

Après avoir traversé plusieurs cours et couloirs, nous arrivâmes à la porte d'un vaste jardin rempli de platanes, de fleurs et de bassins d'eau vive. Les bâtiments du palais, dont ce jardin est entouré, ont deux ou trois étages et sont ornés au rez-de-chaussée d'une série de peintures de grandeur naturelle, représentant des soldats réguliers, en uniforme rose, au port d'armes et le sourire sur les lèvres. Ce genre d'ornementation, qui rappelle beaucoup, par le style et les qualités de la peinture, les boutiques de la foire, n'est pas à l'abri de toute critique. On nous fit mettre là des galoches par-dessus nos bottes ; c'est toujours le traité de Turkmantchay qui le veut, et au détour d'une allée, le grand maître des cérémonies s'arrêta ; il se tourna vers un talar dont les colonnes étaient très-richement dorées et peintes, et s'inclina profondément en appuyant ses deux mains sur ses genoux

et en les faisant glisser jusqu'aux pieds. Nous saluâmes à la manière européenne, et on nous fit quitter nos galoches, tandis que nos introducteurs quittaient leurs souliers pour marcher simplement sur leurs bas rouges.

Puis, élevant la voix au milieu de ce jardin, que nous vîmes alors bordé d'une haie de soldats, tandis qu'au pied du talar se tenaient des pages, des officiers, des domestiques de tous rangs, dans le plus profond silence, le grand maître des cérémonies proclama que Son Excellence le ministre de France demandait la faveur de s'approcher du roi. Bien entendu, cette requête fut beaucoup plus fleurie que je ne la donne ici, mais je ne me rappelle pas les termes exacts, et je me borne à en reproduire le sens.

Le roi, à ce qu'il paraît, car je ne voyais rien, fit un signe, et nous avançâmes; à quinze pas plus loin, nouveau salut, et alors j'aperçus Sa Majesté. Elle était assise sur un trône fort élevé, qui me parut très-brillant. Le monarque lui-même était richement habillé, mais j'eus à peine le temps de faire cette observation, car, sur un nouveau signe, nous approchâmes davantage et nous montâmes les degrés d'un escalier bordé de serviteurs du palais, qui nous introduisirent d'abord sur un petit palier bas et orné de glaces, puis dans le talar même, en présence du roi.

Sa Majesté avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. La figure de Nasreddyn-Schah est belle et noble. Il porte la barbe coupée très-court, et de longues moustaches qui rappellent celles du roi de Sardaigne. Il a de beaux yeux intelligents. Il parle vite et brusquement pour dissimuler, dit-on, une timidité très-réelle. Le ministre de France

prit place sur un fauteuil en face du roi, à une douzaine de pas. Le reste de la mission se tint debout. Au milieu du salon étaient aussi debout trois ou quatre princes du sang, oncles du roi. L'un tenait le sabre orné de pierreries, l'autre le bouclier, l'autre la masse d'armes. Ces divers ornements du trône étincelaient de diamants, d'émeraudes et de rubis. Le roi lui-même, couvert de pierres précieuses, était vêtu d'un koulydjêh, espèce de tunique courte en soie de couleur claire bordée de perles. Il portait de larges bracelets de diamants; la boucle de son ceinturon était de même, son sabre en avait encore, et encore l'agrafe de l'aigrette épanouie sur son bonnet.

Sa Majesté parla beaucoup de l'Empereur et de la France, et montra une grande connaissance de la géographie de notre pays. En sortant de son audience, nous saluâmes aux mêmes places où nous avions salué en arrivant, et nous nous rendîmes chez le premier ministre, qui nous attendait dans une autre cour du palais.

Mirza-Agha-Khan, sadr-è-azam ou premier ministre, est un homme qui serait remarquable partout pour ses talents et son esprit, mais qui l'est particulièrement en Perse pour sa connaissance profonde de son pays et du caractère de ses concitoyens. Il appartient à une tribu du Mazendéran, les Nourys, et sa naissance est distinguée. Son père occupait déjà de grandes charges. Son élévation personnelle a eu lieu graduellement, et ne présente aucun de ces coups de fortune si fréquents dans les cours asiatiques. Il jouit au plus haut degré de la faveur de son maître, et la mérite. On ne saurait se faire une idée de l'activité prodigieuse de cet homme d'État. A peine s'il dort quelques heures vers le matin, mais tout le jour et

presque toute la nuit sont consacrés par lui aux affaires. Il veut voir et connaître tout, l'intérieur, l'extérieur, les finances, le commerce, les procès. Les autres ministres sont en quelque sorte nominaux; ils ne peuvent rien, et le sadr-è-azam se charge de leur besogne. Sans cesse entouré de secrétaires, il donne des ordres, les fait écrire devant lui, y appose son cachet, et envoie lui-même les courriers. Je l'ai vu très-souvent debout, au milieu d'une cour, appointant les débats que les premiers venus apportaient à sa décision; et, comme si tout cela ne suffisait pas encore, il est lui-même l'administrateur de sa fortune, devenue très-considérable : il vend son riz, sa soie, son sel et ses blés, et s'occupe avec passion de louer ses maisons et d'en toucher les loyers. Enfin, il n'arrive pas un fait domestique à Téhéran ou ailleurs, il ne se raconte pas une anecdote dont il ne veuille être instruit, et comme il a une mémoire prodigieuse, l'esprit gai, et qu'il connaît toutes les familles de l'empire, et leurs tenants et aboutissants, c'est un des conteurs les plus agréables et les plus spirituels que l'on puisse entendre. Naturellement, il n'est pas sadr-è-azam sans avoir beaucoup d'ennemis; on lui reproche donc infiniment de choses. Mais pas un seul des défauts qu'on lui impute avec plus ou moins de justice ne lui est particulier : tous lui sont communs avec ses rivaux. Ce qui lui appartient en propre, c'est une mansuétude peu ordinaire dans son pays, qui lui a fait substituer un régime d'une grande douceur à la sévérité outrée de l'Émyr Nyzam. Il ne tue et ne laisse tuer personne. Il n'y a plus de supplices atroces en Perse depuis qu'il administre, et les conversions violentes sont devenues très-rares. Sa grande passion, passion qu'il pousse un

peu trop loin, c'est un amour immodéré de ses proches. Il aime ses enfants avec une affection sans bornes, et à cela il n'y a rien à dire; mais cette partialité s'étend jusqu'aux derniers membres de sa tribu, et le porte à leur donner, avec une préférence trop absolue, les emplois et les places lucratives. Il se crée ainsi un grand nombre d'ennemis, et peut-être encore plus d'ingrats : il l'a du reste déjà éprouvé. J'ai vu beaucoup Mirza-Agha-Khan ; je l'ai surtout pratiqué pendant quinze mois lorsque j'ai eu l'honneur d'être à la tête de la légation. Comme je n'ai jamais trouvé chez lui qu'un profond attachement au service de son maître, une grande loyauté dans ses rapports diplomatiques, un sincère désir du bien et du juste, j'ai conçu et conserverai toujours pour lui une affection très-particulière[1].

A notre entrée dans son talar, nous eûmes quelque peine à arriver jusqu'à lui, tant la chambre était pleine de dignitaires en grand costume; d'ailleurs, la place était rendue fort étroite par la table immense, qui, suivant l'usage, nous présentait ses pyramides de fleurs et de sucreries. Nous trouvâmes là réunies la plupart des personnes officielles avec lesquelles nous devions avoir des relations par la suite : Mirza-Sayd-Khan, ministre des affaires étrangères, originaire de Tébryz, un des hommes qui savent le mieux l'arabe et les classiques. Il est célèbre en Perse pour la beauté de son style, et c'est lui qui rédige les documents où l'on veut voir briller toutes les grâces de l'éloquence écrite. Mirza-Abbas-Khan, sous-

1. Depuis que ces pages sont écrites, la nouvelle est arrivée en Europe que Mirza-Agha-Khan avait été dépouillé de ses fonctions. Je n'ai aucune raison pour changer l'opinion que j'ai émise sur cet homme d'État

secrétaire d'État, confident du premier ministre, qui, à dater du jour de notre arrivée, a entretenu avec nous les relations les plus suivies. C'est un homme de mérite, habitué aux affaires, d'une intelligence vive, et que je puis considérer comme un ami. Mirza-Abdoullah-Khan, Noury, conseiller d'État, neveu du premier ministre, un des esprits les plus aimables que j'aie rencontrés; enfin, tant d'autres.

Le lendemain, nous allâmes encore saluer le fils aîné du premier ministre, Mirza-Gassem-Khan, qui porte les titres officiels de Nyzam-el-moulk, administrateur de l'empire, et seconde personne de l'État, son père étant la première. Il a épousé la veuve de l'Émyr-Nyzam, et est par conséquent beau-frère du roi. J'ai eu dans la suite des relations étroites avec le Nyzam-el-moulk, et c'est encore une des personnes pour qui je garde un vif souvenir d'affection.

Enfin, après ces audiences et ces visites, puis quelques autres encore, nous nous trouvâmes installés et comme naturalisés. La légation n'avait pas attendu ce moment pour s'occuper du but qu'elle avait à poursuivre. Mais comme je n'ai pas à en parler dans ce lieu, je laisserai à l'écart tout ce qui a trait aux affaires, ainsi que j'ai fait depuis le commencement, et supposant que tout ce côté de notre vie en Perse n'a pas existé, bien qu'il ait pris la plus grande part de nos préoccupations, je ne ferai mention que de ce qui se rapporte au pays proprement dit et à la vie individuelle.

Nous étions arrivés par la grande chaleur, et, depuis Kaschan surtout, nous avions éprouvé que les étés de Perse sont torrides. Une partie de la légation était ma-

lade; le ministre lui-même, fort souffrant, luttait avec peine contre un dépérissement qui ne l'a pour ainsi dire pas quitté pendant son séjour en Asie. La température devenait étouffante; les autres légations, le roi, sa cour, ses ministres, tout le monde, enfin, avait quitté la ville, et campait au pied des montagnes de l'Elbourz, à deux et trois lieues au nord de Téhéran, sur ce territoire étendu qu'on appelle Schymyrân, et qui contient un assez grand nombre de villages et de jardins. C'est là que les Téhéranys vont passer les mois de la saison brûlante. Autrefois, c'est-à-dire il y a trente ans, il était pour ainsi dire impossible de rester, même au printemps, dans la capitale. La fièvre ne manquait pas de saisir les résidents obstinés et en faisait prompte justice. L'air était empesté, l'eau mauvaise, et, quand on sortait des autres villes de Perse pour venir dans ces lieux décriés, on croyait aller à la mort. Tout s'est beaucoup amélioré. La ville, naguère sale et en décombres, s'est nettoyée et relevée; on y construit beaucoup, et de belles et grandes maisons; les bazars y deviennent magnifiques et nombreux. Il y a un an à peine que s'est élevé le caravansérail d'Hadjeb-Eddoouleh, que l'on peut appeler un des beaux monuments de la Perse, et qui pourrait être cité avec honneur à côté des plus élégantes constructions d'Ispahan. Enfin, le roi a fait bâtir autour du marché Vert, *Meydân-è-Sebz*, au centre de la ville, d'élégantes galeries; cette place même, bien pavée, ornée d'un grand bassin carré, est rendue plus remarquable par la porte de la forteresse flanquée de deux tourelles couvertes du haut en bas de mosaïques en émail. Il ne se passe pas une année qui ne voie s'élever de toutes parts, au dedans et au dehors de

la ville, de beaux édifices. Les ruines existeront toujours, puisqu'une ville persane sans ruines n'est pas possible, mais le terrain se déblaye, et la quantité d'eaux courantes et saines que le roi a fait venir de la montagne, a singulièrement amélioré les chemins. Les descriptions de Téhéran, publiées jusqu'à 1845, ne sont plus vraies.

Mais, comme pour lutter contre toutes les améliorations très-grandes et très-réelles qui se sont introduites sous le nouveau règne, le choléra, depuis huit ou neuf ans, fait de terribles ravages dans la Perse septentrionale, et principalement pendant l'été. Ce nous fut une raison de plus pour gagner la campagne.

Nous allâmes nous établir à Roustamabad, assez joli village à deux lieues au nord, très-voisin du palais de Niavérân, où le roi était fixé. Mais nous ne fûmes pas assez heureux pour continuer notre mission sous les favorables auspices qui y avaient présidé jusque-là. Les maladies avaient commencé à se montrer parmi nous; elles se développèrent pendant la période d'acclimatation. Nous perdîmes beaucoup de monde; et pour achever tout de suite ce que j'ai à dire sur ce triste sujet, à différentes époques, dans le cours de cette année, nous vîmes mourir le second secrétaire de la légation, trois domestiques européens, notre femme de chambre française, et un grand nombre de nos serviteurs persans. Nous avons donc trop largement payé notre tribut à la terre d'Asie. Sur ces cinq compatriotes morts, trois succombèrent en quelques heures au choléra, et deux à des fièvres pernicieuses. Mais je me hâte de quitter ces lugubres souvenirs; je dirai seulement à cette occasion qu'on aurait tort d'en conclure que la Perse est un pays malsain

en lui-même. Le choléra est malheureusement un fléau qui se montre sous toutes les latitudes. Cependant, en Perse, il ne pénètre pas dans les montagnes, et comme les montagnes ne sont jamais bien loin, on peut le fuir en s'y réfugiant. La fièvre, il est vrai, est la souveraine de l'Asie; elle existe en Perse, et existe partout. Les indigènes la prennent aussi bien que les étrangers, et on ne peut trop deviner la cause de l'intensité de ce fléau. Il est seulement à observer que, comme le choléra, il se guérit généralement sur les hauts lieux. Mais si on en a été touché une fois, on garde une grande disposition à retomber sous son empire. Les variétés de ce mal sont très-nombreuses, et depuis la fièvre du Ghylan, qui emporte le malade au troisième accès, jusqu'aux fièvres intermittentes qui durent pendant des années, il existe des nuances infinies, mais toutes détestables. Ceci mis à part, les affections d'autre nature sont rares, et la population présente des cas très-nombreux de longévité. J'ai vu souvent, dans les villages, des paysans qui n'avaient guère moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Les centenaires ne passent pas non plus pour introuvables. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit du sud de la Perse; tous les gens que j'ai observés dans les villes et dans les champs m'ont paru forts, bien portants et alertes.

Maintenant que je suis établi au cœur de la contrée, ce que j'ai de mieux à faire, ce n'est pas de raconter mes impressions au jour le jour, mais d'en donner tout d'un coup le résultat.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

La Nation.

Nous voici désormais logés et installés; nos journées se déroulent les unes après les autres. Pendant près de trois ans, chacune d'elles nous apportera sa part d'expérience, et nous fera pénétrer plus avant dans ce grand secret de la vie d'un peuple si différent du nôtre, et composé de tant de races mariées, mais jamais confondues. Ces races entrelacent leurs idées et leurs intérêts de façon à former un réseau étroit dont tous les fils poussent et s'allongent sans pouvoir se nouer les uns aux autres. Les moralistes ont trouvé cet axiome que l'homme, pris isolément, est difficile à connaître. Ils veulent dire par là l'homme pareil à eux-mêmes, de même sang, de mêmes habitudes, vivant dans le même milieu. Les sages qui se sont faits les analystes de leur propre peuple, pour peu qu'ils aient été réfléchis, se sont d'autant plus effrayés de

leur tâche, et d'autant plus ont reculé à garantir absolument les résultats de leurs études, que celles-ci les ont menés plus avant. Quant à ceux qui ont voulu comprendre les nations leurs voisines étrangères, mais vivant toujours dans l'orbe de lumière de la même civilisation, ils ont passé à bon droit pour des esprits hardis, et lorsque par hasard ils ont réussi, pour de grands esprits. Il faut donc croire que de philosopher sur les populations asiatiques, si différentes de nous de toutes manières, est une tâche difficile, et que beaucoup de précautions, beaucoup d'attention y sont nécessaires pour ne pas tomber à chaque pas dans l'erreur.

Je crois que c'était et que c'est encore l'opinion des hommes qui ont pu le mieux connaître cette grande fraction du genre humain, des Elphinston, des Burns, des Campbell, des Kaze; mais le commun des observateurs est moins scrupuleux. Les uns, considérant les peuples de l'aurore comme des singularités rares oubliées dans quelques recoins perdus du monde, ne voient en eux que des sauvages avilis s'ils se soumettent à la rapine européenne, sanguinaires s'ils y résistent. Pour ce genre d'esprits, qui forme la majorité des juges, l'Europe représente l'ombilic de l'univers, et ce qui n'en est pas existe sans droits et vole sa part d'air et de soleil; dans leur ignorance superbe, ce sont ces gens-là qui applaudissent à tous les abus de la force sans en comprendre l'odieux, et qui couronnent des victoires dont ils n'aperçoivent pas l'inanité. Cruels comme l'enfance imbécile, tout Asiatique ruiné, fusillé ou pendu, est à leurs yeux une hostie légitimement placée sur l'autel de l'avenir. Ils prophétisent, sans se lasser, quand on leur annonce un

désastre pour ces pays lointains, le triomphe prochain et assuré du christianisme et de la civilisation.

D'autres, non moins frivoles, se croient plus de droits à trancher la question. Ils ont visité les contrées dont ils parlent. Ils se sont assurés par eux-mêmes de ce fait, que les Asiatiques sont des hommes, et même des hommes très-nombreux. Ils reconnaissent que dans un recensement de l'humanité, aux yeux d'un juge qui déciderait de la valeur et de l'importance des races par leur fécondité, ils l'emporteraient de beaucoup sur nous. Ils ont encore observé, et le moyen de ne pas le voir? que les Européens habitant ces climats ne sont pas le plus souvent des hommes propres à honorer le christianisme, ni à donner aux natifs une haute idée de notre civilisation. Mais par une préoccupation singulière, ils ne relèvent les effets de ces vérités que dans les rapports de ces Européens entre eux. Ils se plaignent des vices dont ils souffrent, et ne s'avisent pas de rechercher si ces vices, outre la mauvaise impression qui en est la suite, n'iraient pas jusqu'à faire souffrir directement les indigènes, et à amener des résultats dont il serait bon de se rendre compte, ne fût-ce que pour connaître les moyens de les arrêter ou de les pallier. Les observateurs de cette espèce, vécussent-ils vingt ans en Asie, voient peu, voient mal ou ne voient pas du tout. Ils ne connaissent pas les langues du pays, et ne jugent pas utile de les apprendre. Ils n'ont aucune notion de l'histoire locale, et, dans cette masse qui s'agite autour d'eux, ils n'aperçoivent et n'isolent que peu d'individualités, le plus généralement celles de leurs domestiques : encore les méprisent-ils souverainement parce qu'ils ne sont pas vêtus comme eux, ne mangent pas comme eux et ne par-

lent pas comme eux. Il est possible que, dans les récits qu'ils en font, ces raisons de dédain ne s'imposent pas avec la crudité que j'apporte à le dire, mais en réalité elles s'imposent; et des êtres qui portent de longues robes, mangent avec leurs doigs, s'assoient par terre, et parlent turc, arabe, persan, hindoustani ou chinois, ne sont pas des hommes. J'ai dans la mémoire le souvenir d'un voyageur, homme d'esprit toutefois, qui, n'ayant jamais pu s'affranchir du besoin d'un drogman pour les communications, même les plus indispensables, n'en affirme pas moins que ce qui le choque davantage dans le caractère asiatique, et confirme la triste opinion qu'il en a, c'est cette profonde dissimulation et ce manque absolu de laisser aller qu'il a remarqué toujours chez les gens avec lesquels il s'est trouvé en contact.

Pour échapper à toutes ces façons de voir et de décider, j'ai tâché de répudier complétement toute idée vraie ou fausse de supériorité sur les peuples que j'étudiais. J'ai voulu me placer, autant que possible, à leurs différents points de vue, avant de prononcer un jugement sur leurs façons d'être ou de sentir; et surtout, je me suis défendu, autant que possible, des conclusions brillamment creuses, qui, de toutes, sont aujourd'hui les plus goûtées : car, faire des phrases, n'y pas croire et les admettre cependant, est le principal caractère du temps.

Les Persans, dont je peux parler avec le plus de détail pour les avoir mieux vus, sont une nation très-ancienne, et, comme ils le disent eux-mêmes, la plus ancienne peut-être du monde qui ait eu un gouvernement régulier et ait fonctionné sur la terre comme un grand peuple. Cette vérité est présente à l'esprit de toute la famille ira-

nienne. Ce ne sont pas seulement les classes lettrées qui la connaissent et qui l'expriment; les gens du plus bas étage s'en repaissent, y reviennent volontiers, et en font le sujet de leurs conversations ordinaires. C'est là la base du ferme sentiment de supériorité qui constitue une de leurs idées communes, et une portion importante de leur patrimoine moral. Il m'est arrivé souvent de m'entendre faire ce compliment, que les Français (autant qu'on pouvait le savoir) étaient par excellence la monarchie antique de l'Europe, et qu'en cela ils ressemblaient aux Persans. Dans la pensée de mes interlocuteurs, il y avait une politesse pour moi, et en même temps une grande gloire pour eux : car, en me montrant mon peuple au-dessus des autres en Europe, ils me donnaient assez à entendre combien grande encore était la distance qui le séparait d'eux-mêmes.

D'une opinion si universellement répandue et si goûtée, on doit tirer cette conséquence, que la tradition exerce une grande autorité sur l'esprit de la population. Ce n'est pas absolument le domaine exclusif des lettrés, c'est le bien de chacun, et chacun veut en posséder sa part la plus large possible, et prend un plaisir extrême à l'augmenter sans cesse. Sous le mot tradition, je comprends les annales du pays, les matières théologiques, la littérature, un certain nombre de notions scientifiques, bref, tout ce qui constitue l'héritage moral des aïeux.

L'histoire des Persans est certainement peu exacte. Il y a mille raisons pour qu'il en soit ainsi, l'éloignement des terres, les invasions sans nombre, les révolutions interminables. Puis il est permis à un peuple d'avoir des lacunes dans ses archives, et de les combler avec des fables

contradictoires, lorsqu'il possède encore des fragments relatifs à des faits antérieurs aux époques historiques, et qui ont survécu aux grandes guerres de Phraorte avec les Scythes et les Assyriens, à la période guerrière de Cyrus, aux temps de l'usurpation du premier Darius, à la conquête macédonienne, à la domination des Parthes, surtout quand on considère qu'avec les Sassanides, c'est-à-dire à dater du IIIe siècle après Jésus-Christ, tout se coordonne et arrive jusqu'à nos jours dans un état beaucoup plus complet et plus satisfaisant que ne sont les annales d'Occident avant le XIIIe siècle.

Le peuple, en Perse, adore ses histoires. Ce serait peu de dire qu'à toutes les époques les rois et les princes le plus exclusivement guerriers ont fait marcher des ambassades, et déclaré et soutenu des guerres pour enlever ou conserver un volume précieux. Il pourrait n'y avoir là qu'un caprice individuel; mais il est déjà plus significatif de voir avec quelle douleur le gouvernement de Feth-Aly-Schah livra les ouvrages d'histoire et de littérature que le traité de 1828 l'obligeait de donner à la Russie, et, ce qui l'est plus encore, c'est la difficulté que l'on éprouve à décider les gens des plus basses classes à se séparer d'un manuscrit. Pour qu'ils consentent à le vendre, il faut qu'ils soient pressés par le plus impérieux besoin; et moins ils sont instruits et capables d'apprécier la valeur de l'ouvrage qui leur tient si fort à cœur, plus il y a de peine à conclure un marché avec eux, car alors ils ne manquent jamais de supposer, dans l'amas de caractères mystérieux dont ils ne peuvent expliquer le sens, certaines vertus secrètes et importantes. Le manuscrit ou le livre imprimé que l'on marchande est toujours l'œuvre la

plus précieuse qui soit sortie de la main des hommes; elle contient immanquablement toute la sagesse des génies. C'est ainsi qu'une valise ayant été soustraite à un voyageur anglais, les voleurs en vendirent peu à peu le contenu. Au bout d'un ou deux ans, on apporta à un de mes amis un livre qui, disait-on, résumait toute la science des Européens. L'orateur entendait par cette expression pompeuse, l'art de construire les ballons, d'installer des chemins de fer, et de faire voguer des bateaux à vapeur, toutes choses qui ont beaucoup impressionné les Asiatiques, et sur lesquelles ils raisonnent à perte de vue. Cet ouvrage si rare était un volume dépareillé de lord Byron. Mais combien de fois m'a-t-on offert des manuscrits en m'affirmant qu'ils contenaient l'histoire des plus antiques dynasties persanes! Car c'est ici le point le plus séduisant, et un vrai Persan est infiniment plus curieux d'apprendre ce que faisait ou Djemschyd ou Cyrus, que de s'édifier en lisant la vie du Prophète lui-même..

Pourtant, tout le monde ne possède pas les moyens d'étudier beaucoup. Il y a donc une grande distance entre le savant et l'homme du bas peuple, cela va sans dire, et avec beaucoup de degrés intermédiaires, quoique cette distance ne soit nullement ce que nous pourrions croire, à en juger d'après l'état des choses en Occident. Chez nous, les personnes illettrées ne se soucient en aucune façon de l'histoire, et n'en savent absolument rien. Un paysan rare et difficile à trouver, est celui dont la mémoire a appris et retenu les noms de Louis XIV, de Charlemagne ou de César. L'idée de Napoléon Ier lui-même, qui vivait hier, n'est presque plus historique pour ces intelligences grossières et obtuses, et personne

n'ignore que ce qu'en racontent les campagnes a déjà pris une forme légendaire. Mais, en Perse, je n'ai jamais rencontré un homme de la plus humble condition qui ne connût au moins les traits principaux de ces interminables annales commençant avec le monde, et se rattachant au souverain actuel. Sans doute, ils embrouillent bien des faits; sans doute, ils font honneur à tel ou tel personnage de beaucoup d'actions qui ne lui appartiennent pas; Djemschyd est pour eux trop brillant, Roustem trop héroïque, et Schah-Abbas le Grand a construit, à en croire les muletiers, la presque totalité des caravansérails de la Perse. Je ne traite pas la question au point de vue de savoir si l'on ferait bien de s'adresser à la populace persane pour obtenir un récit exact de ses dynasties; je remarque seulement que le passé de la nation est pour cette populace même un thème favori d'entretien, et que, dans sa pensée, c'est à la fois bien employer ses loisirs, et en même temps d'une manière agréable, que d'écouter, soit la lecture d'un livre, soit, et ceci paraît encore supérieur, les récits de quelque personne instruite qui veut apprendre à son auditoire ce qu'il ne sait pas encore. J'ai vu fréquemment des réunions de ce genre où les auditeurs et l'orateur étaient également de la condition la plus vulgaire. Ces séances académiques se tenaient au pied d'un mur ruiné ou dans un ravin, et tout le monde était accroupi par terre; mais il y régnait autant d'attention que si l'assemblée avait été installée dans des fauteuils autour d'un tapis vert, dans une salle officielle. Pendant quatre mois que j'ai campé dans le désert, à vingt lieues de Téhéran, mes hommes se réunissaient le soir sous la tente d'un des pichkhedmets ou maîtres d'hôtel. On y

faisait des lectures, et on y discutait sur tels ou tels événements de l'histoire ancienne. Les habitants indigènes du camp étaient fort assidus à ces réunions; les plus habiles parlaient, les ignorants écoutaient et tâchaient de retenir. Il n'était pas jusqu'aux soldats qui ne voulussent leur part de ces graves délassements. Bien souvent on est venu me prendre pour arbitre d'une discussion. Une nation qui attache tant de prix à ses antécédents, possède évidemment un principe vital d'une grande énergie.

La nationalité persane se manifeste encore par un autre symptôme : c'est l'affection au souvenir des Imams. Les Imams sont les fils et les petits-fils d'Aly. Aly lui-même est compris dans cette vénération illimitée qui touche à l'adoration. Il n'est pas de Persan qui n'éprouve pour ces saints personnages un sentiment profond d'attachement, et quelle que soit la croyance intime de celui auquel on a affaire, ses opinions seraient-elles des plus éloignées de la foi musulmane, il ne verra jamais avec plaisir qu'on parle légèrement des Imams. La raison en est transparente. C'est qu'Aly, bien qu'Arabe de naissance, avait trouvé beaucoup de partisans en Perse, et a été persécuté par les Arabes; c'est que l'aîné de ses fils, Hussein, avait épousé une princesse du sang sassanide, qui, convertie à l'islamisme, devint une sainte; c'est que les enfants de ce couple sacré, et tous les survivants de la famille d'Aly, se réfugièrent en Perse et devinrent Persans, et que les Arabes, en persécutant la nation, les persécutèrent eux-mêmes. Ainsi, la cause des Alydes est devenue celle de la Perse conquise, et, dans les maux de cette famille, les Iraniens voient ceux de leurs ancêtres. Cet amour pour les Imams est donc une forme du senti-

ment national, et on ne saurait prendre trop de soin pour la respecter, si l'on veut ne pas choquer les indigènes. On peut sans grand inconvénient, me disait un ami, médire de tout dans notre pays et de tout le monde, sauf des Imams et de la femme de celui à qui l'on parle. Sur ces points seulement, on se créerait des inimitiés mortelles.

En effet, à part la question des Imams et celle de la suprématie de l'histoire nationale sur le reste de l'histoire du monde, les Persans n'ont plus rien qui constitue, à proprement parler, du patriotisme. Ils aiment fort leur pays, et le considèrent de beaucoup comme le plus agréable, le plus fertile, le plus sain. *Iran khoub memleket est*, l'Iran est un bon pays, c'est là une maxime qui sort à chaque instant de leur bouche avec un certain attendrissement par lequel on se laisse gagner, car elle a beaucoup de vrai; mais il faut avouer que l'indépendance nationale ne leur tient pas à cœur; qu'ils ne sont pas attachés et ne l'ont jamais été depuis l'islamisme à leurs dynasties; qu'ils les voient naître et tomber avec la plus complète indifférence; qu'ils se soucient très-peu que le gouvernement qui les domine soit composé de leurs compatriotes ou d'étrangers. Ce point, si révoltant suivant les idées européennes, ne les touche en aucune façon, et on ne peut se dissimuler qu'ils adopteraient avec la même indifférence, non-seulement la domination d'un autre peuple asiatique comme eux, musulman comme eux, mais chrétien, mais européen, et peut-être même avec une préférence pour ce dernier. Il n'y a pas seulement des raisons de le supposer, il y en a de concluantes pour le croire. Lorsque les Russes firent leur campagne de 1827 contre les

Persans, ils étaient extrêmement redoutés et détestés. On avait répandu le bruit que ces Russes, chrétiens fanatiques, renversaient les mosquées après les avoir souillées, égorgeaient les moullahs, tuaient les enfants et insultaient les femmes. On apprit donc avec terreur les premiers succès de cette armée qu'on disait si sauvage.

Cependant, au fond, et malgré une telle épouvante, qui aurait dû exaspérer ces têtes mobiles, à peu près tout le monde fit la réflexion que font les nations vieillies en pareil cas : « Cela regarde le gouvernement, peut-être mon voisin, mais non pas moi personnellement. » De sorte qu'un personnage du haut clergé, d'ailleurs objet d'une grande vénération, ayant prêché la guerre sainte à Tébryz, et un certain nombre d'hommes de la plèbe s'étant mis en route avec lui, tout alla d'abord pour le mieux. Cependant une grande partie des volontaires déserta. Pendant la nuit, la troupe fidèle perdit encore de ses plus vaillants champions, et, au matin, le chef, passant son monde en revue, le trouva tellement réduit, qu'il crut devoir à son tour abandonner l'entreprise, et rentrer à Tébryz à marches forcées. Ce n'est pas d'ailleurs, on aurait grand tort de le croire, que le courage militaire manque à ce peuple, il en a beaucoup, mais il lui faut une raison pour se battre et repousser une invasion étrangère; quelque peur qu'on réussisse à lui inspirer, cela ne lui semble pas une occasion de l'emploi de ses forces, attendu qu'il est tout à fait désaccoutumé d'aimer ce qu'il a.

Après que les Russes, ayant réussi dans leur expédition, eurent pris et dépassé Tébryz, et atteint même Turkmantchay et Miyanêh, au pied des montagnes du Kaflan-Kouh, le pays commença à les mieux connaître, et il se

trouva que, grâce à la discipline sévère établie par le prince Paskéwitch, ces hommes, dont on avait fait de si terribles portraits, se montraient tout autres qu'on ne s'y attendait. Les gens sages se félicitèrent plus que jamais de n'avoir pas été se faire tuer pour un péril qui, décidément, était imaginaire, et quand les Russes se retirèrent en séparant de la carte du pays les quatre provinces qu'il fallut leur céder, ils laissèrent derrière eux cette impression que les Européens n'étaient en aucune façon ni fanatiques, ni diables, ni méchants comme on les avait représentés; que peut-être ils avaient tort d'être chrétiens, mais qu'en somme cela ne regardait qu'eux-mêmes, et qu'ils avaient ceci de bien, de payer avec beaucoup de régularité, et en très-bon argent, ce qu'ils achetaient. A dater de ce moment, une émigration annuelle considérable s'organisa des provinces frontières de la Transcaucasie dans les États russes. Chaque année en a vu augmenter l'importance. Quelques-uns de ceux qui s'en vont ainsi finissent par ne plus revenir, et s'établissent au delà de l'Araxe; les autres, en plus grand nombre, ne renoncent pas à leur pays, mais ils y répandent de plus en plus l'idée que lorsqu'on n'est pas satisfait, pour une raison ou pour une autre, du maître sous lequel on vit, il n'y a rien que de simple à en souhaiter un nouveau. Cette manière de voir a fait de tels progrès, que déjà, à deux reprises, le Ghylan et le Mazenderan, qui bordent la Caspienne, se sont adressés au gouvernement impérial pour qu'il eût à les occuper et à les annexer à la couronne; et aux portes même de Téhéran, à quelques heures de cette capitale, des paysans, parlant à moi-même, m'ont exprimé un vif désir que tout le

nord de la Perse, et leur village, devînt possession russe. Il va sans dire que les provinces anciennement persanes, qui, aujourd'hui, relèvent de Pétersbourg, sont en général agitées de sympathies toutes contraires; celles-là voudraient redevenir iraniennes. C'est que les Persans peuvent bien subir un gouvernement, mais ils n'ont plus le nerf d'en aimer ni de s'intéresser à aucun. C'est un sujet à analyser, mais auparavant je vais encore raconter un fait dont j'ai été le témoin.

Pendant la dernière guerre que le cabinet de Londres fit à la Perse, le gouvernement de Téhéran, pour augmenter ses forces, donna l'ordre de prêcher la guerre sainte dans toutes les mosquées de l'empire. Cette résolution présenta cette particularité que l'idée première en vint d'un Arménien catholique. Il y eut, avant qu'elle ne fût adoptée, les discussions les plus curieuses. Plusieurs hommes d'État la repoussaient de toutes leurs forces. Ils trouvaient mauvais et très-grave de soulever la basse population des villes, ne sachant pas, si elle s'attroupait une fois, ce qu'elle pourrait vouloir faire, et jusqu'à quel point l'autorité royale resterait maîtresse. D'autres trouvaient l'emploi d'un tel procédé assez barbare, et, musulmans tièdes pour leur propre compte, ils n'avaient pas de goût à fomenter un développement de zèle, qui, à tout le moins, leur semblait ridicule. Enfin, les plus avisés blâmaient la mesure comme inutile, ne croyant pas que la plus légère disposition à se surexciter dans l'intérêt de la foi existât parmi les masses.

Mais si les hésitations et les discussions des hommes politiques étaient intéressantes à suivre, l'attitude du bazar était infiniment amusante. Les boutiquiers cou-

raient les uns chez les autres dans une agitation extrême. « On va prêcher la guerre sainte, disaient-ils; pour quoi faire? Pour empêcher les Anglais de venir ici? Pourquoi ne viendraient-ils pas? En quoi sommes-nous intéressés à cela? Ils ont de l'argent, ils feront de la dépense, ils payeront comptant; où est le mal? Que ceux qui ne veulent pas d'eux aillent se battre. Pourquoi n'y vont-ils pas? Qui les arrête? Est-il besoin de prêcher la guerre sainte pour qu'ils se mettent en route? Qu'on aille donc la leur prêcher chez eux, et qu'ils nous laissent en repos! »

La grande inquiétude était de voir la canaille s'armer et parcourir les villes, comme cela se pratique chez nous quand la patrie est déclarée en danger, avec tous les inconvénients qu'entraîne l'apparition de ce genre de défenseurs. On imaginait déjà les boutiques pillées, les maisons forcées, le désordre et l'assassinat partout : quant à une idée de religion, personne ne l'avait, et il était curieux que, dans toutes les doléances, on ne la supposât même pas. Ce que l'on compte d'honorable parmi les moullahs, groupe malheureusement trop peu nombreux, se tint soigneusement à l'écart, désapprouvant la mesure, et ne cachant pas que la foi n'était nullement en jeu dans la guerre actuelle. Les grands marchands étaient mécontents, les chefs militaires trouvaient le moyen méprisable.

Quant à la populace, qui devait faire la matière principale de la prédication, et sur laquelle la mesure gouvernementale comptait, l'annonce de ce qui allait avoir lieu la laissa complétement indifférente. Avec une intelligence qui lui fit honneur, elle se rendit assez bien compte de ce qui pouvait se passer; c'est-à-dire que, si elle faisait mine

de s'enthousiasmer, on lui proposerait immédiatement de la diriger sur le théâtre de la guerre, mais que, dans aucun cas, on ne la laisserait piller. Elle se décida donc à rester absolument neutre.

Ce fut au milieu de ces dispositions peu belliqueuses que le jour marqué arriva. Je ne sais comment les choses se passèrent dans les autres villes, mais, dès le matin, par ordre suprême, le bazar de Téhéran fut fermé, et toute la population musulmane convoquée dans la mosquée royale. Marchands, écrivains, domestiques, fonctionnaires, soldats, gens du peuple, tout le monde s'y pressait, et la foule était grande. Une fois entré, on ne pouvait plus sortir. Des ferrachs du roi, armés de longues baguettes, maintenaient les assistants, tandis que d'autres, en grand nombre, dirigés par les ketkhodas ou maires des quartiers, et le kalenter ou préfet de police, s'assuraient que personne ne restait dans les rues ou ne vaquait à ses affaires.

La multitude, ainsi emprisonnée, prenait son mal en patience, à la manière persane, c'est-à-dire avec force plaisanteries. Sans respect pour la sainteté du lieu, tout ce monde, assis sur ses talons, s'apostrophait à haute voix, tenant les discours les moins canoniques, et se permettant les observations les plus irrévérencieuses sur l'objet de la réunion. Comme le premier ministre et les grands de l'empire devaient assister au sermon de la guerre sainte, et qu'ils se faisaient attendre, un moullah monta en chaire et fit une instruction préparatoire dans le seul but d'occuper l'assemblée. Il prit pour sujet l'utilité de la prière, et s'efforça de démontrer que la pratiquer beaucoup était le meilleur moyen de s'enrichir.

C'était, avec ou sans intention, répondre aux préoccupations de l'auditoire, qui brûlait de s'en retourner à ses trafics, et qu'on retenait malgré lui dans le lieu saint. « Voulez-vous, musulmans, s'écriait le moullah, devenir de gros marchands, acquérir de bonnes terres bien fertiles, avoir beaucoup de fils et une existence opulente? multipliez sans vous lasser le nombre de vos oraisons; tout vous viendra par cette voie. » Et là-dessus il racontait à profusion des traits de la vie des saints dont il appuyait son texte, et qui prouvaient, d'une manière irréfragable, que pour parvenir dans ce monde il fallait ne s'occuper que de l'autre.

Mais les habitants de Téhéran n'étaient pas ce jour-là en humeur dévote. A chaque instant une voix moqueuse interrompait le prédicateur, et il était impossible à celui-ci de mettre fin au tumulte, aux éclats de rire, aux interpellations grotesques qui allaient croissant. L'un disait : « Puisque tu connais si bien le secret de t'enrichir sans rien faire, d'où vient que tu cries toujours misère? — C'est, répondait-on d'un autre coin de l'assemblée, qu'il est aussi mauvais musulman que paresseux. Il n'est pas si sot que de perdre son temps à prier quand il y a des marchands de vin dans la ville. » Là-dessus des cris, des quolibets, des calembours, un tapage sans fin, des efforts désespérés du moullah pour gagner son public, et enfin sa déroute complète. Il descendit de la chaire en annonçant que le premier ministre arrivait, et que le discours du jour commencerait aussitôt.

En effet, Mirza-Agha-Khan fit son entrée avec toute la cour, et prit place sur une estrade qui lui avait été réservée. Le silence s'établit tel quel, ou plutôt une apparence

de silence. Le chef du gouvernement dit quelques mots pour suppléer aux sentiments de piété de l'assistance, qui, depuis le matin, n'éclataient pas dans une lumière bien vive, puis on lut la proclamation sacrée. Il fut fait un appel à tous les musulmans pour qu'ils eussent à s'armer et à courir à la défense de la foi menacée par les infidèles. Un autre moullah essaya assez froidement quelques commentaires sur ce texte, puis la séance fut levée, et la population ravie, pressée de sortir, se poussant, se montant sur les épaules avec des cris assourdissants, comme un essaim d'écoliers, se répandit par les rues. Pendant quelques jours on parla de la guerre sainte dans les bazars et dans les bains, et ce fut matière à des bouffonneries et à des coq-à-l'âne inépuisables. Ensuite, personne n'y songea plus, et je n'ai pas entendu dire que d'une seule ville ou d'un seul hameau il soit parti un volontaire. A Schyraz, on put croire un instant que la populace allait s'émouvoir et se mettre en marche, mais non pas pour attaquer les Anglais, tout au contraire pour les aider. Et, en vérité, l'idée de la guerre sainte n'était pas bonne, puisque d'avance on savait que pas un homme important, que pas un homme de quelque considération n'y voudrait prendre part, et que l'on ne comptait que sur la lie du peuple pour s'y échauffer. La question était d'avance si bien tranchée, que l'invention n'en appartenait pas même à des politiques musulmans, et que l'Arménien catholique qui la fournit s'inspira des exemples étrangers de Schamyl et d'Abd-el-Kader. Le fond de cette indifférence est, encore une fois, qu'il importe peu aux Persans de savoir qui les gouverne, et qu'ils n'ont de préférence ni d'antipathie pour personne ; cependant, avec cette réserve

qu'ils n'aiment jamais le pouvoir existant. Ceci est une disposition d'esprit séculaire.

Maintenant, pourquoi les choses sont-elles ainsi? Pourquoi le temps a-t-il donné cette direction sceptique et froide à la nation entière? C'est ce que l'examen de la composition ethnique du sang de ce peuple va faire comprendre.

On a l'habitude en Europe d'appeler, comme faisaient les Grecs et les Romains, du seul nom de *Persan*, un amalgame de races que les gens du pays nomment *Iranien*, et qu'ils divisent en deux parties intimement liées. A l'une ils donnent indifféremment le nom de *Farsy*, *Loure* ou *Kurde;* l'autre, ils l'appellent *Turque.* C'est la réunion de ces deux moitiés d'un même tout que l'on désigne, dans le langage officiel et historique, par le terme de *millêt-è-irany*, la nation iranienne, comme nous appelons *nation française* le groupe de populations néo-latines et gallo-germaines vivant entre les Pyrénées et la frontière belge.

Et de même que ces parties constitutives du peuple français se divisent à leur tour en variétés plus ou moins nombreuses, les Auvergnats, les Provençaux, les Poitevins d'une part, les Picards, les Flamands, les Lorrains de l'autre; ainsi les Farsys ont des subdivisions très-nombreuses, et les Turcs en comptent aussi quelques-unes. Mais beaucoup plus homogènes que leurs compatriotes, ils en retirent des avantages très-notables et une suprématie incontestée.

Les Farsys, aussi haut qu'on puisse remonter dans les chroniques, sont dus à un mélange de multitudes parlant arabe, par conséquent de multitudes sémitiques,

avec des peuples venus originairement de la haute Asie, et descendus sur les plateaux de l'Iran par immigrations successives dès une époque très-reculée. Les principaux théâtres de ces mélanges furent, pour les périodes primitives, la province actuelle de Schuster, l'ancienne Susiane, et la Perside ou province de Fars, jusques et y compris le Kerman et Yezd. Une domination assyrienne, qui dura pendant des siècles, et finit longtemps avant Cyrus, augmenta encore l'influence du sang sémitique dans ce mélange, et le porta encore plus loin du côté de Hérat, de Kaboul et de Kandahar. Il en résulta qu'à une certaine époque, c'est-à-dire vers le IXe siècle avant notre ère, les Iraniens du Sud, les Farsys, étaient, considérés en masse, assez peu différents des Assyriens de la Mésopotamie.

Mais lorsque cette domination eut fini, l'élément septentrional reprit de la force. Il était toujours resté prédominant dans la longue chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'Hindou-Kousch jusqu'au Caucase, et dans les provinces qui bordent cette chaîne au nord et au sud. Il avait conservé des relations étroites avec les innombrables tribus blanches dont il tirait son origine première, et que nos histoires appellent les nations scythiques. Plus que jamais il resserra ses liens avec elles. De nombreuses familles scythes s'établirent dans l'empire, et pénétrèrent même jusqu'au sud. Elles vinrent y combattre l'influence du sang sémitique par les qualités d'ordre différent que les mariages contractés avec elles firent entrer dans le sang des anciennes populations, et plus que jamais la Perse se trouva tiraillée en sens divers par la double action ethnique qu'elle subissait. Sous les successeurs de Darius, l'action de la Mésopotamie fut

considérable sur elle, et ses grandes capitales se remplirent d'Assyriens. Après Alexandre, sous le régime arsacide, ce fut l'élément scythique qui triompha, reprit le dessus, et garda la prééminence pendant environ cinq cents ans. Avec les Sassanides, le sceptre retomba aux mains des populations sémitisées, et pendant tout le temps de la domination de ces rois, les capitales étant décidément établies dans le Sud, à Ctésiphon particulièrement, et les Arabes ayant noué des rapports beaucoup plus étroits et plus multipliés que par le passé avec les Perses, il en résulta que l'empire fut plus sémitisé que jamais. Puis tout à coup l'islamisme fit explosion, et couvrit l'empire jusqu'à l'Indus d'un nuage dévorant d'aventuriers de l'Yémen, de l'Oman, de l'Hedjaz, de la Syrie et de l'Asie Mineure, qui, se croyant transportés vivants dans le paradis, en se voyant maîtres de cette région florissante dont leurs pères, de générations en générations, avaient été les esclaves, s'y répandirent en foule, très-résolus à n'en jamais sortir. Ils s'y marièrent, y firent souche, et, comme une seconde inondation, ils recouvrirent de sang sémitique tous ces pays de l'est de l'Iran, qui n'avaient rien vu de pareil depuis les temps primitifs. Mais ici s'arrêta la violence de la race occidentale, et les invasions du Nord, et les invasions scythiques, qui désormais s'appellent turques, recommencèrent. Il n'y a guère que deux ou trois cents ans qu'elles ont fini, et encore n'ont-elles pas cessé absolument. Quand elles ne vinrent plus d'au delà de l'Oxus, une particularité remarquable fit refluer l'avant-garde de ces mêmes invasions sur les territoires qu'elle avait déjà traversés et quittés, c'est-à-dire que les Turcs, descendus jusque dans l'Anatolie, jus-

qu'en Syrie, où les croisés les trouvèrent, rentrèrent pour la plupart en Perse, lorsque la maison d'Osman commença à jeter les premières bases de sa grandeur. A la presque unanimité des nations turques, cette maison, issue d'une branche cadette des Seldjou-Kidès d'Iconium, fut mise à l'index. Les tribus ne voulurent ni lui obéir, ni la reconnaître, et la contraignirent de se former, comme jadis Romulus, une nation de vagabonds et d'esclaves affranchis, et en masse elles retournèrent dans l'Iran, se soumirent aux lois du Padschâh, et habitèrent les cantons qui leur furent assignés. On voit donc qu'à bien prendre les choses, les tribus turques, comme les populations farsys, occupent la terre depuis des siècles et de temps immémorial; que, si l'on scrutait de bien près les deux origines, elles sont l'une et l'autre étrangères, l'une et l'autre conquérantes, toutes deux égales en droits de possession. Il ne saurait donc être question pour l'une de traiter sa rivale d'intruse, et cependant elles se détestent parce qu'elles ne se ressemblent pas, parlent des langues différentes et ont eu des destinées également très-diverses.

La population farsy, à son tour, se compose de deux catégories. L'une est celle qui habite les montagnes du Sud et de l'Ouest, j'entends les Bakhtyarys, les Loures, les Kurdes et un certain nombre de démembrements de ces tribus transportées par décrets royaux un peu partout, jusque dans le Mazendéran, jusqu'aux confins des Turcomans, jusqu'aux environs de Kandahar. Ces peuples sont d'une grande beauté physique, d'une force corporelle remarquable, très-intrépides, très-actifs, très-intelligents; ils peuvent fournir des chefs admirables et en ont donné beaucoup au monde asiatique. Je ne citerai que Saladin et

Nadir; mais ce sont des gens parfaitement indisciplinables. Pour en avoir raison, il faut une verge de fer. Ils ont une imagination de feu, des nerfs excitables au plus haut degré, le point d'honneur aussi exalté que des Espagnols du moyen âge, et peu de bon sens. Il s'ensuit qu'on ne peut les appliquer à rien, et qu'ils ne font que ce que, individuellement, il leur plaît. Ces gentilshommes sortent peu de leurs montagnes.

L'autre catégorie est d'une tout autre nature. Elle compose la population des villes de Perse, sauf celles de l'Azerbeïdjan et du Khamsèh, petite province qui touche à cette grande région du nord-ouest. Elle parle le farsy ou bien des dialectes approchants. Elle est originaire de tous les points de l'Iran. Elle descend indifféremment de Farsys, d'Arabes, d'Indiens, de Turcs et d'étrangers. Elle vit de fonctions domestiques, de petits emplois administratifs, de commerce, surtout d'usure et de brocantage; elle fournit des hommes d'État, des savants, des peintres, des poëtes, des musiciens, des danseurs, des aventuriers, beaucoup de fainéants, et se compose, pour la presque totalité, de gens d'esprit. Mais elle n'a pas ou elle n'a plus de liens de tribus, ni même de liens de famille bien forts, car, en Asie, l'un ne va guère sans l'autre. Elle n'éprouve jamais des amitiés très-vives, ni des haines très-fortes; n'est dévouée à personne, ne compte sur personne, prend le temps comme il vient, vit au jour le jour et ne s'étonne pas de grand'chose. Elle professe, d'ailleurs, sur les affaires de ce monde et sur leur instabilité, des principes à ravir les prophètes hébreux, mais très-peu propres à donner de la durée à quoi que ce soit. Comme une grande partie des habitants

de la Perse est fournie par les populations urbaines, celles-ci doivent naturellement compter beaucoup. Elles s'augmentent des paysans d'un assez bon nombre de villages appartenant aussi à la race farsy, mais qui, en général, établis dans le Sud, sont plus sémitisés que les Farsys des cités, comme Téhéran, Damghan et Kazvin, où l'élément turc entre pour une plus forte proportion dans le sang, bien que le gros de ces peuples reste, en définitive, *tadjyk*, c'est-à-dire farsy.

Avec les Turcs, c'est tout autre chose, et, en les observant, on se croit à mille lieues de ce qu'on voit chez les *Tadjyks*. Le noyau de la race est demeuré nomade. Mais cette expression est entendue en Occident dans un sens trop inexact pour que je puisse me passer de l'expliquer. Des nomades ne sont pas des gens vivant sous des tentes et se promenant à volonté sur une étendue indéfinie de pays, partout où les pousse leur caprice. Ce sont des agriculteurs aussi bien que des bergers, et cela est vrai particulièrement des nomades turcs. L'hiver ils habitent un canton, toujours le même, où, la plupart du temps, les riches possèdent des maisons. L'été, ils vont chercher le frais à un endroit de la montagne qui leur est assigné à perpétuité; et ils s'y rendent de père en fils, toujours par le même chemin, en s'arrêtant aux mêmes stations et y restant le même nombre de mois et presque de jours. De sorte qu'ils ont souvent des propriétés rurales en plusieurs localités, et que leurs pérégrinations ne s'étendent guère au delà d'un rayon de plus de quinze lieues et souvent de beaucoup moins. Il faut des révolutions, des persécutions, la volonté d'un prince ennemi pour troubler cet état de choses. Si l'on veut y regarder d'un peu plus

près, il existe des nomades de ce genre en Europe même et particulièrement en Suisse. Seulement le climat ne permet point à ces derniers de se servir de tentes.

Le point caractéristique des nomades n'est donc pas d'errer, mais de tenir fortement à la vie de tribu; d'être aussi étroitement unis entre eux, aussi homogènes que les Farsys des villes, où les Tadjyks le sont peu. En outre, ils sont, le plus souvent, beaucoup plus durs à la fatigue, plus laborieux; et, quant à la moralité, elle est chez eux incomparablement supérieure. Enfin, ils sont animés d'une dose assez notable d'esprit militaire. Toutes ces qualités compensent, à certains égards, ce que les Tadjyks possèdent de plus qu'eux, c'est-à-dire l'esprit et la vivacité de compréhension. Les Turcs, sous ce rapport, ont une infériorité incontestable. Ils sont lourds, assez épais; et, quand on en voit un aux prises dans une discussion avec un Tadjyk, on est à peu près sûr qu'il y succombera. Cependant, voici qui achève de prouver que, s'ils manquent de l'agréable, ils ont le solide : toutes les dynasties qui se sont succédé en Perse ont été de race septentrionale; et, à ne prendre les choses que depuis Alexandre, les Arsacides étaient des Scythes, les Sassanides sortaient de la famille souveraine de l'Aran, petite province de la Caspienne; aussitôt que le Khalifat perdit ses forces, ce furent les Gasnévides, les Seldjoukides, deux races turques, qui réunirent l'empire. Après les Mongols vinrent des Tartares, après les Tartares, des Turcomans; après ceux-ci, les Sèfévys, issus d'un Turc d'Ardébyl ; après les Sèfévys et le long interrègne, les dynastes actuels, turcs comme tous leurs devanciers.

Mais si l'on peut aisément concevoir que les défauts et

même les qualités des Tadjyks ne leur aient jamais permis d'arriver au gouvernement, on doit comprendre aussi qu'aucun intérêt ne les attache à des maisons royales toujours issues d'un autre sang que du leur et s'appuyant sur d'autres que sur eux , enfin les traitant sans aucune considération. De toute antiquité, il est profondément indifférent aux Tadjyks que la monarchie s'écroule, parce que la monarchie, ce n'est pas eux; et, comme ils sont une agglomération, mais non pas un corps politique, il leur est non moins indifférent que le chef de l'État soit un Tadjyk comme eux, un Turc, ou tout autre. Peut-être même, car le cœur humain est ainsi fait, auraient-ils encore moins d'amour et de respect pour un de leurs pareils que pour un étranger. L'envie s'en mêlerait.

Du côté des Turcs le point de vue est tout autre, mais le résultat est le même. La tribu triomphante est satisfaite si l'avantage qu'elle a de compter dans ses rangs le souverain lui vaut beaucoup de biens et de faveurs, problème toujours difficile à résoudre. Ses alliées et ses parentes penseront comme elle sous les mêmes conditions; mais les autres tribus? Les autres tribus restent dans un état permanent d'irritation, parce qu'elles se trouvent des droits imprescriptibles à être à leur tour tiges royales, et elles attendent ce jour avec impatience. Je parle des tribus turques, bien entendu. Les tribus farsys et kurdes ne songent pas à ces choses et sont assez occupées de se faire la guerre toute l'année.

En résumé, je dirai donc qu'à mon sens, les Persans ont du patriotisme une partie en quelque sorte immortelle; ils s'aiment eux-mêmes dans leur pays et aiment

leur pays en eux-mêmes. Ils verront indifféremment passer sur leurs têtes les gouvernements les plus divers sans s'éprendre ni des uns ni des autres; et, par ce fait, ils se montrent tout à fait dénués du patriotisme politique; mais les dominations, les conquêtes, les annexions useront leurs forces et tomberont sans avoir entamé l'individualité iranienne. On mutilera en vain la Perse, on la divisera, on lui pourra ôter son nom, elle restera la Perse, et, partant, ne saurait mourir. Il me semble voir un granit que les flots de la mer ont roulé dans les profondeurs, qu'une révolution du globe a mis à sec, qu'un fleuve a encore promené, et qui, usé, arrondi aux angles, éraillé en maints endroits, mais toujours granit, repose, pour le moment, au centre d'un vallon aride. Il reprendra ses pérégrinations quand il plaira à la nature. Peu lui importe l'élément qui l'emportera et les aventures qu'il pourra courir. Tant qu'il n'aura pas disparu, il sera toujours granit; et, pour une force qui l'écornera à peine en cent ans, il en usera des milliers.

CHAPITRE II.

La religion.

Après le sentiment national qui, suivant sa façon d'être, donne à un peuple une place dans la création, le point le plus intéressant à observer est l'étude des croyances religieuses.

A juger sur les apparences, la Perse est un pays de mahométans. La foi musulmane seule y est reconnue, et les habitants, qui ont toujours à la bouche des formules pieuses tirées du Koran, semblent les croyants les plus zélés du monde. Il est impossible de causer un quart d'heure avec un indigène, quel qu'il soit, et d'un sujet quelconque, sans entendre des expressions telles que celle-ci : *Inschallah!* S'il plaît à Dieu! *Masch allah!* Que Dieu nous garde! *Khodavend-Alén,* le Seigneur du monde;

hezret-è-peïgomber, Son Altesse le Prophète; *selavat Allah aly hou aleh!* que Dieu le sauve et l'exalte! et autres formules pieuses du même genre. Parle-t-il du Koran, il l'appelle dévotieusement *le Livre de Dieu.* Veut-il en citer quelques passages, il les qualifiera de *précieux versets;* et, pour peu que les assistants soient nombreux, il ne proférera ces termes d'une piété recherchée qu'avec un accent dévot et nasillard, renflant sa voix, levant les yeux au ciel et se donnant toutes les apparences d'un petit saint. Et avec cela, on peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que, sur vingt Persans prenant tous également cet extérieur, à peine un seul croit-il à ce qu'il dit. Comment une nation entière a-t-elle été amenée à ce singulier spectacle d'une hypocrisie universelle, dont personne n'est dupe, et à laquelle tout le monde pourtant se soumet? c'est assurément une question de philosophie morale et politique des plus curieuses à examiner.

Je serais porté à croire que l'origine de ce phénomène est antérieur à l'islamisme. Sous les Sassanides, le corps des prêtres du feu, les mobeds, avait acquis une influence énorme dans l'État. Ils étaient à peu près tout-puissants dans les conseils du souverain, s'étaient fait une grande part dans l'administration civile, et, confondant le domaine de la foi avec celui de la politique, n'admettaient pas qu'aucune partie de cette dernière pût leur rester fermée. Pour que cette prétention s'exerçât sans réclamations et sans résistances, il aurait fallu que la nation tout entière partageât les idées du magisme, et il s'en manquait de beaucoup. D'abord, parmi les mages, on comptait de nombreux dissidents, des sectes repoussant l'autorité nouvelle accordée aux mobeds; ensuite, il y avait

des bouddhistes en grand nombre, puis des chrétiens, catholiques et autres; des gnostiques qui se rapprochaient de ces derniers sans se confondre avec eux ; des sabéens et les débris d'une foule de religions anciennes dont on a encore des spécimens dans les sectes yézidys et quelques cultes analogues. Les mobeds, corps puissant, bien organisé et dirigé par des chefs fougueux, n'hésitèrent pas à entrer dans un système soutenu de persécution, qui laissa de bien loin derrière lui tout ce qu'on peut raconter ou inventer sur l'Inquisition d'Espagne, et ils frappèrent avec une rigueur égale leurs antagonistes sans distinction aucune.

On ne saurait douter que la persévérance avec laquelle ils appliquèrent ce système ne les eût conduits finalement à triompher, si d'une main ils n'avaient repoussé les néophytes qu'ils ramenaient de l'autre. En vertu de leurs dogmes, tous les artisans qui, par profession, taillent la pierre ou emploient le feu, étant déclarés violateurs de la pureté des éléments, étaient à perpétuité considérés comme impurs. On voulait qu'ils n'eussent pas d'autre religion que celle de l'État, et pourtant cette religion les traitait en parias, leur refusait l'entrée des temples, défendait aux fidèles de s'allier à eux, les accablait d'outrages et de restrictions gênantes, sans pouvoir même, comme le brahmanisme a su le faire, promettre à ces malheureux, dans une seconde naissance, un dédommagement de la position présente, au cas où elle serait supportée avec patience et soumission.

Le résultat logique d'une telle façon d'être aurait dû amener l'extinction des corps de métier ainsi maltraités et réprouvés. La nation entière fût redevenue, comme

aux époques antiques, un peuple exclusivement pastoral, agricole et guerrier; elle eût renoncé aux arts et aux jouissances du luxe, ou bien n'aurait plus connu les uns et les autres que par le commerce étranger et l'importation. Mais c'est là ce qui ne pouvait être et ce que les mobeds eux-mêmes ne souhaitaient pas. L'habitude du luxe était trop bien enracinée pour qu'on pût songer à la faire disparaître. Les rois aimaient les trônes d'or, les parures splendides; leurs femmes, les joyaux précieux et les vêtements de couleurs diverses richement brodés. Les prêtres voulaient ceindre la tiare bien ornée, et ne consentaient pas à prier ailleurs que dans des temples construits avec toutes les recherches dont ils maudissaient les moyens. Dans cette situation violente, il y eut des explosions terribles. Les classes industrielles, qui formaient, comme partout, la majorité des populations urbaines, répondirent à la persécution par la haine et éclatèrent avec furie en plusieurs occasions, surtout sous le règne de Kobad, où l'hérésiarque Mazdak, se mettant à leur tête, flatta toutes leurs passions en prêchant la destruction des mobeds, la communauté des femmes et des biens et toutes ces honteuses folies, toujours les mêmes, presque sans variantes, dans les sociétés vieilles et sans conscience. Le pouvoir civil, uni à l'autorité religieuse, se défendit en cette circonstance; il comprima le mal, mais ne l'étouffa pas; de telle sorte qu'au xe siècle de notre ère, quatre cents ans après l'avénement de l'islamisme, on comptait encore en Perse de nombreux partisans de l'ancienne religion de Mazdak.

Cependant je dis que le mal fut comprimé, et par conséquent forcé de se cacher. Alors commença cette dissi-

mulation plus ou moins bien gardée qui donnait la paix à tout le monde. Les dissidents se turent pour ne pas être poursuivis. Les maîtres feignirent de ne rien voir pour ne pas avoir à lutter sans cesse. Pourvu qu'extérieurement on ne protestât pas contre la religion établie, chrétiens, bouddhistes, gnostiques, sabéens, idolâtres, mazdakites ou qui que ce fût, vécurent en paix. La mode des religions secrètes s'établit.

Si l'ordre matériel ne fut plus autant troublé, l'ordre moral en souffrit profondément. Les religions, devenues occultes, perdirent de leur dignité, perdirent de leurs dogmes; elles se cramponnèrent dans le fond des consciences obscures qui les renfermaient à quelques points jugés essentiels, et négligèrent le reste. Ce qui leur parut surtout important, ce fut de conserver une haine irréconciliable contre le culte dominateur, dans l'espoir de se venger de lui. Sur ces entrefaites, l'islamisme naquit.

La rapidité avec laquelle il s'étendit en Perse, arrivant en quelques années à tout dominer de l'Euphrate à l'Indus, a quelque chose de prodigieux et que l'on ne s'expliquerait pas si l'on ne tenait compte de la situation que je viens d'esquisser. Le jour de la rancune avait lui. Dans les villes, les dissidents opprimés levèrent la tête. La foule des artisans, la populace maltraitée par les mobeds, les artistes, les incrédules de position ou de condition, se jetèrent dans les bras des Arabes vainqueurs. L'amour des révolutions et du pillage fit le reste. Les populations urbaines adoptèrent immédiatement la foi nouvelle; celles des campagnes, dirigées par la noblesse féodale, la repoussèrent encore pendant bien des siècles. Cette foi, pourtant, était des plus commodes. Pourvu que l'on prononçât

tout haut la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu ! » elle déclarait qu'elle n'avait pas à scruter la conscience de l'homme; partant, elle mettait d'elle-même les religions secrètes bien à l'aise. Tout semblait présager que le corps des modebs allait disparaître, victime d'une réaction si furieuse.

Mais ce corps ne se trouva pas disposé à ambitionner les honneurs du martyre. Il s'était trop mêlé aux affaires mondaines pour n'en pas avoir contracté le goût au détriment de la pureté de sa foi, et, au lieu de résister carrément aux Arabes et aux insurgés nationaux comme il aurait dû le faire pour sa gloire, il traita avec les premiers.

Ceux-ci, de l'aveu d'un calife, avaient bien le génie militaire, mais ils ne possédaient en aucune façon celui du gouvernement et de l'administration. Les mobeds s'offrirent à mettre leur expérience au service du vainqueur, si le vainqueur voulait en user. Il accepta, sur ce point de ses conquêtes, comme il accepta de pareils traités ouverts ou tacites sur tous les autres, en se réservant la guerre, l'invasion, le pillage, la grosse part du butin; il prit les mobeds pour intendants, à la condition qu'ils reconnaîtraient l'islam; ils y consentirent, en arrangeant tout aussitôt un islam d'une façon qui l'eût rendu méconnaissable pour Mahomet, et qui ne ressemble à rien de ce qui se voit dans le reste du monde musulman.

Ils se reconstituèrent en clergé inquisitif, dominateur, changeant seulement leur nom de mobeds en celui de moullahs. C'était déjà une grande nouveauté, car partout ailleurs qu'en Perse l'islam n'a pas de prêtres et ne saurait en avoir. Ils établirent en principe que lire le Koran sans la participation d'un moullah constituait en soi une

hérésie grave, et que le moullah seul devait et pouvait donner aux fidèles le véritable sens du texte sacré. C'était une autre innovation qui allait jusqu'à l'énormité. Pour soutenir de telles doctrines, ils firent un pas de plus : ils s'appuyèrent sur l'autorité d'une foule de *hadys* ou traditions sacrées du Prophète et des Imams, dont personne qu'eux seuls, dans le monde musulman, n'a jamais entendu parler, et multipliant ces textes au gré de leurs besoins, ils en ont formé des collections tellement volumineuses que l'imagination s'en effraye. Ils avaient eu peu de goût tout d'abord pour la simplicité par trop sèche de leur nouvelle foi, qui pouvait convenir à des Arabes grossiers, mais ne cadrait nullement avec les besoins d'esprits aussi raffinés que les leurs. Un de leurs premiers soins fut donc de la compliquer, et profitant de l'attrait que la nation éprouvait pour les Alydes, et qui était une sorte de protestation déguisée contre les Arabes, et partant contre l'islamisme lui-même, ils inventèrent le culte des Imams, et lui donnèrent une portée telle que non-seulement la majesté du Prophète s'effaça devant le rayonnement de ses petits-fils, mais encore Dieu lui-même en fut amoindri.

Ils avaient eu comme mobeds, sous les Sassanides, une part fort grande en bien des points de la justice civile. Sous le nouveau régime, ils l'attirèrent tout entière à eux en tant qu'elle releva du Koran ; mais agir comme les kadys arabes ne leur suffisait pas. Ceux-ci écrivent leurs jugements et les motivent sur les textes sacrés ou sur des interprétations admises de jurisconsultes dont l'opinion fait loi : comme ils s'attribuaient, en point de dogme, l'interprétation exclusive du Koran, ils firent de même en point de droit, ne se piquèrent pas de suivre une législa-

tion de précédents, et décidèrent dans tous les cas, suivant la visée, le caprice, l'intérêt ou la passion du moment. De la sorte ils restèrent extrêmement puissants dans la société persane. Les marchands qui en avaient sans cesse besoin, en leur qualité de juges civils, allèrent à eux avec empressement ; le bas peuple, qui en recevait des aumônes, se mit sous leurs pieds, et ils se trouvèrent en face des rois, tout à fait en état de les braver. Ceux-ci prirent peur.

Le premier souverain de la dynastie des Séfévys, qui monta sur le trône au xvie siècle, n'était pas musulman. C'était un soufy ; il y a de fortes raisons de croire qu'il fut offusqué à l'abord par cette grande puissance rivale de la sienne, et que, s'il l'avait pu, il l'aurait supprimée. Mais la tâche lui parut trop ardue, et, au lieu de commencer une guerre dont le résultat était fort incertain, il préféra se jeter tout à fait dans les bras que d'ailleurs on lui ouvrait. Cette époque qui avait paru menacer la puissance des moullahs marqua au contraire le début d'une ère d'agrandissement.

La partialité des Persans pour les Alydes avait donné naissance dès le principe à plusieurs sectes dont quelques-unes s'étaient étendues jusqu'en Syrie, et dont la plus considérable était celle des Schyytes. Les moullahs avaient toujours penché vers cette opinion. La nouvelle dynastie, d'accord avec eux, en fit la religion de l'État, modifia profondément la doctrine orale et rompit avec le reste de l'islamisme. De ce moment, les disparates qui existaient dans la façon dont les Persans avaient compris la loi de Mahomet recevaient une consécration ; elles étaient légitimées. L'existence d'un corps ecclésiastique, le culte exagéré des

Imams, une théologie toute raffinée et aussi exubérante en développements que le Koran se montre simple, enfin la vénération des saints poussée à un degré qui en fait des demi-dieux, tout cela fut rédigé en corps de doctrine et non plus seulement toléré ou favorisé, mais commandé. En pratique, les moullahs se trouvèrent les maîtres absolus de l'empire.

Comme à tant d'autres pouvoirs pour lesquels il a été dangereux d'atteindre l'apogée de leur développement, cette situation omnipotente commença bientôt à faire sentir ses inconvénients. Jusqu'alors, il faut le dire pour être juste, les moullahs s'étaient montrés pareils dans le bien comme dans le mal à leurs ancêtres les mobeds. S'ils étaient aussi ambitieux et avides, ils étaient aussi savants et énergiques, habiles dans l'art de connaître les hommes et de les mener. Ils n'avaient pas laissé manquer l'islamisme d'intelligences supérieures. Au contraire, et si l'on examine les listes des grands penseurs, des grands historiens, des grands érudits, des grands grammairiens arabes, on y trouvera surtout des moullahs persans. Mais parvenus au pinacle, ils s'arrêtèrent sur cette magnifique route. A dater du temps des Séfévys, ils ne produisirent plus guère d'hommes remarquables dans aucun genre. Lorsqu'eut lieu l'invasion afghane au commencement du XVIIIe siècle, ils furent déplorables de nullité, et les conseils détestables qu'ils donnèrent au malheureux roi schah sultan Hussein déterminèrent la chute de l'empire, malgré la bonne volonté des peuples, très-ardents à se défendre contre les pillards. Pendant la période de désordre qui suivit et dura plus d'un demi-siècle, ils achevèrent de se corrompre et ne furent plus les hommes les plus éclairés du pays. Parmi les

laïques, beaucoup d'intelligences s'élevèrent, qui parurent aux yeux du public plus éminentes, plus fécondes, et partant plus respectables. Peu à peu ils tombèrent au rang de chefs de la populace. Uniquement préoccupés du soin de se conserver cette ressource, ils se firent les complaisants de la plèbe, affichèrent un zèle immodéré pour la collecte des aumônes dont une bonne part leur restait dans les mains, et, en leur qualité d'administrateurs de la justice, s'attachèrent à donner toujours raison à des misérables dont, à un jour dit, ils pouvaient avoir à réclamer l'appui. Mais si, dans les émeutes, on continua de les craindre, si le gouvernement lui-même trembla quelquefois devant eux, les classes supérieures s'en éloignèrent, apprirent à les mépriser, et alors commença ce système de dénigrement et de moquerie qui remplit la littérature persane d'histoires scandaleuses de tous genres dont les déportements du clergé font les frais. On les représenta, dans les chansons et les écrits satiriques, comme des voleurs, des ivrognes, des assassins; il n'est pas de vices qu'on ne leur attribuât; les peintures licencieuses qui se vendent partout et avec une liberté vraiment naïve, ne discontinuèrent plus de mettre des moullahs en scène, et si les hommes raisonnables ménagèrent de telles gens, ils n'apportèrent pas moins de soins à s'écarter de leur fréquentation. Alors le gouvernement, se rendant compte de cet état de choses, comprit que les moullahs avaient cessé d'être réellement redoutables, et que pour les contenir il ne s'agissait plus d'affronter les susceptibilités de la conscience publique, mais seulement les vociférations payées de la lie du peuple. Un des premiers essais qui furent tentés d'appliquer la connaissance de cette

vérité eut lieu à l'avénement de Mohammed-Schah, père et prédécesseur du souverain actuel. La ville de Tebryz fut troublée par une émeute que conduisait un moullah et qui menaçait le palais. Le roi fit saisir le perturbateur et donna l'ordre de l'étrangler à la vue du peuple. Aussitôt l'attroupement se dissipa, et les habitants de Tebryz louèrent le roi de sa justice. Plus tard, à Ispahan, des atrocités ayant été commises sur la population paisible par des bandes de vauriens qu'éxcitait le mouschtehed ou chef du clergé, Mohammed-Schah entra dans la ville avec du canon, arrêta les principaux mutins, les fit mettre à mort, fit tuer des moullahs et exila le mouschtehed. La Perse entière apprit ces nouvelles et accueillit avec une froideur ironique les plaintes de la caste dépossédée de son prestige. A dater de ce moment, l'autorité royale marcha d'un pas très-ferme dans la réaction contre un pouvoir qui l'avait souvent gênée et qui toujours lui avait fait grand'-peur. Le prince s'attribua la nomination des mouschteheds, ce qui n'avait pas lieu autrefois. Il ne les reconnut plus comme inamovibles; il n'admit même plus que leurs délits échappassent à sa connaissance. A son gré, il les cassa, les envoya en exil, les mit en prison, leur fit payer des amendes; en un mot, il en fit des fonctionnaires tout aussi humbles, tout aussi désarmés que les autres, et les moullahs ont si bien conscience de leur faiblesse, qu'ils n'osent plus dire ni faire que ce que le gouvernement leur permet ou leur indique. Aussi une sorte de faveur leur est-elle revenue depuis sept ou huit ans, et, par un revirement assez naturel, il semblerait quelquefois que le souverain et ses conseillers craignent d'avoir été trop loin dans l'abaissement infligé à la caste sacerdotale et voudraient lui rendre

un peu de crédit. Mais ce n'est pas chose facile. En vain le roi lui-même daigne-t-il aller une fois l'an, en cérémonie, honorer d'une visite les principaux personnages ecclésiastiques de sa capitale et leur témoigne-t-il à l'occasion, par les titres pompeux dont il les décore dans ses rescrits, un respect officiel. Le public ne s'en émeut pas et n'en est pas ébloui. L'habitude est prise de ne plus respecter les moullahs, et on ne les respecte plus. D'ailleurs le gouvernement ne peut s'empêcher de défaire d'une main ce qu'il semble vouloir rétablir de l'autre, et il est si prompt à maltraiter le clergé quand le clergé le mécontente, que l'impuissance radicale de celui-ci se manifeste trop. Ensuite il en obtient une obéissance trop facile. On en a vu la preuve plus haut, dans ce que j'ai dit de la prédication de la guerre sainte à propos du démêlé avec l'Angleterre. Mais encore pouvait-on concevoir que, sans blesser sa conscience, le clergé donnât son concours à une affaire de ce genre. En voici une autre qui ne saurait être envisagée de la même manière.

Le roi Nasreddin-Schah est jeune et doué d'une active imagination. Sa piété est vive, mais, pas plus que celle de son père, elle n'est contenue dans les limites du strict islam; et il ne peut en être autrement, puisque Nasreddin-Schah est essentiellement un Persan, et doit avoir les sentiments, les instincts, les entraînements qui ont toujours existé dans son peuple. Il a donc voué, entre autres pratiques de dévotion, un culte particulier aux saints; il manifeste sa piété en remplissant ses appartements de portraits et d'effigies sacrés auxquels il se plaît à adresser ses prières.

Il y a environ un an, il annonça qu'une image authen-

tique d'Aly était en sa possession; que cette image, apportée de l'Inde, avait une origine qui ne pouvait en faire suspecter la parfaite ressemblance, et qu'en conséquence c'était pour la nation le plus précieux des palladiums; qu'inspiré par son respect pour le gendre du Prophète et la source de l'Imamat, il avait résolu de se décorer officiellement de ce portrait sacré; que cette circonstance devait donner lieu à une solennité digne de la religion et du trône. En effet, les grands de l'État furent convoqués à jour dit au palais de Téhéran, les troupes se mirent sous les armes et le corps des moullahs, ses chefs en tête, vint faire ses compliments au roi, approuver sa piété et lui pendre au cou la sainte effigie. Jamais rien de semblable ne s'était vu en Perse depuis l'invasion arabe, et tout le monde le remarqua. Tout le monde fit cette observation que le roi avait raison d'avoir une religion à sa manière, et cette observation est essentiellement persane; mais on ajouta que les moullahs étaient forcés d'être strictement musulmans, vu que sans cela il n'avaient pas de raison d'être, et que si un point était clair dans le Koran, c'était la défense de figurer la forme humaine, à plus forte raison celle des Imams. On en concluait que les moullahs étaient sans pouvoir de résistance comme sans honneur, puisqu'ils ne s'étaient pas refusés à accomplir un acte qu'ils ne pouvaient pas approuver, et leur déconsidération s'en serait accrue si la chose eût été possible.

Par ce que j'ai vu, je crois cette déconsidération on ne peut plus méritée. Un des principaux chefs du clergé de Téhéran est une espèce de bouffon célèbre par des escapades de jeune homme; un autre, non moins élevé en

rang, s'était fait le dépositaire de l'argent que me volait un de mes domestiques, et, quand j'eus congédié celui-ci, il refusa de lui rendre la somme. Peu de temps après, le gouverneur le fit arrêter pour une fredaine qui passait un peu les bornes. En un mot, le clergé musulman de Perse mérite, dans sa grande généralité, le mépris et la haine qu'il inspire à la nation; je ne doute pas toutefois qu'il ne renferme encore des exceptions dignes de respect. A la vérité, je n'en ai pas vu, mais on m'assure qu'il y en a et cela peut être. Sodome et Gomorrhe seules ont été tellement perverties que Dieu lui-même n'a pu y découvrir dix honnêtes gens. Quoi qu'il en soit, ces exceptions ne peuvent sauver un corps tout entier.

Il est arrivé dans d'autres milieux, et pourquoi craindrais-je de le dire? il est arrivé dans le catholicisme lui-même que la corruption du clergé ne mettait pas en danger la religion. Les désordres des clercs aux XIVe, XVe et XVIe siècles ont sans doute fait beaucoup de mal et créé la plaie du protestantisme ; mais, en somme, la foi catholique est sortie triomphante et intacte de cette épreuve, et jamais elle n'a été plus vigoureuse qu'au XVIIe siècle et de nos jours. Mais il ne saurait en être de même pour l'islamisme persan. En mettant à part toute considération sur la valeur respective de la foi catholique et de l'œuvre de Mahomet, j'ai expliqué comment cette dernière avait réussi en Perse et pourquoi. Importée dans les désordres d'un empire caduc et en dissolution par une vigoureuse farandole de bandits, eux-mêmes peu croyants, mais jouant le tout pour le tout et gagnant d'autant plus de provinces qu'il n'avaient pas grande envie de retourner en arrière et de rentrer dans leurs sables, elle fut ac-

cueillie comme une vengeance par des castes infimes opprimées. Elle ne leur demanda pas un bien grand apport de convictions et n'en obtint pas d'elles. Tout ce qui était riche, instruit, réfléchissant, et qui se soumit, accepta la foi nouvelle sous bénéfice d'inventaire, et les moullahs seuls, dans l'intérêt de leur domination, purent concevoir l'idée d'échafauder un monument dogmatique sur le sol étroit et stérile que l'Arabie leur livrait. Sans les moullahs, pas d'islamisme en Perse. Du jour où on n'a plus eu foi en eux, on n'a plus cru à rien de ce qu'eux seuls préconisaient, et c'est ainsi que dans les masses persanes l'islamisme est perdu, et on peut affirmer qu'aujourd'hui les anciennes religions secrètes du temps des Sassanides non-seulement ont repris tout le terrain que les premiers siècles de la domination musulmane leur avaient fait abandonner, mais encore qu'elles se sont bien autrement propagées qu'elles n'avaient réussi à le faire, malgré l'inquisition des mobeds. Considérer ces cultes ou ces opinions étouffées est donc le seul moyen de se rendre compte des idées des Persans en matière de foi. Je vais le faire d'après l'étendue où j'ai pu parvenir à comprendre une matière nécessairement si difficile, car on ne perd pas de vue que quel que soit le Persan à qui l'on parle, il faut souvent beaucoup de temps, dans tous les cas il faut lui inspirer beaucoup de confiance pour qu'il cesse de vous affirmer que Mahomet est le prophète de Dieu. Par conséquent aborder un pareil sujet, c'est s'enfoncer sous de triples voiles.

Les opinions schyytes, étant une branche de l'orthodoxie, ont naturellement donné naissance à des rameaux dissidents, et en assez grand nombre. Mais ne pouvant pénétrer

bien avant dans les masses, puisque en réalité celles-ci ne sont pas musulmanes, ces hérésies vivent quelque temps dans un cercle plus ou moins étendu de théologiens et d'adeptes et finissent par disparaître pour faire place à d'autres qui se renouvellent incessamment. Celle qui paraît être le plus à la mode à cette heure, c'est la doctrine des scheykhys, inventée par un docteur du sud de la Perse, il y a soixante ou quatre-vingts ans. La partie dogmatique s'occupe surtout de la nature du dernier des Imams, l'Imam Mehdy, qui, suivant les croyances de tous les peuples mahométans, doit reparaître à la fin des siècles. Mais les docteurs schyytes affirment qu'il ne faut pas entendre par là une rentrée dans le monde matériel et visible, mais seulement la manifestation d'un fait toujours existant, quoique caché. En un mot, ils enseignent que l'Imam Mehdy n'a jamais quitté la terre et ne la quittera pas jusqu'au jour du jugement, car le monde ne se soutient et ne peut exister qu'en vue des mérites des Imams, résumés en quelque sorte dans le dernier d'entre eux, et, si celui-ci disparaissait, le monde n'aurait plus de raison d'être. Cette idée est un des fondements de la foi schyyte et une des grandes pierres de scandale pour les sunnites, qui se plaignent, non sans quelque apparence de raison, qu'au milieu de cet enthousiasme pour les Imams, le Prophète lui-même devient très-peu de chose.

Mais la question soulevée par les scheykhys est celle-ci : De quelle façon l'Imam Mehdy est-il présent sur cette terre, bien qu'inconnu ? Les théologiens officiels répondent qu'il existe, avec pleine conscience de lui-même, caché sous une apparence ou sous une autre, et traversant les siècles

sans mourir. Sachant que la divulgation de ce qu'il est ne doit avoir lieu qu'à la fin des temps, il prend soin de se dissimuler aux regards qui pourraient le reconnaître, et évite de prolonger trop sa présence dans un même lieu, où différents indices conduiraient à le faire découvrir. Les scheykhys traitent cette explication de grossière et affirment que l'Imam n'a pas conscience de lui-même, et que sa nature est l'esclave de la volonté divine tout comme celle du plus humble d'entre nous; qu'il passe successivement dans le corps d'une série de personnages qui se tiennent pour des hommes semblables à tous les autres, qui n'ont aucune prérogative particulière et qui meurent à la façon accoutumée. Seulement leur âme, au lieu de rentrer par la mort dans le monde immatériel, reprend immédiatement une nouvelle demeure charnelle. Quant à la morale, les scheykhys soutiennent que la pluralité des femmes est une mauvaise chose, que le Prophète l'a tolérée à tort, et que le mieux est de s'en abstenir. Ils doutent que la nature féminine soit inférieure à la nature masculine. Enfin plus que tous les autres schyytes, qui cependant ne s'en font pas faute, ils sont d'avis que le Koran, tout sacré qu'il peut être, contient des choses que Mahomet aurait aussi bien fait de n'y pas mettre, et que très-certainement l'ange Gabriel ne lui a pas dictées.

Les scheykhys, qui comptent un certain nombre de partisans parmi les moullahs, ont été persécutés en différentes occasions; mais persécutés à la manière persane, c'est-à-dire qu'on a évité de mettre en cause ceux qui ne parlaient pas trop haut et qu'on s'est seulement occupé des esprits trop belligérants. Dernièrement, les chefs du clergé de Téhéran ont voulu renouveler ces sévérités sur un de

leurs confrères qui les avait assez vivement pressés dans une discussion publique, et les avait trouvés à court d'arguments pour la défense de l'orthodoxie. Ils demandaient donc que l'hérétique fût mis à mort; mais le gouvernement les engagea à se calmer, et les choses en restèrent là.

Je ne cite guère les scheykhys que pour montrer un exemple du désordre qui existe dans l'islamisme persan, et je passe maintenant aux opinions des anciens dissidents.

CHAPITRE III.

Les soufys.

Parmi les populations des villes, tout homme appartenant à ce que nous appellerions la bourgeoisie, c'est-à-dire les employés du gouvernement, les marchands, les principaux artisans, peut être considéré comme soufy. On doit comprendre par cette expression ce que nous entendons nous-mêmes lorsque nous disons d'un homme qu'il a des opinions philosophiques. On indique par là que le personnage en question n'accepte aucune religion positive. C'est en effet ce que sont les soufys persans.

Un certain nombre d'entre eux, et dans leurs rangs il faut compter beaucoup de derviches, rejettent l'islamisme non pas comme absolument mauvais, mais comme indigne d'une âme un tant soit peu éclairée par la lumière céleste.

C'est le lait des enfants, et ils veulent le pain des forts, qui consiste à repousser toute croyance dogmatique et toute obligation morale étrangère à celle-ci : la réunion de l'âme humaine à Dieu par l'extase. Lorsque cette union est complète, l'âme se transformant devient elle-même participante à la nature de l'être incréé, et l'homme est Dieu. Il y a eu autrefois des enthousiastes mis à mort pour avoir crié par les rues l'opinion exaltée qu'ils avaient d'eux-mêmes. A côté du très-petit groupe de ces esprits excessifs, un grand nombre de gens n'acceptent de cette doctrine que la liberté de se moquer du Prophète et de toute prescription morale. Quant à leur union avec Dieu et leur apothéose, ils l'ajournent. Leur croyance active se reporte sur un ensemble de superstitions dont l'origine est très-difficile à démêler, probablement impossible, mais qui date certainement de loin. On en trouve les analogues dans toute l'Europe. C'est une vague terreur ou une confiance également vague aux génies bons et mauvais ou à telle ou telle action, faits ou écrits, à des présages, à la chiromancie, à la sorcellerie, à ces pratiques bizarres dont on doit penser que plusieurs ont appartenu à des rites tout à fait primitifs et dont le sens véritable s'est perdu. Dans tous les cas, ces philosophes croient à quelque chose de surnaturel, car c'est un principe qu'il faut pour tous les Persans : on n'en rencontre pas un seul qui soit dogmatique, matérialiste, et je suis porté à admettre que ce genre de doctrine n'est pas possible en Asie. J'ai vu des hommes extrêmement sévères pour toutes les religions positives, et ils étaient couverts d'amulettes. Ils vivaient sans respect d'aucune loi morale, sauf leurs instincts personnels du bien; mais qu'il y eût une part sur-

naturelle dans les choses qui sont, ils ne le mettaient pas en doute.

Il se trouve des soufys qui acceptent quelque chose de l'islamisme. Mahomet, suivant eux, est un personnage très-éminent, peut-être même a-t-il eu réellement des communications avec l'ange Gabriel; mais, en ce cas, il ne l'a pas toujours compris, et son livre n'est bon que sauf beaucoup de corrections. Dans une espèce de déisme dont ils règlent eux-mêmes, dont ils font et défont les limites, ces gens-là trouvent que les sunnites se rapprochent plus de la vérité que leurs docteurs, et les Wahhabites plus que les sunnites. Cependant ils blâment les uns et les autres et se garderaient de s'unir à eux, parce que le culte des Imams les retient.

Il existe aussi des soufys qui ont entendu parler de Voltaire, et le regardent décidément comme un grand homme. On peut considérer les Russes comme la source de cette doctrine, qui fait d'autant plus de prosélytes qu'elle ne voit uniquement dans Voltaire que l'ennemi du clergé et des prêtres. Penser comme Voltaire, c'est détester les moullahs, et la chose va de soi, personne n'y contredit; on trouve aussi une grande satisfaction à avoir de son parti un sage européen. Cependant, malgré cette faveur, aucun ouvrage de Voltaire n'a été traduit, sauf, je crois, et encore n'en suis-je pas très-sûr, l'histoire de Charles XII, qui n'a aucun rapport avec les idées philosophiques.

Enfin, pour en finir avec les soufys, une partie assez notable d'entre eux ne reconnaît que l'existence d'un Dieu qui ne s'occupe pas du monde, et celle de génies bons et méchants avec toute l'escorte d'idées thaumaturgiques

qui en ressortent, des magiciens, des enchanteurs, des sorciers, et par-dessus tout cela, le grand œuvre, la transmutation des métaux. De très-grands personnages s'arrêtent à un ordre d'idées où ils ont pour compagnons beaucoup de derviches.

Parmi ces derniers, on estime surtout ceux qui viennent de l'Inde comme étant les plus savants, les plus expérimentés, les mieux vus des puissances élémentaires et ceux qui possèdent les résultats les plus merveilleux. Il y a peu d'années qu'un homme de cette espèce arriva à Téhéran, il revenait de Kachemyr. Il était vêtu d'une robe de coton blanc toute déchirée, ses bras longs et maigres sortaient de deux manches qui ne tenaient plus. Il marchait nu-pieds. Sa tête était couverte d'une forêt de cheveux ébouriffés et incultes. Des yeux d'un éclat extraordinaire, des dents d'une blancheur éblouissante semblaient rendre encore plus noire sa carnation basanée. Cet homme avait parcouru l'Inde entière, le Turkestan et la terre orientale, et le bruit ne tarda pas à se répandre qu'il était en possession des plus beaux secrets.

Alors vivait dans la capitale un prince fils du roi Feth Aly-Schah, occupé avec une ardeur peu commune de la recherche de la pierre philosophale. Il avait déjà dépensé beaucoup d'argent dans cette étude et n'était encore arrivé qu'à exagérer ses espérances de succès. Continuellement il rêvait à sa passion, et s'entourait de tous les hommes qu'il supposait propres à le servir. Un jour qu'il était dans son palais, assis comme à son ordinaire, au milieu de gens doctes et s'occupant de ses recherches favorites, il vit entrer le derviche indien, dont le bruit public lui avait déjà appris l'arrivée. Celui-ci le salua de la porte

avec humilité, et, sur l'autorisation qui lui fut accordée, s'assit en dehors du tapis, et le plus loin possible des places d'honneur. Cette modestie est toujours très-goûtée en Asie, et ne passe nullement pour une marque du peu de mérite de celui qui l'affecte, mais, au contraire, d'une modération qui indique le sage.

Les premiers compliments échangés, le Schahzadeh remit l'entretien sur le terrain où il était avant l'arrivée du derviche, et fournit à celui-ci l'occasion de montrer s'il entendait réellement quelque chose à ces matières ardues. L'Indien répondit d'abord, d'une voix basse et soumise, aux questions qui lui étaient adressées, donna à l'assemblée la plus haute opinion de son mérite, puis s'emparant graduellement de la direction du propos, il souleva à son tour des difficultés, et toutes ne furent pas résolues par les gens habiles de la réunion; alors, il présenta la solution, et laissa entrevoir qu'en somme, c'étaient là des jeux d'enfants, peu dignes d'occuper de vrais philosophes; que ses voyages l'avaient fait pénétrer dans des sphères bien supérieures, que les secrets réels de la nature avaient toute une autre portée, puis, comme en ayant dit plus qu'il ne fallait, il laissa tomber la conversation, et à toutes les attaques indirectes, il s'arrangea de façon à répondre d'une manière évasive.

Le Schahzadeh était hors de lui de satisfaction et de curiosité. Il venait enfin de rencontrer un de ces hommes rares dont les livres parlent tant, et que l'époque actuelle montre si peu, un de ces hommes absolument détachés du monde, complétement voués à la science, et qui, s'enfermant pendant de longues années dans les cavernes pour se livrer sans distraction à la méditation et à l'é-

tude, en sortent un beau jour comme métamorphosés, n'ayant plus d'humain que la forme extérieure, mais tout divins par l'intelligence. Qu'un pareil personnage eût daigné venir de lui-même visiter le prince, c'était une marque à peu près certaine qu'il était d'avance consentant à ne pas cacher ce qu'il savait, et on pouvait en attendre les plus sûrs effets quant à la découverte du grand œuvre.

Rempli de ces flatteuses espérances, le fils du roi ne permit pas plus longtemps que le derviche gardât la place inférieure à laquelle il s'était mis. Il l'appela auprès de lui, l'accabla de prévenances et d'attentions, et ne pouvant se contenir davantage, se pencha à son oreille et lui demanda son aide dans les travaux qu'il avait entrepris. Le derviche baissa la tête en souriant, et répondit au prince qu'en vérité il se contentait de bien peu de chose; que faire de l'or à volonté était une misère en comparaison de la destinée qui l'attendait, que, lui, derviche, ne se risquait pas, sans raison majeure, à importuner un si grand personnage, et qu'il ne voulait pour l'en instruire d'autre délai, voyant l'impatience de Son Altesse, que le moment où ils seraient seuls.

En effet, aussitôt que la compagnie se fut retirée, le derviche, pressé par le Schahzadeh, exposa ce qu'il avait à dire. Il était venu tout exprès du Kachemyr pour voir le prince à Téhéran, et son voyage n'avait d'autre but que de s'acquitter des ordres d'une personne à laquelle il n'était pas possible de faire résistance. Cette personne c'était la fille du roi des génies, ou, comme on dit en persan, une *péryzadeh*. Cette péryzadeh, donc, qui d'ailleurs connaissait le derviche de longue main, lui avait avoué

qu'ayant aperçu le prince un jour à la chasse, elle n'avait pu se défendre de concevoir pour lui une passion irrésistible, qu'elle avait lutté longtemps pour étouffer un sentiment qui ne pouvait pas convenir à un être de son espèce; mais enfin que, dans l'impossibilité de se vaincre, elle prenait le parti de s'adresser à un ancien serviteur, à un homme dont elle connaissait la fidélité, la capacité, la discrétion, pour aller révéler à l'objet d'un attachement si passionné, les résolutions qui lui étaient inspirées, et prendre les mesures nécessaires pour un mariage devenu indispensable.

Je ne sais, ajouta le derviche, ce que Votre Altesse pensera de cette affaire; mais, en tous cas, je vous demande une prompte décision, afin de la transmettre à la personne de qui je dépends.

Comme on peut aisément le supposer, le Schahzadeh tomba dans une stupéfaction profonde, et il n'en sortit que pour accabler le derviche de questions, lui demandant où, comment et pourquoi l'apparition de la péryzadeh avait eu lieu, quelles circonstances avaient accompagné un événement aussi extraordinaire, enfin tout le détail. Le derviche répondit que c'était à Kachemyr et dans les jardins délicieux de cette vallée célèbre que l'être merveilleux avait paru devant lui, que, dans cette contrée favorisée, de tels faits, tout en gardant toujours assurément leur prix, n'étaient pas aussi rares qu'ailleurs; qu'il fallait également tenir compte de sa situation particulière, de son dévouement déjà ancien aux sciences occultes, des relations qui en étaient résultées pour lui avec le monde surnaturel; enfin, il répondit à tout, leva toutes les difficultés, ne fut embarrassé de rien, et le prince enchanté ne conserva

plus aucun doute. Il déclara donc au derviche que, profondément touché de l'affection dont la péryzadeh voulait bien l'honorer, et pénétré de ses bontés, il sentait naître en lui une ardeur pour le moins égale à celle dont on venait de lui exposer la force, et aspirait avec une impatience indicible au jour d'une union qui ne pouvait avoir lieu assez tôt à son gré.

Le derviche félicita Son Altesse des sentiments qui lui donnaient à lui le bonheur d'avoir réussi dans sa mission. Il observa que, devant la sympathie très-naturelle qui venait de se manifester dans l'âme de son royal auditeur, il était désormais inutile qu'il insistât sur les avantages inouïs d'une telle alliance. Richesses inépuisables, pouvoirs dépassant de beaucoup l'autorité des plus grands monarques, existence délicieuse dans un monde enchanté, étaient peu de chose, comparés à la félicité parfaite qui attendait l'heureux élu dans les bras d'une épouse dont la nature surnaturelle faisait déjà présager la beauté sans égale, et l'esprit sans comparaison possible; il ne restait donc plus qu'à se préparer au jour des noces, et là se présentaient quelques difficultés.

La nature des péryzadehs est tellement délicate, fine et exquise, que tout contact avec l'espèce humaine devient, pour ces créatures merveilleuses, une épreuve difficile à passer. Elles arrivent pleines d'entraînement, et si, par malheur, ce qui est presque inévitable, une circonstance quelconque, une façon d'être, une parole, un geste, moins que rien les choque, leur amour se change immédiatement en haine, et au lieu de tendresses infinies, il y a grandement à craindre d'en recevoir les plus mauvais traitements.

Cette révélation fit réfléchir le prince et jeta un peu de

froid dans l'expression de ses transports. Il se demanda même s'il ne ferait pas mieux d'éviter une aventure qui pouvait tourner tout autrement qu'il ne le souhaitait. Mais le derviche, s'apercevant des craintes que sa dernière confidence venait de faire naître, s'empressa de les tempérer. Il dit au Schahzadeh que les pérys étaient délicates, mais non pas capricieuses; qu'en particulier, celle dont il s'agissait, bien connue de lui, était incapable d'emportements immérités, et que, quant à le mettre, lui prince, dans un état tout à fait irréprochable, et le rendre aussi pur que les intelligences élémentaires elles-mêmes, il en faisait son affaire propre, et que, pour peu que ses avis fussent écoutés, le marié ne courrait pas le moindre risque de choquer en quoi que ce fût la sensibilité de sa vaporeuse épouse.

Le prince reprenant courage se déclara prêt à tout pour arriver à un résultat aussi heureux; alors le derviche lui fit subir un interrogatoire en forme, entremêlé de prescriptions souveraines. Avait-il l'habitude de boire du vin? Le prince avoua que quelquefois, le soir, lorsque des amis étaient réunis autour de lui, il ne s'en abstenait pas absolument. Le messager de la fille du roi des pérys défendit le vin rigoureusement. Le prince avait-il du goût pour le jeu? Le prince, en effet, jouait, il lui fut intimé d'y renoncer. Enfin, et plus que tout le reste, cela se comprenait assez, la recommandation de n'approcher du harem, ni de près, ni de loin, sous quelque prétexte imaginable, fut décrétée sans appel. Mais c'étaient là les interdictions destinées à faciliter la purification intérieure; pour l'obtenir réellement, le derviche prescrivit quelques prières qui devaient occuper les journées et une

grande partie des nuits. Le prince devait s'efforcer d'avoir toujours la pensée tendue vers sa fiancée, et ne devait s'abandonner à aucune autre idée, quelque innocente d'ailleurs qu'elle pût être.

En même temps que l'esprit et l'âme allaient s'épurer par ce régime, il fallait aussi que le corps se raffinât en proportion. Le prince ne dut manger que très-peu chaque jour, et seulement des végétaux accommodés de la manière la plus simple, un peu de lait et de sucre, mais rien qui eût eu vie. Il devait s'entourer constamment de parfums brûlant dans des cassolettes et s'inonder d'essences. Au bout d'un mois de cette manière de vivre, le derviche croyait pouvoir répondre qu'il n'y aurait plus aucun danger dans le rapprochement des deux époux, et il s'engageait à ne pas le retarder davantage.

Dès le jour même, le prince se mit à l'œuvre. Se confinant dans une solitude absolue, il ferma sa porte à tout le monde et passa ses journées avec le derviche, qui ne le quittait que pour se retirer dans une chambre écartée où il faisait, à certaines heures, des conjurations destinées à évoquer la péryzadeh, avec laquelle il avait de longs entretiens. Il en rapporta d'abord des nouvelles à son pénitent devenu fou d'amour, et bientôt aussi des lettres qui peignaient avec la vivacité la plus brûlante les sentiments de la fille du roi des génies. Le prince répondit sur le même ton et d'une manière plus emportée encore, de sorte qu'une correspondance s'établit qui amortit quelque peu les transports impatients de l'amoureux Schahzadeh. Cependant ce n'étaient pas des lettres qu'il lui fallait, et il pensa mourir dix fois d'angoisse et de désir dans l'attente de cette fin de mois.

La veille du jour marqué arriva. Le derviche déclara que le prince pouvait se considérer comme parfaitement préparé, et affirma que la péryzadeh serait contente. L'état de la lune lui parut favorable, la conjonction des astres on ne peut plus heureuse; bref, tout marchait au mieux et le lendemain, sans faute, devait avoir lieu l'union fortunée. Pour qu'aucun accident ne vînt les troubler, il conseilla au prince de quitter la ville et de célébrer la fête nuptiale dans une de ses villas voisines de Téhéran, idée que le prince trouva admirable. Le jardin était charmant, situé au milieu du désert, plein d'arbres, de fleurs et de fruits; des ruisseaux frais et limpides le traversaient en tous sens. On n'y voyait qu'ombrages touffus, asiles du silence et d'un repos enchanteur. La maison était petite à la vérité, mais bâtie à neuf, ornée de peintures dans toutes les chambres et dorée de toutes parts. Le prince y fit porter ses plus magnifiques tapis de Faraoun et du Khorassan, ses vases d'or et d'argent les plus précieux, ses bijoux, de beaux coffres sculptés, des porcelaines de Chine; bref, ce qu'il possédait de mieux. Il ne voulut pas qu'un seul de ses domestiques restât avec lui, il les renvoya tous à Téhéran et passa le temps en compagnie du derviche à remplir les vases de fleurs et à orner la chambre nuptiale. Ainsi que cela était convenable, la nuit fut employée tout entière à l'oraison et le derviche estima, lorsque l'aube parut, que, par surcroît de prudence, il était bon de jeûner une dernière fois.

Cette journée parut presque aussi longue au prince que tout le mois ensemble, et une lettre des plus tendres qu'il reçut de la péryzadeh ne fit que rendre l'attente encore plus lourde; pourtant le soleil inclina à l'horizon, et la

fiancée devait apparaître dans la chambre nuptiale une heure après le coucher du soleil; le prince se rendit au bain. Épuisé comme il était par tant de jeûnes, d'oraisons, de privations, et surtout d'exaltation, il s'y endormit, et quand il ouvrit les yeux, la nuit était déjà complète et profonde. Il craignit d'être en retard et d'avoir fait attendre la fée. La peur le prit, et, à demi vêtu, il s'empressa de courir vers sa chambre. Les flambeaux n'étaient pas allumés. Il appela le derviche; personne ne répondit. L'idée qui s'était déjà présentée à son esprit l'assaillit de nouveau : la fée était venue, et, l'ayant trouvé endormi, s'en était blessée et l'avait abandonné. Il passa dans le jardin pour conférer avec son confident et rajuster cette affaire, maudissant son imprévoyance; mais il eut beau chercher partout, appeler, crier, le confident ne venait pas. D'exalté qu'il était, il devint à moitié fou, et plusieurs heures se passèrent ainsi à chercher, à fouiller dans les ténèbres, avant qu'il n'eût la présence d'esprit nécessaire pour faire au moins de la lumière. Aussitôt qu'il y vit clair, son étonnement redoubla : la maison était absolument mise à nu. Si la fée était venue, elle n'avait pas borné son ressentiment à s'en aller simplement, elle avait eu aussi la malice de tout emporter : tapis, vases précieux, porcelaines, car rien ne restait que les quatre murs. Mais ce qui était non moins extraordinaire, c'était la disparition du derviche; dans son indignation, la fée l'avait-elle contraint à la suivre?

Tandis que le pauvre prince se posait toutes ces questions et que, dans son désordre, il ne savait comment les résoudre, il se jetait à terre en pleurant, il se frappait la tête contre les murs ou courait à travers le jardin en

insensé, appelant tantôt le derviche, tantôt la péryzadeh. S'il y avait eu dans le voisinage quelque habitation, on l'eût entendu; mais la maison était isolée dans le désert, et il n'avait pas voulu qu'un seul de ses hommes restât près de lui. Enfin le jour naissait et le prince s'était laissé tomber sur l'herbe épuisé de fatigue, lorsqu'il entendit le bruit de plusieurs voix qui l'appelaient et semblaient venir du ciel. L'espérance se ralluma dans son cœur qui battit violemment; il regarda de toutes parts et aperçut quelques hommes qui le considéraient du haut du mur de son jardin. Le prince leur exposa sa détresse, et il était tellement ému qu'il leur raconta toute son histoire sans en rien réserver, concluant par le malheur qu'il avait eu de blesser involontairement la juste susceptibilité d'une personne à laquelle, il ne pouvait se le dissimuler, il avait manqué d'égards. Mais de ne plus retrouver le derviche l'étonnait plus que tout le reste, et ce dernier fait passait son intelligence. Ses interlocuteurs lui répondirent qu'ils étaient des paysans qui allaient de bonne heure vendre leurs fruits à Téhéran; qu'en passant non loin de là ils avaient été surpris de voir une échelle appliquée contre le mur; qu'ils avaient soupçonné quelque vol, étaient montés pour s'assurer de ce qui se passait à l'intérieur et l'avaient alors entendu lui-même.

Avec l'aide de ces gens officieux, le prince réussit à ouvrir la porte d'entrée qui avait été solidement fermée, suivant ses propres ordres. Il s'habilla et retourna à la ville; mais si les Persans ont l'imagination très-vive et assez crédule, ils sont aussi fort goguenards et particulièrement impitoyables dans leurs moqueries pour les

erreurs qu'ils ne partagent pas. L'histoire du Schahzadeh, du derviche et de la fille du roi des génies, courut le bazar; je ne sais comment les beaux esprits l'arrangèrent, mais ils prétendirent que l'Indien était un bon apôtre qui, mettant à profit la faiblesse de tête du prince, avait inventé la commission qu'aucune fée n'avait jamais pu lui donner, et, après avoir rendu son malheureux disciple à moitié fou, l'avait abandonné en lui emportant son bien, sans doute à l'aide de quelque compère. Ce qui est certain et indubitable, c'est que le Schahzadeh n'épousa pas la fille du roi des génies; qu'il n'eut jamais ni vent ni nouvelle de ce qu'elle lui avait pris; que le derviche ne reparut pas, qu'on ne le trouva nulle part, et que le roi Feth-Aly-Schah, ennuyé des interminables plaisanteries bonnes et mauvaises du bazar, et des broderies qui s'y ajoutaient chaque jour, exila le prince son fils.

Des histoires aussi compliquées que celle-ci ne sont pas absolument communes en Perse, mais elles ne sont pas non plus très-rares : l'esprit de la nation est porté au merveilleux. Le feu roi Mohammed-Schah ne doutait pas que son premier ministre Hadjy-Mirza-Agassy, vieux moullah qui avait été son précepteur, n'eût des communications directes et fréquentes avec la divinité et ne fût lui-même un être d'une espèce peu ordinaire. C'était, en tout cas, un des originaux les plus complets que l'imagination puisse inventer. Les faiseurs d'or se rencontrent en foule; enfin parmi ceux qui se moquent de ces adeptes, le plus grand nombre a d'autres fantaisies qui ont l'avantage incontestable de ne pas être aussi ruineuses, mais qui, en fait de singularité, n'ont rien d'inférieur. Tous ces gens-là sont compris sous la dénomination, comme on

voit, très-vague de soufys. Les mystiques proprement dits, qui, en Turquie, sont nombreux, se rencontrent rarement parmi les Persans, et il est remarquable que leurs principaux livres classiques, bien que composés dans la langue de l'Iran, se lisent plus à Constantinople qu'ailleurs.

En face de ces groupes philosophiques, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de placer deux autres espèces de croyants fort différents. Les premiers habitent certains villages du Khorassan. Ils professent pour les vaches un grand respect et n'admettent pas qu'on puisse tuer les veaux sans commettre un crime à peu près irrémissible. On serait tenté de considérer ces religionnaires comme les restes d'une colonie venue de l'Inde à une époque inconnue; mais dans les anciennes idées des Guèbres, il se rencontre aussi beaucoup de traces d'une semblable vénération pour ces animaux, et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que les gens dont je parle fussent les descendants d'une secte aborigène, et non pas des étrangers émigrés. Quoi qu'il en soit, je ne les ai vus qu'en petit nombre, et ils appartenaient aux classes les plus humbles. Naturellement ils ne se complaisaient pas à donner des détails sur leurs croyances, et je n'en ai pas su plus que ce que j'en rapporte. Ce serait cependant un point digne d'examen.

La seconde catégorie de dévots s'est formée depuis une centaine d'années tout au plus dans la Perse orientale; elle a pour prophète un certain Séyd-Khayr-Oullah, qui se donne pour une incarnation de la divinité. Lorsqu'il devient vieux et que les infirmités commencent à le fatiguer, il réunit ses disciples et leur annonce qu'il va ra-

jeunir, et qu'ils aient à ne pas s'étonner en le voyant paraître sous une forme qui ne leur est pas connue. Ayant ainsi prémuni son monde contre toute surprise, il entre dans un caveau où il a fait disposer d'avance un bain d'eau-forte. Il se plonge dans la cuve, et au bout de peu d'instants les fidèles restés en dehors, occupés à prier, voient sortir de là un très-jeune homme qui n'est autre que le Séyd-Khayr-Oullah transformé. Depuis la première incarnation de ce divin personnage, il a changé deux fois de corps. Cette secte a fait de grands progrès dans le Seystan et dans le Khorassan, et elle s'est aussi étendue du côté de l'Inde. J'ai entendu dire que le Séyd était actuellement à Bombay ou dans les environs. Il est probable que cette religion, dont je ne connais pas d'ailleurs les dogmes ni la partie morale, n'est qu'une doctrine indienne plus ou moins défigurée. Outre ces deux sectes, il en existe bien d'autres, toutes plus étranges les unes que les autres; il y a ensuite les restes des Sabéens, qui vont disparaître en laissant leurs idées un peu partout; il y a encore les variétés multiples des yézydys, dans le Kurdistan; mais tous ces cultes, en définitive, ne comptent pas de bien nombreux sectateurs. Je vais donc parler maintenant de la religion vraiment importante de la Perse, et par ses dogmes, et par le chiffre de ses adhérents, et par leur qualité. C'est la religion des *Ehl-è-Hekk*, ou *gens de la vérité*, appelés Nossayrys par les Arabes et les Turcs, et Aly-Illahys par les Persans.

Ces deux dernières dénominations indiquent l'une et l'autre une compréhension erronée du culte des religionnaires en question. La première, celle de *Nossayrys*, paraît les assimiler aux chrétiens, avec lesquels ils ont d'ail-

leurs certains rapports assez curieux. L'autre suppose qu'ils considèrent Aly comme Dieu et n'adorent que lui. Une secte de ce genre, en effet, existe en Perse; elle a aussi des partisans dans toute l'Anatolie, et, ce qui est plus singulier, c'est que l'histoire musulmane raconte qu'elle s'est formée du vivant même d'Aly, et que celui-ci, musulman zélé et convaincu s'il y en eut jamais, fut une fois tellement scandalisé des adorations qu'on lui offrait, qu'il tira son sabre pour en frapper celui qu'il regardait comme un idolâtre de la pire espèce. Malgré cette résistance du dieu, la religion dont il était l'objet persista et même s'étendit, et, je le répète, elle compte des représentants en Perse, ou plutôt il est difficile de les distinguer des musulmans schyytes un peu exaltés. Compris par ces imaginations ardentes, on conçoit ce que le culte exagéré des Imams peut devenir. Ce n'est pas une singularité médiocre dans l'histoire de l'esprit humain qu'une religion prenant un homme pour son dieu, malgré cet homme, et lui survivant pendant de longs siècles. Les Aly-Illahys regardant le gendre de Mahomet comme une incarnation de la divinité, il est vraisemblable que les musulmans les jugent uniquement sur ce dogme, et, pour ce fait, les ont assimilés aux chrétiens.

Les Ehl-è-Hekk ont une doctrine bien autrement complexe que les Aly-Illahys, et aussi bien autrement digne d'étude. Musulmans d'extérieur, comme tous les autres dissidents, ils professent plus qu'eux, et tout autant que les juifs et les chrétiens, la haine et le mépris de l'islam. Ils considèrent le Prophète koreyschyte comme un imposteur pur et simple; ils ne fréquentent pas les mosquées et ne font la prière que lorsqu'il le faut absolument. Pour les

chrétiens, ils sont bienveillants; ils n'en ont jamais reçu d'injures. Ils les considèrent à beaucoup d'égards, et d'accord en ceci avec l'idée que se sont faite les musulmans des deux cultes, comme des demi-coreligionnaires. D'ailleurs, il est chez eux un grand point qui les empêche de ressentir un éloignement aussi marqué que les musulmans à l'égard des croyances différentes de la leur : ils ne reconnaissent pas d'impureté légale. Si donc ils réprouvent l'islam, c'est comme doctrine dominante, oppressive, devant laquelle ils sont obligés de se cacher, et qui les gêne.

Une telle tolérance est tout à fait opposée aux principes des religions antiques. Toutes étaient basées sur la séparation de la nature en êtres et en choses pures et impures. Les Arians iraniens maintenaient sévèrement cette distinction, les Hindous de même. Les Grecs, dans leurs cultes mystiques, à Éleusis et ailleurs, ne reconnaissaient comme purs parmi les créatures humaines que les initiés. Les Italiotes repoussaient de même les profanes, dans une catégorie à part. Toutes les religions sémitiques, le judaïsme aussi bien que le culte d'Anaïtis, de Mylytta et du Melkart de Tyr, enseignaient des doctrines analogues. Enfin, l'Égypte n'était pas moins stricte que l'Inde dans cette séparation de la nature animée et inanimée en deux catégories hostiles et irréconciliables. L'islamisme, en mitigeant ce principe chez les Sunnites, l'a pourtant adopté; chez les Schyytes, il lui a laissé toute sa roideur, toute sa sévérité primordiale. Deux religions seulement dans le monde l'ont absolument supprimé, et l'une et l'autre, le bouddhisme et le christianisme, sont deux théories de réforme. Les nossayrys, comme elles, avec elles, par elles,

ne reconnaissent pas d'autre impureté pour l'homme, même incroyant, que l'impureté morale provenant, non de ses opinions, mais de ses fautes. Ils n'en voient pas dans la nature, et le chien ni le porc ne sont impurs à leurs yeux. De même ils boivent du vin et en blâment l'abus, mais non pas l'usage.

Ils n'autorisent pas la polygamie. C'est un usage musulman que plusieurs grands seigneurs nossayrys ont adopté, il est vrai, par politique, non par relâchement, mais la religion le réprouve, l'opinion publique des sectaires les voit avec mépris, et cette déviation de la règle est rare. En principe, les femmes ne sont pas astreintes à la réclusion et peuvent se montrer aux étrangers sans violer aucun précepte; dans la pratique, tous les nossayrys doivent passer pour musulmans, comme tels ils sont alors contraints d'observer celle des règles sociales à laquelle les musulmans attachent le plus d'importance, et ils se bornent à recevoir facilement dans leur intérieur ceux de leurs coreligionnaires qui les visitent ordinairement, sans d'ailleurs leur être apparentés en aucune manière. Dans les réjouissances nuptiales, ils vont plus loin encore : ils forment des danses, des espèces de rondes qui durent toute la nuit et auxquelles les femmes prennent part, donnant la main aux hommes et sans voile. Seulement, on a soin de mettre un surveillant à la porte de la maison, pour qu'aucun musulman ne puisse entrer. Ce fait est très-ordinaire et aussi innocent qu'en Europe.

Les nossayrys épousent facilement des filles musulmanes. A la vérité, elles adoptent presque immédiatement la religion de leurs époux. Cette circonstance fait considérer de pareils mariages comme désirables. On assure

que, de leur côté, les nossayrys ne donnent pas leurs filles à des musulmans. Ceci peut être vrai en théorie; mais on citerait cependant des exemples du contraire, surtout dans les classes riches. Il est probable que le peuple est plus rigide, ayant moins de tentations de violer le précepte. Ce qui est positif, c'est que le divorce n'est pas admis, et si, par hasard, quelqu'un usant du bénéfice de la loi du Koran se le permet, il tombe aussitôt dans le mépris et est considéré comme un apostat.

Les nossayrys classent de la manière suivante les religionnaires avec lesquels ils sont en contact, et leurs propres fidèles : les *Ehl-è-Scheryet*, gens de la religion légale; les *Ehl-è-Méréfet*, gens de la religion réfléchie; les *Ehl-è-Terighet*, gens du progrès; enfin les *Ehl-è-Héghighet*, gens de la religion vraie, ou *Ehl-è-Hekk*.

Les caractères auxquels ils reconnaissent les *Ehl-è-Scheryet* sont que ceux-ci ne font pas les prières nossayrys et ne les connaissent même pas, d'ailleurs n'observant rien des obligations qu'elles prescrivent. Aussi, bien qu'on ne considère aucunement ces gens comme impurs, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, s'abstient-on de leur parler jamais des matières de foi, et on n'entretient avec eux que des rapports purement mondains. On a surtout en vue, sous la dénomination d'*Ehl-è-Scheryet*, les Schyytes. Cependant les juifs, les guèbres, les chrétiens eux-mêmes, sont aussi, théoriquement parlant, compris dans la même dénomination, bien qu'on n'éprouve de répulsion réelle que pour les premiers.

Les *Ehl-è-Méréfet*, dont le nom éveille l'idée de gens qui commencent à réfléchir, qui approchent plus de la vérité que les autres, sont représentés par plusieurs

classes de soufys. Ces hommes ne sont pas tenus pour nossayrys, sans doute; mais, ayant renoncé aux autres cultes, on les suppose en voie de le devenir. Par les doctrines panthéistiques qui ont conduit plusieurs d'entre eux à se considérer comme des émanations plus ou moins directes de la divinité, et qui, quelquefois, les ont exposés à de graves persécutions et même au martyre, ils arrivent presque, en effet, à se confondre avec les nossayrys et dans les basses classes de ces derniers principalement; un certain nombre de saints soufys sont considérés, bien qu'à tort, du même œil que les personnages réellement sacrés de la foi. Ce résultat est assez naturel dans l'état moral où se trouvent toutes les sectes religieuses de la Perse depuis un temps immémorial. Aucune n'est sans mélange; toutes ont emprunté quelque chose à d'autres doctrines, même à celles qu'elles exècrent davantage; l'islam persan est à demi hindou, à demi guèbre; le parsisme ne se ressemble plus à lui-même; rien de plus naturel donc que de voir quelques-unes des branches innombrables qui se partagent les soufys incliner avec force vers le nossayrysme. Il en résulte, chez les sectateurs réels et positifs de cette dernière religion, qu'ils se servent eux-mêmes du soufysme pour se dérober aux inquisitions musulmanes. Si leur dédain pour le culte, si leur oubli de la mosquée, si les propositions malsonnantes qui peuvent leur échapper attirent l'attention sur eux et leur font adresser des questions embarrassantes, ils s'empressent de se déclarer soufys et de traduire dans un sens figuré, qui se plie toujours à des interprétations orthodoxes, ce qui, dans leur langage, aura d'abord paru suspect. Et, en fait d'interprétations et de rapproche-

ments, il n'y a rien au monde d'indulgent comme une intelligence persane.

A la faveur de cètte confusion intéressée, dont les gens habiles parmi les nossayrys sont les premiers à se rire quand ils sont en confiance, l'habitude a été prise de vanter à l'excès et de mettre en avant, en toutes circonstances, les noms des soufys illustres auxquels les musulmans eux-mêmes sont accoutumés, avec beaucoup d'inconséquence, à rendre d'éclatants hommages. Ainsi, par exemple, Djelaleddyn Roumy, l'auteur du Mesnevy; Ferid-Eddyn-Attar, qui a écrit le Pend naméh, et surtout Baba Taher, dont les poésies en dialecte loure sont extrêmement estimées; sa sœur, Byby Fatmèh, et le Scheykh Hémyr; mais ce dernier, que les musulmans prennent pour un soufy, était, au fond, un véritable nossayry, et reconnu comme tel par les gens compétents.

Malgré les relations qui existent entre les *Ehl-è-mèréfet* et les nossayrys, la conscience et l'intimité de ceux-ci restent fermées à ceux-là. On les regarde avec faveur et bienveillance; mais ils ne sont jamais admis à la participation des mystères; on ne leur enseigne pas les prières, on ne leur indique pas le temps du jeûne, on ne leur fait pas connaître les principes de la foi.

D'un degré plus rapproché sont les *Ehl-è-tèrighet*, ou gens qui ont déjà progressé vers la véritable foi. Ceux-là, ce sont les Aly-Illahys proprement dits. Les Ehl-è-Hekk les considèrent d'assez bon œil, quoiqu'en réprouvant, en méprisant même ce que leur doctrine a, suivant eux, d'étroit et d'incomplet. Ils leur reprochent de s'arrêter au seuil de la vérité, et, en conséquence, les disent incapables de connaître et de comprendre leurs

dogmes. Les droits et les prérogatives de la bonne croyance n'appartiennent donc ainsi qu'aux seuls *Ehl-è-heghighet*, ou gens de la religion certaine, autrement dits *Ehl-è-Hekk*, gens du vrai.

Ils se partagent en huit différentes sectes, qui sont : les ibrahymys, les daoudys, les myrys, les sultan-Babourys, les khamouschys, les yadigharys, les schah-è-eyazys, les khanétaschys. Probablement il existe d'autres subdivisions, et on va voir tout à l'heure, par le principe fondamental de la religion même, combien il est difficile qu'il n'y en ait pas; mais je n'ai jamais entendu citer que celles-là. Il me paraît de même probable que le nom de *khamouschy* est une expression générique injurieuse attribuée par les musulmans aux yézydys et transportée de ces sectaires aux nossayrys, avec lesquels les yézydys n'ont rien de commun. C'est l'abréviation de *tchéragh khamouschy*, les *éteigneurs de lumières*, et ce nom leur a été donné parce que les moullahs zélés ont répandu l'opinion parmi leurs ouailles que les nossayrys ont l'habitude, dans leurs assemblées nocturnes, où les hommes et les femmes sont tous réunis, d'éteindre les lumières et de s'accoupler au hasard, le père avec la fille, la mère avec le fils. Cette calomnie, appliquée à bien des sectes et partout, un peu trop violente pour ne pas être absurde, est d'ailleurs tout à fait en contradiction avec l'ensemble des opinions nossayrys. Elle ne contribue pas peu à augmenter l'aversion des Ehl-è-Hekk pour les moullahs. Un de leurs chefs donnait un jour à un chrétien une démonstration assez curieuse de la fausseté de l'accusation. Sa manière d'argumenter ne serait pas à la disposition de tout le monde. Ce saint personnage a sept fils, qui tous, sans exception, lui res-

semblent d'une manière frappante. Il disait en les montrant : « Moins que personne je dois être soupçonné de me soustraire aux obligations de ma croyance. Si donc l'infamie dont on cherche à nous noircir était usitée chez nous, comment mes sept enfants pourraient-ils m'être si semblables ? »

En retranchant donc le nom des Khamouschys, il reste sept sectes. Mais, à l'appui de ce qui a été dit, qu'il devait y en avoir davantage, on peut ajouter que le personnage cité tout à l'heure est lui-même en voie d'en former une. Par sa naissance, il est déjà vénérable aux yeux de ses coreligionnaires; et, en outre, il a su prendre sur sa secte particulière une telle autorité, et inspirer une si haute idée de ses vertus et de son pouvoir mystique, que, de son vivant, beaucoup de gens le considèrent comme un nouveau point de départ pour une réforme de la religion antique. Il n'est pas le seul dans cette situation; et chaque grande division de la Perse, à toutes les époques possibles, a vu et voit surgir de tels hommes, dont le souvenir s'efface plus ou moins rapidement, mais quelquefois subsiste. Les sept sectes reconnues doivent leur existence à des individualités de cette espèce.

Tous les nossayrys sont unanimes pour admettre qu'avant les temps, Dieu existait seul, dans un état d'immobilité qui n'était pas la mort, mais qui n'était pas non plus le mouvement. Cette situation, appelée *serr*, le mystère, et qui formait l'état normal de la divinité, état auquel elle retournera, n'est interrompue que par l'existence du monde. Cette existence est purement accidentelle et transitoire. La nature animée et la nature inanimée sont des formes différentes d'émanations divines

qui toutes s'évanouiront un jour, laissant dans sa nudité réelle l'irradiation qui leur donna la vie, qui est en elles la seule existence positive, et qui retournera à sa source, c'est-à-dire au dieu immobile. Autrement dit, sous différentes apparences et dans différents états, et à différents degrés de liberté sous l'enveloppe et la contrainte des formes, il n'y a pas autre chose dans l'univers que Dieu, et l'univers lui-même est Dieu. Et ce point est si net dans l'esprit des nossayrys de toutes les classes, qu'un d'entre eux, peu lettré, que je raillais un jour de s'être servi de l'expression *Khodavend-è-Alem*, le maître du monde, attendit qu'il n'y eût plus de musulmans dans la chambre et me dit en levant les épaules : « C'est pour ces ânes que je parle ainsi. On sait bien qu'il n'y a pas de Dieu et qu'Allah est une sottise. »

Dieu, et on voit ce qu'ils entendent par ce mot, c'est-à-dire l'énergie primordiale que, suivant l'usage soufy, on désigne le plus ordinairement par des comparaisons, telles que *doura*, la perle; *padschahem*, mon roi; *khavendkâr*, le maître; *sultan Ishak*, ou *Schah Khouschyn*, et bien d'autres; Dieu s'étant tourné vers l'œuvre de la création, une partie de son essence y fut employée; la matière forma les sept climats qui divisent la terre, le globe reposa sur le dos du bœuf mystique, dont les pieds s'appuyèrent sur le dos du poisson. Ces idées, tout indiennes, ont été également adoptées par l'islamisme. Alors une autre fraction de la nature divine, se transformant sous une nouvelle influence, donna naissance aux êtres animés.

A la tête de ceux-ci parurent d'abord des personnages dont le caractère humain est si vague qu'on y reconnaît

sans peine les bodhisattwas primitifs ou partisans de Sakya-Mouny. Ils sont placés tout près de Dieu, et la formule théologique définit ainsi les cinq individualités : Pyr Padscham, ou Pyr Benyamyn, est *la loi;* la divinité pure et le *mystère;* Pyr Daoud est le *croyant;* Pyr Rezbar est le *communiant;* Pyr Mousy est le *registrateur.* L'absence d'une seule de ces créatures ou de ces créations, ou, pour mieux dire, de ces émanations, aurait rendu la formation de l'univers impossible.

Les cinq puissances, ayant pris leur rôle, se mirent aussitôt à le remplir. Pyr Padscham, ou l'Essence divine non transformée, promulga la règle du monde; et, pour lui donner la vialité, commença lui-même par la suivre. Il fallut que chacun, ici-bas, fût placé dans une dépendance religieuse vis-à-vis d'un personnage saint, image de la loi et source de la règle à son égard. L'Essence divine, se conformant la première à ce précepte, choisit pour *Pyr*, ou guide spirituel, Benyamyn. Il devint ce que les nossayrys appellent son recommandé, *der-sepourdeh*, et fut ainsi, à certains égards, dans sa dépendance.

Pyr Benyamyn, le guide spirituel de l'Essence divine, son *rahber*, et l'incarnation de la loi, de la condition sous laquelle l'existence du monde est possible, fut le résumé des prescriptions religieuses de toute nature. Ces règles ont pour symbole et pour consécration un jeûne annuel de trois jours. Mais tous les nossayrys n'acceptent pas la nécessité canonique de cette pénitence. Quatre sectes seulement, les ibrahymys, les daoudys, les myrys et les sultan-baboury, s'y soumettent; encore les daoudys se distinguent-ils des autres en avançant d'un jour l'époque du jeûne et en le rompant un jour plus tôt. Cette pé-

riode expiatoire se place à l'équinoxe d'automne; elle diffère du jeûne musulman, non-seulement par sa durée, qui est infiniment moindre, mais surtout par sa sévérité. Il n'est pas permis de manger ni avant le lever du soleil, ni après son coucher, au delà de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir les forces.

Pyr Daoud, incarnation de la foi, donna aux quatre autres manifestations divines l'énergie nécessaire pour poursuivre leur œuvre. Sans lui, l'action n'était pas possible, ni le mouvement, ni le progrès, ni le salut. Si donc l'Essence divine pure se tourna vers Pyr Benyamyn dans l'attitude de la soumission, ce fut sous l'influence de Pyr-Daoud. Mais la foi envers la loi entraîne nécessairement un mode de conduite conforme à la loi. Si la foi est le mobile du mouvement, elle n'est pas le mouvement lui-même. Ce fut Pyr Rezbar qui le donna, en indiquant la route dans laquelle le croyant devait marcher et au bout de laquelle se trouvait le salut.

Les nossayrys n'admettent pas, en effet, la justification sans les œuvres; et le caractère de celle-ci est lié étroitement à une morale rigoureuse et sévère, par ce motif que, tous les hommes, tous les êtres, toutes les choses n'étant, en réalité, et sous toutes les apparences possibles, que des émanations divines, mal agir vis-à-vis de l'homme, maltraiter les animaux, abuser des choses, c'est directement offenser la divinité, non pas, comme dans les idées chrétiennes, parce que c'est aller contre ses ordres, mais parce que c'est s'attaquer à elle positivement et lui faire la guerre, pour ainsi dire, corps à corps. Pyr Rezbar fixa donc les devoirs étroits d'une moralité rigide comme absolument inséparables de la foi. Il n'admit pas, et les

nossayrys n'admettent pas qu'on puisse être un croyant en manquant à quelqu'une de ces obligations morales. Le vol, l'adultère, le mensonge sont, non pas des fautes, non pas des péchés, non pas même des crimes, mais de véritables sacriléges, et, pour ainsi dire, des déicides. Il en résulte que la morale, chez les nossayrys, est de beaucoup la partie la plus importante de la religion; elle est même presque tout, car la prière passe, aux yeux des Ehl-è-Hekk, pour de peu de nécessité, et le culte y est très-secondaire. Si l'on se reporte aux doctrines bouddhistes de l'Inde, aux époques primitives des développements de cette foi, on trouvera presque partout le même état dogmatique.

Ce point de vue admis, la charité en est assurément l'expression la plus directe. Aimer les hommes et les servir toujours, c'est s'aimer soi-même; et les nossayrys, qui donnent aux autres religionnaires le nom d'*aghyar*, *étrangers*, s'appellent entre eux *yar*, *amis*. Ils doivent vivre dans la concorde et la paix. Aussi Pyr Rezbar porte-t-il communément le titre de : *préposé à l'office du pain*, et c'est lui qui institua la communion. Cette cérémonie, le grand point du culte, s'appelle comme le sacrifice de la messe, l'Office, *Khedmet*. Il n'y a point d'époque régulière pour sa célébration; mais tout événement de quelque valeur, toute disposition à faire acte de foi y donne lieu. Le premier Office qui se soit accompli dans le monde le fut après la création par les cinq premières Manifestations Divines. Elles se réunirent, prirent un bœuf, et, l'ayant sacrifié, en firent un repas commun. Lorsqu'elles se trouvèrent en présence du festin mystique, Pyr Daoud fit la prière. Après la prière, il invita Pyr Rezbar à diviser

le mets en autant de portions qu'il y avait d'assistants; celui-ci obéit. Sur une seconde injonction, il remit à chacun la part qui lui revenait. Ainsi tous mangèrent, sous l'inspiration d'un même sentiment de fraternité et d'union, après avoir rendu hommage en commun à la puissance divine dont ils étaient émanés. L'amour mutuel qui les animait, le désir de se plaire et la crainte de s'offenser, se manifestèrent ainsi et constituèrent le premier acte louable qu'ait vu la création. Il fut aussitôt inscrit par Pyr Mousy, chargé de cette fonction.

A l'égard des quatre autres puissances divines, l'emploi de Pyr Mousy ne paraît pas avoir une grande importance. Il est peu essentiel que ne se perde pas le souvenir des bonnes actions d'êtres si purs qu'ils n'en peuvent guère commettre de mauvaises que par surprise. Mais, vis-à-vis des autres émanations qui constituent plus communément l'ensemble des êtres et des choses, cet enregistrement était d'une nécessité absolue.

En effet, après les cinq grandes personnalités célestes dont il vient d'être question, et dont l'une, *Pyr Padscham*, ou l'Essence divine restée incorporelle, retourna bientôt à son repos organique, parurent les multitudes d'émanations qui constituent l'univers, chacune avec sa forme et son apparence spéciale, et, parmi elles, les hommes. Ceux-ci vinrent au monde pourvus de deux moteurs moraux; l'un est *ègl*, la raison, le discernement, qui ne peut que les pousser au bien; l'autre est *néfès*, la concupiscence, qui les entraîne constamment vers le mal. Ils ont à écouter l'une et à se défendre de l'autre, de sorte que, malgré la divinité fondamentale de leur nature, ils sont exposés à des chutes nombreuses. C'est ici que l'inter-

vention de Pyr Mousy devient nécessaire. Il pèse les actions des hommes et tient compte de chacune suivant sa qualité et sa valeur.

Abandonnés à eux-mêmes, les hommes n'auraient pu garder l'équilibre entre leurs deux moteurs, car la force de la concupiscence est sensiblement supérieure à celle du discernement. Mais l'ordre qui présidait à l'organisation du monde vint en aide. Les quatre émanations célestes qui, les premières, avaient paru dans la création, et, concurremment avec Pyr Padscham, en avaient déterminé les lois, les observèrent de tous points, comme Pyr Padscham avait fait lui-même, et moururent. Mais après elles, une série d'incarnations supérieures se montrèrent sur la terre et vinrent, d'époque en époque, renouveler le sentiment du vrai et du juste et rallier les intelligences obscurcies autour de l'idée ravivée du devoir. Les nossayrys déclarent qu'il y a un nombre infini de ces apparitions d'existences réformatrices qui ont eu lieu dans les pays les plus différents et, à bien dire, dans toutes les contrées de la terre. Mais ils reconnaissent aussi que, pour leur compte, ils ont oublié ou même ignoré la majeure partie de ces manifestations dont beaucoup, d'ailleurs, ne les concernaient pas. Celles dont ils font mention se ressentent du milieu dans lequel ils vivent. Ainsi, ils reconnaissent pour des incarnations divines Abraham, Zoroastre, Moïse, Jésus-Christ, Aly et bien d'autres; et, s'ils étaient en contact ordinaire avec les Chinois, avec les Indous, avec les protestants d'Europe, il est probable qu'ils ne feraient aucune difficulté d'accepter aussi comme des incarnations Confucius, Brahma, Luther et Calvin. Cependant, ils ne se croient obligés qu'à du

respect envers la mémoire de ces dieux de passage, d'abord parce que ce n'est pas directement pour eux-mêmes que ceux-ci sont venus, ensuite parce que, depuis lors, d'autres se sont révélés qui ont réellement vécu pour les croyants de la Perse. Ces sont les pyrs particuliers des sept sectes nossayrys.

On place communément l'existence de ces incarnations vers l'époque des premiers khalifes abbassides. Plusieurs ont paru en même temps. Ainsi Pyr Daoud, le dieu des daoudys, était contemporain de Pyr Ibrahym, le dieu des ibrahymys.

Voilà le grand point de la doctrine des nossayrys. Ils reconnaissent, sans nul doute, un dieu dont ils font partie eux-mêmes et auquel ils se déclarent inférieurs, comme la partie l'est au tout, mais ils ne s'adressent jamais à lui. Ce dieu-là, d'où la nature entière, les choses, les êtres sont émanés, est trop absorbé dans le résumé de toutes les conceptions qu'il représente. Il est, il existe ; il est la source de la raison suprême, bien plus, comme on va le voir, il est la fin, le but de toute la création ; mais, dans la durée de l'existence terrestre, ce ne sont que ses manifestations apparentes qui peuvent avoir quelque intérêt pour l'homme, parce que, seules, ces manifestations apparentes, en redressant l'erreur morale, en relevant l'entendement, en dirigeant d'une manière plus sûre les efforts vers le bien, exercent sur l'humanité une influence salutaire. Les nossayrys ne se préoccupent donc absolument que des pyrs, comme les gnostiques ne se préoccupaient que des éons. Les prières qu'ils adressent à ces dieux se ressentent fortement de la préoccupation des idées de moralité qui surtout les dominent. Ce sont,

par le fait, des conseils que les croyants donnent à leurs auditeurs et se donnent à eux-mêmes sous forme d'hommage à celui qui est venu les diriger vers le bien. Les formules d'adoration sont rares, brèves ; et, en effet, l'homme n'étant qu'une parcelle de Dieu tombée, étant un dieu comme son Pyr, comme l'essence divine pure elle-même, c'est perdre des paroles sans nul profit et sans nul motif valable, que de multiplier les effusions de respect. L'utile, c'est de s'efforcer soi et les autres d'être toujours en garde contre la concupiscence pour empêcher la chute de devenir plus profonde, et exciter l'entendement pour donner lieu à Pyr Mousy d'enregistrer une somme d'actions louables qui puisse déterminer une élévation dans la condition dégradée du dieu déchu. L'important est d'amener ces résultats; tout ce qui constitue cette espèce de culte n'a d'autre but que d'activer cette restauration de l'homme dans la pure condition divine, et c'est pourquoi ce culte n'est que la reproduction perpétuelle de l'ordre établi, dès le commencement du monde, entre les cinq émanations divines primordiales.

Chaque nossayry possède de naissance, ou, lorsque c'est un converti, possède par choix un pyr dont il est le *recommandé*, comme l'essence divine pure a été le *sersepourdèh* de Pyr Benyamyn. Tous les pyrs étant également des incarnations célestes, tous sont également bons, et les règles qu'ils ont données sont également à suivre; par conséquent leurs *sersepourdèh* marchent, les uns comme les autres, dans la bonne voie. Cependant, chaque secte préfère naturellement son dieu et déclare sa doctrine plus élevée ou plus conforme aux vrais besoins de la régéné-

ration de l'homme, et quand cette doctrine est manifestement assez terre à terre, comme celle des khanétaschys, par exemple, elle est la meilleure pour ceux qui la goûtent, parce qu'elle est plus simple et suffisante. Il existe des différences semblables dans le bouddhisme, partagé en grand et petit véhicule. Des conflits graves ont éclaté souvent entre ces diverses observances. Si un nossayry s'aperçoit que les prescriptions de sa secte ne lui suffisent plus, il adopte celles d'une autre plus sévère ou plus relevée de doctrine, et cela ne constitue pas une apostasie.

Outre le Pyr ou patriarche, qui de son vivant était la règle visible et dont on suit les enseignements, chaque nossayry doit encore se fortifier par les conseils d'un contemporain que l'on appelle le *délyl*, le *motif*, la *cause déterminante*, parce que ce personnage est chargé de diriger la conduite de son disciple dans voie droite et de l'éclairer de façon à ce qu'il ne puisse s'égarer. Par le fait, il tient la place du Pyr. Mais il semblerait que, dans les époques modernes, ces fonctions délicates ont beaucoup perdu de leur importance et se bornent à peu près à des pratiques cérémonielles. Lorsqu'un enfant vient au monde ou lorsqu'un étranger se convertit, on rassemble un certain nombre de fidèles. Le répondant de l'enfant ou le néophyte lui-même paraît au milieu de la réunion, et se place debout devant le délyl. Celui-ci porte à son cou un mouchoir de soie dont le présenté a dû faire les frais. Il prononce quelques paroles sacramentelles qui admettent le néophyte au nombre des croyants, et aussitôt celui-ci va baiser la main de tous les assistants, en commençant par les plus éminents en dignité religieuse et finissant par les moindres.

Ensuite on fait une prière qui, comme toujours, est un résumé de conseils moraux. La prière achevée, on s'assoit pour la communion.

Chaque réception produisant un mouchoir de soie, au bout de quelque temps ces offrandes s'accumulent. Le délyl, alors, est en droit de les vendre, et leur produit lui appartient légitimement. Mais comme tous les délyls doivent être issus d'une origine commune qui remonte au premier d'entre eux, Djunéyd, contemporain des pyrs actuellement adorés, il arrive fréquemment qu'il n'y a pas de délyl dans la localité où s'accomplit la présentation. On obvie à cet inconvénient en choisissant un substitut qui remplit le rit consacré et reçoit le mouchoir au nom d'un délyl véritable. Lorsque trop de mouchoirs se sont amassés dans les mains de ce remplaçant, il doit également s'en défaire et en envoyer le prix au légitime possesseur, au délyl dont il est le vicaire. Si cette condition n'est pas à remplir, pour un motif ou pour un autre, le produit de la vente est appliqué à une communion. Il est remarquable que le don des mouchoirs joue un grand rôle au Thibet, pays essentiellement bouddhiste.

La communion est la même cérémonie qui fut accomplie aussitôt après la création par les cinq intelligences divines réunies. Tous les comestibles sont convenables; mais l'usage qui prévaut généralement dans les circonstances importantes, c'est d'acheter un mouton, et dans les occasions moindres, du sucre candi. Quelquefois le mets présenté pour l'office, *khedmet*, est l'offrande pieuse d'un des assistants ; mais le plus souvent c'est le produit d'une collecte que les fidèles ont faite entre eux. Ce mets destiné à la communion se nomme *myaz*, offrande, comme

la somme d'argent employée pour se le procurer. L'action de tuer le mouton se nomme *gourban*, le sacrifice, et s'il s'agit d'un bœuf, circonstance rare et tout à fait solennèlle, *gavbourân*, la *rection* du bœuf. Le pyr, ou à son défaut un de ses descendants, se place au milieu de l'assistance réunie pour la communion. Auprès de lui est le délyl. Chez les ibrahymys et les khanétaschys, peut-être aussi dans les autres sectes, il existe une dignité héréditaire spéciale pour l'accomplissement régulier de cette cérémonie : c'est celle du *khalifeh*, chargé, sous la direction du pyr ou du délyl, de faire les parts et de les distribuer à l'assistance. Lorsque dans une assemblée il n'y a ni pyr, ni délyl, ni khalifeh, on élit, pour la circonstance, des représentants de ces émanations célestes, qui opèrent comme elles auraient fait elles-mêmes, et la communion n'en est pas moins sanctifiante et méritoire. Mais s'il se trouve présents des descendants de ces prêtres-dieux héréditaires, il va sans dire qu'ils occupent la place et les fonctions vouées à leurs ancêtres, et, fussent-ils en bas âge, on leur rend absolument les mêmes honneurs. Cette règle est tellement stricte et fait si bien abstraction de toutes circonstances accessoires qui pourraient passer pour dirimantes, qu'un homme nossayry que je connais et qui, dénué de toutes ressources, remplit un emploi assez mesquin de domesticité, ne prend pas moins dans les assemblées religieuses une place élevée, parce qu'il est descendu d'un pyr ; et des personnages de considération dans le monde, des riches auxquels il est appelé souvent à rendre les services que sa place indique, non-seulement le traitent avec des égards marqués, en toutes rencontres, autant que cela se peut faire sans contrevenir à la règle du secret, mais,

dans les réunions religieuses, ne s'approchent de lui qu'en lui baisant la main. Ainsi la transmission de la particule divine individuelle s'opère du pyr, du délyl, en second lieu, et en troisième du khalifeh, aux descendants de ces trois incarnations, sans emporter aucunement le même caractère de sainteté, de pureté, mais, toutefois, dans un degré supérieur à l'état où elle se trouve chez le commun des hommes.

Lorsque la communion va avoir lieu, le président indique à chacun sa portion, qui lui est remise par le personnage préposé à cet effet. Personne ne peut cependant y toucher, avant que le chef n'ait donné un nouveau signal, en commençant lui-même à manger.

Il arrive, le plus ordinairement, qu'outre les parts des assistants, on en réserve encore un certain nombre pour des absents. Dans d'autres cas, les morceaux, se trouvant trop forts, ne peuvent être consommés sur place. Alors, on a trois jours devant soi, pour en assurer la remise ou la disparition. Si les trois jours sont prêts de finir sans que le résultat légal ait été atteint, on doit donner immédiatement ce qui reste aux membres de la secte qui a fait l'*office*, le *khedmet*, et qui habitent dans la localité. S'il n'y en a pas, à d'autres religionnaires nossayrys ; à leur défaut, à des aly-illahys ; mais s'il n'y a pas non plus d'aly-illahys, il faut rigoureusement le livrer aux chiens ou aux animaux, jamais à des musulmans, parce que, disent les nossayrys, si les animaux sont, dans leur essence divine, plus éloignés qu'un homme quelconque, fût-ce un musulman, de la pureté organique, du moins ils ne sont animés d'aucun mauvais vouloir systématique contre les fidèles.

Après que les dispositions nécessaires ont été prises pour la consommation des comestibles consacrés, le chef de l'assemblée fait une allocution qui dure plus ou moins longtemps, suivant la gravité de la circonstance et le degré de ferveur des assistants. Ensuite lui ou quelque autre chante, en s'accompagnant sur une espèce de mandoline appelée *târ*, des poésies religieuses empruntées presque toujours à des poëtes soufys, et qu'ils interprètent à leur manière. Il est remarquable qu'aucune de ces compositions n'existe en langue persane; toutes sont en turc djaghatay ou azerbeijdjany, en loure, ou en kurde. Plusieurs sont assez anciennes, sans cependant, du moins quant à celles que j'ai vues, dépasser une antiquité de trois ou quatre siècles au plus.

Ici se place la question de savoir si les nossayrys ont des livres. Les musulmans affirment que non; les nossayrys eux-mêmes déclarent qu'ils n'ont rien d'écrit que les poésies dont je viens de parler. J'ai cependant des raisons de penser que ce n'est pas la vérité. Il doit exister, au moins dans deux ou trois localités, de véritables bibliothèques qui, autant que je peux le savoir, comprennent bien une vingtaine de volumes. Quant au contenu de ces ouvrages, dont je ne saurais pourtant affirmer l'existence qu'avec beaucoup de réserve, mais dont j'ai bien des raisons d'admettre la réalité, je ne le connais pas. L'intérêt serait grand à pouvoir s'assurer du fait d'une manière décisive; je suis très-enclin à admettre que la valeur historique de ces écrits doit être considérable, soit qu'ils se rapportent à des faits matériels, soit qu'ils appartiennent à la philosophie pure. Le principal de ces livres porte, dit-on, le nom de *Ketab-è-Sendjenâr*, le Livre de Sendjénâr,

ou encore de *Ketab-è-Tchehar-Melek*, Livre des Quatre Rois. Ce que l'on m'en a dit paraît rapprocher si bien la doctrine des Ehl-è-Hekk des idées fondamentales du bouddhisme indien, que je n'ose reproduire ces détails, craignant que la façon dont j'ai interrogé n'ait dicté les réponses, ce qui arrive souvent en Perse. Par exemple, les noms des quatre manifestations primitives actives, Pyr Benyamyn, Pyr Rezbar, Pyr Daoud et Pyr Mousy, seraient de faux noms, ce qui est, en soi, très-vraisemblable, et il faudrait mettre à la place des noms de Bouddhas connus par les livres de l'Inde. Je n'ose pas accepter ce fait pour très-authentique, cependant il est possible. Mais voici un autre détail assurément digne d'être relevé : ces livres seraient écrits en kurde, le kurde serait considéré comme la langue sacrée. Cependant, comme le kurde des environs de Kirmanschah (et c'est de ce dialecte qu'il s'agit ici) a beaucoup de rapports avec l'ancienne forme du persan que l'on appelle *lekhy* et que les Guèbres emploient encore entre eux, il est probable que cette langue sacrée est du lekhy, fait qu'il serait encore très-intéressant de rechercher et qui donnerait, s'il se vérifiait, l'âge exact de l'introduction du nossayrysme en Perse.

Les mouchoirs de soie offerts aux délyls ou à leurs représentants, à l'occasion du *khedmet*, ne sont pas la seule redevance que les fidèles payent à leurs supérieurs religieux. Il est aussi établi que chaque croyant doit donner, par an, sept schahys et demi, à peu près dix sous pour les pyrs. Cet argent, appelé *myaz*, est remis aux descendants de ces personnages, que l'on appelle *pyrzadehs*, du pyr, ou, à l'imitation des musulmans, *séyds*. Les séyds vivent jusqu'à un certain point de ces aumônes, qui leur

permettent de consacrer une partie de leur temps aux fonctions pieuses.

Ainsi armé de moyens de sanctification et entouré de guides spirituels qui doivent venir au secours de sa faiblesse, l'empêcher de s'égarer, le nossayry n'est pas encore censé avoir tout ce qu'il faut pour lutter contre les instigations de la concupiscence. Sa religion lui impose de se choisir un *frère*, *burader*, ou, si c'est une femme, une sœur, *khaher*. Avec lui ou avec elle se partage le mérite ou le démérite de toutes ses actions. Serait-on le pire des hommes, si l'on a eu le bonheur de s'associer à un personnage vraiment saint, il est possible que, par tel ou tel arrangement, on fasse plus de progrès vers le salut que si l'on était soi-même dans les limites du devoir. D'ailleurs, le frère doit compter en toute occasion sur l'appui de son frère. Il vit dans son intimité et est en droit de le réprimander, lui, sa femme et ses enfants, toutes les fois qu'il le juge nécessaire, y aurait-il entre eux, au point de vue social, une grande différence de rang. En général, ces adoptions ont beaucoup d'influence sur la vie et les actions des nossayrys. Elles sont l'objet d'un profond respect, et ce lien créé par la religion est tenu pour au moins aussi sacré que celui de la nature. Il existe de même, dit-on, des associations fraternelles d'homme à femme. Ces adoptions sont les plus sacrées de toutes. Pour l'intérêt de la sœur ou du frère adoptif on doit quitter sa femme ou son mari, ses enfants et ses parents. Des rapports trop intimes, intervenant dans un tel lien, sont considérés comme plus criminels encore que l'inceste. En général, ces sortes d'unions ne se contractent pas sans de mûres réflexions et sans l'avis

du séyd, sous la direction spirituelle duquel on est plus particulièrement placé. Comme on le consulte dans toutes les affaires un peu graves, et surtout dans ce qui touche à la vie morale, à plus forte raison un homme a-t-il besoin de ses conseils lorsqu'il veut choisir une sœur, ou une femme lorsqu'elle prétend se donner un frère. Le séyd, avant d'exprimer une opinion, a toujours soin de s'enquérir de l'âge respectif des deux personnes qui se recherchent. Pour un jeune homme, il faut que la femme soit âgée; pour un vieillard, autant que possible, une jeune fille convient. L'expérience et la froideur de tête de l'un doivent suppléer à ce qui manque à l'autre sous ces rapports. Ensuite, il est à propos que le directeur connaisse les caractères qui veulent se rapprocher. A un homme léger d'esprit, il ne recommandera pas l'union avec une femme d'humeur semblable. Enfin, quand il a donné son consentement, on fait comparaître les deux parties dans une réunion où l'on communie, et désormais ils sont frère et sœur. Les nossayrys prétendent que ce lien a une influence très-heureuse, dans la plupart des cas, sur la moralité de ceux qui l'ont contracté. Cependant, quelque soin que l'on prenne pour en maintenir la pureté, il arrive parfois des excès d'abandon et de tendresse qui passent les bornes prescrites. Il y a peu de temps, un jeune homme des environs de Téhéran avait choisi pour sœur une femme d'une quarantaine d'années, ce qui est beaucoup en Asie. A force de vivre dans son intimité, il prit pour elle une passion violente. Il chercha à la lui faire partager; voyant que ses efforts n'aboutissaient qu'à des remontrances, il employa la force. Elle se plaignit. Le coupable prit la fuite; mais, signalé à tous les gens de la

religion, il fut atteint dans le sud de la Perse et mis à mort. Les nossayrys prétendent que, si l'on n'usait pas des moyens les plus extrêmes pour maintenir intacte la pureté des unions fraternelles volontaires entre hommes et femmes, la religion perdrait un de ses plus puissants moyens de perfectionnement. On trouvera assurément remarquable une institution de ce genre en Asie. Telles sont les principales sauvegardes dont la moralité de chaque nossayry est entourée.

Cependant, malgré tant de précautions, tant de soins, tant de surveillance, le nossayry est homme ; il lui arrive de succomber, absolument comme aux sectateurs de toutes les autres religions, pour parfaites qu'elles soient. Mais, de même que ces dernières, la foi des Ehl-è-Hekk annonce au coupable l'inévitable châtiment. Si ses fautes ont été médiocres, il renaît sous la forme humaine, mais dans une condition plus ou moins misérable. Toutes les peines qu'il endure sont des conséquences de sa vie antérieure ou bien des nouvelles erreurs dans lesquelles il s'engage. S'il a commis des crimes énormes, il revient les expier dans des conditions odieuses, comme reptile, comme insecte, comme bête de proie vouée à une existence tourmentée et sans repos. Mais ce châtiment n'est pas, à proprement parler, une vengeance : c'est une purification indispensable. Plus dure est sa vie, plus énergique est la correction, plus certaine et plus complète est alors la purification. La nature la plus rebelle, celle à laquelle le *néfès*, la concupiscence s'est le plus fortement attachée, parcourt ainsi un cercle de mille et une existences, et, au bout de ce temps, elle est inévitablement débarrassée de toutes ses souillures. C'est la plus longue

expiation que l'homme-Dieu puisse subir dans les plus mauvaises conditions possibles. Mais il n'est pas nécessaire ni inévitable qu'il traverse une si longue série d'épreuves : c'est là que l'observation de la règle, en fournissant aux registres de Pyr Mousy un maximum de bonnes actions, concourt efficacement à la délivrance de l'étincelle divine. La créature qui, sous quelque forme que ce soit, observe les lois fixées par Pyr Padscham, arrive beaucoup plus rapidement que les autres au sommet de l'échelle ascendante des existences. Elle fait bien moins de pas en arrière. De degrés en degrés, de naissance en naissance, elle s'élève bientôt jusqu'au rang des pyrs, des dieux mortels, et parvenue à ce point, lorsque l'âme abandonne sa forme corporelle, elle retourne au foyer céleste d'où au jour de la création elle était émanée. Dès lors, elle ne s'en sépare plus. Elle est Dieu, comme avant d'avoir commencé la série et l'enchaînement de ses incarnations. Elle n'est pas Dieu individuellement, parce que l'idée de Dieu repousse toute idée de fractionnement et de fini. Elle est Dieu dans son immensité incalculable. A la fin des temps, lorsque les dernières existences, les plus récalcitrantes, auront achevé leurs purifications, tout ce qui n'est que forme disparaîtra, et l'éternité, suivant toutes ses conditions d'amplitude, régnera seule. C'est ce moment, qu'en empruntant d'une manière inexacte l'expression musulmane de Rouz-è-Djéza, le jour du jugement, le jour de la distinction des bons et des mauvais, les nossayrys considèrent comme la fin des siècles.

Plusieurs saints personnages nossayrys ont porté témoignage de la réalité des existences successives. Scheykh Hémyr affirmait qu'il avait gardé la mémoire de quelques-

uns des états antérieurs traversés par lui. Entre autres, il se souvenait d'avoir été fabricant de nattes de paille.

Comme tous les hommes pris ensemble ne sont qu'une fraction de la nature divine, tous les hommes sont solidaires. C'est pourquoi le nossayrysme a inventé tant de moyens de diriger la vie de l'individu. Mais les frères et sœurs d'adoption qui influent sur lui dans la vie intime et passent à son compte une part de leurs bonnes œuvres, mais les assemblées de communion qui entretiennent chez lui la ferveur, mais les séyds, les khalifehs et leurs représentants qui surveillent la pureté de sa foi, toute cette conception serait incomplète, il lui manquerait un régulateur indispensable, s'il n'avait pas une direction suprême, et c'est à quoi l'organisation religieuse a veillé. Dans une des villes du sud de la Perse réside actuellement un personnage qui concentre entre ses mains l'autorité supérieure en matière spirituelle, qui sait et dit ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. Son action s'exerce par l'intermédiaire des missionnaires qu'il envoie une fois l'an dans tous les lieux où il y a des fidèles. Ces délégués apportent aux séyds de chaque localité une sorte de lettre pastorale qui contient des instructions et des encouragements. Il paraît que la dignité de chef suprême de la religion n'est pas le partage exclusif des descendants des pyrs, et que le premier croyant venu peut y parvenir. Mais comment l'élection a-t-elle lieu ? c'est ce que j'ignore; j'ignore aussi quels sont les électeurs. Ce que je puis affirmer, c'est que j'ai vu les ordres d'un chef spirituel de district exécutés par ses ouailles à près d'un mois de marche de sa résidence, et cet homme, vénéré comme un saint par ses coreligionnaires, était un des êtres les meilleurs, les

plus honorables, les plus modestes et les plus doux que j'aie jamais connus.

Avec ce profond mépris pour la matière qui les anime, avec leur persuasion que cette matière n'est autre chose que l'impureté, qu'elle seule met obstacle à l'apothéose instantanée du Dieu complet, il n'est pas tout à fait rationnel de voir les nossayrys pousser à l'extrême le culte des reliques. C'est cependant ce qui a lieu. On conserve en différents endroits des objets ayant appartenu à des pyrs, et ces témoins de l'existence de personnages si vénérés inspirent un grand respect. J'ai connaissance, entre autres, d'un tapis et d'un bonnet honorés d'une ferveur extrême. On les visite avec dévotion, et chacun d'eux a sa légende. On en a obtenu des miracles à différentes reprises. Mais autant que j'ai pu m'en assurer, les fidèles ne regardent pas ces objets comme pouvant à eux seuls produire des effets contraires à l'ordre ordinaire de la nature; il faut encore que la puissance latente qui existe en eux soit mise en mouvement par la sainteté de celui qui l'invoque. On raconte ainsi qu'il y a peu d'années un saint très-vénéré dans toute la Perse a pu contenir une inondation et faire rentrer un fleuve dans ses limites, en étendant le tapis dont j'ai parlé plus haut sur les flots débordés et en s'asseyant dessus. Il fut porté quelque temps ainsi sur la face des ondes, puis tout s'apaisa et rentra dans le repos. Le bonnet n'accomplit pas des prodiges moins étonnants. Posé par un saint sur la tête d'un homme qui vient d'expirer, il rappelle immédiatement le mort à la vie. Je n'ai jamais entendu parler des restes mortels de pyrs ou d'autres personnages révérés que l'on ait conservés de la même façon. Cependant il me paraît difficile

qu'il n'y ait pas, dans l'immense quantité de tombeaux de saints qui couvrent la Perse et appellent constamment les pèlerinages, quelques sanctuaires visités par les schyytes, sur la foi des on dit, dont l'origine ne soit plutôt due au nossayrysme. C'est une difficile question et un thème éternel de plaisanteries, que les doutes attachés à un grand nombre de sépultures dont personne au monde ne peut dire quel est le saint qui y a été inhumé, ni d'où il venait, ni ce qu'il a fait, ni même très-sûrement comment il s'appelait. Cette circonstance, qui semble importante au premier abord, n'arrête cependant pas les dévots, qui ont mille raisons pour aimer les pèlerinages. Je ne doute pas qu'à la faveur de ce goût général poussé si loin, les nossayrys, sans trop se découvrir, aient pu avoir aussi leurs lieux de dévotion.

Des miracles opérés par les reliques des saints à la thaumaturgie, il n'y a qu'un pas, et les nossayrys le franchissent. Tout le monde en Perse, et les musulmans comme les autres, racontent avec foi les faits que je vais rapporter. A Kirmanschah, à Sana surtout, il existe des séyds ou descendants des pyrs, sur lesquels le feu n'a pas de puissance. On allume au milieu d'une chambre un vaste brasier, et, tandis qu'un musicien joue du târ ou du petit tambour appelé *dombeck*, le nossayry s'approche du foyer enflammé. Il commence à s'agiter, à s'exalter, il élève les bras et les yeux vers le ciel avec des contorsions violentes; puis, quand il est tout à fait surexcité et que la sueur lui coule sur le visage et sur tout le corps, il saisit un charbon ardent et le place dans sa bouche, en soufflant de façon que les flammes lui sortent par le nez; il n'en éprouve aucun mal. Puis il s'assied au milieu du feu;

les flammes montent le long de sa barbe et la caressent sans l'entamer. Il est au milieu de l'incendie, et sa robe ne brûle pas ; enfin il se couche sur la braise, et il n'en éprouve aucune atteinte. D'autres descendent dans un four de boulanger en pleine ignition, y restent autant de temps qu'ils le jugent convenable, et en sortent sans accident.

Ce que ces séyds peuvent à l'égard du feu, d'autres le pratiquent à l'égard de l'air. Ils peuvent se précipiter, eux, leurs enfants et leurs femmes, du haut des rochers, sans que la chute leur cause aucune douleur, de quelque élévation qu'ils soient tombés. Non-seulement, je le répète, des nossayrys m'ont affirmé tous ces faits avec une foi profonde, mais des musulmans aussi ont prétendu en avoir été témoins et ne pouvoir se les expliquer. Cependant on trouve des incrédules même parmi les fidèles, et j'ai entendu des Ehl-è-Hekk très-dévoués à leur religion, qualifier de charlatanisme beaucoup de miracles de cette espèce.

Voici, du reste, comment un pyrzadeh, ou descendant d'un pyr, s'y est pris pour m'expliquer des choses si extraordinaires : « Puisque, dit-il, dans la nature tout est Dieu, tout aussi recèle, d'une manière latente à la vérité, mais certaine, la plénitude de l'omnipotence. Pour la faire apparaître et la mettre en œuvre, il suffit de la foi ; et plus la foi sera intense et complète, plus les effets obtenus seront merveilleux. Ce n'est pas seulement du feu ou de l'air que l'on peut tirer des prodiges, mais des objets en apparence les plus méprisables. Si l'on veut contraindre quoi que ce soit à mettre sa vertu intérieure en action, il suffit d'y appliquer l'instrument irrésistible de la foi, et

alors rien n'est impossible. » Telles sont, dans leur ensemble, les idées des nossayrys.

Pour ma part, je n'hésite pas à penser que cette doctrine a de grands points communs avec le bouddhisme. Tout semble prouver qu'elle existe en Perse depuis le temps des rois Arsacides et qu'elle y avait été apportée par des missionnaires venus de l'Inde. Elle devait y être fortement établie lors de l'avénement des Sassanides, au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Elle a eu l'influence la plus directe et la plus marquée sur l'école d'Alexandrie, et ensuite sur la formation des premières sectes chrétiennes orientales. Elle a donné et emprunté au gnosticisme et au manichéisme. Si les Mobeds avaient été impuissants à la détruire, ils avaient pu du moins la contraindre à se cacher, et elle s'habitua à ce régime. L'islamisme la trouva dans cette situation et ne put rien sur elle.

A en croire les intéressés, leur nombre est incalculable. Ils commencent par poser en principe, quand ils discutent, que leur religion, étant de sa nature universelle, a toujours existé, et qu'à l'heure actuelle des milliers de fidèles la pratiquent, sous différents noms, dans toutes les contrées de la terre. C'est en partant de pareilles données qu'ils se laissent aller volontiers à dire que, malgré quelques apparences contraires, les chrétiens sont, au fond, des nossayrys, puisqu'ils admettent la doctrine de l'incarnation divine, la nécessité rigoureuse de la morale, et la pureté légale de tous les êtres, indépendamment du péché.

Ensuite, ils calculent que les princes de la maison d'Osman et la plupart de leur sujets ne sont sunnites que de nom, mais qu'en réalité ils appartiennent à leur foi; car

ils sont venus de Perse, et en Perse leurs ancêtres étaient nossayrys. Bien qu'en effet, nombre d'habitants de l'Asie Mineure méritent ce titre, l'assertion n'en paraît pas moins fort aventurée lorsqu'elle est présentée d'une manière si générale.

Les mêmes autorités déclarent que, dans le Turkestan, les nossayrys abondent et que tous les Hazarêhs et les Eymaks, tribus mongoles de l'Afghanistan, sont également à compter dans la même catégorie. Il y a de fortes raisons de croire que cette supposition est très-exagérée.

Mais à ne s'arrêter qu'aux nossayrys incontestables, à ceux de la Perse, il n'est pas douteux que, dans les villes, dans les campagnes, dans le désert, en prenant ce qui habite des demeures fixes et ce qui vit sous les tentes, à tout le moins deux cinquièmes de la population totale de l'empire ne soient nossayrys, et ce sont précisément les tribus les plus belliqueuses, les hommes du Kurdistan et les nomades turcs du Nord, qui ont le plus d'attachement à ces doctrines. Aussi inspirèrent-ils constamment une très-grande crainte au pouvoir politique, et s'ils s'abstiennent traditionnellement d'afficher leurs croyances, le gouvernement et les moullahs évitent aussi, de leur côté, toutes les occasions d'entrer en conflit avec eux. C'est ainsi qu'à Téhéran, pendant le Ramazan, où un musulman ne pourrait, sans s'exposer à des châtiments sévères, essayer de rompre le jeûne, on ferme les yeux sur les infractions continuelles et quelquefois publiques des nossayrys à cette règle. Le jour où la Perse serait placée sous une administration peu favorable à l'islamisme, on verrait naître de cette prépondérance foncière d'une religion si hostile aux règles du Prophète les résultats les plus inattendus.

C'est probablement aussi à la présence de cette doctrine qu'il faut attribuer ce phénomène remarquable qu'il n'y a pas de chrétiens persans. Il n'est pas impossible que la plupart des chrétiens, qui, dans les premiers siècles de l'Église, paraissent avoir été nombreux dans le pays, aient appartenu à des sectes gnostiques; ils se seront fondus assez facilement parmi les nossayrys. En fait de chrétiens, il n'y a que des étrangers; des Arméniens à Djoulfa, à Téhéran, à Tebryz; des Chaldéens aux bords du lac d'Ourmyah, des Nestoriens du côté de Sana, sur la frontière turque.

Je termine cette revue des religions de la Perse par les guèbres.

De tout-puissants qu'ils étaient sous les Sassanides, trop puissants même, ils devinrent sous les Arabes et les premières dynasties turques des subordonnés redoutés et redoutables. On eut grand'peine à les abattre. Les populations agricoles restèrent guèbres très-longtemps. Elles s'appuyaient sur l'ancienne noblesse territoriale appelée les *Dekkans*, gens à la fois très-fiers de leurs généalogies, instruits dans les annales du passé et habitués à la guerre. Elles avaient aussi des alliés assez forts dans quelques grands feudataires établis au milieu des montagnes du Nord, et qui, jusqu'au XIe siècle de notre ère, conservèrent leur culte. Enfin ce qui les servit surtout, ce fut la politique des premières dynasties, rivales du khalifat. Celles-ci, se formant comme une réaction contre la conquête arabe, s'appuyèrent, quoique musulmanes, sur le sentiment national. Elles s'efforcèrent de ranimer tout ce qui en restait; elles payèrent des historiens et des poëtes pour parler aux peuples de leur histoire. Ainsi, tout en

prétendant à une foi vive dans la religion de Mahomet, elles relevèrent indirectement le magisme. Ce ne fut donc pas, à proprement parler, la persécution religieuse qui nuisit à cette foi, ce furent les circonstances politiques.

L'invasion des Mongols, puis ensuite celle des Tartares, troublèrent profondément la constitution de la propriété en Perse. Les possesseurs du sol étaient musulmans et ils furent ruinés ; ils se virent remplacés par des musulmans comme eux, mais les Dekkans guèbres dépouillés par le malheur des temps durent céder la place à d'autres qu'à des coreligionnaires. Une fois réduits à la misère, ils tombèrent dans la classe des agriculteurs infimes et cessèrent d'être la partie instruite et savante de la société. Les poëtes des XIe et XIIe siècles avaient parlé d'eux avec admiration et respect. Désormais on ne les cita plus que pour leurs superstitions puériles. Une disposition spéciale du Koran leur fit alors beaucoup de mal. Il est dit, dans cette loi, que tout membre d'une famille infidèle qui se fait musulman hérite des biens vacants dans la famille au préjudice des autres ayants-droit. Il arriva donc que, dans le déclin intellectuel, il se produisit beaucoup d'apostats, et comme les propriétés des guèbres étaient généralement territoriales, la presque-totalité des gens restés fidèles à leur religion se trouva ruinée irrémissiblement par ses proches. On opprima dès lors tous les guèbres, non pas tant comme infidèles que comme indigents.

Cependant ces religionnaires comptaient encore trois cent mille chefs de famille au siècle dernier. La longue anarchie, les guerres interminables qui eurent lieu à cette époque, leur nuisirent beaucoup. Abandonnés de tout le monde, sans prêtres pour se conduire, sans livres pour

s'éclairer, offrant ce triste spectacle d'hommes qui ignorent leurs dogmes les plus essentiels; en grande partie, ils apostasièrent pour sortir d'une si profonde abjection. Les plus obstinés seuls persistèrent. Sous Feth-Aly-Schah on en comptait encore soixante mille. Enfin, aujourd'hui, sans avoir eu positivement à souffrir de nouvelles attaques, mais seulement minés par la force des choses, ils sont tombés au nombre de huit mille ainsi distribués dans les provinces :

	Hommes.	Garçons.	Femmes.	Filles.
A Yezd	289	373	412	305
A Mouryabad	115	155	142	109
Nevymabad	18	17	23	24
Sur les terres de Hadjy-Aboulkassem-Reschky	33	64	37	38
Kheremschah	144	234	335	154
Koutjek-Biyouk	92	103	118	104
Nasserabad et les environs	90	130	117	102
Aherestân	87	112	103	79
Khayrabâd	40	65	55	49
Rehmet-Abâd	8	6	8	1
Sur les terres de Hadjy-Séyd-Myrza	2	8	3	1
Wehnu	4	5	6	4
Zeyn-Abâd	49	70	57	53
Tschesem	32	52	47	32
Mohammed-Abâd	14	23	15	12
Hussein-Abâd	46	62	53	54
Djefèr-Abâd	47	69	59	54
Teffet	90	131	121	110
Refih-Abâd	3	10	4	6
Sur les terres du Kalanter	28	39	33	28
Scheref-Abâd, Ahmed-Abâd (réunis)	69	68	87	48
Kerman	178	189	239	219

Ce tableau m'a paru intéressant à conserver et à citer

ici, d'abord parce que c'est un fait qui ne peut laisser tout à fait indifférent, que de voir dans un détail si exact et si minutieux où en sont les derniers restes d'une religion antique, jadis inspiratrice de si grandes choses; ensuite parce que le document que je transcris est asiatique et dû à un véritable dévouement. Il est l'œuvre d'un savant parsy de Bombay, venu dans l'Iran pour rechercher, voir et consoler ses derniers coreligionnaires, et autant que possible, pour améliorer leur situation. Manukdjy-Lymdjy-Sahab a accompli cette œuvre de charité avec un zèle et une intelligence qui l'honorent au plus haut degré, et sa race avec lui. Il a parcouru toute la Perse, il est descendu dans les plus petits villages, jusque dans les derniers hameaux. Il a vu tout son monde. Il l'a compté, il l'a soutenu, relevé, il a cherché et, à l'heure qu'il est, il cherche à le tirer de son abaissement. J'avoue que je m'arrête avec plaisir au tableau de cette charité, qui vaut la peine d'être remarquée, et le missionnaire parsy n'est pas le seul à en avoir le mérite. Il agit comme représentant et mandataire de tous ces négociants dont j'ai parlé dans les débuts de ce livre et qui donnent volontiers pour une pareille œuvre tout l'argent nécessaire. Et ces gens-là ne s'occupent pas de savoir si les journaux parleront d'eux.

Manukdjy-Lymdjy-Sahab a entrepris une tâche au-dessus des forces humaines. Il n'y a rien à faire, à moins d'un miracle, pour sauver les guèbres. J'ai dit qu'ils ne connaissaient pas leur religion, il est presque incroyable à quel point ce fait est vrai. Les quelques individus qu'ils appellent leurs mobeds peuvent lire l'écriture sacrée de l'Avesta, mais aucun d'eux n'en comprend la langue, de

sorte qu'ils en ignorent les préceptes et sont incapables, par conséquent, de les enseigner à leurs fidèles. Tout ce qu'ils ont retenu traditionnellement s'applique à des théories de purification d'une valeur très-médiocre, et le fond même de la foi leur est devenu tellement étranger, qu'ils n'hésitent plus à déposer leurs morts sur la terre nue, sacrilége insupportable au sentiment de leurs ancêtres. Ils sont fort occupés aussi de savoir si l'on peut manger de la chair. Les uns l'affirment, les autres le nient; quelques-uns prétendent qu'on le peut, pourvu qu'on n'ait pas soi-même tué l'animal. Chaque jour des apostasies continuent à avoir lieu dans les rangs clair-semés de ces pauvres gens. Dans ce triste état, les malheureux descendants des contemporains de Darius et d'Artaxerce ne savent se soutenir qu'en imaginant les plus folles rêveries. Imitant le goût général de la nation pour les religions secrètes et voulant se donner une couverture d'apparence musulmane, ils ont prétendu que Zoroastre n'était autre qu'Abraham, et qu'ainsi l'Avesta était un livre révélé par l'ange Gabriel, comme les autres livres sacrés admis par les musulmans. Ils ont aussi cherché à se couvrir d'une soi-disant lettre de protection émanée d'Aly; mais ce document est si mal fabriqué qu'il n'a pas été possible un seul jour à cette fraude maladroite de s'établir.

Malgré tout, cette religion en elle-même est très-noble, très-élevée, très-pure, et montre encore certains côtés dignes d'elle. Je ne répéterai pas ce que je viens de dire de la grande action de charité de Manukdjy-Lymdjy-Sahab et de la généreuse participation des marchands de Bombay à un tel acte. Mais je puis rappeler que les parsys de l'Inde sont originairement des guèbres émigrés de

Perse; qu'ils arrivèrent dans leur nouvelle patrie en fugitifs, et qu'aujourd'hui ils prétendent compter deux millions de sectateurs. L'étude éteinte chez leurs coreligionnaires de Perse a subi également chez eux d'assez longues éclipses, et de même qu'en ce moment les livres sont si rares à Yezd, à Kerman, qu'on y chercherait vainement un Avesta complet, de même aussi les guèbres du Guzerate eurent des époques où les connaissances les plus nécessaires, où les livres les plus indispensables leur faisaient faute. Aujourd'hui, ils les ont, et l'étude recommence à fleurir parmi eux d'une manière qui n'est pas à mépriser. Le premier résultat en est de repousser dans l'ombre deux choses très-honorées jusqu'ici : l'influence des mobeds, purement tournés à l'observance judaïque de la partie cérémonielle du culte, et le livre appelé *Boundehesch*, amas de rêveries absurdes en effet et tout à fait contraires au véritable esprit du magisme. Les parsys éclairés vont si loin dans leur haine pour cette inepte composition qu'ils la déclarent inventée par leurs ennemis pour les décrier, ou bien composée par les Mazdakites à l'usage de cette secte abominable. Ce que l'on doit avouer cependant, c'est que la tendance moderne des parsys de Bombay est un peu trop rationaliste pour une aussi vieille religion.

En Perse, les éloges qu'on peut faire du parsysme ne s'adressent pas à l'intelligence, mais au cœur. C'est un point de foi, qu'un prophète appelé Péchouten doit venir bientôt et rendre à l'Iran, avec son ancienne religion, son ancien éclat. J'ai entendu à ce sujet des conversations infinies. Tous les guèbres attendent Péchouten. La question est de savoir l'époque de son avénement; quant au point de l'horizon par lequel il doit pénétrer

dans l'Iran avec une nombreuse armée, on le connaît, c'est l'Inde. En ce moment, la plupart des guèbres penchent à croire que l'armée bénie sera composée d'Européens; mais quels Européens? Voilà le mystère. Les uns disent que ce sont les Anglais; les autres parient, au contraire, pour les Russes. L'embarras est grand. En attendant, un guèbre de Yezd crut savoir, il y a quelque temps, et savoir par démonstration positive, que Péchouten et son armée étaient déjà en route et allaient pénétrer dans l'Afghanistan. Il était, comme on peut croire, fort agité et dans une grande attente, lorsqu'il lui passa par l'esprit que, venant de l'étranger, les guerriers élus n'avaient pas pu, vraisemblablement, se munir de kostys; c'est le nom de la ceinture sacrée que doivent porter tous les hommes de la loi pure. Or, de voir arriver les libérateurs sans ce signe essentiel, c'était de quoi tout gâter. Pour prévenir des malheurs imminents, le pauvre homme vendit tout ce qu'il possédait, fit fabriquer douze mille kostys, loua des chameaux, les chargea de ses offrandes et prit le chemin de l'Afghanistan tout seul, jugeant l'affaire trop pressante pour attendre une caravane. On n'en a jamais eu de nouvelles. Il est probable que quelque bande de pillards, devançant Péchouten et son armée, se sera accommodée des chameaux et de leurs charges.

Un de mes amis, guèbre, et connu pour tel, traversait un jour une petite rue détournée d'Ispahan. La rue était déserte, et il cheminait tranquillement entre les ruines, quand il s'entendit appeler. Il se retourna et vit une vieille femme qui, d'un air mystérieux et suppliant, lui faisait signe d'entrer chez elle. Il s'approcha en lui demandant ce qu'elle voulait. Elle le pria de s'asseoir un

instant dans sa maison; lorsqu'il y eut consenti, elle s'empressa de lui présenter du thé et des fruits. Tandis qu'il mangeait, elle le regardait en soupirant; bientôt ses yeux se remplirent de larmes et elle éclata en sanglots. Très-surpris, mon ami lui demanda ce qu'elle avait : « Hélas! dit-elle, j'ai désiré vous posséder un instant chez moi, parce que je sais que vous professez une religion excellente, qui était celle de mes aïeux. Autrefois, il y a bien longtemps, mon père pleurait aussi au souvenir de cette loi pure, qu'il ne connaissait que de nom. Et moi, comme lui, je ne me doute pas de ce que vous croyez; mais je suis bien sûre que c'est meilleur que l'islam. »

Dans certaines villes de Perse, il est des familles où, quand il meurt un homme, on ferme toutes les portes et on prend soin qu'aucun indiscret ne puisse approcher. Puis l'on allume un réchaud auprès de la couche funèbre, et on y jette des parfums. Quand la fumée s'élève, on passe plusieurs fois au travers un livre précieux caché à tous les yeux, sauf en ces occasions. Ce livre, qui n'est plus quelquefois composé que de quelques feuillets épars, c'est l'Avesta ou un débris de l'Avesta. Personne dans l'assistance n'est en état de le lire ni même ne sait ce que c'est. On ne regarde pas moins cette mystérieuse relique comme étant tout ce qu'il y a de plus sacré au monde. La cérémonie terminée, on fait le reste à la musulmane.

Voilà tout ce qui survit du magisme en Perse. On en pourrait encore trouver des traces dans le respect que l'on porte à l'astrologie. Que dis-je? Le schyysme lui-même est plein de sentiments, d'idées, de prescriptions empruntées au magisme. C'est du magisme que vient cette doctrine

de l'impureté légale des infidèles et de certains animaux, poussée beaucoup plus loin et plus systématiquement étendue que chez les Sunnites. De sorte que, quand la doctrine de Zoroastre sera morte pour les Iraniens, on pourra dire en toute vérité qu'elle persistera encore dans tous ses points essentiels, au sein des doctrines rivales. Mais enfin, comme corps dogmatique, elle est assurément bien malade.

J'ai tracé aussi rapidement que possible, et seulement à grands traits, le tableau du désordre des croyances, de leurs amalgames bizarres, de leur caducité, de leurs défaillances, tel qu'il existe en Perse. Certains esprits en pourront conclure que le moment n'est pas loin où le christianisme, pénétrant dans ce chaos, mettant à profit toutes les lassitudes, pourra s'asseoir triomphant sur un trône dominateur qu'aucun des cultes indigènes n'occupera plus désormais. En mettant à part ce qu'on peut supposer des volontés divines, et à raisonner seulement sur les probabilités humaines, le spectacle que j'ai vu et que j'ai voulu rendre m'a mille fois inspiré la réflexion contraire. Il me semble difficile qu'on ramène jamais à une religion saine, positive, définie, toutes ces imaginations blasées. Je crois que, si le christianisme n'avait eu pour se fonder et pour vivre que les populations de l'empire romain, il aurait été bien à plaindre et serait venu trop tard. Ce sont les consciences actives et juvéniles des barbares qui ont soutenu le catholicisme et tué dans l'Occident l'hérésie qui foisonna tout d'abord et pour toujours dans ce monde oriental. Des esprits habitués à des variations continuelles, façonnés au doute, et qui voient sans cesse étalé l'amas de toutes les opinions

qu'on a pu soutenir dans le monde depuis la plus lointaine antiquité, peuvent être épuisés de ce panorama et doivent l'être, et, une fois habitués au doute, ils ne sauraient s'en tirer.

Ils ressemblent à ces hommes que dégoûte et fatigue la dissipation, mais qui n'ont pas la force d'y renoncer. Puis la pratique des religions secrètes rend une âme bien impropre à saisir les vérités d'une façon absolue. Sait-on jamais les objections que réserve celui qui est habitué à croire tout autre chose que ce qu'il avoue? N'arrive-t-il pas aussi qu'il adopte en même temps un peu des idées les plus discordantes? Ne s'est-il pas rompu de longue main au sophisme, et n'a-t-il pas érigé l'inconséquence en dogme? Précisément parce que c'est l'inconséquence, elle est insaisissable, et je crois que le christianisme transporté en Perse pourrait tout au plus s'y substituer à l'islamisme dans le poste de religion d'apparence, ce qui ne me semble ni un rôle digne de lui, ni un rôle bien fécond. Il y a eu d'ailleurs autrefois trois tentatives qui ont échoué et qui semblent, par comparaison, pouvoir appuyer mon avis.

Schah-Akbar dans l'Inde, et Nader-Schah en Perse, furent l'un et l'autre très-frappés des inconvénients politiques de ces éparpillements des consciences de leurs sujets sur des terrains religieux si différents. Ils voulurent inaugurer une croyance nouvelle qui, construite à la manière éclectique, aurait contenu un peu de tout : un peu de christianisme, un peu d'islâmisme, un peu de nossayrisme, du rationalisme et de la thaumaturgie ; de quoi satisfaire chacun. On les regarda faire, et ils n'eurent pas un néophyte. Schah-Akbar ne réussit à rien.

Nader, plus obstiné, crut comprendre que son œuvre était trop évidemment humaine, et se condamnait par cela même. Il ordonna que tout le monde eût à se rallier purement et simplement au sunnisme, afin que son pays fût véritablement musulman. On sembla lui obéir, et il s'aperçut encore qu'il n'avait pas changé un point à l'état des choses. Comme il était peu croyant de sa nature, et qu'il n'estimait de la question que le côté politique, il laissa aller et se résigna.

Mais Aureng-Zeyb était un autre homme que ces deux souverains. Il avait en toutes choses des idées absolues. Il n'alla pas chercher des plans compliqués pour réaliser sa pensée. Il voulut tout simplement un despotisme irrésistible exercé sur un peuple qui n'eût pas d'autre foi que l'islam ; ce qu'il avait voulu au commencement, il le voulut obstinément jusqu'à la fin de son règne, qui fut interminable. Il fit beaucoup de mal, laissa une mémoire détestée de tous les non-musulmans et n'obtint rien de décisif. Après sa mort, les choses retombèrent juste où elles étaient avant son avénement. Toute tentative analogue faite en Perse aurait le même résultat.

J'en conclus que, de même que le patriotisme persan est par sa nature au-dessus de toutes les transformations politiques, ou, si l'on veut, au-dessous, mais, dans tous les cas, peut les subir et traverser toutes les épreuves sans rien perdre de sa virtualité et de ses effets, de même la disposition religieuse des Iraniens, l'étonnante consommation d'idées dogmatiques qu'ils ont faite, l'amas informe mais gigantesque qu'ils en possèdent, constitue un dépôt de détritus que rien ne saurait balayer, et qui empêchera pour toujours toute doctrine unique et com-

plète de prendre place sur ce terrain. C'est une sorte de marécage où on ne saurait enfoncer solidement aucun pilotis, mais, qui, en revanche, peut engloutir tous les édifices qu'on tenterait d'y élever.

Je passe maintenant à l'examen de l'état des personnes.

CHAPITRE IV.

L'état des personnes.

A tout seigneur, tout honneur; il convient de commencer par le roi.

Le souverain de la Perse n'est pas ce monarque absolu que l'on s'imagine en Occident. J'ai lu même dans certains écrits que l'on pouvait entrevoir des limites à l'autorité des autres souverains de l'Asie, y compris l'empereur de la Chine; mais que le schah était une espèce de dieu terrestre, et que le froncement de son sourcil faisait trembler sans rémission toutes ses provinces. Les auteurs qui ont parlé ainsi ont pris un peu trop au pied de la lettre les protocoles des décrets royaux. Sans vouloir opposer un paradoxe à une erreur, je serais porté à croire au contraire qu'aucune dynastie ne se trouve dans le

monde ayant une position aussi fausse que celle du roi de Perse.

Il faut d'abord écouter la loi fondamentale du pays, qui le déclare théoriquement illégitime; qui ne voit en lui qu'un usurpateur et ne commande de lui obéir que comme au gouvernant de fait mais nullement de droit. Voici l'exposé de cette singulière théorie : La plénitude de la souveraineté légale résidait dans les Sassanides. On peut s'apercevoir une fois de plus combien tout est ancien en Perse et prend sa source dans les institutions primitives. Car pourquoi les Sassanides étaient-ils légitimes? C'est qu'ils avaient chassé les Arsacides, dynastie qui se réclamait d'Alexandre, un étranger, et repris la succession nationale. Ils étaient les vrais rois de Perse, et l'idéal sur lequel les souverains des siècles suivants devaient se modeler.

Lorsqu'ils tombèrent devant la conquête arabe, Aly succéda à tous leurs droits. D'abord, comme vainqueur religieux, le seul fait d'apporter la foi au pays justifiait son élévation ; puis comme Imam. Dans cette dernière qualité, il était, de toute éternité, souverain de la Perse; les autres droits se réunissaient naturellement aux siens. Ensuite son fils Husseyn ayant épousé Byby-Scheherbanou, fille du dernier roi sassanide et en ayant eu postérité, il est évident que les prétentions qu'auraient pu élever d'autres membres de l'ancienne famille royale se trouvaient écartées. Ainsi donc, après les Sassanides, devaient venir les Alydes; mais les Alydes persécutés ne régnèrent pas, et à leur place les khalifes Aboubekr, Osmar et Osman usurpèrent le trône. Donc, la domination qu'ils exercèrent fut illégitime pour les Schyytes. Toutefois, elle fut régu-

lière pour les Sunnites, et régulière aussi fut toute la lignée des Abbassides. Sur ce point il y a contestation entre les musulmans, et les uns disent oui, là où les autres disent non, mais bientôt ils sont d'accord. Très-vite la domination des Abbassides sur la Perse fut purement nominale et les Emirs-el-Ouméras, commençant la longue suite des dynasties locales, obtinrent dans toute sa plénitude l'autorité royale. Ils n'étaient pas descendus des Imams, ils demeurèrent donc usurpateurs aux yeux de la loi. En vain, sentant ce que cette position avait de fâcheux, ces princes, tous d'origine turque, comme je l'ai déjà dit, cherchèrent-ils à faire remonter leur droit plus haut que celui de Yezdedjerd, le dernier des Sassanides. En vain ils arborèrent des généalogies qui les rattachaient au roi précédent et dans des lignes plus directes que la sienne. Outre que ces documents étaient grandement suspects, ils tournaient et ne résolvaient pas la difficulté, car restaient les prérogatives de l'imamat, et celles-là, il n'y avait pas moyen de les réclamer. De sorte que, bon gré mal gré, tous ces souverains les uns après les autres, et depuis les Sassanides jusqu'à Nasreddin, schah aujourd'hui régnant, durent s'accommoder de n'être que maîtres de fait et non pas de droit.

Comme tels, la loi ne leur reconnaît aucune propriété régulièrement acquise. Dans leurs palais impériaux, ils sont obligés de désigner certaines chambres pour lesquelles ils payent un loyer aux mosquées, sans quoi ils ne pourraient y faire leur prière. La prière faite dans un lieu indûment possédé et injustement retenu n'est pas valable et tourne à la confusion du spoliateur. Mais, par l'argent donné à titre de loyer, ils se constituent locataires

et peuvent échapper ainsi à la difficulté. Ils n'ont pas plus de droits à leurs meubles, aux habits même qu'ils portent, qu'à leurs royales demeures. C'est pourquoi un personnage religieux aspirant à quelque sainteté n'accepte jamais l'aumône d'un roi de Perse; l'argent qu'il recevrait, n'étant pas la propriété légitime du donateur, le souillerait. Le même personnage ne doit pas s'asseoir sur le tapis du roi ; c'est un tapis qui ne devrait pas être dans les mains de celui qui le possède. On a vu, et il y a à peine de cela sept ou huit ans, un mouschtehed, forcé de paraître devant Mohammed-Schah, relever avec son bâton le tapis qui couvrait le sol et prendre place sur la terre nue. Tous les assistants, le roi lui-même, comprirent l'action du saint homme, la trouvèrent légale, régulière, naturelle, et ne s'en scandalisèrent pas.

Cependant, il y aurait des inconvénients considérables à ce que cette situation de la royauté ne fût pas en quelque sorte palliée de façon ou d'autre. On en a trouvé le moyen dans le fait que les plus grandes dynasties, comme les Gaznévides, les fils de Djynghyz et les princes issus de Timour, étaient des conquérants étrangers qui dominèrent sur l'Iran au moyen de nations ou de tribus soumises antérieurement à leur obéissance directe, et dans cet autre fait que les dynasties plus nationales furent la création d'aventuriers heureux entourés de bandes de fidèles. Le roi, dès lors, se présente comme un protecteur, comme un personnage étranger à la hiérarchie régulière des pouvoirs de l'État, mais placé, en raison de sa puissance de fait, de manière à tout dominer. C'est toujours, suivant la théorie, un bienfaiteur permanent et omnipotent qui étend son ombre sur l'empire et consent à lui faire tout

le bien possible. Cette fiction se révèle dans les occasions solennelles telles que le sélam, ou grande réception du norouz, le nouvel an. Le peuple, les troupes, les fonctionnaires publics, sont réunis dans un des jardins impériaux. Le talar est ouvert, et sur la plate-forme sont rangés des plateaux d'or et d'argent émaillés, des vases précieux de toutes les époques et de toutes les formes, remplis les uns et les autres de sorbets et de confitures. Quand la foule est arrivée, le roi, suivi de ses parents et de sa maison, paraît à son tour et s'assoit sur le trône. Il est en grand costume de cérémonie, avec le sabre, et on porte à côté de lui les armes officielles, masse d'armes, bouclier, les insignes de la domination et de la conquête. Les assistants s'inclinent avec respect; alors le premier ministre, interprète des sentiments de l'assemblée, s'avance à trente pas environ du talar et, au milieu de la foule silencieuse, adresse au souverain d'une voix haute des compliments de bienvenue et des vœux pour sa prospérité. Le roi, après avoir assuré que sa santé est parfaite, demande si le peuple a lieu d'être satisfait. A quoi le premier ministre réplique que jamais le bonheur public n'a été si complet, que l'Iran doit aux vertus et au génie du monarque une félicité incomparable et lui en témoigne en ce jour sa gratitude. Alors Sa Majesté entre dans les détails. Il s'enquiert si les espérances de la prochaine moisson sont belles? — Elles sont excellentes. — Si la paix règne dans toutes les provinces? — La paix est profonde. — Si les administrateurs sont dévoués au bien public et d'une intégrité satisfaisante? — Jamais zèle ni intégrité ne furent nulle part plus dignes d'éloges. Ce que voyant, le roi remercie Dieu d'un pareil état de choses, et fait observer que, pour

qu'il puisse durer, il faut que le peuple se montre docile à la religion; à quoi le ministre répond : « Sans doute! sans doute! — Il faut encore que les mœurs se maintiennent pures! — Sans doute! sans doute! — Il faut que l'avarice soit bannie du cœur des fonctionnaires; car rien n'est si nuisible à une nation que des magistrats prévaricateurs. — Sans doute! sans doute! » Après avoir prononcé quelques autres conseils également salutaires, le roi se tait et on lui remet son kalyan. Tandis qu'il fume, des serviteurs font circuler des rafraîchissements. Puis on apporte des sacs remplis de petites pièces d'or et d'argent frappées exprès pour ce jour; le roi distribue des largesses à tout le monde. Pendant ce temps, il continue à adresser des observations officielles au premier ministre, mais toujours sur un ton familier.

Un poëte s'avance du fond du jardin et déclame une pièce de vers à la louange du monarque. Lorsqu'il a fini, un moullah se présente à son tour et récite une prière à la même intention. Après quoi, Sa Majesté se lève, le premier ministre lui adresse des paroles d'adieu, et, quand tout le monde s'est incliné, le roi est parti et la cérémonie prend fin.

Dans cette espèce de discours du trône auquel s'entremêle l'habileté nationale, on démêle clairement que l'État ce n'est pas le roi, mais que le roi est placé au-dessus de l'État, dans la situation indépendante, en quelque sorte extérieure et surtout protectrice, que j'ai indiquée plus haut.

Le vrai représentant de l'État c'est le ministre, et bien que celui-ci, invariablement choisi par le prince, soit, en fait, beaucoup plus l'homme de la couronne que celui du

pays, encore s'explique-t-on sans peine l'existence de cette haute autorité lorsqu'on se place au point de vue que j'indique. Que si, au contraire, on suppose le droit au despotisme illimité chez le prince, on ne comprend plus très-bien la présence perpétuelle d'un délégué qui doit, en bien des circonstances, gêner l'action de l'autorité royale, et dans d'autres l'éclipser. Les fonctions de premier ministre n'existaient pas sous les Sassanides. Le conseil intime du souverain était formé par trois grands dignitaires, le chef des Mages, le chancelier de l'empire et le général en chef. Sous les califes, le grand vizir n'avait pas non plus l'autorité immédiate d'un premier ministre persan des temps postérieurs. Bien qu'il soit revêtu d'une puissance très-chancelante et que sa dignité et sa personne soient tout à fait à la merci du prince, ce dignitaire, dont la qualification a varié très-souvent, n'en est pas moins le chef réel et immédiat de l'administration persane. Il a dans ses mains l'intérieur, les finances, les travaux publics, l'armée. Il représente l'État. Le prince le choisit comme il veut, où il veut, le renvoie, le fait périr; mais il ne se passe guère de lui et n'exécute rien que par son intermédiaire. Il arrive quelquefois que cette position gênante est supprimée pendant un certain laps de temps et remplacée par une autorité collective. Mais elle est tellement dans la nature des choses qu'elle finit toujours par reparaître. Ce qui revient à dire que le premier ministre possède l'action réelle.

Il présente à la nomination royale les fonctionnaires de tout rang et de toute nature. C'est à lui qu'ils rendent compte. Il a sous lui, d'abord ses collègues, dont aucun n'a de fonctions régulières ni définies, car il fait tout ce

qu'il veut sans leur avis, s'il lui plaît de ne pas le demander; ensuite viennent les moustofys, espèce de conseillers d'État, qui remplissent aussi les fonctions de maîtres des comptes. Ce sont eux qui examinent les dépenses et régularisent les écritures. Chaque ministre a sous lui un certain nombre d'employés assez limité. Cependant quand on calcule qu'il en faut aussi pour les douanes, pour l'armée, pour les arsenaux, pour les postes, pour les finances, et pour toutes les administrations provinciales, on s'aperçoit que le nombre en monte encore assez haut, surtout quand on tient compte du chiffre de la population, qui ne paraît guère pouvoir dépasser dix à douze millions d'âmes. Alors on comprend que le désir et l'espoir fondés d'entrer dans les services publics produisent cette classe considérable d'hommes que l'on appelle les mirzas, et qui se rencontre partout en Perse.

Un mirza est à peu près ce que les Anglais nomment un gentleman. Le premier ministre s'intitule mirza ; mais cette hiérarchie descend assez bas, car beaucoup de domestiques sont aussi des mirzas. En général, on prend ce titre lorsque, possédant une certaine somme de connaissances littéraires, on se considère et on veut être considéré comme un homme au-dessus du vulgaire. La plupart des mirzas aspirent à des fonctions civiles, mais on en trouve aussi parmi les militaires. Lorsqu'ils sont partis d'une position très-humble, il est évident que la route ascendante de ces personnages ne saurait être la même que lorsque la fortune favorise leurs premiers pas. Alors, on les voit étendeurs de tapis ou porteurs de kalyans jusqu'à ce qu'une circonstance favorable les conduise plus haut. Rien ne s'oppose à ce qu'ils arrivent aux emplois les

plus éminents: on ne leur demande absolument que du mérite, en langage officiel; une protection efficace, en réalité. Cette classe, que je ne saurais appeler une classe moyenne, car elle n'exerce aucune industrie, ne fait aucun métier, ne rend aucun service positif au pays et se borne à l'état de solliciteur permanent pendant toute la durée de la vie, est la partie la plus visible, la plus agissante de la société persane. Si elle parvient, dans un assez grand nombre de ses membres, à des fortunes extraordinaires, nulle part elle ne fonde rien de stable; rarement une famille de mirzas passe deux générations dans l'opulence. Comme ce sont les places qui la font vivre, l'absence des places la renverse.

Le genre d'existence que mènent ces personnages n'est pas très-favorable au maintien d'une grande moralité. Ils ont les vertus et les vices des solliciteurs de tous les pays. Beaucoup de patience, de la souplesse, infiniment d'amabilité, de la disposition à prendre le temps comme il vient, un grand scepticisme pratique, de la gaieté, de la finesse, de l'esprit d'à-propos; ce sont des Gil Blas. Ils aiment le plaisir à la rage, ont des mœurs telles quelles, et se croiraient dupes s'ils n'étaient un peu perfides, un peu fripons. Voilà les instruments de l'administration persane.

A Téhéran, le premier ministre a les yeux sur cette classe agitée et bariolée, et la dirige autant qu'elle peut être dirigée; mais aussitôt que de la capitale on tombe dans une ville de province, la scène change et l'on entre dans un petit monde dont, sous beaucoup de rapports, l'intérêt est puissant. Le gouverneur tient, à la vérité, sa nomination du roi d'accord avec le premier ministre; mais, tant

qu'il est en charge, il fait chez lui ce qu'il lui plaît. Il doit compte au gouvernement central de trois choses : l'impôt foncier, le recrutement de l'armée régulière, le produit des douanes, là où il y en a. Hors ces trois points, le gouverneur jouit d'une liberté plénière. C'est un petit roi ; il a son vizir comme le roi a le sien, et il gouverne à sa guise. On peut le rappeler, mais on ne le contrôle pas, à moins qu'on ne lui ait accolé un espion. Mais, dans ce cas, pour peu qu'il soit adroit, il corrompt le surveillant et partage ses profits avec lui. S'il se fait des choses qui déplaisent à la cour, le premier ministre envoie des ordres. Mais il n'a aucun moyen de s'assurer qu'il est obéi, et, généralement, il ne l'est pas. On peut donc dire, en toute vérité, que le pouvoir royal ne s'exerce qu'à Téhéran sous forme de délégation perpétuelle entre les mains de son premier agent, et que, dans les provinces, il n'a qu'une façon d'intervenir, c'est la déposition et le rappel des gouverneurs. Mais le fait journalier de l'administration lui échappe presque absolument. Alors dans toutes les villes recommence le jeu des mirzas que j'ai indiqué plus haut.

Après les mirzas, ce sont les marchands. J'ai dit ailleurs quelles devaient être les façons d'agir, les mœurs des négociants. Je n'ai rien à ajouter à cet égard. Il en est en Perse comme en Égypte, en Arabie et dans l'Inde. Mais, en Perse, les marchands sont peut-être la partie la plus respectable de la population. On leur reconnaît une grande probité. Comme ils ne vivent pas à l'aventure et que le plus souvent un marchand, étant fils de marchand, a hérité d'une fortune plus ou moins considérable qu'il transmettra à ses fils, il est sans ambition mondaine et en

dehors de beaucoup d'intrigues. L'estime publique lui est nécessaire et il la cultive avec soin. Il en résulte que ce peuple spirituel, sceptique, moqueur et méfiant, place sans difficulté son argent entre les mains des négociants pour le faire valoir, et que ceux-ci tiennent lieu, à cet égard, des établissements de crédit européens. Ils disposent donc, en réalité, de la plus grande partie des capitaux de la Perse, ce qui les rend très-importants aux yeux du gouvernement, toujours harcelé de besoins et qui ne saurait que devenir s'il ne les avait pas pour lui prêter secours. Il leur emprunte; mais, comme les marchands, en prêtant, livrent nécessairement des capitaux qui ne leur appartiennent pas toujours et dont ils sont tenus de rendre compte, ils ne peuvent avancer que sur des garanties solides, et c'est ainsi qu'ils ont souvent entre leurs mains ou des monopoles, ou des délégations sur les revenus de telles provinces, ou des pierreries, ou d'autres valeurs analogues. Il s'est trouvé des temps où la cour, ruinée et ne sachant de quel côté faire tête, n'imaginait rien de mieux que la banqueroute; mais ces coups d'État, ressources des crises extrêmes, sont excessivement rares, car ils ont pour résultat certain de rendre tout emprunt ultérieur impossible. Je ne crois donc pas qu'il y en ait des exemples récents. Ce qui arrive, c'est de laisser à perpétuité le gage dans les mains des prêteurs; mais, en ce cas, la spoliation n'existe que pour l'emprunteur. De même, encore, il est très-difficile de faire subir aux commerçants une avanie sérieuse, toujours par cette raison : car un homme auquel on aura pris de force cent francs, refusera plus tard d'en prêter mille dans un cas de besoin urgent, et non-seulement il ne donnera rien,

mais son confrère fera comme lui, par esprit de corps. Le négociant persan ne paye pas un sou d'impôt. Il vend de tout, soieries, cotonnades, porcelaines, cristaux, épices, provenances d'Europe et d'Asie; il fait la banque, comme la commission, et n'acquitte pour cela aucune espèce de droit. Il est considéré comme capitaliste. Ce qu'il a à payer, c'est le loyer de sa boutique entre les mains du propriétaire du bazar. Rien de plus.

Les usages commerciaux se ressentent fortement de l'horreur des nations orientales pour la précision. J'ai dit que le marchand persan était presque toujours d'une probité stricte. Sans doute, mais il ne se croit pas obligé de payer une lettre de change à l'échéance. Si le fait arrive quelquefois, c'est par suite de quelque question d'amour-propre. En réalité, on ne le considère pas comme obligatoire, et les gens les plus solides ne s'y croient pas tenus, à moins de promesse verbale ou écrite qui engage leur conscience. Dans ces circonstances, le créancier accorde volontiers un délai; on se borne à hausser le taux de l'intérêt. Comme cet intérêt est presque toujours à 24 pour 100, on le porte à 30. J'ai vu des créances arriver ainsi à 60. Souvent alors le débiteur se déclare hors d'état de payer le capital et de continuer à solder un intérêt aussi considérable. La loi, il est vrai, autorise l'expropriation; mais comme elle n'y consent qu'avec répugnance et beaucoup de restrictions, c'est une extrémité à laquelle on ne peut se porter sans entamer sa considération; on hésite donc à y venir; on n'y a recours, pour ainsi dire, que comme à un acte de vengeance, si on a personnellement à se plaindre des procédés du débiteur. Mais le plus ordinairement, on ajourne encore l'exigence du payement

sans augmenter les intérêts, ou bien on se contente d'une somme une fois payée, qui, avec ce qu'on a déjà touché, représente le capital primitif augmenté d'un profit raisonnable. Cette sorte de concordat n'entache la considération de personne et fait honneur au créancier. On aurait peut-être tort, au point de vue moral, de juger cette façon de procéder avec la rigueur de nos principes commerciaux. Un tel laisser-aller n'empêche pas chez les marchands persans la bonne foi dans les affaires. J'en donnerai pour preuve la confiance avec laquelle ces mêmes négociants agissent. J'ai vu l'un d'eux envoyer sur demande verbale 18 000 fr. en or, dans un sac de soie scellé, et déchirer le reçu qu'on lui offrait, se déclarant offensé de cette façon d'agir. Étant à Téhéran, j'ai reçu d'Hamadan, qui en est à sept jours de marche, par l'intermédiaire d'un muletier, un paquet contenant pour trois mille francs de médailles antiques. Je n'avais jamais entendu parler de l'homme qui me faisait cet envoi. Ainsi il ne suspectait ni son muletier, ni un Européen inconnu, ce qui me paraît la preuve la plus convaincante de sa probité personnelle.

Les marchands vivent donc au milieu de la société persane à peu près sans obligations vis-à-vis d'elle, et dans un milieu d'assez grande liberté. Il en est de même, sous beaucoup de rapports, des grands métiers. Ceux-ci forment des corporations, des *Esnâfs*, qui ont leurs officiers, absolument comme les marchands ont aussi les leurs. Ces officiers sont élus par eux et parmi eux. Ils ont des assemblées pour délibérer de leurs intérêts. Ils ont une caisse et un trésorier. Les maîtres sont nommés après examen. Enfin, c'est l'organisation de saint Louis, ou plutôt c'est l'organisation que saint Louis avait trouvée et régularisée,

que nos commerçants devaient aux Romains, qui la devaient à l'Asie, où elle est restée, comme tout y reste. Les métiers ne payent rien au gouvernement, et le seul impôt levé sur les artisans est perçu par les artisans eux-mêmes, au profit de leur caisse. Ils acquittent à la vérité un certain droit destiné aux frais communs du bazar, mais c'est peu de chose. On voit tout de suite que ces corporations ainsi enrégimentées s'appuient d'une part sur les marchands, pour qui elles travaillent, et sur les moullahs, qui, ayant besoin, pour leur prestige, de s'entourer des multitudes, prennent volontiers les intérêts des apprentis, des artisans et même des maîtres. Un artisan persan vit fort tranquille en temps ordinaire; les lois le protégent et n'exigent rien de lui. Le gouvernement et l'administration ne sauraient lui nuire qu'en procédant irrégulièrement.

L'ouvrier persan est adroit, ingénieux, industrieux, et même laborieux à sa façon. Je dis à sa façon, parce qu'il n'entend pas que le travail puisse lui imposer les labeurs beaucoup plus considérables auxquels se soumettent ses pareils d'Europe. L'idée de rester attaché à son œuvre pendant douze à quinze heures ne lui prend pas, et personne non plus ne songe à lui imposer une telle fatigue. Puis la subdivision n'existe pas comme chez nous, et tout artisan complète à lui seul et les parties constitutives de son œuvre et son œuvre elle-même; il en résulte qu'il a un peu des caprices, des plaisirs et de l'activité d'imagination, et aussi, il faut le dire, de la nonchalance des artistes. Ainsi, nous arrivons à d'immenses résultats commerciaux en partageant la confection d'une épingle, et à plus forte raison celle d'une montre, entre un nombre considérable d'ouvriers. Chacun d'eux a sa spécialité et n'en sort

jamais. Tous acquièrent des facultés surprenantes de précision et de rapidité de travail; ils produisent avec une abondance et une perfection mécanique incomparables; mais ils deviennent des espèces de machines eux-mêmes, et leur intelligence non plus que leur goût réel et réfléchi pour le métier qu'ils exercent ne gagnent rien à ce régime. La spéculation et la production peuvent y profiter beaucoup, mais l'homme y perd certainement. Rien n'étonne et ne déconcerte davantage un Européen que de lui demander un travail sortant si peu que ce soit des habitudes de sa routine ordinaire. Il s'en indigne presque, et son premier mot est toujours de déclarer la chose impossible. Je sais que je vais là contre une opinion reçue; mais toute personne qui n'est pas possédée de l'admiration systématique de la classe ouvrière et qui aura essayé de faire faire quelque chose d'inusité, conviendra de la mauvaise volonté et de la maladresse des ouvriers parisiens, qui passent cependant pour des parangons d'adresse, double obstacle qu'on ne peut vaincre qu'à force de patience, d'essais répétés et d'argent. L'ouvrier persan, tout au rebours, est toujours charmé par l'idée d'un travail qu'il n'a jamais fait. Il se met à l'œuvre avec feu, comprend vite ce que l'on veut de lui, et exécute avec une intelligence et une promptitude qui confondent. Il aime particulièrement à copier les ouvrages d'Europe. J'ai vu des tables, des chaises, des fauteuils, des armoires, des fenêtres parfaitement faites par des hommes dont c'était à peu près le coup d'essai. On fabrique à Schyraz et à Ispahan des couteaux de forme anglaise, marchandise commune, à très-bas prix, et auxquels on sait donner si bien la tournure voulue, que le mot *London* ne manque même pas sur la lame. J'ai vu faire sur modèle

des éperons à vis par un serrurier pour qui cette besogne était toute nouvelle, et qui copia si bien le produit britannique placé sous ses yeux, qu'à part la qualité du fer, l'œuvre persane valait au moins l'œuvre anglaise, et de plus coûtait le tiers meilleur marché. Mais pour que les choses se passent ainsi d'une manière satisfaisante, il faut ou qu'elles puissent se faire à bâtons rompus, ou qu'elles ne durent pas longtemps. Tout objet qui demande de la suite, un travail soutenu, de la persistance dénuée de l'excitation du fait nouveau, est à peu près sûr d'être abandonné longtemps avant d'être terminé. L'ouvrier persan s'amuse de son travail, ce que ne fait pas le nôtre, mais il est sujet aussi à s'en ennuyer, et alors il est extrêmement difficile de l'y tenir et d'en voir la fin. Je n'ai pas besoin de dire que si, par malheur, on l'a payé d'avance, on peut considérer comme à peu près certain que cette fin n'arrivera jamais.

Il semblerait qu'autrefois, j'entends il y a cent à cent cinquante ans environ, la population industrieuse de la Perse ne laissait pas que d'être très-considérable. Il existait alors une grande production de soieries, velours, taffetas, brocarts, à Kashan, à Ispahan, à Rescht, à Yezd; des manufactures d'armes à Kermân et à Schyraz, des tissages d'indiennes un peu partout, de la chaudronnerie remarquablement belle et célèbre dans tout l'Orient, enfin une quantité de branches de fabrication parmi lesquelles on ne peut oublier de nombreuses variétés de tapis. Il s'en faut de beaucoup que tout cela existe aujourd'hui; mais de tout, cependant, il reste encore un peu. Ce peu nourrit un certain nombre de gens de métiers, et pourrait être facilement augmenté, sans les causes destructives de toute activité industrielle qui agissent, en ce moment, dans les

différents pays d'Asie. Mais ces causes, dont je parlerai plus tard, ont une telle force qu'il n'y a pas tout le profit désirable à être ouvrier, et, par conséquent, les gens de cette classe préfèrent souvent embrasser une profession qui est le refuge ordinaire de tous les aventuriers sans le sou, de tous les domestiques sans place, et, pour dire la vérité, un peu de tout le monde à un moment donné : c'est le courtage.

Ce métier paraît être admirablement adapté à l'esprit persan. Il demande de la finesse, de la ruse, une sorte d'éloquence et de force persuasive de bon aloi, de la patience et quelque connaissance du cœur humain. C'est une école d'expérience et partant de sagesse. Tous les Persans, mais principalement les Ispahanys et les hommes de Schyraz, sont nés *Dellâls* ou *courtiers*. Tout le monde vend ou met en gage ce qu'il possède. Quand je dis tout le monde, je parle à la rigueur. Le roi met en gage ses pierreries, ses femmes leurs atours ; le savant emprunte sur ses livres, et le propriétaire sur ses champs. Il n'y a pas d'hommes ni de femmes qui n'aient des dettes, et il n'y a peut-être pas de personnage si endetté qui n'ait aussi ses débiteurs. Lorsqu'on achète un objet quelconque, un habit, un bijou, une marmite, on considère, sans doute, si l'objet convient à l'usage auquel on le destine, mais surtout on prend garde à ce qu'il soit propre à être mis en gage ou vendu, et il y a dans l'année des moments marqués où la moitié d'une ville prête de l'argent à l'autre ou lui en donne de cette façon. La grande époque, c'est la fête du Norouz, le nouvel an. La seconde, c'est le Moharrem, temps des représentations théâtrales ; et toutes les occasions de réjouissance ou de

deuil, tant publiques que privées, et Dieu sait si elles manquent! surtout les premières, chez un peuple dont la grande et perpétuelle occupation est de s'amuser, sont encore des circonstances où l'on voit chacun s'agiter pour trouver de l'argent; les courtiers courent de çà et de là, emportant de gros paquets et abordant les gens dans les rues et dans les maisons avec un air demi-important, demi-confidentiel, qui leur est propre et qui donnerait à croire que, par philanthropie, ils trafiquent à vil prix de toutes les richesses de l'univers. J'ai fréquenté les dellals, et ce n'a pas été, assurément, en toutes occasions, pour le plus grand bien de ma bourse. Mais la vérité m'oblige à avouer que ce sont des gens utiles pour les amateurs de curiosités, et on ne peut plus amusants. Je désire que deux membres de cette corporation, qui, d'ailleurs, ne liront jamais ces pages, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance pour les bons moments qu'ils m'ont fait passer. Que Nasroullah puisse toujours rencontrer des acheteurs complaisants, et Oustad-Aga, son compère, des vendeurs peu exigeants! Le premier est d'Ispahan, mais le second est de Schyraz, et entre ces deux habiles personnages, on ne saurait à qui donner la palme. J'ai eu quelques torts légers avec Oustad-Aga, tandis que jamais le moindre nuage n'a altéré mes relations avec Nasroullah. Un jour que nous ne tombions pas facilement d'accord dans un marché, et qu'à tort, sans doute, je le soupçonnais d'abuser plus que de raison de ma crédulité, il m'arriva de lui appliquer l'épithète courante de *fils de père brûlé*. Cette locution, très en faveur, signifie que le père de celui à qui l'on parle brûle en enfer pour ses méfaits. « Monsieur, me dit Nasroullah, d'un air doux,

faites-moi l'honneur de m'appeler comme vous voudrez, je m'en tiendrai pour honoré, mais non pas de cette façon-là, parce que cela m'attriste. Si mon père était vivant, je n'aurais rien à dire; mais il est mort, et vous comprenez.... » J'admirai la délicatesse de Nasroullah, et, comme échange de bons procédés, je lui demandai d'abaisser un peu ses exigences, ce que je n'obtins pas.

On peut dire que toute la nation a goûté, goûte ou goûtera du métier de courtier, et s'en trouve bien ; ainsi, comme je viens de le dire, on n'est pas moins prompt à prêter de l'argent qu'à en emprunter. Le souverain prête à l'État, les grands personnages prêtent aux sujets, les marchands prêtent aux grands personnages, les domestiques à leurs maîtres, les maîtres aux domestiques, les soldats aux officiers, les officiers aux soldats; la canaille du bazar s'emprunte et se prête : enfin c'est l'idéal de Panurge. Cet état de choses paraît presque inexplicable au premier moment, quand on voit que personne, dans ce pandémonium, n'est le moins du monde enclin à faire honneur à ses engagements. Des signatures, comme on dit ici, ou des cachets comme on fait là-bas, on en donne tant qu'il se trouve des gens pour en recevoir; mais retirer de la circulation ces témoignages d'une dette, on n'en prend pas grand soin. Il résulte de tout ceci beaucoup de désordre sans doute, mais point de misère. Un créancier qui fait vendre les meubles de son débiteur, passe pour un monstre. Tout le quartier se ligue contre lui, et il n'a plus de repos. Mieux vaut donc perdre ce qu'on a prêté que de l'obtenir au prix de moyens violents. On conçoit, d'après cela, qu'un homme criblé de dettes à Téhéran est très-loin de se trouver dans la situa-

tion difficile et malheureuse où serait son pareil à Paris. Ses amis et ses voisins le plaignent; ceux à qui il doit cherchent à améliorer sa position pour qu'il puisse gagner quelque chose et leur en faire part; en somme, il porte assez gaiement le poids du jour. Il m'est arrivé d'être juge dans des affaires contentieuses entre des hommes dépendant de la légation ou placés sous sa garde, et d'autres indigènes; j'en ai tiré la conviction que, lorsque je contraignais un débiteur à restituer le capital autrefois emprunté, je faisais un acte de justice littéral et point du tout un acte d'équité naturelle, et que celui-là même au profit duquel avait lieu le remboursement, se félicitait du résultat comme d'un bonheur inespéré qui lui paraissait une faveur de ma part, et non pas l'acquittement d'un devoir régulier et naturel. Et cette opinion s'explique. J'ai fait rendre une fois trois cents tomans (3600 fr.) à un homme qui avait prêté cinq cents tomans, il y avait sept ou huit ans. Il avait jusqu'alors touché tant bien que mal un intérêt qui, primitivement de 40 p. 100, s'était élevé au bout de la première année à 60, et était alors à 80. Il avait réussi à rattraper deux cents tomans du capital, et aurait continué longtemps encore à percevoir quelque chose à intervalles plus ou moins distants. Quant aux trois cents tomans, il n'y comptait guère lorsque je me trouvai l'avoir sous ma juridiction. Ses titres examinés, je le fis payer, en réduisant, bien entendu, le taux de l'intérêt à ce que l'usage européen autorise, et il s'en montra si reconnaissant, et presque si surpris, que je compris à mon tour comment il jugeait son bonheur. Un marchand hindou de Peschaver, que je fis rentrer dans ce qui lui était dû, longtemps après qu'il avait

désespéré de le revoir, reparut chez moi le lendemain du jugement avec sa robe en lambeaux, son bonnet défoncé et sa barbe arrachée. Il avait eu querelle avec un voisin qui ne lui devait pas un sou, et auquel il avait réclamé je ne sais quelle somme, se fondant sur ce que l'ayant fait payer la veille, je saurais bien le faire payer le lendemain. La différence de ce qui lui était dû à ce dont il avait envie lui échappait complétement.

Ces habitudes d'usure effrénée, de dettes constantes, d'expédients, de manque de foi, de tours d'adresse, amusent beaucoup les Persans, mais ne contribuent pas à élever le niveau de leur moralité. La vie de tout ce monde se passe dans un mouvement d'intrigues perpétuel. Chacun n'a d'autre idée que de ne pas faire ce qu'il doit. Les maîtres ne payent pas leurs gens, qui les volent de leur mieux. Le gouvernement ne paye pas ses employés ou les paye en papier, et les employés volent le gouvernement. Du haut en bas de la hiérarchie sociale, c'est une friponnerie sans mesure et sans limites, j'ajouterai sans remède. Elle plaît à tout le monde, profite à tous à tour de rôle, dispense de bien des peines, permet à chacun beaucoup d'oisiveté et constitue un jeu qui, tenant les esprits alertes en éveil, les habitue à une excitation dont ils ne se passeraient pas aisément. L'Émyr-Nyzam, ainsi que je l'ai dit ailleurs, payait régulièrement les fonctionnaires, mais il leur interdisait sévèrement la concussion. Le mécontentement était général. Quel rapport y a-t-il entre toucher cent tomans avec une grande régularité ou bien, sur ces cent tomans, n'en attraper que soixante avec des peines inimaginables, mais aussi avoir peut-être en perspective d'en ramasser de çà et de la

deux cents autres, moyennant une foule de jolis tours d'adresse? C'est là l'espérance; en réalité, avec dix fois plus de fatigues qu'il n'en faudrait pour être honnête, il arrive habituellement que le spirituel employé a à peine complété au bout de l'an ses cent tomans réglementaires; mais n'est-ce rien que les espérances, les châteaux en Espagne, les mille intrigues dont il s'est amusé toute l'année et les fourberies qui l'ont tant fait rire quand il les a racontées à ses amis? Comme l'imagination tient une part énorme dans le bonheur des Orientaux, ils ne comparent pas entre deux sommes égales, l'une acquise régulièrement, l'autre grappillée. Tous les écoliers de l'univers sont de leur avis.

S'il existe une classe de la société persane qui ait une existence un peu austère, du moins par moments, ce sont les soldats d'infanterie. Je ne parle pas de la cavalerie; elle est formée tout entière par les tribus nomades, composée de gentilshommes obéissant à leurs chefs respectifs, et appelée seulement en cas de guerre ou pour composer temporairement la garde du roi; mais les fantassins sont recrutés autrement et n'ont pas cette noble manière de servir. Le gouverneur d'un district doit fournir tant d'hommes par an à l'armée régulière. Il répartit ce contingent dans tous les villages de son territoire. Les magistrats locaux commencent par exempter les moullahs, les marchands, les artisans, et naturellement tout ce qui leur tient de près. On dispense encore les familles de ceux qui sont domestiques de quelques personnages influents, de tout homme pouvant faire un cadeau suffisant à l'autorité supérieure, ou aux agents subalternes de cette autorité. Quand ces non-valeurs militaires ont

été écartées, il reste ce qu'il y a de plus pauvre dans la population, les gens qui n'ont rien à offrir pour éviter d'aller servir le roi, et c'est parmi ceux-là que le recrutement a lieu presque exclusivement. Si l'administration persane avait sur l'enrôlement les idées qui prévalaient en Europe avant 89, et qui sont encore pratiquées en Angleterre, elle trouverait dans les basses classes des villes de quoi se former des régiments sans avoir besoin de recourir aux populations agricoles. Elle aurait à sa disposition cette foule de vauriens qu'on appelle des loutys, gens de plaisir et un peu aussi de sac et de corde, qui le jour remplissent le bazar, et la nuit les maisons des marchands de vin arméniens ou juifs. On les voit errer d'un pas nonchalant, le bonnet sur l'oreille, la main sur le poignard, la poitrine débraillée, l'œil insolent, et on en pourrait faire des troupes assez vigoureuses pour ferrailler au dehors. Ils sont fanfarons, mais braves aussi, et leurs rodomontades ne sont pas toujours des paroles, car ils connaissent la pratique du duel, dont je n'ai vu de traces en Asie que chez eux. C'est une habitude des loutys que de se défier après boire. Le combat a des règles comme chez nous et on se fait des blessures très-sérieuses avec le *gâmâ*, sabre court à lame large, lourde, pointue, et tranchant des deux côtés. D'autres fois, il est de bon goût de se donner à soi-même un grand coup de cette arme sur la tête, pour célébrer la beauté et les rigueurs d'un objet aimé. Il n'est pas rare non plus de voir un bon louty, pour asseoir sa réputation, défier les gardes de police et en tuer quelques-uns à coups de couteau ou de pistolet, en attendant qu'on le tue lui-même.

Mais de ces gens-là, il est au fond très-heureux qu'on

ne fasse pas des soldats, car on formerait ainsi une milice extrêmement turbulente et redoutable et on ne peut plus difficile à manier, vu, surtout, l'absence complète de surveillance et de discipline, régime ordinaire des bataillons persans. Au contraire, par la méthode adoptée, on obtient des militaires qui sont les gens les plus doux, les plus patients, les plus soumis, les plus attendrissants qui furent jamais. Lorqu'une famille est décidément condamnée à fournir un ou plusieurs soldats et qu'elle n'a pu se racheter de cette obligation, elle désigne dès le berceau ceux de ses membres qui porteront le mousquet, et à dater de ce moment, ils sont enrégimentés pour le reste de leur vie; non pas qu'ils soient constamment sous les drapeaux, il s'en faut de beaucoup : il arrive parfois que le gouvernement renvoie un corps de troupes dans ses foyers pour un temps plus ou moins long, pendant lequel on ne paye pas de solde; ou bien les chefs militaires autorisent, moyennant finance, les soldats industrieux à ne pas venir à leurs compagnies, et touchent, pour eux-mêmes, la paye des absents; mais, légalement, tout soldat est soldat à perpétuité, et jusqu'à la vieillesse la plus avancée il peut être obligé de servir. On voit donc dans les rangs, des vieillards de plus de soixante ans à côté d'enfants de quinze ou seize.

Jamais, au grand jamais, à moins d'événements extraordinaires, le soldat persan ne touche la solde que l'État est censé lui allouer. En sortant du trésor, elle passe par les mains du général commandant la division, du général commandant la brigade, du colonel, du capitaine, du lieutenant, du sergent, et ce qui en arrive à destination est infiniment peu de chose. Mais le soldat, d'au-

tre part, n'est pas astreint à beaucoup de fatigues. Il ne va guère à l'exercice, l'été parce qu'il fait trop chaud, l'hiver parce qu'il fait trop froid. Lorsqu'il est de garde à un poste, il n'est jamais relevé tant que la garnison séjourne; de sorte qu'il s'installe dans son corps de garde à demeure et en est absent à peu près toute la journée. Si on le met en faction, il en a pour toute la nuit, à la vérité, mais rien ne l'oblige à se tenir planté debout à côté de son fusil; il se couche sur sa capote et s'endort tranquillement jusqu'au lendemain matin. S'il sait un métier, il l'exerce et sur ses gains prélève de quoi faire des cadeaux à ses officiers, qui le protégent dans ses opérations de banque avec ses camarades. Il sert aussi de domestique ou de portefaix; enfin, dans la mesure de son intelligence, il s'organise une position aussi agréable que possible. Rien dans la législation existante ne l'empêche de rêver l'avancement le plus glorieux. Il est apte à devenir colonel, général, et même général en chef. Mais, dans la pratique, comme tous les grades ne se confèrent que suivant les présents qu'on peut offrir à ceux qui en sont les dispensateurs, il est fort difficile qu'un soldat parvienne jamais bien haut. Cependant, et pour se flatter eux-mêmes, les guerriers persans peuvent se raconter l'histoire de ce pauvre diable qui était un jour à la porte extérieure du palais d'Hadjy-Mirza-Agassy, de son vivant premier ministre du feu roi Mohammed-Schah. Le grand personnage sortant de chez lui fit l'observation qu'il avait déjà vu souvent ce soldat, et qu'évidemment il lui rendait de grands services à se tenir ainsi debout quand il passait. Sur cette réflexion, il le nomma colonel; mais de tels exemples sont rares.

La vie, en somme, est assez tolérable pour les soldats

tant qu'ils sont en garnison ; mais quand on les envoie en campagne, leur sort devient bien triste. Moins que jamais ils sont payés. L'intendance n'existant pas en Perse, ils n'ont ni chaussures, ni vêtements, ni armes, ni vivres. Souvent ils sont réduits à manger l'herbe sur la route, là où il y a de l'herbe. Il n'y a pas plus de trois ans que la plus grande partie des troupes employées sur la frontière des Turcomans est morte littéralement de faim. Soumis à ce terrible régime, le soldat persan se départ très-rarement de son inaltérable patience. Il est toujours doux, timide et gai. Quelquefois, quand il souffre trop, il s'insurge; mais pour peu qu'on donne satisfaction à ses exigences, le plus souvent très-justes, il rentre aussitôt dans le devoir. Il est admirable d'intelligence, et je dirai aussi de courage ; car il me paraît beau que des hommes ainsi traités, marchant pieds nus, ayant des fusils sans chien, et conduits par des officiers comme ceux qui les mènent, aient cependant attaqué les Anglais à la baïonnette dans la dernière guerre.

Je n'ai pas encore parlé des rentiers, c'est-à-dire des gens qui, sans fonctions publiques et sans profession, vivent de leurs revenus. Il y en a, mais extrêmement peu ; de tels personnages sont trop isolés, trop exposés aux convoitises des fonctionnaires, et à peu près sûrs d'être dépouillés un jour ou l'autre, sans que personne vienne à leur aide. Cependant on en compte quelques-uns dans les villes de province. Suivant la proportion où ils sont riches, ils offrent des cadeaux plus ou moins fréquents aux moullahs ou aux magistrats locaux, de manière à se ménager des amis en cas de besoin. Il leur faut déployer beaucoup de sagesse, de modération et d'habileté dans

toutes leurs affaires, et paraître aussi petits que possible. En somme, ils ont à lutter contre bon nombre de difficultés. Aussi renoncent-ils presque tous à une part de leur indépendance pour s'assurer le repos. Ils se font domestiques de personnes qui peuvent les protéger, et, au lieu d'en recevoir des gages, ils leur payent une contribution. Dans ces cas-là leur service n'est que nominal et ne les astreint qu'à aller saluer leur maître à l'occasion ou à se joindre à sa suite lorsqu'il est en grand gala, moyennant quoi ils jouissent des avantages du patronage, et personne ne leur dit mot.

Le revenu d'un particulier persan, en mettant à part les gages ou les appointements qu'il peut recevoir et les profits irréguliers que ses fonctions lui donnent occasion de faire, se compose de l'intérêt de l'argent qu'il prête, et j'ai montré plus haut comment se faisait ce trafic, de celui des sommes qu'il dépose chez les marchands pour les faire valoir dans le commerce, enfin de la propriété des villages.

L'argent placé chez les marchands ne rapporte pas, il s'en faut, les intérêts exorbitants de l'argent prêté; mais, en général, il est en sûreté. On le retrouve quand on veut, et personne ne vous en dépouille.

La propriété des villages est encore un bon placement. C'est un reste de l'ancienne constitution féodale du pays; dans l'état actuel des choses, le paysan est libre et s'administre par lui-même au moyen du ketkhoda, ou ryschsèfyd, qui est le maire; mais il paye deux espèces d'impôts, l'un à l'État, l'autre, sous forme de rente perpétuelle, au personnage qu'on nomme le propriétaire du village, et qui n'a d'autre droit que celui de percevoir cette rente. Il

ne peut pas l'augmenter arbitrairement, mais si le village dépérit, il peut la perdre. Il est donc le protecteur-né des paysans contre les exigences du fisc, et, comme il touche des revenus dans la proportion où les produits sont abondants, il est extrêmement intéressé à la prospérité de son village et forcé de s'en occuper. Ce n'est pas une mauvaise institution.

Ainsi la société persane présente un ensemble très-bariolé et un grand amalgame de situations très-diverses. Son gouvernement contient des restes de féodalité et d'institutions qu'on pourrait dire constitutionnelles, qui, défendues par leur antiquité, isolées souvent, jamais renversées, assurent aux masses une somme d'indépendance que l'imperfection ou pour mieux dire l'absence d'autorité réelle et de force administrative exagère souvent jusqu'à la licence. L'organisation strictement nobiliaire des tribus, fondée sur les droits de la naissance et l'éclat des généalogies, crée une hiérarchie de gentilshommes extrêmement vains de leur origine, mais qui n'en retirent guère d'avantages sérieux qu'autant qu'ils vivent dans le désert et sous la tente. Aussitôt qu'ils ont franchi la porte d'une ville, tout le prestige dont ils pouvaient être entourés s'évanouit, le nom de leurs familles ne compte plus que lorsque la courtoisie le veut bien, et il ne s'y rattache aucun privilége. Au contraire, la démocratie la plus absolue exprime là ses doctrines et les applique. Comme dans tous les pays du monde, on entend le citadin persan railler la noblesse d'extraction, en faire des contes et porter aux nues les droits du mérite individuel. A la vérité, comme dans beaucoup d'autres pays également, ces droits du mérite se réduisent dans la pratique aux droits de la

faveur appuyés sur des services qui ne sont pas toujours recommandables, ou bien à des coups de fortune qui n'élèvent pas constamment les plus dignes. Quoi qu'il en soit, le citadin persan est aussi amoureux de l'égalité que qui que ce soit dans l'univers, et, je le répète, on ne dit rien sur ce sujet dans les cafés d'Europe qu'il n'ait trouvé de son côté et n'exprime avec beaucoup de verve, à tous les étages de la hiérarchie sociale. Mais après avoir parlé du roi, des grands personnages, des moullahs, des marchands, des ouvriers, des propriétaires, des soldats, des nomades, de la canaille, je ne donnerais pas encore une idée suffisamment complète de ce monde, si je ne montrais encore sa perpétuelle mobilité, sa constante agitation. Et pour cela il faut parler du goût extrême des Persans pour les voyages et de la façon dont ils peuvent le satisfaire, et avant tout des raisons diverses qui portent les différentes catégories de personnes à se déplacer.

J'ai montré plus haut que l'action de l'autorité était légalement limitée sur tous les points. Les priviléges des moullahs, ceux des nomades, ceux des marchands, ceux des corporations, arrêtent sans cesse aussi bien la volonté du roi que celle des gouverneurs de province. Comme l'impôt ne se perçoit en outre que sur les produits de la terre et d'après des cadastres anciens, mal faits et souvent très au-dessous de l'état réel des cultures, cet impôt est en somme fort médiocre, et ne constitue rien de gênant ni d'oppressif pour la population, qui d'ailleurs ne paye ni pour l'exercice des professions, ni pour la propriété des maisons ou bâtiments, ni pour le bétail, ni pour la capitation, et qui ne connaît pas même de nom les contribu-

tions indirectes. C'est probablement à cet état de choses qu'il faut attribuer le bon marché extraordinaire des subsistances, bon marché tel qu'à Kirmanschah le blé se vend, en moyenne, cinquante sous les six cents livres, et qu'à Téhéran, le point de l'empire où tout est le plus cher, une famille de gens du peuple composée du mari, de la femme et de deux enfants, vit fort à son aise pour dix sous par jour. Il n'y a donc en Perse ni haine de classes, ni exaspération du pauvre contre le riche. Mais, à cette part de vérité favorable, il en faut ajouter une autre qui l'est moins.

Les fonctionnaires publics mourraient de faim s'ils ne touchaient que le chiffre généralement trop modique de leurs traitements, et cependant ils ne le touchent jamais. Il faut qu'ils s'ingénient à perpétuité pour rendre leur situation tolérable. Ils cherchent donc à extorquer des cadeaux des artisans et à prendre de l'argent des contribuables de la campagne. Ce sont surtout les gouverneurs des villes et des provinces qui sont en position de se livrer le plus avantageusement à ce genre de spéculation, et voici comment ils opèrent.

Ils envoient dans le village qui doit payer son impôt un mirza, un domestique ou un soldat, suivant l'importance de la localité; dans cette perception, outre l'État, créancier réel, le gouverneur et son mandataire doivent trouver aussi leur compte. Dès que l'arrivant a exposé l'objet de sa mission, le magistrat du village convoque les chefs de famille, et à ces hommes importants se joignent les enfants de la localité et leurs mères. C'est au milieu de cette assemblée, très-peu silencieuse et fort émue, que l'envoyé explique ses prétentions. Rarement la première

conférence se termine sans qu'il y ait des coups donnés et reçus, des barbes arrachées et beaucoup de gros mots échangés. Les paysannes ne se gênent point pour exprimer les opinions les plus sévères sur le compte du gouverneur, de ses femmes, de ses filles et de sa mère; on n'oublie pas de brûler tous ses ancêtres et on en fait autant pour la famille du messager. Enfin, la séance se termine communément au milieu d'un tumulte épouvantable, les hommes jurant qu'ils ne donneront rien, et le percepteur attestant tous les prophètes que le village sera rasé et ses habitants bâtonnés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais quand la nuit est un peu avancée et que les passions ont eu le temps de se refroidir, le chef du village, accompagné d'un ou deux hommes prudents, se présente chez l'envoyé avec un plateau de fruits et du thé ou parfois de l'eau-de-vie. Il exprime son regret des déplorables scènes du matin, et s'étonne qu'on ait pu manquer d'une façon si répréhensible à un fonctionnaire de la considération et du mérite de celui auquel il a l'honneur de s'adresser. Tous ces compliments s'échangent entre ces personnages déguenillés avec le même sérieux et la même abondance d'expressions fleuries que si deux courtisans étaient en présence.

Le mandataire fait le fier, mais on lui donne à entendre qu'il ne tient qu'à lui d'obtenir une part suffisante, pour peu qu'il consente à relâcher quelque chose de ses exigences en ce qui concerne son maître, et surtout en ce qui concerne l'État. Les négociations durent quelquefois huit jours et davantage. On se brouille, on se raccommode, on s'injurie, on se flatte, et enfin, voici généralement comment les choses se terminent. L'envoyé obtient, pour lui-même,

à peu près les deux tiers de ce qu'il avait exigé d'abord. A son retour à la ville, il faudra qu'il en abandonne une partie à ses supérieurs, et quelquefois l'intervention du bâton l'oblige à donner tout. Mais le fait est peu commun. Le gouverneur a ce qu'il demande, sauf une réduction assez faible. L'État touche le moins possible. Le chef du village ne paye rien, les familles qui ont des membres au service militaire sont exemptées de droit, les moullahs également, les domestiques de même ; ensuite on déduit ce qui a pu être dépensé dans l'année sous forme de prestations accidentelles, et ordinairement ce chapitre est d'une exagération monstrueuse. Conclusion : le village a payé beaucoup moins qu'il ne devait. C'est ce que m'expliquait un vieux paysan, qui ajoutait d'un air narquois : « J'ai deux cents tomans (2400 fr.) cachés quelque part, et je défie bien le roi, le gouverneur et tout leur monde de m'en arracher *un poul* (un liard). »

Malgré cette noble assurance, il peut arriver qu'on ait affaire à un administrateur exceptionnellement rapace, qui, ne reculant pas devant les dernières extrémités, veuille décidément obtenir des villageois plus qu'il ne sont disposés à accorder. Alors, ceux-ci vont trouver les moullahs et les font agir, puis le propriétaire du village arrive de son côté. Ces influences parviennent souvent à tout accommoder. Mais si elles échouent, on a recours au grand moyen : c'est d'abandonner le village et de s'enfuir. Alors commencent les voyages.

Comme il n'y a pas de route, comme il n'y a pas de police hors des villes, comme les montagnes sont toujours assez voisines, aucune chance n'existe de pouvoir empêcher les contribuables récalcitrants de mettre leurs projets

à exécution, et le résultat en est infailliblement de diminuer le revenu de la province, de sorte que l'État d'abord, le gouverneur ensuite, enfin les percepteurs, n'ont aucun intérêt à pousser les choses à l'extrême. Pour les paysans, au contraire, ce résultat n'est nullement aussi douloureux qu'on pourrait l'imaginer, en jugeant d'après nos usages. Les terres n'ont pas de valeur en elles-mêmes, parce que partout on en peut trouver, et il suffit du fait de la mise en culture pour en être propriétaire. En quatre ans, un sol inculte devient un jardin en plein rapport. Une maison se construit en terre, et le toit est supporté par huit ou dix poutrelles de bois de peuplier. Huit jours de travail en font l'affaire. Quant au déménagement (je suppose un paysan riche), deux ou trois tapis, quatre ou cinq coffres, composent le mobilier. Le villageois met son argent dans sa ceinture, sa femme sur un âne, le bœuf et le cheval portent le reste. On part le soir, et le lendemain matin personne ne saurait dire de quel côté on a tourné. Il est excessivement rare qu'un village déserte en masse; mais les désertions individuelles sont fréquentes. Les gens des campagnes n'ont pas l'esprit beaucoup plus sédentaire que le reste de la nation, et lorsqu'ils ne sont pas sujets d'une tribu, et par conséquent retenus par les idées de classes, ils changent très-volontiers de résidence. Pour cette cause ou pour d'autres, je n'ai pas vu dans l'Azerbeydjan une seule agglomération dont la population ne fût nouvelle. Partout, les paysans répondaient à mes questions, qu'ils n'étaient établis dans le lieu où je les trouvais que depuis vingt, trente ou quarante ans.

On rencontre souvent des familles rustiques circulant dans l'empire, quittant un lieu pour aller s'établir dans

un autre. Elles sont bien accueillies par les nouveaux concitoyens qu'elles viennent chercher, et qui sont bien aises de ces bras pour la culture d'une terre toujours trop vaste.

Mais ces hommes en quête d'une résidence ne sont que des voyageurs temporaires. Il existe une classe d'êtres qui fait d'un déplacement constant à peu près le but de sa vie. Ce sont les derviches, qui, n'ayant le plus souvent d'autre occupation, ne se bornent pas à parcourir la Perse, et vont, sans hésiter, à Calcutta, à Constantinople, au Caire, et cela d'autant plus aisément que leurs pérégrinations ne leur coûtent absolument rien. J'en ai vu et pratiqué beaucoup, et je les tiens, en général, pour très-intéressants à connaître. Il y a sans doute, parmi eux, bon nombre de vagabonds purs et simples, mais çà et là on rencontre une perle : et c'est assez pour leur donner de la valeur.

A pied, ou monté sur un âne, le philosophe nomade se met en route, s'arrêtant où il veut pendant des mois, des années, ou traversant les villes, sans que rien ni personne ne l'arrête; dans les déserts, il se joint aux caravanes; dans les pays où il croit n'avoir pas besoin de protection, il va seul, et personne ne lui demande pourquoi. Un ruisseau coulant entre deux pierres, avec un saule au-dessus, lui paraît offrir un repos agréable: il s'y assied et y demeure tant que ce séjour lui convient. J'ai rencontré ainsi, dans une masure en ruines, aux environs de Reï, l'ancienne Rhagès, un derviche venu de Lahore, qui passa là plusieurs jours. Le lieu lui avait semblé agréable. Un matin il disparut et je ne le revis jamais. Le but final de son voyage était, disait-il, Kerbela. C'était un homme

d'une rare instruction, d'un langage recherché et fleuri, connaissant beaucoup les livres, ayant au moins soixante ans et l'expérience de beaucoup de catastrophes qu'il avait heureusement traversées. Son élégance était tout intellectuelle. Il était vêtu d'une robe de coton blanc tombant en lambeaux, les pieds, la tête nus, les cheveux flamboyants, la barbe grise en désordre, la peau calcinée et sillonnée de rides, mais l'air souriant et les yeux pleins de feu. Dans quelque lieu que ces gens s'arrêtent, ils racontent aux habitants, qui bientôt les entourent, ce qu'ils ont vu dans leurs pérégrinations, et les conclusions qu'ils ont tirées de toutes choses. Souvent ils font grande impression sur les esprits; et comme la religion est un des thèmes favoris de leurs entretiens et qu'ils y sont très-hardis, c'est à ces religieux errants qu'il faut attribuer ce mouvement d'hérésies continuel dont le monde musulman est tourmenté, surtout en Perse, et qui, à chaque moment, ranime, réveille, renouvelle ou apporte les notions de la théologie indienne au milieu de la loi du Koran.

Il est aussi d'autres voyageurs qui, d'après les idées européennes, paraissent plus dignes d'intérêt; ceux-là parcourent le monde oriental pour s'instruire. Ils sont assez nombreux. Rien ne les distingue extérieurement des derviches, si ce n'est qu'ils ne vont point la tête nue et ne portent point de longs cheveux. Ils sont peu curieux d'opinions théologiques ou de méditations sur les choses surnaturelles, ne s'occupent que des mœurs des pays qu'ils parcourent et des curiosités de l'art ou de la nature qu'ils peuvent y trouver. Le type moderne de ces Hérodotes asiatiques était un certain Hadjy-Zeïn-Alabeddin, né dans le Schirvan et mort il y a tout au plus sept à huit ans. Après

avoir étudié sous différents maîtres célèbres, dont son père, le savant moullah-Iskender, fut le premier, il se résolut à aller voir le monde de ses propres yeux et commença par courir la Perse, de l'ouest à l'est; il visita Bagdad, la Mecque et l'Arabie; passa ensuite dans le Scyndhi, de là dans l'Inde, alla à Kaschemyr, traversa l'Afghanistan, le Tokharestan, le Badakheschan, le pays des Ouzbeks, les contrées de la Caspienne, retraversa le nord de sa patrie, l'Arménie, toute l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte, erra dans la Turquie d'Europe; après avoir séjourné à Constantinople, entra en Grèce, y passa quelque temps et de là s'embarqua pour la côte d'Afrique; et vers 1825 ou 1826 il arrivait à Alger, alors indépendant. Il est remarquable que tous ces grands voyageurs s'arrêtent unanimement à la lisière des pays européens, qu'ils considèrent comme des terres barbares dont ils redoutent les périls, et qui n'excitent ni leur sympathie ni leur curiosité.

De retour à Téhéran, après de longues années, il se mit à rédiger ses voyages et en composa trois différentes rédactions, également fort rares.

Ce serait une erreur de considérer de pareils hommes comme des exceptions. Il n'est sans doute pas commun de voir des savants comme celui-ci laisser à la postérité le résultat de leurs découvertes. La paresse et la nonchalance des Orientaux s'y opposent dans la plupart des cas; mais beaucoup veulent voir et vont voir, qui gardent pour eux ce qu'ils ont acquis. Rien de plus vrai que le début de plusieurs contes des *Mille et une nuits* qui montre le héros, attiré par l'amour des voyages, abandonnant une position heureuse et tranquille pour se livrer

tout entier à ce goût. Burns rencontra de même à Kaboul un homme du pays qui avait écrit beaucoup toute sa vie, et était venu jusqu'à Constantinople. Sa famille avait grand'peine à l'empêcher de recommencer, car ce genre de vie a des charmes que rien ne surpasse.

Mais la classe ambulante la plus nombreuse, ce sont les pèlerins. J'en ai vu et entretenu un grand nombre, hommes et femmes, arrivant les uns de Kaboul, les autres de Kaschemyr, les autres du pays de Dehly. Ils allaient pour la plupart à Kerbela, aux tombeaux des Imams; presque tous étaient de pauvres paysans, de bonne humeur, qui prenaient les jours comme ils venaient. Quant à la dépense que leurs courses nécessitent, j'ai eu l'occasion d'en juger. Un palefrenier arabe calculait que pour se rendre de Téhéran à Bagdad, de Bagdad à Bombay et de là revenir à Bouschyr, cheminant à pied quelquefois, quelquefois montant sur les bêtes d'un muletier obligeant et s'embarquant ensuite sur les bangalos du golfe Persique, à condition de prêter la main à la manœuvre à l'occasion, il lui en coûterait, tout compris, environ deux tomans et demi, c'est-à-dire de vingt-cinq à trente francs. Mais les pèlerins les plus curieux que j'aie jamais rencontrés sont les derniers dont je parlerai ici.

Je fus abordé, un jour, par deux hommes de taille médiocre, d'un noir bleuâtre, et maigres, et ayant, comme tous les gens du sud de l'Asie qui n'appartiennent pas aux races militaires, l'air riant, doux et soumis. Ils me parurent, au premier abord, être des Beloutches. Mais je me trompais; car l'un d'entre eux se réclama auprès de moi de la qualité de Français, ainsi que son compagnon. Un peu surpris d'abord, car l'aspect de ces soi-disant compa-

triotes n'était pas propre à soutenir la validité de leurs prétentions, je fus bien vite convaincu de leur sincérité. Ils portaient de longs bonnets pointus en feutre, semblables à ceux des Ouzbeks. Bien qu'on fût au mois de juillet, ils étaient vêtus des lambeaux graisseux de ces longues robes fourrées en peau de mouton que l'on fabrique à Bokhara, et leur saleté dépassait non-seulement tout ce qu'on peut voir, mais même tout ce qu'on peut imaginer. Explications faites, j'appris enfin que ces deux hommes, appelés l'un Kakscha et l'autre Mostanscha, étaient des Tamouls de Pondichéry. Ils prétendaient appartenir à la caste brahmanique et se donnaient pour agriculteurs. Dans leur opinion, le feu ayant créé toutes choses et ne pouvant dès lors être trop vénéré, ils avaient voulu faire acte de dévotion envers cet élément. Or, c'était une opinion courante parmi leurs compatriotes du pays de Pondichéry, qu'il existait quelque part dans le Turkestan un *Atesch-Kédèh* ou temple du Feu, d'une sainteté extraordinaire. De temps immémorial, l'usage d'y aller porter ses prières s'était maintenu, mais aucun de ceux qui avaient fait la route ne s'étant occupé de laisser le détail des pays traversés pour y arriver, personne ne savait autre chose de ce voyage, sinon que l'Atesch-Kédèh existait dans le Nord. Il paraît que ce renseignement suffisait aux fidèles; car, après bien d'autres, Kakscha et Mostanscha s'étaient mis en chemin.

Ils commencèrent par aller à Bombay, par terre, et de là, traversant le Kotch, ils arrivèrent aux bords de l'Indus. Ils remontèrent le fleuve, tantôt en cheminant sur ses rives, tantôt dans les embarcations là où ils en trouvèrent et où on voulut bien leur donner le passage

gratis. Ils parvinrent ainsi jusqu'à Peschawer et, s'étant informés, ils apprirent qu'on ne connaissait pas d'Atesch-Kédèh dans le pays, mais qu'il n'était pas impossible qu'il y en eût à Kaschemyr. Ils partirent pour Kaschemyr. Dans cette ville, on leur dit que le culte du feu était inconnu ou du moins n'avait point de sanctuaire dans la vallée; mais qu'il était de notoriété publique que Balkh étant la mère des villes et ayant été fondée par Zerdescht ou Zoroastre, si un Atesch-Kédèh pouvait exister quelque part, ce devait être incontestablement là. Ils en tombèrent d'accord et partirent pour Balkh. Point d'Atesch-Kédèh; c'était à Bokhara qu'il fallait se rendre pour s'en éclaircir. Ils y allèrent et trouvèrent enfin, non pas ce qu'ils cherchaient, mais des renseignements positifs. On leur affirma que le sanctuaire de leur croyance existait à Bakou, sur la rive occidentale de la Caspienne, dans le pays des Russes; et, en effet, les feux perpétuels que la nature y entretient sont un objet constant d'adoration de la part d'une foule de sectaires.

Kakscha et Mostanscha reprirent leur route, sans avoir le moins du monde pensé à perdre patience, et s'acheminèrent vers Asterabad; mais c'était justement dans le temps que le gouverneur actuel de cette ville, Djafèr-Kouly-Khan, faisait une campagne longtemps différée, et devenue indispensable, contre les maraudeurs turcomans; de peur de tomber dans ce conflit et d'être faits esclaves d'un côté ou décapités de l'autre, les deux Tamouls se dirigèrent vers Mesched, et de là ils passèrent par Téhéran, où j'entendis leur histoire.

Je ne relève pas ce qu'il y a de singulier à voir le culte du feu et les Atesch-Kédèhs de la Perse en vénération sur

la côte du Malabar et auprès de gens qui se prétendent de caste brahmanique; je constate seulement que cela est, et c'est une des marques les plus fortes que j'aie jamais rencontrées de la diffusion, et je puis ajouter de la confusion des idées persanes avec les idées hindoues. Pour achever ce récit, les deux pèlerins voyageaient avec une petite tente basse en toile blanche où l'on pouvait s'asseoir deux, mais non se tenir debout ni se coucher. Ils possédaient deux vases de cuivre pour faire cuire leurs aliments; car, circonstance particulièrement gênante dans une telle entreprise, il ne leur paraissait pas conforme à leurs devoirs religieux de rien manger qui eût été préparé par d'autres mains que les leurs, ce qui les privait naturellement des bénéfices de l'hospitalité commune. Leur mobilier était complété par un de ces jeux autrefois assez en vogue dans nos salons, et que l'on appelle un baguenaudier. Ils y paraissaient fort habiles, et les Persans prenaient plaisir à les voir faire. Ils avaient mis quatre ans pour arriver à Téhéran et prévoyaient, sans nul ennui, qu'à leur retour de Bakou, ils auraient à refaire exactement le même chemin et à voir s'écouler le même espace de temps avant que de rentrer chez eux. Lorsqu'on leur eut expliqué qu'en passant par Ispahan et Schyraz pour s'embarquer à Bouschyr, leur voyage serait beaucoup plus rapide, ils ne parurent nullement touchés de cet avantage : un Asiatique comprend difficilement l'utilité de se hâter. Enfin, lorsqu'ils eurent passé une journée à répondre aux questions des gens de la maison joyeusement assis en cercle autour d'eux, et avec lesquels ils s'étaient mis tout d'abord sur le pied le plus amical, ils témoignèrent le désir de continuer leur route. On leur

demanda quelle aumône pourrait leur être agréable et leur paraître généreuse , puisqu'ils avaient refusé toute nourriture, le kalian et même une tasse d'eau; ils se firent un peu prier et enfin répondirent que si, par l'effet d'une générosité surhumaine, dont leur cœur conserverait à jamais la mémoire, on voulait bien leur donner trente schahys, ils se considéreraient comme comblés. Trente schahys ne représentent pas tout à fait quarante sous.

Je pourrais multiplier les histoires de ce genre à l'infini ; je n'en dirai plus qu'une seule, qui m'a été racontée par un homme aussi aimable que savant, M. de Khanikoff, alors consul général de Russie à Tébryz. Il vit un jour arriver devant lui une famille composée d'un vieillard, d'une vieille femme, d'un jeune homme de vingt ans, de sa femme encore presque enfant, et d'un nourrisson de quelques mois. Ils venaient se plaindre de ce que des gens de la ville leur avaient volé leur âne. Dans le cours de la conversation, ils racontèrent leur histoire. Ils étaient de Marghélan, petite ville du Khodjend, vers l'extrême frontière de la Chine. Le jeune homme avait fait le pèlerinage de la Mecque. Rentré enfin dans sa famille, après les premiers embrassements, il raconta toutes les merveilles de son voyage, et ce récit enflamma tellement l'imagination de tous, que père, mère et femme décidèrent qu'on partirait ensemble le soir même, pour ne pas mourir sans avoir vu des choses si extraordinaires ; et l'on partit.

C'est avec cette facilité, mais aussi cette patience, cette gaieté continuelle, cette curiosité douce, toujours portée à satisfaire celle d'autrui en se satisfaisant elle-même, que les Asiatiques circulent dans les pays les uns des

autres, sans même savoir bien positivement où ils vont, ni souvent où ils sont. Les longs entretiens de tous les jours, de toutes les heures, où toutes les idées s'expriment, où tout se dit, où rien n'est considéré comme scandaleux quand la forme ne choque pas, exercent naturellement une influence irrésistible et donnent lieu à cette facilité de mœurs, à cette tolérance universelle dont l'Européen seul, avec ses opinions arrêtées, ses décisions tranchantes ou ironiques, est rigoureusement exclu, mais qui permet aux brahmanistes, aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs arméniens de vivre pêle-mêle sans se choquer jamais, sauf les jours de crise politique.

CHAPITRE V.

Les caractères. — Les relations sociales.

Je ne sais si, par les détails qui précèdent, j'ai suffisamment préparé le lecteur à comprendre que l'Etat persan n'existe pas en réalité, et que l'individu est tout. L'Etat? comment pourrait-il être, lorsque personne n'en prend aucun souci? La population, assez semblable, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, à celle de l'empire romain, méprise ses gouvernants quels qu'ils soient, bons ou mauvais, déprédateurs ou bien intentionnés. Incapable de fidélité politique et de dévouement, pleine d'adoration pour le pays en lui-même, elle ne croit à aucun moyen de le conduire. Aussi tout le monde pillant sans honte comme sans scrupule, et profitant à qui mieux mieux des deniers publics, il n'existe en fait que peu ou

point d'administration. La police qui se fait dans les villes est assez bien entendue, il faut le reconnaître, ne serait-ce que pour la singularité du fait. De toute antiquité, les villes d'Asie connaissent et pratiquent l'excellent système de surveillance qui consiste à entretenir des gardiens de nuit dans chaque rue. On n'entend pas de tapages nocturnes; il n'y a pas de désordres publics. Mais, en dehors de ce point-là, tous les autres sont réduits à néant. Une partie de la population ne paye jamais d'impôt, soit que des priviléges abusifs que rien ne justifie, sinon le long usage, aient légitimé un prétendu droit, ou que, par de fausses mesures, l'autorité royale l'ait consacré, ou enfin que simplement les contribuables, n'étant pas en humeur de payer, chassent les percepteurs ou ne consentent pas à les recevoir. J'ai vu des villes se donner cette position commode, et les gouverneurs n'y pouvaient rien, faute de troupes, de ressources ou de bonne volonté. Mais personne n'y prend garde.

Autrefois, la viabilité était très-perfectionnée en Perse. Les rois sassanides avaient créé, dans les provinces du Sud principalement, de magnifiques routes, des ponts, des caravansérails en grand nombre. Les différentes dynasties musulmanes continuèrent ce système, et jusqu'à la fin des Séfévys, dans le premier tiers du siècle précédent, les travaux existants furent conservés avec soin, et çà et là augmentés. Mais, depuis lors, tout est détruit, tout a disparu. Dans l'empire entier il n'existe plus un chemin, pas même pour aller de Téhéran à la résidence d'été du souverain, qui en est à deux lieues. A la vérité, tant que dure la belle saison, la nature du sol et la sécheresse soutenue du climat permettent de s'en

passer en beaucoup d'endroits. L'habitude et l'adresse font le reste.

Il y a encore quelques ponts, la plupart construits par des particuliers. Comme on ne les répare point, il est d'usage de les économiser, en ne passant dessus qu'en cas de nécessité absolue. Un honnête voyageur me disait que c'était pécher que d'user les ponts sans besoin. Un homme consciencieux traverse à gué, et les caravanes n'y manquent jamais.

Il n'y a pas de forteresses; il n'y a pas d'arsenaux sérieux; il n'y a pas un magasin public; l'administration, quant à son personnel, n'existe que pour fournir à une partie nombreuse, il est vrai, de la population, des prétextes pour vivre aux dépens de l'autre; l'armée cause plus de concussions qu'elle ne rend de services. Cependant elle est utile encore, car elle peut, dans bien des cas, maintenir l'ordre, et surtout elle a puissamment contribué à tenir en échec d'abord, à ruiner ensuite la puissance des tribus nomades. Mais, en somme, en disant du gouvernement de la Perse qu'il n'existe pas, on n'exagère que de bien peu.

C'est cependant une idée reçue en Europe, qu'à défaut de force réelle, ce gouvernement procède au moins par mesures violentes et tyranniques qui compromettent sans cesse le repos des sujets, et ne permettent à personne de jouir de ses biens acquis.

A part les jours où les passions sont surexcitées, je n'ai point remarqué que les Asiatiques, sauf les Osmanlys, les Ouzbeks, les Turcomans et les Afghans, fussent naturellement cruels. Ils sont peu scrupuleux en toutes choses, et leurs intérêts ne sont pas contenus par leur moralité;

mais ils n'ont pas de suite dans les idées, et, n'aimant pas d'ordinaire à pousser les choses à l'extrême, ils se montrent volontiers amis des moyens termes. J'ai vu, sans doute, commettre des injustices criantes, mais je n'ai guère vu l'injustice dépasser certaines bornes. Un gouverneur destitué est rarement entièrement dépouillé. On lui enlève, sous prétexte de rendement de comptes, une partie de ce qu'il a pillé lui-même; puis on lui laisse de quoi acheter un autre poste et ce qui lui est nécessaire pour faire encore une assez bonne figure dans le monde. De même, ce gouverneur, spéculant sur un de ses subordonnés, a commencé par lui demander dix tomans, et s'est contenté de quatre. Voici comme se passent les choses en pareil cas. C'est la vertu du *tevessout* qui accommode tout.

Le *tevessout* est l'intervention d'un tiers dans toute transaction, de quelque nature qu'elle soit. Il n'est pas plus possible au roi d'agir pour ou contre un de ses serviteurs sans *vastêh*, l'agent du *tevessout*, qu'il n'est possible à un bon bourgeois d'acheter un cheval ou de terminer quelque affaire analogue en dehors de la même influence. C'est l'usage universel, chacun s'en trouve bien, chacun en veut, chacun s'y soumet. Aussitôt donc qu'un grand personnage, fût-ce le roi, a manifesté l'intention de commettre un acte d'oppression, un intermédiaire se présente. Quelquefois c'est un moullah en réputation, quelquefois le corps des moullahs tout entier, ou de riches marchands, ou le fils, ou la femme de l'oppresseur. L'emploi de l'intermédiaire n'est jamais désintéressé ; en cas de succès, il prélève un droit sur la reconnaissance de son protégé. Il a donc toute raison d'agir sérieusement et avec force, outre l'idée qu'il veut laisser de son influence, et lorsqu'il

s'agit du caractère asiatique, il faut tenir compte de tout ce qui touche aux questions d'amour-propre. C'est là un grand arcane. Comme en matière d'impôts, ainsi que je l'ai décrit déjà, et en toutes matières, on parle énormément, on se débat beaucoup des deux parts, on menace, on injurie, et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on finit par se départir des deux tiers de la première exigence; et cette manie de ne jamais conclure comme on a commencé est telle, que lorsqu'un homme est condamné à mort pour crime d'assassinat, l'usage veut que le roi consente à lui faire grâce si quelqu'un vient lui offrir une somme d'argent quelconque, et le même usage établit que se porter intermédiaire en semblable circonstance, est une œuvre pie, quand même le condamné serait un scélérat notoire.

Il y avait, il y a trois ans, à Téhéran, un nommé Redjêb, natif de Tébryz, mauvais sujet, ivrogne, fanfaron, ayant déjà tué un homme dans une querelle, un louty de l'espèce la plus authentique. Un soir qu'il traversait le bazar, il fut poursuivi par les gardes de police, car il était complétement ivre, et se montrer en public en cet état, c'est encourir la bastonnade et une amende. Il se sauvait donc pour échapper aux ser-ghesmêhs, ou, comme on dirait chez nous, aux sergents. Au moment où il franchissait un passage obscur, le malheur voulut qu'un pauvre moullah sortît précisément de sa maison, et se trouvât face à face avec Redjêb, qui, la tête perdue, s'imagina que ce malheureux voulait l'arrêter, tira son gâmâ et le frappa mortellement. Dans l'espèce de lutte qui eut lieu alors, un autre homme, étant survenu par hasard, reçut aussi un coup, et le meurtrier, s'échappant, se réfugia dans l'écurie d'une légation, sous le ventre d'un cheval qu'il

connaissait pour être celui du maître. C'est un asile sacré, et qu'on ne peut violer en aucun cas.

Cependant il s'agissait d'un crime commun, et Redjêb méritait très-peu d'intérêt par sa conduite antérieure. On lui fit donner l'ordre de sortir de l'écurie. Mais il jura qu'il n'en ferait rien, et, tenant son arme à la main, menaça de tuer quiconque voudrait mettre la main sur lui. L'affaire devenait embarrassante pour la légation, et pouvait tourner mal, quand le chef de la police réussit à persuader au meurtrier que quelques minutes d'entretien à voix basse ne pouvaient lui nuire dans tous les cas, et, étant entré dans l'asile, il sut si bien persuader à son client qu'il aurait la vie sauve s'il se livrait de lui-même sans bruit et sans scandale, que Redjêb sortit.

Son procès ne fut pas long. Il fut condamné à avoir la gorge coupée suivant l'usage ordinaire, c'est-à-dire que le patient est étendu sur le dos, pieds et poings liés; l'exécuteur lui relève la tête, lui tend la gorge de la main gauche, et de la droite la tranche vivement avec un couteau. Mais, dans le cas de Redjêb, la grâce était assurée, parce que plusieurs hommes de la cour s'étaient cotisés pour offrir sa rançon au roi, qui l'avait acceptée gracieusement. Tout le monde s'en faisait une fête. Le pauvre moullah assassiné était un séid obscur récemment venu d'Ispahan, personne dans la ville ne le connaissait et ne s'intéressait à son sort.

Mais les choses ne tournèrent pas comme on l'avait attendu. Redjêb, se voyant mener au supplice, crut probablement qu'on l'avait leurré de fausses espérances. Nature peu patiente et prompte à s'enflammer, il entra tout aussitôt dans une violente colère, et commença à jurer et

à blasphémer, brûlant les pères et les grands-pères du juge de police et de tous ses suppôts. Quand le cortége qui le conduisait arriva avec lui sur le Marché-Vert, ce fut bien pis. Le roi et toute la cour étaient assis sur les créneaux de la forteresse pour le voir passer, et c'était là que la grâce souveraine devait, à la grande édification de la foule, faire tomber les cordes qui liaient le condamné. Mais il n'y eut pas moyen. Aussitôt, et du plus loin que Redjêb aperçut Nasreddin-Schah, il commença à l'apostropher à haute voix dans des termes dont l'énergie dépassait de beaucoup le simple respect. Non-seulement il recommença à brûler le père, le grand-père et les aïeux de son souverain, mais il se permit, sur des matières très-délicates, des allusions tellement révoltantes et si peu voilées, qu'un signe ordonna aux exécuteurs de poursuivre leur route et d'aller faire leur devoir. Ce qui eut lieu, et avec des aggravations dont je fais grâce au lecteur.

En cette occasion, les intermédiaires ne réussirent pas; mais on voit que ce ne fut pas par leur faute, et qu'il fallut une circonstance tout à fait inattendue pour empêcher leur action de s'exercer avec un plein succès, ce qui a lieu le plus ordinairement, et j'en citerai deux exemples que je crois frappants.

A l'occasion de la guerre avec l'Angleterre, le gouvernement persan prétendit tirer des marchands quelques ressources pour faire face aux dépenses. Cette idée n'avait en elle-même rien de bien tyrannique, surtout si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut, que la classe trafiquante, assurément la plus riche de l'État, ne prend absolument aucune part aux charges publiques, et ne connaît le fisc que pour les droits de douane uniquement. En outre, la

somme que l'on prétendait répartir sur tous les négociants de l'empire était loin d'être exorbitante. Mais, comme il faut toujours que dans toute combinaison asiatique il y ait un côté qui pèche au point de vue raisonnable, on n'imagina le projet qu'au moment où la paix allait se signer, et on ne donna des ordres pour la perception que lorsque les troupes s'en revenaient, ce qui n'empêcha nullement les autorités, à Téhéran et dans les principales villes, d'animer le zèle et la générosité de la classe marchande par la peinture rembrunie des dangers que courait la religion de la part des infidèles, du besoin qu'avaient les invincibles guerriers de l'Iran de cet argent qui allait les mettre en état de redoubler de prodiges, et, enfin, des mérites extraordinaires que les donateurs ne pouvaient manquer de s'acquérir par leur généreux patriotisme.

Cette dernière considération ne produisit pas plus d'effet que les deux premières; partout les gens de négoce, tout en protestant de leur dévouement à la foi, déclarèrent que la coutume et les lois ne les obligeaient à aucun sacrifice, et que leur intention était de n'en pas faire; je dis intention bien arrêtée, et ils le prouvèrent en se réfugiant dans les mosquées, dans les villes où ils crurent s'apercevoir que les agents du gouvernement avaient le projet d'insister. D'après nos idées, une classe entière de personnes, forcée d'abandonner ses foyers pour courir chercher un asile contre l'oppression dans les sanctuaires consacrés, présente assurément un spectacle bien lamentable. Cependant, pour être dans le vrai et juger sans emphase, il faut relâcher un peu de nos préjugés, et voir les choses comme elles sont en réalité. Que dirait-on en Europe d'un homme

qui irait embrasser les autels afin de se dispenser de payer vingt francs sur un capital de vingt mille, et qui ferait retentir les rues de cris désespérés? C'est absolument ce qui avait lieu, avec cette différence que ce même homme, qui nous paraîtrait un peu plus que ridicule, est un sage aux yeux des Asiatiques; il use de son droit, se défend justement, et sera considéré dorénavant bien davantage, comme ayant fait preuve d'infiniment d'esprit et d'énergie, et surtout s'il réussit à débouter le gouvernement de ses prétentions.

Le premier ministre et le roi ne furent pas contents de la tournure que prenait l'affaire. Cependant on était déjà parvenu, dans plusieurs villes de province, à toucher quelques faibles sommes bien inférieures à ce qui avait été demandé, quand tout à coup l'ordre fut retiré, et l'argent rendu à ses propriétaires. C'est que les moullahs s'étaient entremis; que des personnages de l'administration avaient eux-mêmes blâmé la mesure et en conseillaient l'abandon; enfin, ils donnèrent à entendre que les marchands ne demandaient pas mieux que de faire preuve d'attachement à telles et telles personnes en leur présentant des cadeaux convenables, si on voulait bien ne pas sortir de l'usage séculaire, et les laisser tranquilles. Ainsi, il y eut des intermédiaires payés, des protecteurs payés, beaucoup de démarches, de cris, de gémissements, de déclarations et d'intrigues, et, bref, la contribution ne fut pas levée. Dans une seule ville, à Kazvyn, quelques violences furent essayées par un gouverneur fort décrié, Hadjy-Khan; encore le mal se borna-t-il à des coups de bâton indûment appliqués, et le scandale fut grand cependant. En définitive, grâce au *tevessout*, le gouvernement

fut réduit à la plus complète impuissance, comme d'ordinaire.

Voici maintenant un dernier exemple de ce tevessout s'interposant entre un malheureux et la vengeance légale d'une famille.

Un certain Kambèr exerçait à Téhéran la profession de ferrach ou domestique du dernier rang. Ce garçon était jeune, bien découplé, de jolie figure, toujours élégant, très-poli, extrêmement poltron, et portant toutes sortes d'armes à la ceinture. Un jour d'été, que, dans le voisinage du campement de son maître, il jouait avec ses camarades à se pousser et à se battre, comme on se trouvait sur la place d'un village, il saisit en riant un couteau à l'étal d'un boucher, et en menaça son adversaire. Celui-ci, à son tour, prit une masse et continua le jeu; puis, tout à coup, se poursuivant l'un l'autre, et par un faux mouvement, Kambèr frappa son camarade dans les reins, et lui fit une blessure assez grave d'où le sang jaillit en abondance.

Cet homme, nommé Aly, était depuis longtemps fort malade de la poitrine. Soit que, dans tous les cas, sa fin dût être prochaine, soit que l'accident l'eût déterminée, peu de jours se passèrent, et il mourut. Alors le père se porta partie contre Kambèr, et demanda, ou qu'on le lui remît pour le tuer, ou qu'il eût à lui payer, à titre de composition pour prix du sang, une somme de deux cents tomans ou deux mille quatre cents francs. C'est la loi stricte.

Kambèr, qui n'avait pas la moindre envie de se voir à la disposition d'un vengeur, et qui était parfaitement hors d'état de trouver nulle part la somme demandée, prit la

fuite, et se réfugia dans le sanctuaire sacré de Schah-Abd-oul-Azym. La partie le poursuivit, et, ne pouvant le saisir là où il était, s'établit dans le village voisin, et jura de n'en pas bouger jusqu'à ce que Kambèr, par misère, par lassitude ou pour d'autres causes, se décidât à quitter son refuge.

L'affaire faisait du bruit, quand il arriva que le roi, sa mère et le premier ministre vinrent un jour faire leurs dévotions à la mosquée où tout ceci se passait. Sa Majesté interrogea le malheureux Kambèr, qui raconta son histoire et eut le bonheur d'intéresser tout ce monde de puissants. On remarqua qu'il était vraiment triste qu'un si beau garçon et si jeune fût mis à mort; que, puisque Aly n'était plus de ce monde, c'était lui rendre un faible service que d'envoyer son meurtrier le rejoindre; qu'il était fâcheux pour le père du défunt cependant de ne tirer aucune satisfaction de cette affaire; mais, puisqu'en somme il était évident que Kambèr ne possédait rien, il ne pouvait rien payer; en conséquence de ces réflexions, le roi l'assura de sa bienveillance et lui dit de sortir librement, qu'il ne lui serait rien fait.

Kambèr s'imagina que ces belles promesses avaient plus d'apparence que de fond; que le roi, une fois parti, ne penserait plus à lui, et que si son ennemi lui coupait la gorge dans un coin, tous ces hauts personnages qui lui disaient des choses si rassurantes, ne seraient plus là pour empêcher le mal. Bref, il refusa obstinément de sortir de la mosquée. Ni prières, ni raisonnements, ni menaces ne purent l'y décider, et enfin le roi, se courrouçant de tant d'obstination, lui déclara que, puisqu'il ne voulait pas être sauvé par lui, il serait perdu, que désormais il

prenait la vengeance d'Aly sur son compte, et séance tenante il donna l'ordre de tuer Kambèr s'il mettait le pied hors de la mosquée. On plaça des gardes partout, et voilà le misérable tenu en arrêt et par les hommes du père d'Aly et par les hommes de la police royale.

Alors, ne trouvant plus même que l'intérieur de la mosquée fût un asile assez sûr, il s'attacha avec une corde, par le cou, à la tombe de l'Imam, et, pour ne pas avoir à s'éloigner une seconde de cette protection, la seule qui lui parût suffisante, il se réduisit à manger deux dattes par jour, ce qui le mit bientôt dans un état de faiblesse tout voisin de la mort qu'il se donnait tant de peine pour éviter.

On avait dit déjà deux fois qu'il n'était plus, et, de fait, il expirait presque, car cette diète durait depuis plusieurs jours, quand une veuve de haute considération, et fort riche, vint prier à Schah-Abd-oul-Azym. Elle vit Kambèr, étendu auprès du tombeau. Elle s'intéressa particulièrement à lui, paya au persécuteur les douze cents tomans qu'il réclamait, obtint du roi la mainlevée de ses poursuites, et emmena le malheureux chez elle. Sa fortune était faite. Peu de temps après on voyait Kambèr circuler dans les rues de la ville, monté sur un beau cheval, habillé comme un prince, frais et rose, en embonpoint raisonnable, se carrant dans l'emploi de domestique de confiance de la *khanum* (la dame), et ne songeant pas plus à la crise qu'il venait de traverser que si c'était l'histoire d'un autre. La morale de ceci est qu'en Perse tout le monde est disposé à se mêler de ce qui ne le regarde pas, et par conséquent qu'une affaire n'est jamais désespérée; ce qui revient à dire que l'omnipotence n'est au fond entre les

mains de personne, et parce que la fragilité de toute chose y est grande, il n'y a pas plus de pauvreté définitive que de prospérité solide. S'il y a infatuation chez les puissants, ce que l'extrême légèreté du caractère national permet très-facilement, il n'y a jamais désespoir chez les petits. D'ailleurs les chutes et les misères ne sont pas aussi profondes là qu'ailleurs, j'entends que personne ne se croit jamais réduit à cette triste alternative, ou de travailler nuit et jour ou de mourir de faim, ou bien encore à cette position plus grave de n'avoir pas de quoi travailler ét de manquer de tout. Les vivres sont à si bon compte, les logements si faciles, les indifférents si généreux, la charité publique est si merveilleusement étendue et si affectueuse, car il faut rendre à chacun ce qui lui appartient d'éloges, qu'elle donne sans compter et toujours et à tout le monde et ne songe pas à se payer, comme ailleurs, par la honte qu'elle impose à celui qui reçoit. Ceux qui demandent sont considérés comme en ayant le droit, parce qu'évidemment ils ont besoin, et on les prend sur ce pied-là. Aussi n'y a-t-il pas de faux mendiants. Rien n'oblige un homme à mentir pour obtenir ce que chacun est disposé à lui offrir. Dans une rue près de la citadelle de Téhéran, est établi un malheureux estropié de naissance. Il n'a pas de famille et il est sans ressources. Mais un menuisier lui a fait, gratis, une petite maison roulante très-bien calfeutrée. Les femmes du voisinage ont fourni des matelas. Tous les matins, les voisins se présentent pour porter l'impotent de la chambre qu'on lui prête la nuit dans sa voiture, et à tour de rôle un des susdits voisins traîne l'établissement ambulant à sa place ordinaire. Les passants déposent à l'envi leur aumône. Aux fêtes publi-

ques, les enfants lui apportent des assiettes de sucreries, et j'ai vu dans la carriole s'allonger et s'étager plus de présents de cette nature que chez nous des gens aisés n'en reçoivent de leurs proches. De cette absence complète d'inquiétudes sur les nécessités premières de la vie, il résulte que la nation persane est une nation très-gaie, très-insouciante, et qui a le plaisir en grande recommandation.

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où l'on s'amuse plus continuellement que dans un bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Schyraz. C'est une conversation qui dure toute la journée sous ces grandes arcades voûtées, où la foule se presse perpétuellement aussi bigarrée que possible. Les marchands sont assis sur le rebord des boutiques, où les marchandises s'étalent avec un art d'exposition que nous avons imité et perfectionné. Les loutys coudoient la foule, le bonnet de travers, la poitrine débraillée, la main sur le gâmâ. Les aveugles chantent. Un raconteur d'histoires s'est emparé du chemin et hurle à pleins poumons les douleurs ou les attendrissements ou les paroles édifiantes d'un roman. Là, passent des Kurdes avec leur turban énorme et leur physionomie sombre et sérieuse. Au milieu d'eux se glissent, semblables à des anguilles, des mirzas, l'encrier à la ceinture, gesticulant comme des possédés et riant à grands éclats; dans leur marche précipitée, ils tombent sur une file de mulets chargés de marchandises, qui sont arrêtés à leur tour par de longs chameaux venant en sens inverse. La question pour la foule est de passer au milieu de ce conflit; ce qui est certain, c'est qu'elle y passe. Un derviche avec ses cheveux épars, son bonnet rouge brodé en soie de cou-

leur de maximes édifiantes, le corps à demi nu, la hache sur le dos, et faisant sonner une grosse chaîne de fer, s'entretient familièrement avec un moullah, marchand de livres, ou un tourneur qui lui fabrique un tuyau pour son kalyan. Là-dessus passe un gentilhomme afghan à cheval, suivi d'une troupe de ses stipendiés. C'est la figure dure, sauvage, intrépide des lansquenets, et c'est aussi leur air débraillé. Turbans bleus collés sur la tête, habits de couleur sombre déguenillés, de grands sabres, de grands couteaux, de longs fusils et de petits boucliers sur l'épaule, de vrais pandours, et dans toute cette cohue des troupeaux de femmes. Elles errent deux à deux, quatre à quatre, très-souvent seules, toutes uniformément couvertes d'un voile de coton, rarement de soie, gros bleu, qui les entoure depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. Le visage est étroitement caché par une bande de toile blanche qui s'attache derrière la tête, par-dessus le voile bleu, et retombe devant jusqu'à terre, et rend impossible d'apercevoir ni de deviner les traits. Un carré brodé à jour à la hauteur des yeux, leur permet de voir très-bien et de respirer à travers ce *rou-bend* ou *lien de visage*. Sous le voile bleu appelé *tchader*, qui est surtout destiné à envelopper depuis la tête jusqu'aux genoux de la personne, se met encore un vaste pantalon à pied qui contient les jupes et qu'on ne revêt que pour sortir. Ainsi calfeutrées, enfermées, les femmes cheminent en traînant leurs petites pantoufles à talons avec un balancement qui n'a rien de gracieux, et viennent s'accroupir au bas de la boutique des marchands d'étoffes, faisant déplier des monceaux de pièces de toile, des soieries, des cotonnades, discutant, comparant, ne se décidant pas et

enfin se levant et s'en allant maintes fois sans avoir rien acheté, comme cela se pratique dans d'autres pays encore, et tout cela sans avoir soulevé le moindre bout de leurs voiles.

Et tandis que les marchands font assaut d'éloquence et de persuasion pour arrêter ces goûts si incertains et si changeants, tous les propos et les cancans de la ville débordent de boutique en boutique. Ici on parle politique et on blâme telle mesure récente du gouvernement ou telle résolution qu'on dit imminente. On raconte ce qui s'est passé la veille au soir ou le jour même dans le harem du roi et le point exact où en est la discussion de telle khanum avec son mari. La chronique scandaleuse court de bouche en bouche, peu voilée et s'exagérant tous les quarts d'heure. On emprunte de l'argent et on en prête. On retire telle pièce de vêtement qui était en gage depuis six mois et on va engager telle autre. On se querelle, on se menace, mais on ne se frappe pas, à moins de circonstances rares. C'est un tapage, des cris, des rires, des gémissements, des poussées à faire tomber les voûtes, et souvent aussi elles ne résistent pas. Car, bâties en briques crues en beaucoup d'endroits et cimentées à la grosse, elles s'écroulent avec fracas, surtout aux approches du printemps, et on ne peut nier qu'elles n'écrasent çà et là quelques causeurs. Mais c'est un accident considéré avec beaucoup de philosophie, et on ne voit pas que personne en soit trop contrarié ni préoccupé.

Voici comment la journée d'un Persan se passe : une grande partie dans les promenades au bazar, une autre partie est donnée aux visites. Mais avant de parler de cet emploi de la vie, il faut pourtant que je dise quelque peu

de chose des femmes, ne fût-ce que pour ne pas laisser une lacune dans mon récit.

Les Persans, extrêmement réservés sur la partie féminine de leur propre famille, sont on ne peut plus goguenards à l'endroit des femmes qui ne leur sont pas parentes. Ils s'en donnent alors à cœur joie, et à les entendre on croirait qu'il n'y a de dames respectables dans l'Iran qu'autant qu'ils ont encore une mère, une femme et des sœurs. Sur toutes les autres, ils affichent non pas un scepticisme, mais, évidemment, une malveillance qui passe les bornes.

Sans m'arrêter à ces rapports, probablement empreints de beaucoup d'exagération, je dois dire que les femmes persanes se marient très-jeunes. Dans les familles aisées, le père exige ordinairement du fiancé trente tomans pour le prix de l'épouse, c'est-à-dire 360 fr., ce qui n'est pas énorme, et le plus souvent cette somme est employée par les parents à l'usage de la jeune femme. Il n'y a donc pas lieu de dépenser d'éloquence pour plaindre le sort d'une victime vendue par un père barbare. Avant la cérémonie nuptiale, il s'écoule souvent plusieurs mois pendant lesquels le fiancé n'est pas censé être admis à voir sa future à visage découvert; mais, pour concilier sur ce point l'attitude que la coutume impose au père de famille et la légitime impatience du jeune homme, il est à peu près convenu que la mère de la jeune fille veut à celui-ci tout le bien possible, et par faiblesse lui fournit des occasions d'aller et venir dans la maison. Il en abuse et se livre à ce qu'on appelle le *namzêd-bazy*, ou *la vie de fiancé, le jeu de fiancé.* C'est-à-dire qu'il pénètre dans l'enderoun, saute par-dessus les terrasses, entre et sort par les fenêtres, et souvente-

fois passe la nuit en tête-à-tête avec la jeune personne. On assure qu'il n'en résulte aucun inconvénient, attendu que la fiancée, qui n'ignore de rien depuis son plus bas âge, suivant l'usage des femmes orientales, est suffisamment prémunie dès longtemps contre la mauvaise foi incontestable du sexe fort, et ne s'exposerait pas à être abandonnée avant les noces.

D'ordinaire, les promis sont très-jeunes; l'homme a de quinze à seize ans; la fille de dix à onze. Mariés sur ce pied, on serait porté à croire qu'ils n'ont pas assez de raison pour conduire un ménage; mais la raison entrant peu en ligne de compte dans les affaires persanes, on admettra, sans trop d'indulgence, qu'ils sont déjà, sous ce rapport, à peu près aussi avancés qu'ils le seront jamais: de ce côté, il n'y a donc rien à dire. J'ai vu un ménage composé du père, de la mère, de la femme et du mari, livré à des angoisses extrêmes et tout le monde pleurant, parce que la jeune femme, âgée de quatorze ans, allait mettre au monde son premier-né. Le père déclamait contre sa femme, qui l'avait porté à exposer sa fille à un aussi grand danger. La mère perdait la tête d'inquiétude et courait çà et là, hors d'elle-même. Quant au mari, il s'était enfui dans un coin obscur pour échapper aux reproches qui pleuvaient sur lui de toutes parts et il pleurait à chaudes larmes. Quand les choses furent venues à bien par l'intervention des commères, il resta huit jours sans oser se montrer, et d'autant plus honteux qu'il avait désormais pour déposer contre lui un témoin bien vivant et bien portant.

Dans les hautes classes, cette sorte d'enfantillage existe moins en réalité, mais on l'affecte. Car, à sept ou huit ans,

un garçon reçoit une femme pour avoir soin de lui. Elle est censée être sa femme, et, en effet, elle lui appartient par un lien légal. Si, plus tard, elle ne lui plaît pas, il la répudie. C'est donc l'intérêt de celle-ci de tâcher de se l'attacher de bonne heure par la reconnaissance qui se forme très-vite, trop vite en pareil cas, et qui néanmoins n'en est pas un lien plus solide.

Arrivée à vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est assez rare qu'une femme n'ait pas eu déjà au moins deux maris et souvent bien davantage, car les divorces se font avec une excessive facilité; pas plus facilement toutefois que les mariages, car non-seulement on les conduit sans beaucoup de cérémonie, mais on a encore imaginé de les faire à terme, pour un an, six mois, trois mois et beaucoup moins; mais je n'ai pas besoin de dire que la considération publique n'a rien à voir avec ces sortes d'unions, qui sont jugées absolument comme on les jugerait en Europe. La différence est que rien ne fait scandale dans ce genre : la moralité asiatique ne blâme que ce qui s'affiche en public, et rien de ce qui se cache derrière les murailles de l'enderoun, où tout est permis.

Cette extrême facilité de faire et de défaire les alliances ne porte personne à avoir plusieurs femmes à la fois. On peut dire que les exemples de polygamie sont rares, et constituent presque des exceptions. Il y a telles villes, comme Demavend, par exemple, qui compte trois ou quatre mille âmes, où je n'ai trouvé que deux hommes ayant chacun deux femmes, et je dois dire qu'on ne leur en savait pas gré. Je parle des musulmans; car les nossayrys sont monogames. Ainsi, en admettant, comme on l'a dit, que la polygamie soit nuisible à la population, ce

qui est un peu difficile à croire quand on voit les enfants de Feth-Aly-Schah donner à la troisième génération une tribu d'au moins cinq mille personnes, encore faut-il avouer que la polygamie ne saurait être comptable de la dépopulation de la Perse, puisqu'on peut dire presque à la rigueur qu'elle n'y existe pas. Il arrive quelquefois qu'un Persan, changeant de ville de temps à autre, aura une femme dans chacune de ces résidences, mais ces cas sont aussi des exceptions.

Les femmes sont très-rigoureusement cloîtrées dans l'enderoun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis. Mais, d'autre part, elles sont parfaitement libres de sortir depuis le matin jusqu'au soir et même depuis le soir jusqu'au matin dans beaucoup de circonstances. D'abord, elles ont le bain; elles y vont avec une servante qui porte sous son bras un coffret rempli des objets de toilette et des parures nécessaires, et elles en reviennent au plus tôt quatre ou cinq heures après. Ensuite, elles ont les visites qu'elles se font entre elles et qui ne durent pas moins longtemps. Puis elles ont leurs invitations pour les naissances, les mariages, les anniversaires, les fêtes publiques et particulières qui se renouvellent incessamment, sans compter les simples réunions plus fréquentes encore. Elles ont encore les pèlerinages, auxquels elles sont fort exactes, et qu'elles ne voudraient pas négliger pour rien au monde. Il y a le pèlerinage de Schah-Abd-oul-Azym, à deux lieues de Téhéran, dans un joli village très-ombragé d'arbres et peuplé de boutiques de toute espèce, où les élégants de la ville vont faire leurs galeries tous les vendredis. La population de ce lieu champêtre est fort hospitalière et tient à la disposition

des dévotes non-seulement le tombeau de l'Imam, dont les vertus sont souveraines dans une foule de maladies, mais encore des chambres que l'on peut louer pour deux heures, pour une journée, pour une ou plusieurs nuits, à son gré. Il y a encore le pèlerinage de l'Imamzadèh-Kassem, dans le joli village de Tedjrisch, qui n'a guère moins d'attraits. Enfin, il y a surtout le pèlerinage de Byby-Scheher-Banou, *madame la patronne de la ville*, à trois heures de Téhéran, ermitage où se trouve le tombeau d'une grande sainte et où les femmes seules sont admises. Si un homme était assez osé pour pénétrer dans cette enceinte sacrée, il n'est pas certain qu'il en fût quitte à moins d'une mort instantanée. On passe ordinairement huit jours dans cet asile révéré, et, comme il est en grande réputation, on y vient de fort loin. J'ai rencontré des caravanes de pénitentes, montées sur des mulets, sous la conduite d'un ou deux domestiques, et qui arrivaient du Mazenderân, c'est-à-dire de plus de quarante lieues. Elles prenaient en grande patience les fatigues du voyage et paraissaient s'amuser beaucoup.

Il ne faut pas oublier que toutes ces femmes sont si exactement voilées et si semblables dans leurs vêtements extérieurs, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé d'en reconnaître une seule. L'usage de prendre un mari pour faire un voyage en pèlerinage à Kerbela ou à la Mecque, lorsque le vrai mari ne peut accompagner sa femme, existe encore en Perse; mais, au retour, le mari par occasion cesse de rien être dans la famille.

Enfin, en mettant même à l'écart les invitations, le bain, les pèlerinages, les visites au bazar, les femmes sortent quand elles veulent, d'autant plus que les hommes res-

tent très-peu au logis, et elles paraissent vouloir toujours sortir, car elles encombrent les rues en toute saison. A Dieu ne plaise que j'en conclue rien de défavorable et que je pense que cette perpétuelle locomotion, l'éducation très-libérale qu'elles reçoivent en certaines matières, la persuasion où elles sont qu'étant des êtres imparfaits elles ne sauraient être responsables de rien, enfin, l'incognito impénétrable qui les suit partout, les induisent à rien de fâcheux. Les Persans le prétendent, mais ils sont si médisants! et je n'en crois rien. Je me borne à trouver que cette licence sans liberté, cette absence complète d'éducation morale est d'un fâcheux effet pour les maris plus encore que pour les femmes, et leur ôte complétement, dès la jeunesse, le goût de la vie de famille et d'intérieur.

Les femmes sont absolument maîtresses dans ces maisons où elles restent si peu. Elles y sont servies par des domestiques des deux sexes, et on admet libéralement que l'enderoun peut rester accessible aux visiteurs qui n'ont pas plus de dix-huit à vingt ans. L'idée est bizarre chez un peuple qui se marie à quinze. Mais aucune inconséquence ne choque dans ce pays, et lorsqu'en particulier on fait remarquer celle-ci aux Persans, ils en rient de tout leur cœur et vous font là-dessus deux mille contes plaisants; mais ils concluent bientôt sérieusement en disant que c'est l'usage, et peut-être celui-là même qui vient de vous apprendre tant d'histoires à ce sujet va-t-il en vous quittant engager comme *ghoulambatjêh* un grand garçon qu'il mènera gravement chez lui pour servir ses filles.

Les femmes n'étant, comme je viens de le dire, responsables de rien, sont extrêmement colères et violentes. Le

Prophète avait découvert qu'il leur manquait quelque chose dans l'entendement, et il s'empressa d'en conclure, comme elles l'ont trop bien retenu, que leurs faits et gestes n'avaient pas de conséquence. Plein de cette idée, il déclara même que le manquement le plus grave qu'on peut avoir à leur reprocher devrait être prouvé par quatre témoins oculaires. C'était à peu près donner l'impunité au sexe faible et lui montrer beaucoup d'indulgence. Les femmes persanes ont pris le jugement du Prophète au pied de la lettre : il y a plus de maris à plaindre qu'il n'y a de femmes victimes. Elles ont surtout une tendance marquée à faire usage de leur pantoufle, et cette pantoufle, toute petite qu'elle soit, est construite en cuir très-dur et armée au talon d'un petit fer à cheval d'un demi-pouce d'épaisseur. C'est une arme terrible, dont j'ai vu les déplorables effets sur la figure labourée d'un malheureux qui s'était attiré la colère d'une petite dame de treize ans.

Mais je n'en dirai pas plus long pour ne pas donner à penser que je calomnie les femmes de la Perse, et surtout je dois positivement déclarer qu'en ma qualité d'Européen je n'en ai vu aucune et que je ne parle que par ouï-dire; j'ajouterai que les inductions vraies ou fausses qu'on voudrait tirer de ce qui précède ne concernent, en aucune façon, les femmes des nomades, et principalement les femmes des nossayrys. Les premières ne se voilent pas, travaillent beaucoup, montent à cheval, se mêlent des affaires des tribus et ont une existence aussi sérieuse, aussi utile que les femmes des villes l'ont frivole. Ce n'est pas auprès d'elles qu'il faut aller chercher des renseignements sur ces dernières. Leurs propos sont très-peu flatteurs à leur égard et elles les estiment médiocrement. Quant aux

femmes des nossayrys, elles ne sont pas soumises au divorce, ce qui donne aux unions un caractère infiniment supérieur aux alliances chez les musulmans. En outre, elles n'ont pas de pèlerinages; enfin, elles se voilent dans les villes, mais seulement pour ne pas choquer les usages reçus, et reçoivent chez elles tous leurs coreligionnaires sans aucun scrupule et à visage découvert. Leur foi ne les considérant nullement comme des êtres inférieurs, elles n'ont pas les bénéfices de l'irresponsabilité, et, par conséquent, se tiennent mieux. Enfin, chez les nossayrys il existe un esprit de famille qui manque aux musulmans. Les mêmes observations s'appliquent aux femmes des guèbres et à celles des juifs.

Pour en revenir à la population des villes, ou, comme on dit, aux Tadjyks, qui sont, la plupart, musulmans ou soufys, ceux-ci et leurs femmes passent la plus grande partie de leur temps hors de chez eux. Les heures qui ne sont pas données au bazar sont absorbées par les visites. Comme partout ailleurs, il y en a de toutes sortes d'espèces, les visites de cérémonie, de convenance, d'affaires, de plaisir.

Quand on veut aller voir quelqu'un, on commence, le plus souvent, par lui envoyer un domestique pour s'informer de ses nouvelles et lui faire demander si tel jour, à telle heure, on pourra venir le voir sans le déranger. Dans le cas où la réponse est favorable, on se met en route et l'on arrive au moment indiqué, qui n'est jamais très-rigoureusement défini et qui ne peut pas l'être, vu la manière dont les Persans calculent le temps. Une heure après le lever du soleil est une bonne heure pour aller voir quelqu'un, parce qu'il ne fait pas encore trop chaud;

Ou bien encore à l'*asr*, c'est-à-dire, tout le temps de la troisième prière, dont, par parenthèse, les Persans se dispensent très-souvent. Quand quelqu'un doit venir à l'*asr*, on peut l'attendre depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à six heures, et il ne se trouve pas en retard. Comme le temps ne compte pour rien, être en retard ne serait d'ailleurs pas un tort, ou bien c'en est un que tout le monde partage.

On se met donc en route avec le plus de serviteurs possible, le djelodâr marchant devant la tête du cheval, la couverture brodée sur l'épaule; derrière le maître vient le kalyandjy avec son instrument. On chemine ainsi, au pas dans les rues et les bazars, salué par les gens de sa connaissance, donnant aux pauvres. Parmi ceux-ci il en est quelquefois d'espèce singulière. Ainsi un de mes amis se vit un jour accosté par une femme dont le voile tout neuf et le rou-bend d'une grande propreté indiquaient l'aisance. Elle lui demandait un schahy (un sou) d'une voix lamentable. Sur l'observation qu'il lui fit, qu'elle ne semblait pas en avoir besoin, elle lui répondit qu'en effet elle était riche, mais qu'ayant un enfant malade, elle s'était réduite pour ce jour-là à vivre de charités, afin d'obtenir par son humilité la miséricorde céleste. D'autres mendiants, d'espèce plus réelle, se lèvent tout droit sur votre passage, criant à tue-tête : « Que les saints martyrs de Kerbela et Son Altesse le Prophète et le prince des croyants (Aly) élèvent Votre Excellence jusqu'au comble de la prospérité et de la gloire ! » Quelquefois Son Excellence est un très-simple bourgeois, qui n'en donne pas moins son aumône, et qui en est remercié par une prosopopée digne de l'exorde. Si le passant est un chrétien, le mendiant ne

souffle pas mot du Prophète ni de son monde, mais invoque à grands cris les bénédictions de Son Altesse Issa (Jésus) et de Son Altesse Mériêm (Marie), sur le magnifique seigneur, la splendeur de la chrétienté, qui viendra sans nul doute au secours du plus petit de ses serviteurs.

On arrive enfin à la porte où l'on doit s'arrêter et l'on met pied à terre. Les domestiques marchant en avant, on pénètre par différents couloirs toujours bas et obscurs, et souvent on traverse une ou deux cours, jusqu'à la maison. Êtes-vous d'un rang supérieur, le maître du logis vient lui-même vous recevoir à la première porte. En cas d'égalité, il vous envoie son fils ou l'un de ses jeunes parents. Alors a lieu un premier échange de politesses : « Comment Votre Excellence ou Votre Seigneurie a-t-elle conçu la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis ? » De son côté, on répond, en s'exclamant sur l'excès d'honneur qui vous est fait : « Comment daignez-vous ainsi venir au-devant de votre esclave ? Je *tire* une confusion inexprimable; je suis couvert de honte par ces excès de bonté. »

En devisant ainsi, on arrive jusqu'à la porte du salon où l'on doit entrer. Ici on fait assaut de civilités pour ne pas passer le premier. Le maître vous affirme que vous êtes chez vous, que tout doit vous obéir dans cette pauvre demeure; vous vous défendez avec modestie, vous jurez d'être résolu à n'en rien faire, puis vous quittez vos chaussures, votre hôte en fait de même, et vous entrez.

Vous trouvez généralement réunis tous les hommes de la famille, qui sont là pour vous faire honneur. Ils se tiennent debout, rangés contre le mur. Ils s'inclinent à votre arrivée et vous répondent par un salut général. Puis le maître vous mène dans un coin de la salle, où il veut vous

faire asseoir au haut bout, ce dont vous recommencez à vous défendre avec un surcroît de protestations. L'assistance sourit à cet aimable combat, qui prouve, de la part des deux acteurs, une excellente éducation. Enfin, vous prenez place et votre hôte également. Sur votre prière, ce dernier fait un signe à son monde, qui remercie et s'assoit de même. Quand chacun est casé, vous vous tournez d'un air aimable vers votre hôte et vous lui demandez si, grâce à Dieu, son nez est gras. Il vous répond : « Gloire à Dieu, il l'est, par l'effet de votre bonté! — Gloire à Dieu! » répliquez-vous.

Ensuite, vous vous inclinez vers le plus proche voisin, dont le rang d'ordre indique assez les droits particuliers à la considération, et, de la même manière, vous vous enquérez si, grâce à Dieu, sa santé est bonne. Sur une réponse qui est toujours affirmative et accompagnée d'un *gloire à Dieu*, d'un *par l'effet de votre faveur*, vous passez à un troisième et ainsi de suite, tant qu'il y a d'assistants, ayant soin toutefois de nuancer votre question de manière à marquer une différence décroissante d'empressement, à mesure que vous descendez vers ceux qui sont placés le plus près de la porte. Là, vous ne faites plus guère de question, et une inclination aimable suffit.

Cette cérémonie ne laisse pas que de durer quelque temps. Quand elle est finie, vous revenez à votre hôte, et il n'est pas mal de lui redire avec un air de tête tout à fait caressant, et comme si vous ne l'aviez pas vu depuis quinze jours : « Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu? » Ce à quoi il réplique du même ton : « Il l'est, grâce à Dieu, par l'effet de votre miséricorde! » J'ai vu répéter la même question trois et quatre fois de suite par des gens très-polis, et

j'ai entendu citer avec éloge l'exemple du feu Imam Djumê ou chef de la religion à Téhéran, qui, lorsqu'il allait chez quelques grands seigneurs, ne manquait jamais de demander des nouvelles de leur nez, non-seulement aux maîtres du logis, mais encore à tous les domestiques, et ne remontait pas à cheval sans s'être assuré de la façon la plus aimable que le nez du soldat en faction à la porte était tel qu'on devait le désirer. Pour ce motif, ce grand dignitaire ecclésiastique était si populaire et si chéri de tout le monde, que sa mémoire est encore vénérée.

Enfin, après l'épuisement de cette question, il y a un moment de silence, et le maître de la maison y met fin en observant d'une façon générale qu'il est à remarquer que le temps médiocrement beau la veille est subitement devenu admirable, ce qui ne saurait s'attribuer qu'à la fortune étonnante de Votre Excellence. Les assistants ne manquent pas de relever la profonde vérité de cette observation, et quelqu'un se trouvera là pour dire que ce qui est excellent rend excellent tout ce qui l'approche ou l'entoure; que l'homme éminent en perfection doit être également entouré de perfections éminentes, et que partout où paraît Votre Excellence on ne saurait s'étonner de voir aussitôt régner l'équilibre complet des choses et le dernier degré du bien. Cette proposition soulève encore plus d'assentiment, et ce serait malheur qu'elle ne fût pas appuyée par une citation de quelque poëte.

On peut se confondre en démonstrations d'humilité, et il n'y a pas d'inconvénient à le faire. Mais il est mieux de répliquer que le temps ne s'est vraiment mis au beau que du moment où votre hôte a accepté votre visite, que ce n'est donc pas votre fortune, mais bien la sienne qui montre ici

son ascendant, et, d'autant mieux, qu'un peu souffrant en montant à cheval, vous ne l'avez pas plus tôt aperçu que vous vous êtes trouvé admirablement bien. Là-dessus, profitant du brouhaha qui s'élève pour applaudir au tour que vous avez donné à la conversation, vous amenez une anecdote qui ne manque jamais de porter les heureuses dispositions de l'assemblée à son comble. Votre hôte vous serre la main avec gratitude, vous lui serrez les mains avec tendresse, et là-dessus le kalyan, le thé, le café, les sorbets circulent.

Je ne veux pas absolument faire l'éloge de cette manière excessive de comprendre la politesse; mais j'ai cru m'apercevoir que, spirituels comme sont les Persans, ils savaient facilement donner à tous ces compliments un peu exubérants une tournure qui allait à la plaisanterie; que de proche en proche, de ce terrain d'exagération, il sortait assez souvent des saillies et des mots qui ne manquaient ni de finesse ni d'agrément, qu'à force de subtiliser sur des absurdités, on rencontrait parfois des choses très-spirituelles, et enfin que, dans des occasions et avec des gens qui rendaient difficile ou impossible un entretien raisonnable, toutes ces conversations-là étaient, en définitive, moins plates, beaucoup plus animées et plus gaies que la conversation qu'on appelle chez nous de la pluie et du beau temps, bien que le fond en soit le même. Le plus grand mérite consiste donc dans la broderie, tout extravagante qu'elle soit, et peut-être parce qu'elle l'est.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'entre personnes qui ont quelque chose à se dire, ces formules se simplifient tout de suite; cependant, même d'ami à ami, l'extrême courtoisie subsiste toujours, et cela dans toutes les classes de la

société. J'ai vu des portefaix et des paysans se parler avec des égards qui semblaient bizarres pour nous. Les nomades seuls s'en dispensent. Aussi les Tadjyks les considèrent-ils comme des gens grossiers et indignes de vivre. Mais, je le répète, si, dans une réunion d'amis qui s'assemblent pour se réjouir, on ne se fait pas de ces interminables compliments, celui qui vous parle est toujours *votre esclave;* s'il a un bel habit ce jour-là, c'est toujours par l'effet de votre bonté, et s'il dit quelque chose qui plaise à la société, c'est par suite de votre miséricorde.

J'ai vu dans un dîner Ryza-Kouly-Khan, ancien gouverneur du frère du roi, ambassadeur à Bokhara, historiographe, grammairien et poëte excellent en persan littéraire et en dialecte. C'est un des hommes les plus spirituels et les plus aimables que j'aie rencontrés dans aucune partie du monde.

Avec lui se trouvait Mirza-Taghy, qui prend dans ses poésies le nom de *Sepèr* (la Sphère), et qui a reçu par décret royal le titre honorifique de *Lessan-el-Moulk*, la langue de l'empire, personnage très-savant et aussi fort aimable, mais moins homme de cour que Ryza-Kouly-Khan. Il est moustofy ou conseiller d'État et également historiographe de l'empire.

Il y avait encore le prince afghan Myr-Mohammed-Elèm-Khan, neveu du feu souverain de Kandahar, jeune homme de vingt-quatre ans, d'une beauté remarquable, d'une rare distinction de formes et d'esprit, et sachant beaucoup.

Enfin, deux lieutenants afghans du prince, dont la physionomie soldatesque et rude, le sourire un peu sauvage, faisaient contraste avec les manières grandes et

nobles de leur chef, la gravité docte et administrative de Lessan-el-Moulk et les façons légères et riantes de Ryza-Kouly-Khan.

Comme pendant à ces convives excentriques nous n'étions que deux Européens.

En se mettant à table, on tomba d'accord que toute cérémonie gênante serait bannie et que ceux qui voudraient manger avec leurs doigts auraient pleine liberté. Cette faculté était précieuse pour la grande majorité des convives, qui n'avait jamais vu d'instruments pareils à nos fourchettes. Les deux naybs afghans les regardaient avec l'intrépidité qui convenait à des hommes aussi braves, mais n'avaient pas l'air de comprendre qu'on pût sans péril s'enfoncer ainsi quatre pointes aiguës dans la bouche. Un d'entre eux déclara même, qu'à part cette préoccupation, ce que l'on ne mangeait pas avec les doigts était sans saveur et ne devait causer aucun plaisir. Chacun d'eux se mit à traiter son assiette suivant sa mode, sauf Lessan-el-Moulk, qui s'attacha à la mode européenne et s'en tira fort bien, malgré les railleries de ses amis.

Pour détourner un peu l'attention qui s'absorbait sur lui et mettre fin à l'éloge qu'il avait entrepris des usages culinaires de l'Europe, il prétendit que deux choses l'avaient toujours surpris. La première, c'est que des nations si intelligentes n'eussent pas de théologie, ce qui assurément constitue la plus belle et la plus élevée des sciences; la seconde, que notre musique, au cas où l'on pourrait appeler ainsi le bruit irrationnel de nos instruments, fût si insignifiante et si bornée dans ses effets.

Quant au premier reproche, il n'y avait à répondre que des assurances du contraire, qui ne trouvèrent pas beau-

coup d'assentiment, parce que les Asiatiques n'ayant guère vu, en fait d'Européens, que des gens fort peu instruits en matière de religion, croient volontiers que ces spécimens représentent une ignorance commune à tous leurs compatriotes. D'ailleurs ce n'était pas le moment de traiter des sujets de cette nature. Quant à la musique, on affirma à Mirza-Taghy qu'il se trompait et que c'était chez nous un art aussi cultivé qu'admiré.

« Mais, dit-il, produit-il sur les auditeurs une sensation forte et puissante? Car on ne peut juger de l'influence d'un art que par les effets qu'il exerce sur les hommes.

— Assurément, lui répondit-on.

— Mais encore, qu'entendez-vous par ces effets?

— Une impression profonde; tantôt un attendrissement qui va jusqu'aux larmes et d'autres fois une émotion d'angoisse et de terreur telle qu'un fait réel aurait peine à la faire plus grande.

— Pour nous, répliqua Mirza-Taghy, nous connaissons tout cela et notre musique nous l'inspire; cependant ce n'est pas encore ce qui pourrait donner une juste idée de sa force et de sa puissance. Car les hommes sont des créatures intelligentes, et leur imagination, étant une fois excitée, peut d'elle-même contribuer beaucoup à s'ébranler. Mais voici, par exemple, ce que nos musiciens savent faire. J'avais un ami qui possédait un troupeau de chameaux très-beaux et très-forts; il avait l'habitude de les louer aux marchands pour le voyage de Yezd. Cet ami était, en outre, habile à jouer de la flûte. Quand il voulait montrer son savoir-faire, il renfermait pendant trois jours ses chameaux dans une étable sans leur donner à boire, et le quatrième jour au matin il ouvrait la porte. Aussi-

tôt les bêtes altérées sortaient en foule et se précipitaient vers un ruisseau qui coulait à peu de distance. Alors il tirait sa flûte et se mettait à jouer. Les chameaux s'arrêtaient immédiatement, tournaient la tête de son côté et, revenant sur leurs pas, l'entouraient, le cou tendu et, semblaient éprouver un plaisir extrême. Il cessait de jouer, les chameaux couraient vers l'eau. Il recommençait, ils oubliaient de boire et revenaient vers lui, et ainsi de suite jusqu'à ce que, prenant pitié d'eux, il les laissait aller.

— N'est-ce que cela? s'écria le serdar. Nous avons de notre côté des hommes bien autrement habiles, et votre récit me remet en mémoire un de nos musiciens qui était au service de l'empereur de l'Inde Schah-Djéhan. Un jour que ce prince se promenait avec sa cour dans les environs de Malwa, il donna l'ordre au musicien de jouer du târ. Celui-ci prit son instrument et en toucha les cordes avec une telle délicatesse que non-seulement les courtisans se mirent à pleurer, mais un gros rocher, contre lequel Schah-Djéhan était assis, s'amollit visiblement à la vue de tous et apparut tout en eau. L'empereur lança alors son collier de perles vers cette roche si sensible et les perles s'y incrustèrent.

— Quoi! s'y incrustèrent? s'écria-t-on.

— Elles y sont encore, dit le prince sans s'émouvoir.

— En ce cas, fit observer Riza-Kouly-Khan, il faut avouer que le récit de Son Altesse est le grand-père de celui de Lessan-el-Moulk. Mais puisque nous sommes à parler de choses extraordinaires, permettez-moi de vous raconter une aventure dont j'ai été en quelque sorte le témoin et dont je puis vous garantir l'authenticité. J'ai passé ma première jeunesse à Schyraz et il y avait, il y a peut-

être encore dans cette ville un homme appelé Souleyman, très-connu de tout le monde comme un grand mangeur de beng, ce qui est, ainsi que vous le savez, une préparation enivrante de chanvre. Ce personnage, étant un jour au bain, entendit une voix tonnante qui criait : « Djebraïl ! « Djebraïl ! »

« Souleyman reconnut aussitôt que c'était Dieu très-haut et très-grand qui appelait l'archange Gabriel (que le salut soit sur lui et la bénédiction !). Djebraïl répondit aussitôt : « Qu'y a-t-il ? — Va me chercher Souleyman, » répondit la voix.

« Aussitôt Souleyman se sentit enlevé avec une force extraordinaire. La voûte du bain se fendit, il traversa les airs en un clin d'œil et avec la même rapidité il fendit le premier ciel, le second, le troisième, le quatrième, enfin jusqu'au trône de Dieu, où l'archange, qui le portait sur ses épaules, s'arrêta devant un grand rideau. Je vous laisse à penser si Souleyman frissonnait de tous ses membres.

« Qu'est-ce que tu m'apportes là ? s'écria la voix avec « un accent terrible.

« — Vous m'avez demandé Souleyman, repartit l'ar- « change, je vous l'amène.

« — Eh ! animal, répondit la voix, je t'ai demandé Sou- « leyman, fils de David le prophète, et non pas cet imbé- « cile dont je n'ai que faire. »

« Djebraïl, mécontent d'être ainsi réprimandé, remua l'épaule, et Souleyman, fils d'Aga-Djéhan-Khan, tombant à travers les cieux, vint donner du nez en terre très-rudement au milieu du bain.

« On s'empressa de le relever et on lui demanda ce qu'il

avait à se jeter ainsi par terre, car son nez saignait de la force du coup.

« Ah! musulmans, s'écria-t-il piteusement, quand
« Djebraïl (que le salut soit vers lui et la bénédiction!)
« viendra vous chercher, ayez bien soin de lui demander
« s'il ne se trompe pas de personne; car, en cas d'erreur,
« voyez comme il vous renvoie! »

Lorsque les histoires de cette espèce furent épuisées, Mirza-Taghy nous fit voir des preuves merveilleuses de sa mémoire. Pour l'éprouver on lui demanda s'il savait quel était le poids de l'armure de Goliath, car on venait de parler du Pentateuque, et c'est un livre que les musulmans ne lisent guère. Il ne sourcilla pas et le donna immédiatement avec les fractions en mesure persane. Calcul fait, il ne s'était pas trompé d'un grain. Justement fier de ce succès et des éloges qu'il en recueillait, il raconta aux deux naybs afghans émerveillés, que Pharmoun avait été le premier padischah des Français, que Dakoupèr, dans lequel nous reconnûmes sans peine Dagobert, avait régné tant d'années, et qu'il avait écrit toutes les actions de ces monarques sans en manquer une seule. Ce qui est rigoureusement vrai.

Là-dessus quelqu'un dit aux naybs : « Vous êtes des gens aimables, vous autres Afghans; mais ne trouvez-vous pas que vous jouez un peu facilement de ces grands couteaux que vous avez là à la ceinture?

— Jamais sans cause, répondit le plus jeune d'un air convaincu. Ainsi, par exemple, ajouta-t-il en mettant la main sur l'épaule de son collègue, voilà mon ami! Mais, si je m'apercevais que le serdar eût plus d'amitié pour lui que pour moi, son affaire serait bientôt faite. »

Je pris la morale de cette phrase pour moi, parce que je n'avais invité qu'un des naybs à dîner, et le serdar, avec beaucoup plus de sagesse, les avait amenés tous les deux, ce dont je l'avais remercié. Mais il en ressortait que, sans y penser le moins du monde, j'aurais pu, cette fois, occasionner mort d'homme. Les poignards de ces messieurs n'étaient pas des armes de parade. Ils avaient la mine d'avoir servi.

L'observation du jeune lieutenant fut très-bien prise par le vétéran son camarade, qui en rit beaucoup et qui partit de là pour nous faire aussi son petit conte afghan.

« Il y a trois ou quatre ans, dit-il, un officier anglais vint déguisé à Kandahar avec des lettres de recommandation pour le prince. On le reçut très-bien. Suivant l'usage des Anglais qui viennent chez nous, il se faisait passer pour Arabe, et, en effet, il prononçait un peu le persan, comme les hommes de cette nation. Il était un soir, après dîner, chez un chef qui l'avait invité, et buvait le café, assis sur l'extrême bord de la terrasse. Un Afghan entre, marche droit à lui et le frappe d'un coup de sabre sur la tête. L'Anglais tombe dans la rue.

« Qu'as-tu fait là! dit le chef; c'était l'hôte du prince.

« — Ma foi, je n'en savais rien et j'en suis fâché. Dites « que j'étais ivre. Mais tenez, non, dites la vérité, il y a « moins de mal à tuer un Anglais qu'à boire du vin. »

L'histoire fut jugée très-afghane, mais un peu sauvage, et les deux Persans, surtout, la trouvèrent trop dénuée d'agréments. La soirée se passa ainsi et ne nous parut pas longue. Je souhaite qu'il en soit de même du récit que j'ai fait et par lequel j'ai voulu seulement donner une idée de la conversation des Persans.

J'ai nommé à cette occasion deux hommes qui ont non-seulement de l'esprit, mais encore une sage instruction et un talent réel. Je ne crois pas qu'il y ait en Perse, à cette heure, de savants plus remarquables et plus consommés dans l'histoire de leur pays. L'un, Riza-Kouly-Khan, a remanié complétement les grandes chroniques indigènes et les a continuées jusqu'au jour actuel. Il est très-fâcheux que de tels ouvrages soient toujours composés par l'ordre et aux frais du roi, qui, naturellement, exige que le récit prenne un peu, en ce qui le concerne, la marche et le ton d'un panégyrique. Cette contrainte gâte les annales contemporaines. Cependant le travail de Riza-Kouly-Khan est une production remarquable et de valeur. Cet écrivain a publié en outre des poésies en grand nombre, une relation de son ambassade à Bokhara, et il vient d'achever un recueil complet de la vie des poëtes anciens et modernes de la Perse, ouvrage très-volumineux et qui contient la plus grande somme de documents que l'on ait jamais recueillis sur cette matière.

Lessan-el-Moulk est aussi un homme hors ligne. Il s'est chargé d'une compilation vraiment gigantesque. C'est de réunir en un seul corps l'histoire universelle d'après les documents de tous les peuples, et il s'agit de faire concorder ces matériaux. Une heureuse ignorance de toute critique peut seul rendre un tel travail possible. Mais il n'en faut pas moins une force réelle d'esprit pour concevoir et garder surtout un plan si immense; et, à la manière dont les Asiatiques écrivent l'histoire, en tenant compte de toutes les anecdotes grandes et petites aussi bien que des faits les plus capitaux, il est nécessaire que l'écrivain ait une mémoire semblable à celle que Lessan-

el-Moulk, comme on l'a vu, possède à un degré merveilleux. Deux volumes in-folio ont déjà été publiés.

Lessan-el-Moulk est poëte autant qu'érudit, et il a de la réputation sous ce rapport comme sous l'autre. En outre, c'est un rédacteur admirable de pièces officielles, genre de littérature on ne peut plus goûté en Perse. Un beau firman qui confère au nom du roi telle ou telle charge à un homme en faveur est un morceau d'éloquence qui se lit en public devant un cercle choisi. Il faut trouver de toute nécessité un bon lecteur pour le faire valoir, et un bon lecteur est un homme qui fait ronfler les périodes et s'arrête aux beaux endroits, qui excitent des ah! sans nombre. J'imagine que la déclamation de Montfleury à l'hôtel de Bourgogne devait se rapprocher de ce système de débit emphatique. Mais, quoique ce soit la manière à la mode, il y a aussi d'autres goûts, et j'ai entendu entre autres un vieux derviche et un courrier qui déclamaient les vers avec le charme le plus vrai et les intonations les plus justes et les plus simples. Pour en revenir aux pièces d'éloquence, il ne suffit pas qu'elles soient bien dites, il faut encore qu'elles soient bien composées, ce qui s'entend non pas du fond, qui ne varie guère, mais du choix des expressions. Comparer le souverain au soleil, affirmer qu'il est le gardien de la planète Saturne, qu'Alexandre le Grand est son garde du corps et que Darius lui sert de chambellan, tout cela n'est rien. Il serait irrespectueux et presque indécent de dire autre chose, mais il faut choisir des termes qui de période en période riment richement ensemble; il faut se procurer les mots les moins usités, de sorte qu'une bonne partie en reste incompréhensible pour la majorité des auditeurs et

des lecteurs. Tout naturellement ceux qui devinent ces énigmes, flattés de leur propre science, applaudissent au savoir de l'auteur. Il faut, enfin, au milieu des formules de convention et des exaltations officielles, trouver moyen de glisser quelques louanges d'une forme inattendue, et où l'esprit subtil du rédacteur se montre dans les rapports qu'il a su créer entre des choses peu conciliables. De sorte qu'une belle pièce de ce genre est à la fois un logogriphe, un tour de force de linguistique et un non-sens brillant. La raison commune en est bannie avec la plus inflexible rigueur. On se pâme, on admire, on adresse des compliments à celui qui a combiné de si belles choses, et on tire vanité d'avoir des copies du chef-d'œuvre, qui pendant plusieurs jours court la ville et fait naître l'admiration sans bornes des lettrés.

Mirza-Séyd-Khan, ministre des affaires étrangères, n'a pas une réputation moindre que les hommes dont j'ai parlé, quant à ces façons d'écrire. Il passe aussi pour être un des plus habiles érudits de Téhéran en langue arabe. Cette étude, du reste, est aujourd'hui négligée, et les Persans s'attachent beaucoup plus qu'autrefois à leur langue maternelle.

Les poëtes abondent, et il serait difficile de nommer ceux qui sont le plus à la mode. Chaque ville a les siens, dont elle fait cas par-dessus tous. C'est la poésie lyrique qui est le plus cultivée, mais il se trouve aussi des imaginations qui visent plus haut. Un petit village du Sud possède un pauvre moullah qui compose un grand poëme destiné à continuer le livre des rois de Ferdouzy, et à donner, depuis le XIe siècle, la suite complète des annales nationales.

Parmi les savants théologiens, on cite comme dogmatiste Hadjy-Aly-Kendy, comme jurisconsulte Scheysen-Abdoul-Hussein. Tout savant personnage est entouré de disciples auxquels il communique sa doctrine, et qui, l'accompagnant partout, le servent même comme domestiques.

Seyd-Abdoullah-Schustéry passe pour un mathématicien distingué. C'est l'homme qui parle le plus élégamment persan que j'aie jamais entendu. Il connaît aussi l'arabe à fond, et possède une grande instruction littéraire. Il est d'ailleurs d'une naissance élevée. Son père était vizir du nizam du Dekkan; le feu roi Mohammed-Schah voulut le voir sur sa haute réputation de sainteté répandue dans tout le monde musulman, et il le retint à sa cour en lui faisant une forte pension; il y est mort.

On cite encore comme mathématicien éminent le moullah Abdoul-Djévad-Khorassany. Il demeure à Ispahan, et est entouré d'un nombre considérable d'élèves. Il excelle également dans la théorie de la musique. Il passe même pour jouer très-bien du târ, espèce de mandoline; mais, comme la religion défend cet exercice, on ne l'entend jamais en public.

Akkound-Moullah-Aly-Mohammed n'est guère inférieur en réputation au précédent comme mathématicien et comme musicien théoriste. Mais il ne joue d'aucun instrument. Pour trouver des exécutants, il faut sortir tout à fait de la classe des gens graves, et alors il y a Aly-Ekber, que les Persans appelleraient volontiers le divin, et qui, en effet, joue du târ d'une manière merveilleuse. Pour ma part, je lui rends toute justice, et j'ai vu des Européens, très-rebelles à la musique persane, tomber

également en admiration en l'écoutant exécuter des airs russes arrangés par lui pour son instrument. Il joue avec une âme, avec un sentiment merveilleux, et dans tous les pays du monde Aly-Ekber serait un grand artiste. Mais il a aussi tous les défauts qui s'unissent souvent à cette gloire. Il se montre extrêmement capricieux, vaniteux et nerveux; ses incartades fréquentes font anecdote, et c'est souvent une grande et difficile affaire que de le décider à se faire entendre. Tout en lui accordant ce qu'à mon sens il mérite, je ne fais guère moins de cas de Khouschnévaz, excellent joueur de kemantjêh, violon persan qu'on touche avec un archet comme le nôtre, mais qui s'appuie par terre à la façon du violoncelle. Khouschnévaz est un gros réjoui qui n'a peut-être pas pour les spiritueux toute l'horreur désirable; il est admirable son instrument à la main. Sur le çentour, que l'on peut comparer à une épinette, Mohammed-Hassan est sans rival. Celui-là est aussi grave que Khouschnévaz l'est peu, et cependant il se déride quelquefois, et rit aux larmes des bouffonneries musicales de son confrère.

Outre ces musiciens, qui sont des artistes isolés, on compte encore les musiciens des tribus nomades, gentilshommes qui remplissent une fonction tenue pour importante dans leur monde, et dont l'emploi souvent est héréditaire. On les respecte beaucoup, et ils chantent et jouent une foule d'airs persans et turcs; parmi ces dernières compositions, deux surtout sont d'une grande valeur : la chanson de Kerêm et la chanson de Kour-Oglou. Ce sont deux poëmes fort étendus, et je n'ai jamais rencontré personne qui les sût dans leur totalité, surtout le premier. La musique turque est beaucoup plus énergique et émou-

vante que la musique persane. Mais celle-ci est plus savante et plus recherchée dans ses effets mélodiques. Elles procèdent du reste l'une et l'autre des mêmes principes.

La peinture est extrêmement déchue. Les Persans le sentent, et recherchent surtout les œuvres anciennes, qu'ils payent très-cher. Le roi Mohammed-Schah avait envoyé à Rome un artiste pour qu'il s'instruisît dans les secrets et les procédés de l'art européen, que les Persans reconnaissent volontiers comme très-supérieur au leur. Malheureusement, le choix de l'étudiant ne paraît pas avoir été heureux. Le peintre n'a été frappé de rien et n'a rien compris. Le seul résultat de son voyage a été de rapporter une copie de *la Vierge à la chaise*, qui a fait fortune, et est aujourd'hui reproduite partout. D'ailleurs, depuis très-longtemps l'on copie des gravures et des lithographies européennes. On en voit sur les kalyans, sur les encriers, sur les miroirs, et principalement des scènes de sainteté. Dernièrement, le premier ministre a fait exécuter de grandes fresques dans son palais du Nizamiyèh; mais ces peintures, qui représentent le roi, ses enfants et tous les personnages de la cour, ainsi que les chefs des missions européennes, sont peu réussies.

Les Persans ont encore un goût qui tient en quelque sorte aux arts du dessin, et qu'ils poussent jusqu'à la frénésie. C'est celui des beaux modèles de calligraphie. On donne cinq cents francs et au delà pour une ligne de la main d'un maître ancien, comme Émyry le derviche ou d'autres. Mais Émyry est le plus célèbre. Les maîtres modernes se payent naturellement moins cher, mais sont cependant fort admirés. Tout le monde, d'ailleurs, tombe d'accord qu'on n'écrit plus aujourd'hui avec la même

perfection et la même élégance que dans les siècles passés. Le style a changé. J'ai vu faire des folies pour des œuvres anciennes, qui, en effet, étaient fort belles.

Les chansons jouissent d'une grande faveur, mais il faut qu'elles soient nouvelles, et les dernières connues ont surtout la vogue. Beaucoup sont satiriques et souvent politiques. Parmi celles qui ne traitent que des charmes de l'amour et du vin, un grand nombre a la plus auguste origine. Le roi, sa mère et les dames de l'enderoun royal en produisent sans cesse, qui sont aussitôt répétées dans le bazar et dans les autres enderouns. Mais si l'on change les paroles, il est rare que l'on fasse de nouveaux airs, et c'est pourquoi, au dire des personnes compétentes, la musique est entrée dans une phase de décadence. Peu de gens en savent la théorie, et on se contente d'apprendre par cœur certaines séries de chants qui permettent pleinement de se tenir au courant des nouveautés.

Dans toutes les rues, on rencontre des conteurs d'histoires ambulants. Autrefois, les cafés leur servaient surtout de théâtre, comme en Turquie. Mais les cafés, invention toute récente en Perse, ont été supprimés par l'Émyr-Nyzam parce qu'on y parlait politique et qu'on y faisait trop d'opposition. Ils n'ont pas été rétablis depuis. Mais dans un emplacement assez vaste, près du marché Vert, on a construit une sorte de hangar en planches, ouvert de tous côtés et garni de gradins, de façon à pouvoir contenir deux ou trois cents personnes accroupies sur leurs talons. Au fond du hangar, s'étend une estrade. C'est là que depuis le matin jusqu'au soir se succèdent et les conteurs et les auditeurs. Les *Mille et une Nuits* sont considérées comme un recueil classique, fort beau assurément,

mais vieilli. On leur préfère les *Secrets de Hame*, vaste collection en sept volumes in-folio, contenant les récits les plus bariolés, mais tous à la gloire des Imams. C'est la source où l'on puise de préférence. Mais on recherche aussi beaucoup les anecdotes plaisantes, les répliques ingénieuses, les récits qui contiennent quelques mauvais propos sur les moullahs et les femmes, le tout entremêlé de vers et quelquefois de chant. La population passe en grande partie sa vie à entendre ces récitations, qui ne coûtent pas cher aux oisifs, quand elles leur coûtent quelque chose.

Mais le charme qu'elles peuvent avoir, si grand qu'il soit, le cède complétement à celui des représentations théâtrales, avec lequel rien ne peut rivaliser. C'est une furie dans toute la nation; hommes, femmes et enfants ont les mêmes entraînements sous ce rapport, et un spectacle fait courir toute la ville. Dans tous les quartiers et sur toutes les places, se trouve une sorte d'auvent plus ou moins vaste destiné à cet usage. C'est là que se mettent certains personnages du drame, mais l'action se passe sur la place même, de plain-pied avec les spectateurs. Les femmes sont réunies en foule d'un côté et les hommes de l'autre, ces deux parties de l'assemblée pas trop bien séparées. Le spectacle est toujours un drame emprunté à la vie des Persans, l'histoire d'une persécution des califes abbassides. La plus célèbre de ces compositions est celle que l'on représente au mois de Moharrem et qui a pour sujet la mort des fils d'Aly et de leurs familles dans les plaines de Kerbéla. Cette déclamation dure dix jours et pendant trois ou quatre heures chaque fois. Ce sont des morceaux lyriques souvent fort

beaux et très-pathétiques, ajustés les uns au bout des autres et récités avec passion. On n'y craint pas les longueurs, et les Persans n'ont jamais assez de la peinture détaillée des souffrances, des malheurs, des angoisses, des terreurs de leurs saints favoris. Toute l'assemblée sanglote à qui mieux mieux et pousse des cris de désolation. Chez le plus grand nombre ces démonstrations sont sincères, car il est difficile, en effet, de ne pas être ému, et j'ai vu des Européens saisis de tristesse; mais, pour quelques-uns, il y a affectation évidente, et ce ne sont pas ceux qui gémissent le moins haut.

De temps en temps, le moullah, qui est assis en face sur un siége élevé, prend la parole pour faire mieux comprendre à la foule combien les Imams ont souffert. Il entre dans les détails de leurs tourments, il paraphrase le drame, il maudit les califes oppresseurs et il entonne des prières. Aussitôt la foule, et principalement les femmes, commence à se frapper violemment la poitrine en cadence en chantant une sorte d'antienne et en répétant sans fin avec des cris furieux: « Husseyn, Hassan ! » Puis, l'entracte terminé, la pièce reprend. Bien que le fond soit le même depuis bien des années, on y change toujours quelque chose, et généralement on amplifie et développe les morceaux les plus pathétiques. Il n'est pas mal que les acteurs qui remplissent les rôles odieux fondent en larmes comme les spectateurs à l'idée de leur propre scélératesse. J'en ai vu un qui remplissait le rôle abominable du calife Yézyd et qui était tellement indigné de lui-même, qu'en proférant les menaces les plus atroces contre les saints Hassan et Husseyn, il pleurait au point de pouvoir à peine parler, ce qui portait à son comble l'émotion de la foule.

Je ne sais si ces gens-là traitent une œuvre d'art d'après les principes de Longin et autres critiques, mais il n'est pas possible de nier qu'ils produisent sur le public des effets dont nos plus beaux chefs-d'œuvre tragiques n'approchent pas. C'est le théâtre compris un peu à la manière des anciens Grecs.

Nous avons l'honneur, nous autres Français, de jouer un très-beau rôle dans la représentation de la mort des Imams, fils d'Aly. Un ambassadeur du roi Jean (quel roi Jean? C'est ce qu'il n'est pas très-facile d'expliquer) se trouvait à la cour du calife Yézyd quand on y annonça la famille sainte faite prisonnière à Kerbéla. Il chercha à émouvoir le tyran en faveur de ces femmes et de ces enfants. N'ayant pu y réussir, et transporté d'indignation et de douleur, il se déclara musulman et schyyte et fut martyrisé. On conçoit assez dans quel jour cette circonstance nous place.

Je ne dois pas omettre de dire que, malgré l'émotion poignante qui paraît planer sur la foule réunie pour assister à ces drames sacrés, le bruit public veut que ces occasions soient d'un merveilleux secours pour les intrigues amoureuses. On prétend que les gens qui se cherchent se trouvent à ces solennités et que ceux qui veulent des aventures les y rencontrent. Mais les Persans sont tellement mauvaises langues qu'il n'est pas juste de les croire sur parole.

J'ai parlé ailleurs des farces, ou saynètes. Je n'y reviendrai donc pas.

CHAPITRE VI.

Résultats probables des rapports entre l'Europe et l'Asie.

Je n'ai pas touché à tout ce qu'il y aurait à dire, il s'en faut, et je n'en ai pas la prétention. D'autres voyageurs ont traité à fond beaucoup de points que je néglige, et je ne pourrais, en m'y arrêtant, que m'exposer à des redites. J'aime mieux tourner court et rechercher quelles sont les chances du rapprochement qui s'opère de notre temps entre l'Asie centrale et les contrées d'Europe. A cette occasion, je compléterai dans quelques parties les tableaux dont je me suis efforcé de donner les principaux traits.

Il est pour moi de toute évidence qu'il n'y a pas dans les pays que j'ai vus de nation politique proprement dite, suivant le sens que l'on attache aujourd'hui à ce mot. Les Arabes n'en peuvent réclamer le titre et ne l'ont jamais

pu. Lorsque l'islamisme les enleva brusquement à leurs déserts pour les jeter en conquérants au milieu des anciennes populations de langue grecque, il leur donna le goût du pillage, mais non l'art de conduire les peuples, et cet art, ils ne l'ont pas appris depuis. Tous leurs hommes d'État et leurs administrateurs, comme leurs savants et leurs philosophes, ont été des convertis étrangers à leur sang, et on a commencé de bonne heure, dans leur empire, à gouverner sans eux et contre eux. C'est une race noble, individuellement prise, mais incapable de comprendre l'idée de nation, l'idée de système. Elle s'élève jusqu'à l'attachement à la tribu, et ne va pas au delà. Elle n'a rien de ce qui rapproche les hommes les uns des autres, pas même la foi religieuse, qui chez elle s'en tient volontiers aux purs sentiments.

Les Persans comprennent tout ce qui reste inaccessible aux Arabes, et leur intelligence peut tout saisir. Mais ils n'ont pas de fixité dans l'esprit, ils manquent de raison, et surtout ils manquent de conscience.

Les Afghans sont des soudards d'une immense énergie, d'une grande vigueur d'âme, d'une indépendance d'esprit extraordinaire, mais ce sont surtout des soudards, et la pensée de l'État, que les Arabes n'ont jamais comprise, et qui est usée à jamais chez les Persans, ne saurait se présenter à eux que sous la forme d'une caserne, le jour où ils voudront consentir à y entrer.

Il ne semble donc pas que, par eux-mêmes, les peuples de l'Asie centrale soient propres désormais à rajeunir leur société et à la reconstruire sur ses bases anciennes. Sont-ils plus aptes à accepter une civilisation nouvelle?

Je ne suis pas disposé à le croire. On entend beaucoup

parler chez nous depuis une trentaine d'années de civiliser les autres peuples du monde, de porter la civilisation à telle nation ou à telle autre. J'ai beau regarder, je ne m'aperçois pas qu'on ait obtenu jusqu'ici aucun résultat de ce genre ni dans les temps modernes ni dans les temps anciens. En ce qui concerne le passé, les Grecs et les Romains n'ont jamais civilisé personne. Les premiers, après l'époque d'Alexandre, se sont fondus avec les peuples de l'Asie antérieure; mais on aurait grand'peine à dire si ces peuples sont devenus plus helléniques que les Hellènes ne sont devenus lydiens ou phrygiens. Quant à la transformation romaine de la Gaule, elle n'a été parfaite que dans le Sud, où l'on avait pris soin de vendre sous la lance une partie de la population indigène, de la remplacer par des colonies italiotes et de réduire le reste à la glèbe. Je ne vois pas, dans les temps modernes, que les Français aient civilisé les Canadiens ou les Hindous de Pondichéry, ni les Maures d'Alger; non plus que les Anglais aient rien changé aux allures de leurs sujets de l'Inde, ni les Hollandais transformé la population de Java, ni davantage les Russes celle du Caucase. Cela ne veut pas dire absolument que ce qui ne s'est jamais vu depuis le commencement du monde ne doive jamais se voir; mais, cependant, en présence d'un insuccès aussi prolongé, le doute de la réussite reste prudent. Quand la population d'un pays est faible numériquement parlant, on la civilise, sans doute, mais c'est en la faisant disparaître ou en la mélangeant.

Il ne reste donc plus que deux alternatives : ou bien les peuples de l'Asie centrale continueront à végéter comme ils le font depuis des siècles, ou bien ils seront conquis et dominés par les nations européennes.

Bien que leurs territoires soient vastes, et, pour la majeure partie, très-distants des côtés qui offrent les points d'attaque les plus accessibles, cette hypothèse n'est pas absolument invraisemblable, si l'on tient compte de la force d'expansion extraordinaire de notre société et du besoin d'envahissement qui la travaille. Il n'y a donc pas empêchement absolu, d'autant moins que les moyens matériels dont nous disposons pour exécuter nos volontés sont d'une grande puissance, et que notre organisation militaire nous assure une supériorité incontestable partout où nous voudrons nous présenter, fussions-nous, au point de vue du nombre, dans le rapport de un à cent. J'admets donc une nation européenne quelconque s'établissant dans l'Asie centrale. Elle le peut faire de deux manières.

Supposons d'abord qu'elle emploiera le système anglais, dont le trait principal est de vouloir dominer les masses conquises sans se mêler à elles, de les gouverner de haut en en restant toujours très-distinct, et de ne leur accorder dans la conduite de leurs propres affaires qu'une part extrêmement restreinte, tout à fait subalterne, dont rien ne garantit la durée et qui, du jour au lendemain, peut toujours être retirée.

Ce système est, je le crois, très-noble et très-bon tant qu'il dure. Mais il a l'inconvénient, au point de vue des peuples subjugués, de constituer perpétuellement un état provisoire dont ils supportent impatiemment et le joug et l'injure. Pour le maintenir, il faut constamment être fort, toujours être habile. La moindre défaillance, le moindre oubli d'une mesure nécessaire peut tout compromettre, car à perpétuité on est en face de l'ennemi, qu'on ne laisse jamais s'endormir; et, comme les maîtres

sont plus enclins à sommeiller que les esclaves, tout pose sur un danger perpétuel. La continuelle tension que cet état de choses exige coûte cher et si, par malheur, les affaires du peuple auquel ces conquêtes appartiennent tournent à mal sur un autre point, il est à craindre qu'il n'en résulte là de terribles contre-coups. Une insurrection générale peut amener la fin de cette domination. Si l'on veut se placer en idée à un semblable moment, on verra clairement combien un pareil mode de gouvernement est fragile, car le lendemain de sa chute il ne reste absolument rien. Les pays auxquels il a été appliqué tombent dans un abîme d'anarchie, et il ne surnage même aucun débris. Tout est à refaire de nouveau, et très-probablement rien ne peut plus se faire.

L'autre méthode est celle qu'avaient adoptée les Séleucides après Alexandre, que les Romains ont mise en pratique et que les Russes suivent aujourd'hui dans leurs territoires d'Asie. C'est de considérer, autant que possible, les indigènes comme aussi aptes que les conquérants à concourir au gouvernement du pays, de leur conférer des emplois et des grades, de les attacher de toutes manières, et par l'intérêt et par l'amour-propre, au succès de la conquête, à sa durée, et, en un mot, de tendre à les assimiler à la nation victorieuse, de manière à ce qu'ils se fondent en elle et ne fassent plus avec elle qu'un seul peuple et un seul territoire.

Je ne parle pas des années de transition, qui sont grosses de dangers. Les indigènes ne sont pas encore apprivoisés, et cependant ils ont souvent à leur disposition bien des moyens de nuire. Ils sont à la fois dignitaires des conquérants et sollicités par le patriotisme local. Le haut rang

qu'on leur a donné ou reconnu, en augmentant leur influence, les peut exciter singulièrement à des ambitions supérieures, et telles que l'affranchissemeut seul saurait y satisfaire. Le mécontentement plus ou moins bien fondé des basses classes, qui suit généralement une conquête, trouve sur quoi s'appuyer. Mais, d'autre part, on ne doit pas méconnaître non plus qu'une surveillance habile peut venir à bout de ces difficultés; qu'en gagnant du temps on gagne tout en ces matières; et que l'expérience du passé (je citais plus haut les Séleucides et les Romains) donne tout à fait gain de cause à ce système quant à sa perpétuité possible.

Les deux nations sont donc rapprochées; elles sont soudées ensemble, mais non pas encore fondues. La fusion commence, et dans cette opération, qu'arrive-t-il? La nation européenne donne-t-elle à la nation asiatique ses qualités et ses mérites solides, ou bien emprunte-t-elle à son associée les vices et les défaillances qui, précisément, ont fait l'infériorité et la défaite de celle-ci?

L'histoire se prononce, et cette dernière alternative est celle qui l'emporte. Quand Alexandre eut conquis l'Asie, la Grèce perdit toute sa valeur morale et tomba au rang des peuples vieillis et abâtardis dont elle croyait avoir fait sa proie; et son niveau intellectuel suivit dans une rapide décadence son niveau moral, de sorte que, lorsque Rome soumit la Grèce à son tour, celle-ci lui apporta l'infection qui la tuait. Rome aussi prit l'Asie et, à dater de cette conquête, elle tomba de plus en plus; de plus en plus elle cessa d'être elle-même, elle oublia le génie européen et trouva beau de se régler sur les mœurs décrépites que, jadis et avec raison, elle avait tant méprisées.

Mais non-seulement la Grèce et Rome tombèrent moralement et intellectuellement par suite de ce mariage; ce qui est non moins remarquable, c'est qu'elles s'appauvrirent encore dans une proportion toujours croissante. D'abord, l'une et l'autre avaient gagné au pillage et à la dévastation des régions antiques, où des richesses inouïes s'étaient accumulées depuis des siècles. Cependant le pillage a des limites, et comme il s'adresse à un capital et ne se pique que d'en accomplir le transfert sans nullement l'aménager, il n'y a capital si grand qui, à la fin, ne s'épuise. Il ne l'était pas encore, que le patriotisme romain reflua vers l'Asie. La raison en est que l'Asie est un lieu de grande production, que, dans la mesure où la richesse de l'Europe augmente, ses besoins de luxe s'accroissent au moins aussi vite, et que, pour les satisfaire, il n'y a qu'un lieu au monde, qui est cette même Asie. Promptement, Séleucie et Alexandrie devinrent des villes bien autrement opulentes qu'Athènes et Corinthe, et promptement aussi Antioche et Constantinople ruinèrent la grande Rome elle-même. Le reste de l'Europe ne s'enrichit jamais; au contraire, il alla toujours s'épuisant par des raisons complétement semblables, et toujours au profit de l'Asie.

Aujourd'hui, je ne m'aperçois pas que les choses se présentent sous un aspect différent. On peut observer déjà et des Européens habitués à la vie d'Asie et des Asiatiques élevés en Europe. Les premiers ont pris, généralement, les vices, ou au moins la mollesse, le laisser-aller, la paresse, l'inconstance des Asiatiques; les seconds sont restés tels qu'ils étaient avec quelques vices de plus, mais je n'en ai jamais rencontré un seul qui eût gagné

une vertu d'Europe. En elle-même, la vie des pays chauds ne vaut rien aux descendants des Celtes ou des Saxons; si elle ne les efféminé pas, elle développe chez eux une superbe et une brutalité qui réagissent d'une manière fâcheuse sur leur intelligence, et, quant aux produits des mariages mixtes, tous ceux qui en ont vu en ont parlé, et à bon droit, d'une manière si défavorable, que je ne veux pas revenir sur ce sujet.

Quant à la déperdition du capital européen, je crois qu'elle est inévitable. J'en ai déjà indiqué quelques raisons, lorsque j'ai parlé des classes marchandes. Je sais bien qu'il se crée à Londres et à Amsterdam de grandes fortunes individuelles par suite du commerce avec l'Asie ; mais je suis également frappé de ce qu'à Bombay, à Madras, à Calcutta, à Canton, il y a aussi, chez les indigènes, accumulation de richesses provenant de transactions faites avec nous, et cela dans une proportion beaucoup plus considérable, et surtout répartie dans beaucoup plus de mains. En Europe, il n'y a guère que quelques négociants d'importance qui s'enrichissent, tandis qu'en Asie, outre les maisons de premier ordre qui prospèrent immensément, des sommes énormes sont encore répandues dans une classe entière et une classe très-nombreuse d'agents natifs de toute espèce, de courtiers, de détaillants, de producteurs, et jusque parmi les paysans. Il est impossible qu'il y ait égalité de profit là où il y a si grande inégalité de résultats, et j'en vois la preuve dans le chiffre élevé du numéraire qui s'exporte annuellement d'Europe en Asie pour payer la différence.

Encore faut-il remarquer que les circonstances actuelles ne sont pas ce qu'on peut appeler normales, excepté en

ce qui concerne la Chine. Mais là aussi, le thé et les soieries constituent deux articles de négoce qui nous feront éternellement un tort incalculable. L'opium empêche un peu la balance de pencher trop décidément contre nous ; mais c'est un remède de transition , et un jour ou l'autre, soit que la Chine se mette elle-même à produire cette denrée, ce qui lui sera facile, soit qu'elle en permette l'entrée moyennant un droit raisonnable, il faudra cesser de compter sur cette fâcheuse ressource.

L'Inde, depuis quatre-vingts ans, ne donne plus autant qu'autrefois. La métropole s'est vue dans l'obligation de la frapper de stérilité à bien des égards, pour assurer des débouchés à ses propres manufactures, et, par exemple, elle a éteint, autant que possible, toutes les fabriques d'indiennes et de mousselines , si l'on ne veut parler que de celles-là, qui lui auraient fait une concurrence contre laquelle elle n'aurait pu tenir. Mais ce sont encore des mesures violentes, impossibles à maintenir indéfiniment.

Quand un jour ou l'autre, par telle ou telle cause que l'on ne peut prévoir, l'Inde aura repris sa libre action sous ce rapport, comme elle possède en abondance la matière première, et, ce qui est bien autrement important, comme ses ouvriers peuvent travailler à un bon marché inaccessible pour nous, l'Angleterre elle-même ne tiendra pas devant cette rivalité. On objectera peut-être, en sa faveur, l'action des machines. Mais qui empêchera le fabricant indien, Européen de sang ou de demi-sang, d'introduire les mêmes machines pour son usage?

La Perse s'est trouvée, depuis cent cinquante ans, sous l'empire des circonstances les plus fâcheuses, mais les plus exceptionnelles. Les derniers princes de la dynastie

Séfèvy ont été renversés par une incursion d'Afghans qui, pendant quatorze années, a mis le pays à feu et à sang. Comme ceux-ci savaient que leur règne serait court, parce qu'ils n'avaient pas les ressources nécessaires pour le faire durer, ils ont emporté tout ce qui était transportable, et le reste ils l'ont renversé, brisé ou brûlé. Aucune ville n'a été à l'abri de leurs dévastations. Nader-Schah est venu les mettre dehors; mais Nader-Schah était un aventurier kurde, soldat de métier et de caractère, qui n'a guère mieux traité sa patrie que les brigands dont il la débarrassait; et qui, pour aller à son tour dévaster l'Inde, prit partout le peu d'argent qu'il trouva, et de tout laboureur fit un soldat.

Le joug était intolérable. On assassina le guerrier; mais aussitôt surgirent des myriades de petits oppresseurs, les tribus nomades se mirent à vivre aux dépens des citadins; les citadins se volèrent les uns les autres. Les terres en friche ne retrouvèrent pas de culture, et celles qui avaient encore été à peu près cultivées cessèrent de l'être. Une partie de la nation émigra dans le pachalik de Bagdad. Ce ne fut que sur la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci qu'un peu d'ordre commença à renaître, d'abord avec le prince zendy Kérym-Khan, puis avec les rois de la dynastie actuelle. Mais comme l'administration est telle que je l'ai dépeinte, ce n'est pas elle qui peut faire quelque chose d'utile; c'est le fait seul de la paix, et on doit dire qu'il suffit déjà à amener des résultats qui, proportion gardée, sont remarquables. Des villages se sont élevés depuis dix ans dans des lieux tout à fait déserts. De grands travaux d'irrigation ont mis des solitudes stériles en culture. Il a fallu quelquefois aller

chercher l'eau à trois et quatre lieues dans les montagnes. On l'a fait. Des villes tombées se sont rétablies. Les environs de Téhéran ne sont plus reconnaissables; les jardins y abondent, et, par suite, les conditions atmosphériques se sont modifiées à ce point que cette ville, naguère citée comme la plus malsaine de la Perse, en est aujourd'hui une des plus salubres. Depuis deux ans seulement, elle a changé tout à fait de physionomie. Des bazars fort beaux se sont élevés; des caravansérails d'une très-brillante architecture font aujourd'hui l'ornement de la capitale; des quartiers entiers se construisent. Chaque année, de nombreuses et grandes maisons particulières s'y ajoutent. Les choses vont lentement parce que le gouvernement ne favorise rien; heureux encore quand la rapacité des fonctionnaires n'entrave pas ce qui se fait; mais enfin, tout marche, parce que les mauvais gouvernements ne sont pas inventés d'hier en Asie, et que ce mal n'a pas empêché les États de cette partie du monde de prospérer matériellement. La raison en est, en Perse comme en Chine, dans l'abondance des matières premières, le bon marché de la vie et le bas prix de la production. Jusqu'à présent, il y a eu importation européenne en Perse, et non pas exportation; mais si un État européen avait la main, comme cela a été supposé plus haut, dans les affaires de ce pays, cette situation changerait de toute nécessité, et on se verrait en face d'un terrain producteur, ayant à profusion le coton, les lainages de première qualité, la soie, le charbon de terre, le cuivre, le plomb, l'étain, le fer et une population très-disposée à mettre en œuvre ces richesses. Si l'on ajoute maintenant à ces considérations la haute intelligence commer-

ciale des Persans et le fait que la tendance de l'Europe a à l'abandon graduel des systèmes protecteurs, je crois qu'on sera convaincu qu'il ne restera guère de moyens de lutter contre les productions asiatiques, ce qui revient à dire que le mal fait par l'Asie aux Grecs et aux Romains menace tout autant l'Europe moderne.

Je ne suis donc pas porté à considérer favorablement cette ardeur extraordinaire qui pousse les nations de l'Occident vers l'Asie. A côté des succès militaires qui ne sont pas douteux, il me semble entrevoir, sur d'autres terrains, des échecs non moins amers et dont les conséquences font plus que contre-balancer les avantages de la gloire. Mais je comprends qu'il est des tendances irrésistibles, et que l'Europe ne saurait raisonner contre la force qui la pousse hors d'elle-même, et l'activité qui l'entraîne au loin, et, enfin, que les sociétés font ce qu'elles doivent faire, bien que leur action, souvent, s'exerce en raison tout à fait inverse de leurs intérêts véritables. Je me borne donc à constater ce fait que l'Asie est un mets très-séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent.

CHAPITRE VII.

Retour.

L'année 1856 amena de grandes modifications dans ma situation personnelle. L'été fut marqué par de tels ravages du choléra qu'un tiers de la population de Téhéran disparut. Bien des vides se firent autour de nous, et la seule femme qui eût accompagné ma famille ayant succombé, je me résolus à me séparer des miens dans la crainte de plus grands malheurs. Je me mis en route pour les conduire, jusqu'à la frontière russe, sur les bords de l'Araxe. Je pouvais espérer que les épreuves que nous avions traversées devaient suffire à payer notre dette à la mauvaise fortune et me garantissaient l'avenir; il n'en fut rien cependant. Cette première partie du voyage amena des jours encore plus tristes. A Tébryz, ma fille tomba

dangereusement malade; nous dûmes nous y arrêter. Pendant un mois elle ne laissa presque aucun espoir de la sauver. En même temps, sur vingt-deux hommes qui m'escortaient, dix-huit étaient également frappés; trois moururent, les autres se remirent à grand'peine. Ce fut un moment désastreux et où l'on redoutait bien pis. Je me rappelle avec un frisson secret une matinée de novembre où je fus obligé d'aller voir quelqu'un à deux heures de la ville. Le temps était gris et pluvieux. Il faisait un froid humide. En traversant les cimetières immenses, dégradés et négligés, je voyais à droite ouvrir une multitude de fosses, car la population était décimée, et à gauche des femmes et des enfants pleurant et criant sur des amas de terre fraîchement remuée. Je passai, ayant avec moi trois cavaliers dont un seul était capable de mettre pied à terre pour tenir mon cheval. Les deux autres tremblaient la fièvre, et chez moi ma fille était dans l'état que j'ai dit plus haut.

Grâces à Dieu, elle se rétablit à peu près, et, aussitôt que ce fut possible, je remis mon monde en route. Les autorités facilitèrent, avec une constance pleine de sollicitude, la marche des voyageuses, mais toutes leurs attentions ne pouvaient faire que le pays, déjà très-sauvage en lui-même, n'eût été aussi très-maltraité par la guerre qui venait de finir. Tout manquait absolument dans ces maisons de refuge du Caucase, et on était continuellement en présence de la fièvre, qui ne cesse jamais d'exercer, dans ces environs, de terribles ravages. Un morceau de pain était rare et difficile à trouver. Heureusement que de temps à autre l'hospitalité d'un gouverneur de district venait faire reprendre courage et de nou-

velles forces pour continuer. A Redout-Kalèh, la situation devint impossible. Cette bourgade n'existait plus; il n'y avait que quelques baraques pour les soldats malades d'un faible détachement qui occupe la côte. La fièvre régnait en maîtresse absolue. La saison d'hiver était arrivée; il n'y avait aucune chance de voir aborder un navire jusqu'au printemps. Pour ne pas être exposées à de plus grands hasards, les voyageuses se résolurent à louer et faire préparer une des barques du pays, pour se rendre à Batoun. La traversée est rude et difficile. Il s'agissait de longer la plage et de coucher à terre la nuit sans aucune espèce d'abri, car il n'existe là ni maisons, ni village. La durée de cette épreuve pouvait être de quarante-huit heures, ou de beaucoup plus, suivant l'état de la mer Noire, très-perfide et dangereuse en cette saison. Mais au moment de se risquer ainsi un secours inespéré arrivait. Une vigilante et sérieuse amitié avait heureusement pu être avertie, et depuis un mois elle faisait surveiller toute la côte. Après trois jours passés à Redout-Kalèh, *le Vultur*, frégate de guerre de la marine anglaise, se montrait au large. Le commandant Campbell descendit à terre et prit ma famille à son bord et sans avoir mouillé il continua sa route. Encore cette fois on aurait dû supposer que les souffrances étaient finies. Une tempête épouvantable faillit pourtant engloutir le bâtiment, et pendant quatre jours et quatre nuits accumula sur ces pauvres êtres, déjà épuisés par tant de fatigues et de misères, toutes les horreurs d'un ouragan d'hiver dans la mer Noire. Après huit jours d'angoisses, *le Vultur* entra enfin dans le Bosphore et remit ses voyageurs entre les mains dévouées qui les attendaient. J'ai contracté alors envers des hommes pleins de cœur et de bonté une dette de

reconnaissance qui ne saura jamais être acquittée. Malheureusement l'un de ces hommes, l'amiral lord Lyons, a cessé de vivre aujourd'hui, et je ne puis reporter qu'à sa mémoire le souvenir de ce qu'il a fait et dont sans doute la Providence lui a tenu compte.

Pour moi, n'imaginant point la tournure que les choses devaient prendre, j'étais rentré à Téhéran et j'y passai encore dix-huit mois, remplissant les fonctions de chargé d'affaires. Toute la mission était dispersée. Les uns avaient regagné la France, les autres étaient morts. M. Querry et moi nous restions seuls, mais notre tête-à-tête était diversifié par le goût que nous avions en commun pour l'étude des hommes, des choses et des idées du pays. Malgré les milles raisons qui me faisaient souhaiter la fin de cette situation, je dois avouer qu'elle ne me déplaisait en aucune manière. Je ne comprends pas que l'on se dise heureux de quitter l'Asie, à moins de ne l'avoir pas regardée.

Cependant le jour du départ arriva. Mes trois années de séjour étaient terminées. C'était une phase de ma vie qui allait finir. J'avais beaucoup cheminé sous le soleil d'été. Je me trouvais à la veille de faire l'expérience de ce que c'était qu'un voyage d'hiver. Je prévoyais bien que les plaisirs en seraient austères; mais, en somme, j'aurais été fâché de n'avoir pas connu ce côté des choses.

Je partis, le 31 janvier 1858, en poste et avec l'intention d'atteindre, en sept jours, Tébryz que j'avais déjà vu deux fois bien tristement. Dans la belle saison, les courriers de profession y vont en quatre jours et les caravanes en vingt. Je limitais ainsi mon ambition pour être plus certain de réussir. J'avais eu d'abord l'intention de me faire accompagner de deux ou trois ghoulams du roi, et le pre-

mier ministre, dans son amitié, m'y engageait fortement; mais, c'était plutôt une mesure d'étiquette que d'utilité, et je réformai ce luxe afin d'être plus leste et libre dans mes mouvements. J'emmenai un courrier bakhtyary, homme solide et expérimenté, appelé Kerbelay-Djafêr, d'humeur grave et bon musulman; un cuisinier de Kaschân, Hassan, peu belliqueux, à la façon de ses compatriotes, mais l'homme le meilleur, le plus doux du monde. Je l'avais distingué déjà deux ans en çà, par le dévouement avec lequel il avait soigné un brave garçon, ancien spahi, au service de la légation, et qui mourut du choléra; enfin, mon valet de chambre, jeune homme de la tribu des Kurdbatjêhs, honnête tribu que j'aime de tout mon cœur. Outre les soins ordinaires de sa compétence, il avait à s'occuper de deux terriers blancs du Caucase, Farengh et Zâl, qui devaient faire route avec nous. Au moment du départ, je vis arriver un homme de plus. C'était un courrier du Gouvernement, qui se dit expressément chargé de m'accompagner jusqu'à la frontière et de veiller à ce qu'on me donnât toujours de bons chevaux. Cette considération méritait d'être pesée, et j'accueillis avec joie la société d'Alyèr-Beg, grand colosse de race turque.

Quand je fus une fois à cheval prêt à partir, ma caravane se composait donc de moi et de mes quatre hommes. Mirza Baba, le kurdbatjêh, ne s'était pas pourvu d'une selle ordinaire comme les autres, mais il chevauchait sur un large bât rembourré, appelé *paloûn*, et aux deux côtés de ce paloûn se balançaient deux vastes paniers doublés et couverts de feutre, où Zâl et Farengh avaient été introduits. Farengh, personne déjà d'un âge mûr et habituée aux voyages, prenait son mal en patience. Mais Zâl, jeune

et impétueux, poussait sa tête irritée à travers les cordes qui retenaient le feutre, et se montrait exaspéré du sort qu'on lui faisait.

Deux chevaux portaient le lit, les malles et la batterie de cuisine, d'ailleurs on ne peut plus succincte. Mais, pour être plus alerte, on avait jugé à propos et très-sagement de ne pas faire les charges trop pesantes. Enfin, chacun étant en selle, nous partîmes. Je traversai pour la dernière fois ces bazars que j'avais tant parcourus et que j'aimais. Je pris congé, en pensée, de cette foule rieuse, curieuse, turbulente et en somme si peu mauvaise, que je ne devais plus revoir. J'avouerai que, bien que j'allasse retrouver tant d'affections, tant de choses qui me manquaient, j'avais le cœur un peu gros. Je ne puis pas nier que j'étais attaché à ce monde. Nous franchîmes la porte. Le désert et les chaînes de montagnes fuyant dans l'ouest se présentèrent tout ouverts devant nous. Pour secouer les regrets, nous poussâmes les chevaux et nous commençâmes à galoper. Nous étions vraiment partis.

Ce soir-là, nous devions nous arrêter à la première station ou, comme on dit, au premier *menzil*, d'après le principe invariable que le jour du départ on fait peu de chemin. Allant en poste, nos traites étaient nécessairement marquées par la position des *tchaparkhanéhs*, maisons de courriers qui devaient nous servir d'abris. Le lendemain devait voir le commencement de nos exploits et comment nous saurions doubler et tripler les étapes. Bref, après six heures de marche, nous mîmes pied à terre à Meyandjuk.

La vallée n'avait pas de neige, la terre était nue, et la nappe blanche ne commençait qu'au bas des monta-

gnes pour revêtir toutes leurs croupes d'une couverture épaisse.

La station de Meyandjuk, bien que la plus rapprochée de la capitale, est peu estimée, par la raison qu'on n'y trouve rien que ce qu'on y apporte. Il n'y a pas de village aux environs. Nous avions prévu le cas, et, pendant que je me promenais sur la terrasse de la maison de poste, on faisait griller un poulet maigre et cuire le riz du pelau. Les maisons de poste sont construites sur un plan à peu près pareil dans toute l'étendue de la Perse. C'est un quadrilatère dans lequel on ne pénètre que par une seule entrée. A droite et à gauche sous la porte se trouvent deux chambres, sans fenêtres, tout à fait sombres, dont l'une et quelquefois toutes deux ont des cheminées. Aux quatre angles du bâtiment sont de petites tours. Sur les trois faces, les écuries. Le tout est couvert par la terrasse. Je fis fermer la porte avec soin, pour que mes terriers pussent jouir sans inconvénients des plaisirs de la promenade. Jusqu'à Trébizonde je devais être poursuivi par la peur de les voir en collision avec les chiens du pays, monstres de forte espèce, habitués à étrangler les loups, et dont la rencontre me paraissait d'autant plus à craindre que mes deux compagnons, doués de l'ardeur la plus inconsidérée et innée chez les races du Caucase, n'auraient demandé que le combat, sans avoir la force nécessaire pour s'en bien tirer.

Comme je me promenais là-haut regardant les montagnes et la vaste étendue des plaines, deux hommes arrivèrent au galop et entrèrent dans la cour. C'étaient un Mirza et son domestique qui allaient à Rescht dans le Ghylan, pour toucher les impôts. Le maître et moi nous

nous saluâmes. « *Vélayet?* me dit-il d'un air riant; vous allez au pays? — Oui, répondis-je. — Dieu vous conserve et vous donne bonne route! »

Là-dessus on lui amena des chevaux frais. Il se remit en selle et partit grand train. Je le suivis des yeux jusqu'à l'horizon et j'allai me coucher.

Nous partîmes avant le jour. Au bout d'une heure, nous avions franchi une sorte de promontoire qui s'avance très-loin et que l'on appelle la pointe de Kèredj. Les Persans disent le *Nez*. Aussitôt la scène changea. Nous tournions au nord. Toute la plaine était couverte d'une gelée blanche. Nos chevaux piétinaient sur la glace. On avait de la peine à avancer, et encore plus de peine à ne pas tomber à chaque pas. Le froid était vif et rendu particulièrement pénible par une bise tranchante qui glaçait jusque dans la moelle des os. Nos gens s'enveloppèrent la tête dans d'épais capuchons et se couvrirent jusqu'aux yeux. J'en fis autant. Mais à peine si j'en souffrais moins. Bientôt la neige prit de l'épaisseur. Elle tomba à flocons pressés. Nous marchions comme sur des œufs. Enfin nous arrivâmes à Séfèr-Khodja. Il était tard.

Comme nous descendions de cheval, nous vîmes entrer un pauvre diable de courrier qui venait de la direction de Kazvyn. Il était à pied et portait sa selle sur son dos avec toutes les appartenances. Son cheval était tombé dans un trou plein d'eau et s'y était noyé. Quant à lui, il se montrait dans un piteux état ; trempé de la tête aux pieds et grelottant de froid. On le frotta avec de l'eau-de-vie et on le coucha dans l'écurie près du tendour. Le *tendour* ou tenour est un grand réchaud établi dans un trou et couvert d'une espèce de table en planches et d'un tapis.

Nous remîmes au lendemain l'espoir de doubler le menzil, car ce jour-là il n'y fallait pas songer. Tel fut le résultat d'un conseil tenu avec mes gens, le maître du tchapar-khanêh et un courrier de la légation anglaise qui déclara que, pour son compte, il croyait impossible de gagner la station de Sangourabad avant la nuit, et qu'il serait insensé de cheminer dans les ténèbres où assurément on se perdrait.

Le lendemain la neige tomba à flots. Il n'y avait plus de chemin du tout. Néanmoins, un des postillons se faisant fort de retrouver la route, nous partîmes assez tard. Le brouillard, un brouillard épais remplissait la vallée. Nous nous perdîmes un peu. Mais, par bonheur, un caravan-sérail ruiné se trouva sur notre route et nous le reconnûmes. J'avais un jeune cheval excellent, qui paraissait s'amuser beaucoup de ce mauvais temps et de la neige, et dansa pendant la majeure partie de la route, ce dont je l'aurais dispensé volontiers.

Nous fîmes rencontre d'une douzaine de cavaliers des Schah-è-Sévends allant aussi à Kazvyn. Ils s'étaient également égarés, et nous nous servîmes à nous confirmer dans l'idée que nous suivions désormais la bonne voie. Ce fut la première fois que je vis des guerriers n'ayant aucune prétention à faire partie de l'artillerie, pourvus de lunettes. Tous les Schah-è-Sévends en portaient d'énormes, mais en crin avec l'armature en bois et peinte en rouge. C'est pour éviter la réverbération de la neige et surtout l'effet du brouillard, qui rendraient certainement aveugle si on voulait les braver. Les paysans se servent des mêmes lunettes, ce qui leur donne les physionomies les plus étranges; je fus obligé de faire comme eux.

Nous atteignîmes fort tard Sangourabad, et encore étions-nous fatigués.

Je trouvai au tchaparkhanêh un domestique du général Mirza-Daoud-Khan, Arménien, interprète du roi, arrivant d'une mission à Tiflis. Bientôt je vis le général lui-même. Il était accompagné d'un jeune officier prussien, le baron D***, que j'avais connu à Francfort et qui faisait un cours de voyage. Il portait le costume du Caucase. Nous étions là, accroupis devant le feu dans notre tanière de terre battue et nous parlions du monde civilisé et des salons comme si nous n'avions pas été vêtus en véritables brigands de grand chemin. Mais le plaisir de cet entretien peu à sa place ne fut pas assez vif pour me faire accepter l'aimable invitation de ces messieurs de passer la nuit à boire du vin de Champagne qu'ils apportaient de Russie. Ils allaient arriver à Téhéran dans deux jours, et moi je commençais à entrevoir que toutes mes prévisions, quant à la durée de ma route, pouvaient bien avoir été des illusions.

Je fis la faute, le lendemain, de m'apitoyer sur mes gens et sur moi-même. Le temps n'était pas aussi sombre que la veille, mais il était plus froid, et je consentis à entrer dans un village pour nous y réchauffer un peu au tendour des paysans. Nous souffrîmes infiniment plus le reste de la route et je crus que nous n'arriverions jamais. Quant à doubler la station, personne n'en parla; nous étions à Kazvyn et le logement était bon.

Kazvyn a conservé quelque chose de son ancien état de capitale de la Perse. Un vaste palais un peu ruiné, bien désert maintenant, mais qui a grand air et dont la porte monumentale est digne des puissants monarques qui jadis l'ont fait élever; une place, espèce de boulevard planté

d'arbres et s'étendant devant les façades du palais; des cimetières qui annoncent que les générations passées étaient autrement nombreuses que les populations actuelles et surtout autrement riches; une foule de sépultures construites et sculptées avec cette belle pierre des environs d'Ourmyah, moitié marbre et moitié albâtre, dont la teinte jaune rappelle les carrières de Paros, y sont remarquables; enfin, une mosquée inoubliable, carrée comme une boîte, sans ornements saillants, mais toute revêtue d'émaux bleus à ramages et à arabesques blancs, oranges et noirs, qui fait l'effet le plus prodigieux, sont les objets qui font l'admiration des voyageurs. J'échangeai par messagers quelques politesses avec Hadjy-Khan, le vizir du prince gouverneur. Je l'avais vu à mes précédents voyages. Ce dernier est âgé de neuf à dix ans. C'est un frère du roi et et il vit dans sa ville avec sa mère. Mais toute l'autorité réside en fait dans les mains d'Hadjy-Khan. Il n'y a pas grand bien à dire de celui-ci. Deux fois déjà on lui a rendu justice en le destituant d'autres emplois et en le dépouillant de ce qu'il avait gagné par trop d'adresse et de violences. Il trouve toujours moyen de revenir sur l'eau; cependant il y a peu de gouverneurs aussi mauvais dans l'Iran.

Après Kasvyn, venait Syadèvyn, à cinq heures de marche. Ce ne fut pas une journée très-pénible. Il gelait fort, la neige portait bien et le soleil brillait. Tout ce pays est couvert de vignes de différentes espèces produisant toutes des raisins excellents. On y recueille des melons en grande abondance et beaucoup de coton. Mais il n'était pas question de cela pour cette fois.

En arrivant à Syadèvyn, nous aurions volontiers doublé le menzil, car il était de bonne heure. Malheureusement,

la traite qu'il aurait fallu faire pour atteindre Kurrem-derrèh se présentait comme une des plus longues du voyage. Il s'agissait de neuf heures. On ne devait pas même y songer. Tout ce que nous pûmes faire ce fut, le lendemain, de monter à cheval à cinq heures du matin au clair de lune.

Nous n'avions pas marché deux heures que nous vîmes bien que la journée serait dure. La route cessa de se présenter sous l'aspect d'un terrain vaste plus ou moins bien battu. Elle devint un sentier de deux pieds de large, circulant entre deux murs de neige de trois ou quatre pieds de haut; et dont le fond, pratiqué par les mulets des caravanes qui mettent toujours le sabot où l'a placé l'animal qui les précède, était taillé en escalier. Il fallait cheminer avec lenteur et précaution, et si les chutes devenaient moins fréquentes, elles n'étaient pas absolument rares. Il ne doit naturellement pas être question de quitter cet étroit passage pour se risquer soit à droite soit à gauche. L'épaisseur de la neige est inconnue sur les côtés; le vent qui la balaye et la porte dans les creux du terrain égalise à l'œil le niveau de la plaine, et en allant à l'aventure on peut, à la vérité, trouver six pouces de fond, mais aussi dix et douze pieds; et, comme la chaleur du sol s'exerce à une certaine profondeur sur ces masses accumulées, il arrive qu'elles fondent en dessous et forment croûte. Si l'on tombe dans ces abîmes, on n'en revient guère, malheureusement; on peut s'y engloutir facilement et voici comment. On part le matin par un beau temps; une demi-heure après s'élève un de ces vents qu'on n'oublie jamais après les avoir éprouvés. C'est ce qu'on appelle le *koullak*. La neige, enlevée en épais

tourbillons, comble le sentier ; on manque la trace, on est perdu. Des caravanes entières disparaissent hommes et mulets, et on les retrouve au printemps. A plus forte raison en est-il ainsi des voyageurs isolés.

Le chemin de Syadèvyn à Kurremderrèh présentait encore un autre avantage. Il se compose d'une suite de montées et de descentes très-courtes, et par conséquent très-nombreuses ; dans toutes les descentes on mettait pied à terre, afin de n'enfoncer que jusqu'à mi-jambes, le cheval n'en ayant alors que jusqu'aux sangles. Mais les chevaux des bagages tombaient régulièrement à tous ces passages, et le plus souvent il fallait les débarrasser des caisses et des paquets pour les relever. Le vent faisait un tel vacarme qu'on ne s'entendait pas nez à nez, et on criait comme des aigles. Les Persans prennent très-bien ces misères et s'y montrent gais et résolus. Nous arrivâmes au menzil ayant marché quatorze heures au lieu de neuf. En entrant dans la maison nous retrouvâmes le courrier anglais qui nous avait dépassés, et qui n'avait pu franchir Kurrenderrèh. Ce temps détestable devint encore pis et pendant vingt-quatre heures il fut impossible de bouger. Quelle différence avec l'année précédente! le pays était riant, l'été finissait, les plus fortes ardeurs du soleil s'éteignaient. Les ceps se montraient lourds de grappes et tout couverts de pampre. Les melons et les pastèques jonchaient les champs de leurs globes dorés ou d'un beau vert; les saules touffus ombrageaient les maisons du village, et les moissons étalées sur les aires répandaient à grands flots les épis qui roulaient sous le char dont on se sert en Asie au lieu du fléau de nos batteurs. Je me rappelai que nous avions alors campé sur un petit îlot du

milieu de la rivière, et il nous était arrivé là une aventure que je veux raconter, puisque me voilà bloqué par la neige juste aux mêmes lieux.

Nous avions rencontré en route un chef des Schah-è-Sévends, accompagné de quatre de ses hommes. Abbas-Kouly-Khan, tel était le nom de ce cavalier d'importance, se prélassait avec un assez grand air sur un cheval des plus maigres. Son costume de mille couleurs montrait la corde et ne manquait pas de déchirures, mais sa selle était rouge et il tenait en évidence un très-grand sabre. Il se faisait précéder d'une espèce d'estafier portant pompeusement devant son maître une lance de quinze pieds de long, ni plus ni moins que l'écuyer d'un grand seigneur.

Abbas-Kouly-Khan, après m'avoir salué, m'informa qu'il était un des hommes considérables de sa puissante tribu; que le roi et le premier ministre, désireux de s'assurer son appui, l'avaient chargé de la police de la route entre Kazvyn et Zendjan. Il avait accepté cet emploi glorieux et le remplissait avec sa suite, et d'un geste il nous montrait ses cavaliers, quatre gaillards d'assez mauvaise mine, je dois l'avouer. Il m'annonça l'intention de nous accompagner quelque temps : « Car, ajoutait-il, la route n'est pas sûre. Les Khâkèvends sont une très-mauvaise tribu, et nous sommes sur leur territoire. Sans moi je ne sais à quels excès ils se porteraient tous les jours. Bref, je me regarderais comme coupable si je vous laissais aller sans escorte. » Je savais un peu à quoi m'en tenir sur ces périls fantastiques. Toute tribu dont vous parle un nomade est toujours mauvaise, à moins que ce ne soit la sienne. Dans mon opinion, les Khâkèvends n'étaient pas plus malhonnêtes que les concitoyens du seigneur présent;

mais il avait tellement envie de recevoir une gratification, et je le compris si bien, que je l'autorisai à nous protéger jusqu'au menzil. J'eus donc le plaisir de le contempler à côté du chef de mes gens ; il chevauchait fièrement, le poing sur la hanche, la tête haute, l'air superbe, parlant sans cesse, donnant des ordres péremptoires et fumant mon tabac, en un mot admirable à voir. Nous l'appelâmes le capitaine Rolando.

Vers le soir, à peine descendus de cheval, je m'aperçus à la mine mystérieuse de mes hommes qu'ils avaient quelque chose à me communiquer. Ils chuchotaient, ils allaient, venaient, et, quand je me tournais de leur côté, ils prenaient l'attitude discrète de gens qui brûlent d'être interrogés. Je ne leur refusai pas ce plaisir, et j'appris que nous courions les plus grands dangers ; que les indisciplinables Khâkèvends nous menaçaient d'une attaque nocturne, que tout était à craindre, qu'Abbas-Kouly-Khan avait des nouvelles positives de ce qui se tramait, qu'un complot formidable se couvait aussi dans le village, mais, en somme, que je ne devais rien appréhender, attendu que le Khan répondait de tout, avait tout prévu et pris ses mesures en conséquence. En écoutant cette déclaration faite à demi-voix par des garçons médiocrement belliqueux et aussi crédules que menteurs, je regardais du coin de l'œil l'héroïque Abbas-Kouly ; je l'admirais assis sur un tertre auprès du feu qu'on venait d'allumer, et fumant plus que jamais en attendant que le souper fût servi. J'engageai tout le monde à se calmer et, aussitôt la dernière tasse de thé consommée, à s'endormir sous la garde de Dieu. A ce voyage j'avais vingt-deux hommes avec ma famille. — Le silence régnait partout à la ronde,

dans les tentes, près des feux, quand tout à coup un cri s'éleva à quelque distance ; un grand trouble agitait ma ruche, une violente altercation avait lieu ; des paroles véhémentes et des exclamations de triomphe nous arrivant, nous comprîmes que s'il y avait eu danger, il était conjuré, et nous nous rendormîmes. — A l'aube, je demandai des nouvelles de l'incident de la nuit. « Monsieur, me répondit mon intendant, d'un air honteux, nous avons fait un prisonnier et le Khan l'a fait attacher solidement, pensant que c'était un voleur ; mais il paraît maintenant que c'était le propriétaire du jardin voisin qui regardait par curiosité par-dessus son mur. Il a été reconnu tout à l'heure par des paysans et par des gens du village, et nous allons lui faire prendre le thé avec nous pour qu'il se console de sa mésaventure. Si cet imbécile d'Abbas-Kouly-Khan ne nous avait pas tourné la tête avec ses histoires de brigands, jamais nous n'eussions commis une semblable méprise, d'autant moins que cet homme est très-complaisant et qu'il vient de nous apporter des fruits et des melons. » — Je vis que la popularité du redoutable Abbas-Kouly était perdue chez mes gens ; il n'en avait pas l'attitude moins fière, et en nous séparant quelques heures plus tard, il voulut refuser l'argent que je lui faisais offrir. Il ne m'avait accompagné, disait-il, que pour l'honneur de ma société. Ce disant, il mettait néanmoins les tomans dans sa poche. Il ajouta qu'insensible à un don si vulgaire, il serait profondément touché au cas où je voudrais bien lui donner un pantalon, attendu que le cadeau d'un vêtement constitue vraiment le kalaat ou présent d'honneur, et que l'or n'est qu'une honte pour un gentilhomme. J'admirai

ces principes élevés, mais je répondis que j'étais très-mal fourni, pour le moment, en pièces d'ajustement, et que ce serait me témoigner son affection que de se contenter de ce que je pouvais faire. Le Khan secoua la tête d'un air obligeant mais contrarié et me fit ses adieux; après m'avoir souhaité mille prospérités, il monta à cheval et disparut au galop avec ses quatre coquins.

Le souvenir amusa un peu mon séjour forcé à Kurremderrèh. Nombreuse compagnie était réunie dans le village. Deux caravanes et un régiment revenant de Hérat attendaient que la route fût libre. Les vivres étaient communs fort heureusement, et le bois aussi. Le second jour, nous essayâmes de passer, et nous ne pûmes cependant atteindre le menzil de poste de Sultanièh. Les deux caravanes, le régiment, battus par la tourmente, se réfugièrent avec nous dans un hameau, joli l'été, avec ses grandes plantations de saules, ses riches moissons de blé et ses jardins délicieux, mais très-maussade dans la mauvaise saison. Comme il n'y avait point de maison de poste, je fus logé chez un paysan; il avait une très-bonne chambre qu'il me céda volontiers.

Le lendemain nous partîmes pour Sultanièh, n'ayant plus à faire que quatre heures de marche. Le temps était beau; ni vent, ni neige, ni brouillard. Seulement il faisait froid, et un de nos hommes faillit avoir le pied gelé.

Nous vîmes là comment les caravanes s'y prennent pour rétablir le sentier quand il a été comblé par le koullak. C'est à elles que revient cet emploi. Un des muletiers s'en va devant avec un petit cheval de peu de mine, mais fort bien dressé. Cet animal sent la neige et s'y aventure. Il s'arrête, il réfléchit, il aspire à terre, change

de route, fait des tours et des détours, bref il trouve l'endroit où l'on peut passer. Alors, les mulets suivent en mettant leurs pieds où il a mis les siens, et c'est ainsi que se refait le sentier et l'escalier, le bienfait et l'inconvénient. Cette journée fut très-égayée par la rencontre de beaucoup de paysans qui s'en allaient au-devant du régiment. Car c'était le régiment de Sultanièh que nous avions vu, et qui rentrait dans ses foyers. A chaque instant un de ces braves gens nous demandait : « Avez-vous rencontré Aly, fils de Kassem ? » A quoi Hassan Kaschy, le cuisinier, répondait : « Oui, il vient derrière nous ; il se porte bien et vous fait ses compliments. » Les parents enchantés nous comblaient de bénédictions et poursuivaient leur route.

A trois minutes de là, un jeune homme arrivait sur une mauvaise jument, le nez rouge de froid, les yeux émérillonnés. « Messieurs, vous n'êtes pas sans connaître Mirza Moussa, vékyl (sergent) dans le régiment de Sultanièh. Comment se porte-t-il ? vient il aujourd'hui ? — Non, répondait Djafer, il a été retenu à Téhéran par le premier ministre, qui veut le faire colonel. » Le petit jeune homme restait confondu.

« Monsieur, me disait Djafer, qui en sa qualité de Bakhtyary avait pour les Turcs le mépris le plus souverain, voyez à quel point ces gens-là sont idiots ! Parce que nous venons de Téhéran, ne s'imaginent-ils pas que nous devons connaître tous les faquins de soldats qui sont de leur pays ! Il n'y a rien de plus âne au monde que les Turcs ! »

A Sultanièh, nous trouvâmes les restes de cette grande et belle mosquée du sultan Khodabendèh, qui, lorsqu'elle était debout, passait pour le plus vaste des temples mu-

sulmans du monde. Aujourd'hui, elle est bien décrépite. Mais on découvre encore de très-loin son dôme à moitié écroulé et couvert d'émail bleu. Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que le style et les matériaux de cette construction gigantesque indiquent une œuvre de la plus belle époque. Sultanièh a aussi été une capitale. Aujourd'hui ce n'est qu'un pauvre village. Outre la mosquée, on y trouve un immense pan de mur revêtu en pierres de taille à l'extérieur, et construit en petites pierres assez mal ajustées au dedans. A quelque distance, dans le nord, se voient des imamzadèhs ou tombeaux de saints, bâtis en coupoles, et à l'orient, sur un monticule formé par les ruines d'anciens bâtiments, un palais construit par le roi Feth-Aly-Schah et restauré par le souverain actuel. La plaine de Sultanièh est vaste et il y a quelques années le roi y passait les étés. Elle est fraîche et très-favorable au campement des troupes. Elle ne l'est pas moins au développement du choléra, qui y a fait des ravages épouvantables la dernière fois que la cour y est venue. De plus, ces pâturages marécageux sont infestés par des légions de rats. Le koullak s'y fait quelquefois sentir avec une grande force et en rend le séjour désagréable.

De Sultanièh à Zendjân, on met cinq heures, en temps ordinaire. Nous fîmes la route en sept heures, et en arrivant à la maison de poste je trouvai le gendre du gouverneur, mon ancien ami d'Ispahan, Tcheragh-Aly-Khan, qui venait me faire des reproches de la part de son beau-père de ne pas être descendu chez lui, comme à mes précédents voyages. Je lui fis comprendre que j'allais en poste et devais repartir dès le lendemain.

Zendjân porte encore les traces de l'insurrection des

Bâbys. Ces révoltés s'y étaient retranchés et s'y défendirent avec un tel acharnement qu'il fallut ruiner la moitié de la ville pour venir à bout d'eux. Après la victoire, on s'abstint de faire des recherches, de peur d'être obligé de sévir contre la population entière; à l'heure qu'il est, on a lieu de craindre que les sentiments hostiles à la dynastie n'aient pas beaucoup diminué. Le bazar de Zendjân n'est pas beau, cependant il s'y fait des affaires.

Nous partîmes tard. Grâce à l'amitié du gouverneur et à l'hospitalité du maître de la poste, mes gens avaient passé la nuit à banqueter. En conscience, je ne pouvais pas les quereller de cette consolation de passage au milieu de la dure existence que je leur faisais, et je pris patience.

Il n'y a que six heures de Zendjân à Bâgh. Mais le vent nous tourmentait fort, le chemin fut si mauvais et les charges tombèrent si souvent, que nous mîmes neuf heures pour y arriver. Il faisait nuit, et pendant la dernière heure nous aperçûmes beaucoup de loups qui commençaient leurs rondes. Bâgh ne possédait pas de bois à brûler. Mes hommes en improvisèrent en achetant des portes de maisons et des berceaux d'enfant.

Comme on apportait le thé, de grands cris d'appel qui se répondaient retentirent dans le hameau et dans la campagne. Je sortis de la maison de poste. La nuit était profonde et vraiment horrible; le vent soufflait avec furie. Il était arrivé qu'un paysan avait cru entendre une voix affaiblie dans les champs. Le village s'était aussitôt mis sur pied et allait cherchant d'où pouvait partir cette triste voix. Après une heure de marches très-dangereuses, on trouva dans un trou profond un pauvre diable de courrier

qui avait perdu la route et était assis sur son cheval mort, désespérant de sa position et attendant les loups. On le rapporta dans un état déplorable. Mais le lendemain, il avait repris courage. Je dois faire remarquer ici que ces paysans risquaient réellement leur vie pour leur prochain, et le faisaient gratis et par pure charité. Le fait est très-ordinaire en Perse, sous une forme ou sous une autre.

Quand le jour parut, la poste et le village étaient enterrés dans la neige. Le koullak soufflait à cœur joie : pas moyen de mettre le pied dehors.

Par aggravation, le jour n'entrait dans la chambre voûtée du tchaparkhanèh que par la porte, qu'il fallait tenir barricadée, et grâce à la tourmente, la fumée, ne pouvant pas sortir de la cheminée, tourbillonnait intérieurement. La seule ressource était de se tenir couché à plat ventre sur le tapis, et c'est ainsi que je passai la journée tranquillement et à lire l'Iliade.

Le surlendemain, nous partîmes pour Akkend. Il y a sept heures de marche. Nous en fîmes dix, parce qu'en plusieurs endroits il fallut mettre pied à terre et se faire un chemin, tout en enfonçant jusque par-dessus les genoux. Akkend est un très-bon menzil. Le tchaparkhanèh étant à moitié écroulé, je logeai chez un paysan, brave homme qui ne me laissa pas manquer de bois.

Il s'agissait de gagner Meyanèh, et ce n'était pas aisé. Sur la route, se trouvait le passage du *Kaflan-Kouh*, ou montagne du Tigre. On nous dit à Akkend que trente soldats d'un régiment en marche venaient de s'y égarer et d'y périr. De trente j'ôte vingt-huit et retiens deux. C'était déjà assez pour que nous prissions nos précautions.

Nous retrouvâmes ce jour-là notre éternel courrier anglais, qui nous dépassait sans cesse et se laissait toujours rattraper. Il fut honteux de nous revoir, et on ne lui épargna pas les plaisanteries. Mais personne n'eût fait mieux à sa place. Nous rencontrâmes aussi un des ghoulams de notre légation, venant d'Erzeroum. Il était en retard de vingt jours, et avait une jambe gelée.

Au milieu du Kaflan-Kouh, on aperçoit un beau grand château en ruines dans la situation la plus romantique du monde. On l'appelle le château de la Fille, je l'avais visité en été. Il sert souvent de retraite à des bandes de schah-è-sèvends qui font de là des courses sur les routes environnantes. Mais pendant l'hiver les loups tout au plus s'y peuvent tenir. Nous passâmes à peu près toute cette journée dans le brouillard et ayant les yeux bien malades. Enfin nous arrivâmes à Meyanèh.

C'est une petite ville; un prince du sang en est le gouverneur. La réputation de Meyanèh est fâcheuse. On prétend que les punaises qui y abondent font des piqûres mortelles. Je suis très-disposé à douter de ce prodige, d'abord parce qu'on assure que ces piqûres ne tuent que les étrangers, ensuite parce que j'ai vu nombre de personnes très-étrangères à Meyanèh qui y ont couché souvent et n'en sont pas mortes. Enfin, j'y ai couché deux fois moi-même et n'ai pas succombé non plus. Mais je n'ai pas aussi bonne opinion, tant s'en faut, des rizières et des marécages qui entourent la ville et doivent certainement engendrer des fièvres pestilentielles dont les effets sont injustement imputés à d'innocents insectes. Il y a encore quelque chose de plus laid à Meyanèh que les punaises.

Ce sont des malheureux difformes et hideux à voir; hommes, femmes et enfants, ils sont établis à la tête du pont de cette ville, sur le Kizil-Ouzen, du côté du Kaflan-Kouh. Ils demandent la charité aux passants. Leur attouchement, dit-on, pourrait donner leur mal. Cette infâme population, plus dangereuse que nos anciens lépreux, commence au sortir de Zendjân et se continue tout le long de la route jusqu'à Tébryz. On ne lui permet pas d'entrer dans les villes. Elle habite les champs, s'y bâtit des cabanes et y cultive la terre pour sa nourriture; mais, pour son propre malheur, elle s'y reproduit sans obstacle. Il ne se peut rien de plus repoussant que ces misérables.

A Meyanèh, on venait de reconstruire les chambres du tchaparkhanèh. C'était un appartement complet de trois pièces, blanc et d'une propreté charmante, le premier que je vis ainsi, seulement il avait beaucoup de fenêtres et pas une vitre. On calfeutra tant bien que mal avec des tapis.

Le koullak nous força d'y rester deux jours. Je ne m'y ennuyai pas trop, parce que Meyanèh est le séjour d'une colonie de musiciens fort intéressants. Ce sont des hommes appartenant à la tribu turque des Schégarys, habitant les environs. Ils s'adonnent à toutes sortes de professions errantes. Ils se font entrepreneurs de pèlerinages, conducteurs de morts aux stations saintes, directeurs de spectacles, mais surtout musiciens. Leurs principaux professeurs sont à Meyanèh, et c'est toujours là qu'ils reviennent après avoir fait des voyages souvent considérables. Comme on m'avait dit qu'ils rapportent d'ordinaire à leurs femmes des bijoux et des colliers de médailles de tous les pays qu'ils parcourent, j'avais eu affaire à eux

pour leur demander des monnaies antiques. Mais je ne trouvai rien dans le grand nombre de pièces d'argent qu'ils me montrèrent. Je me rabattis alors sur la musique, et j'eus un concert composé de quatre instruments, un kemantchêh, deux târs et un dombêk, plus deux voix d'hommes, dont l'une assez belle. Je passai une soirée fort agréable.

Le lendemain nous partîmes et, en huit heures, nous arrivâmes à Turkman-Tchay, village célèbre par le traité qui y fut conclu entre la Russie et la Perse, en 1828, et qui coûta à ce dernier pays ses provinces du Caucase.

Toute la population était en l'air. On avait annoncé pour le jour suivant l'arrivée du kaïmakam de Tébryz, frère aîné du premier ministre qui, s'étant un peu trop enrichi dans sa ville, allait à Téhéran pour éviter les suites d'une insurrection dont il était menacé. Je vis là comment se payent les voyages des grands fonctionnaires. On avait demandé au village tant de livres de viande, tant de mesures de lait, tant de charges de bois. Les paysans avaient doublé les prix : les agents du kaïmakam avaient doublé les quantités reçues et, en échange, donné des délégations qui devaient figurer à décharge dans les payements de l'impôt; de cette façon tout le monde était content, et l'État seul, comme d'ordinaire, condamné à perdre.

Le matin, le temps était mauvais, cependant pas assez pour ne pas partir, et nous nous mîmes en route. Contrairement à ce qui nous arrivait d'ordinaire, nous ne marchâmes pas dans la solitude. De bonne heure, nous commençâmes à rencontrer les gens du kaïmakam qui voyageait avec une grande suite, éparpillée par pelotons. Il ne fut pas

toujours facile de s'entendre à qui céderait le pas dans le sentier étroit, ce qui nous fit perdre beaucoup de temps. On nous avait dit que ce grand dignitaire avait fait construire une machine merveilleuse pour avoir chaud en chemin. C'était un takht-è-revan ordinaire, c'est-à-dire une litière portée par deux mulets, un devant, l'autre derrière, et contenant à l'intérieur un poêle avec son tuyau sortant sur le devant. Nous vîmes aussitôt cette sublime invention déboucher de derrière un tas de neige. Elle ne ressemblait pas mal à une locomotive. Mais son mérite avait été bien vite éclipsé. A peine au sortir de Tébryz, un des mulets tomba, le poêle s'ouvrit et répandit ses charbons enflammés sur le pauvre kaïmakam, qui se mit à pousser des cris proportionnés pour le moins au péril qu'il courait, et qu'on retira à grand'peine de l'incendie. Il ne voulut plus rentrer dans son véhicule, qui fut abandonné et s'en allait avec les bagages. Quant à lui, il continua sa route à cheval.

En me voyant il insista malgré le froid pour s'arrêter et fumer un kalian avec moi. Je lui fis observer qu'il était tout près de sa station, que j'étais très-loin de la mienne, et que le vent menaçait; nous nous fîmes donc nos adieux en peu de mots et poussâmes chacun de notre côté.

Au bout d'une heure, j'étais seul avec mes gens dans le désert. Je n'ai jamais vu journée plus longue, plus sombre, plus rude. La nuit vint longtemps avant que nous fussions arrivés. Le vent soufflait et le sentier disparaissait sous les nappes de neige que son souffle balayait. Près de la station, des paysans passèrent à côté de nous et nous dirent : « Nous sommes du pays, et cependant nous

nous croyons en danger de mort; que faites-vous là, vous étrangers? » Au fond nous n'étions pas à l'aise.

On prend alors quelquefois une sorte de vertige très-dangereux quand on est seul. Sans perdre tout à fait le sentiment, l'on ne voit plus où l'on va, on aperçoit dans l'obscurité une espèce de mirage, des objets qui ne s'y trouvent pas. Ce qui est à deux pas paraît très-loin, et le bruit de la voix arrive comme d'une distance énorme. Si l'on a un petit ravin à descendre, il semble que l'on se précipite dans un gouffre. Quand nous entrâmes à Dikmètasch, je crois qu'il était temps. Nous avions mis quatorze heures pour faire environ dix lieues.

La journée du lendemain fut courte. Nous n'allâmes pas plus loin que Hadjy-Abad, détestable village. De Hadjy-Abad à Seyd-Abad, nous mîmes quatre heures seulement, et tout alla à merveille. Seyd-Abad est charmant et possède un des plus beaux tchaparkhanêh de la Perse. De là nous arrivâmes enfin à Tébryz, et c'est ainsi que nous fûmes dix-neuf jours à faire une route que nous nous étions flattés d'achever à notre aise en sept. A la vérité, les circonstances sauvaient notre amour-propre.

Tébryz est une grande ville, plus grande que Téhéran, plus peuplée aussi et, financièrement parlant, plus importante, car c'est l'entrepôt de tout le commerce de la Perse avec la Russie, la Turquie et l'Occident. Ses bazars sont très-vastes. Sa citadelle, construite par les Seldjoukydes, présente des parties fort belles et à grand air. Elle est en briques cuites et dans des proportions gigantesques. La ville possède aussi les ruines d'une mosquée dont les émaux sont du goût le plus pur et le plus délicat. Mais, en somme, Tébryz n'est pas une résidence

agréable. Le climat en est détestable, pluvieux, froid, et je le crois malsain.

Les tremblements de terre y sont fréquents, et nous en avions ressenti un assez fort à mon précédent voyage. Il y a même un dicton qui annonce que Tébryz sera détruit et renversé par un tremblement de terre. La population est extrêmement remuante et brutale.

Excepté les fonctionnaires, personne n'y parle le persan, mais un dialecte turc. Ceci se remarque depuis Zendjân. Les loutys de Tébryz se sont fait une réputation par toute la Perse pour leurs mœurs violentes et sauvages. Quant aux moullahs, ils sont les plus décriés des moullahs. Il ne reste donc pas grand bien à dire de cette ville quand on vient de Téhéran, d'autant moins qu'ordinairement ce passage ne se fait guère sans qu'on y tombe malade, l'air de l'Azerbeydjan, province dont Tébryz est la capitale, étant évidemment contraire aux personnes qui quittent l'Aragh. Somme toute, les considérations commerciales mises à part, Tébryz est un triste pays.

Cette fois, je n'y restai que trois jours, pendant lesquels j'eus beaucoup à me louer de Son Altesse Royale Ardeschyr-Mirza, gouverneur de la province, et je me remis en voyage.

Tchabesèr, à huit heures de Tébryz, et Tesvytch, à sept de Tchabesèr, ne présentèrent aucun incident différent de ce qui avait déjà marqué notre itinéraire, si ce n'est que, dans ce dernier village, ruiné complétement par un tremblement de terre tout récent, on apporta deux hommes morts de froid sur la route. Nous vîmes le beau lac d'Ourmyah et suivîmes quelque temps son rivage couvert de neige et qu'une bande de loups côtoyait avec nous.

De Tesvytch à Khoy, c'est huit heures à travers les montagnes et, comme on dit, les *gherdènèhs* (les tournants).

Khoy est une ville charmante; sa belle porte, construite en marbre noir et blanc, dans le goût des édifices du Caire, et comme je n'en ai vu nulle part ailleurs en Perse, donne immédiatement entrée dans le bazar. Khoy est riche, marchande et célèbre par ses fabriques de chaussons de laine tricotés ou tissés avec beaucoup de goût. On voit autour de la ville de très-belles plantations d'arbres et, ce qui est trop rare pour ne pas être dit, le gouverneur actuel, prince de la famille royale, est le créateur de ces plantations. C'est un administrateur intelligent et un soldat d'une grande bravoure, comme il a souvent lieu de le prouver dans ses rapports avec les Kurdes de la frontière.

En quittant Khoy nous allâmes à Zourâbâd. Je m'aperçus que nous commencions à abandonner la Perse, car, la nuit, on voulut forcer la porte de ma chambre pour voir ce que j'emportais avec moi. Une escorte fut jugée nécessaire et nous prîmes trois Kurdes, déterminés coquins, afin de paralyser leur vaillance. A une grande lieue du village, ils nous abandonnèrent, estimant sans doute que rien ne pouvait nous arriver de fâcheux et, en effet, ils devaient le savoir mieux que personne. Nous ne trouvions plus désormais cet air jovial et poli auquel nous étions habitués; mais un aspect sombre, ou des figures patibulaires, ignobles dans leur déférence; par-dessus le marché, des maisons ou plutôt des trous creusés en terre, dont toute propreté était absente.

Hassan Kâschy, mon cuisinier, avait sa sœur mariée à Kareyny, où nous arrivâmes en quittant Zourâbâd. Il alla

la voir. Quand il revint : « Ah! monsieur, me dit-il, la malheureuse! Il y avait quinze ans que je ne l'avais vue ; elle ressemble à un diable dans un enfer. Son mari, elle, ses enfants crient au milieu des guenilles et de la boue; et le pis de tout cela est qu'elle ne s'en aperçoit même plus! »

A Kareyny, nous reprîmes une escorte composée de trois Kurdes Djelalys, soi-disant revenus de leurs erreurs passées, mais qui n'en avaient pas l'air. Comme leurs camarades de la veille, ils jugèrent peu utile de prendre froid en nous suivant plus loin, et disparurent quand nous eûmes fait deux cents pas. Nous arrivâmes donc seuls à Avadjyk, le dernier village persan, siége de la tribu des Ayramlous et séjour du chef de cette tribu, Khalifèh-Kouly-Khan, garde de la frontière.

Ce puissant personnage envoya un de ses fils et une partie de ses cavaliers à ma rencontre. C'étaient de vrais soldats, le modèle d'une troupe de cavalerie légère, de taille médiocre, mais bien faits, lestes, dégagés, bronzés à toutes les intempéries, habitués à tous les coups de main. Ils portaient le koulydjèh, tunique persane, de gros drap sombre, le bonnet de peau d'agneau, petit et bas, coiffure aussi commode et élégante que le grand bonnet à la mode est gênant et ridicule, le sabre au côté et le fusil en bandoulière. Ces braves gens sont garde-frontières de profession, mais ils savent s'accommoder de plus d'un métier. Comme les limites turques, russes et persanes se rencontrent dans leur voisinage, les hommes déterminés des trois provinces se sont fait une impunité très-difficile à contrôler. Sur terre persane, les Turcs endossent la responsabilité de tout le mal qui arrive. Dans les deux au-

tres pays, ce sont les Ayramlous. C'est le cas ou jamais de dire le grand mot par lequel les historiens persans se tirent de toutes les contradictions de leurs chroniques : Dieu seul sait positivement ce qui en est! Mais, incontestablement, on assassine beaucoup sur cette ligne.

Khalifèh-Kouly-Khan voulut me recevoir chez lui. Il est logé dans une maison en terre, la plus belle de la contrée, mais dont un paysan un peu aisé de l'Aragh ne se contenterait pas. Heureusement pour ses hôtes, il a épousé une femme de Tébryz, de sorte qu'on fait, chez lui, excellente chère. Tous les secrets de la cuisine persane et turque n'ont pas de mystère pour la personne de mérite qui habite l'enderoun du chef. Les *kouftehs*, hachis de mouton enveloppés dans de légères feuilles de vigne et rôtis; les *fezendjans*, salmis de gibier au jus de grenade, enfin jusqu'à ce ragoût à l'ail si justement nommé les *pâmoisons du moullah*, furent préparés avec une rare perfection. Mon hôte se fit un devoir de me faire goûter de tout. Il avait avec lui quatre de ses fils. Un cinquième est marié dans les environs avec la fille d'un chef kurde qu'il a enlevée.

Khalifèh-Kouly-Khan, quoique ayant dépassé de beaucoup la jeunesse, est un homme d'une vigueur corporelle extraordinaire et d'une grande bravoure. Il me montra un ours énorme qu'il a tué, il y a peu d'années, sur la route d'Erzeroum, et qu'il a fait empailler et placer en trophée sur la maison de poste avec deux autres compagnons de moindre taille. C'est un véritable chef, et je ne doute pas qu'il n'entende à merveille la politique un peu violente des frontières; mais est-ce à son profit exclusif ou pour le plus grand bien de la tranquillité publique ? On peut avoir des doutes à cet égard sans être trop scep-

tique, bien que le khan se dise d'une piété au-dessus de tout éloge.

Le village d'Avadjyk n'a rien de remarquable qu'une ancienne église arménienne en ruines. La population chrétienne a autrefois quitté ce lieu pour émigrer en Géorgie, et les Ayramlous qui, à leur tour, ont abandonné la province d'Érivan lors de la cession qui en fut faite à la Russie, ont pris la place restée vacante.

Le temps ne s'améliorant pas me fit rester deux jours à Avadjyk, à mon départ, Khalifèh-Kouly-Khan m'accompagna jusqu'à quelque distance du village, et, lorsque j'insistai pour qu'il rentrât chez lui avec ses gens, il partit à regret en m'obligeant à garder trois de ses hommes. Cet attendrissement de leur chef n'empêcha pas mes trois Ayramlous d'imiter parfaitement les Kurdes des jours précédents et de m'abandonner très-vite. Cette fois il faillit nous arriver mal. Sur l'extrême frontière nous fîmes rencontre d'une bande de muletiers arméniens, sorte de gens extrêmement brutaux et habitués à toutes les violences.

Un de leurs mulets tomba dans la neige au milieu du sentier et celui qui le conduisait, accablant d'injures notre postillon qui se trouvait arrêté devant cet obstacle, le saisit brusquement par la barbe.

La querelle aurait mal tourné si elle s'était prolongée. Les agresseurs étaient armés jusqu'aux dents, et à nous tous nous possédions une paire de pistolets que Djafer avait à la ceinture et deux gâmâs. Heureusement, tout se calma, et je dois avouer que nous ne vîmes pas sans quelque plaisir défiler nos antagonistes. Le meilleur de notre affaire était la saison. Car au printemps, nous aurions pu

avoir sur les bras les Djelalys qui rôdent alors dans ces parages. Heureusement nous atteignîmes bientôt le territoire turc et laissâmes les frontières.

Au loin, nous aperçûmes l'Ararat, dont je ne saluai d'ailleurs ce jour et les suivants que la moitié à peine. Le brouillard masquait le reste. Il est beaucoup plus beau et plus net du côté de la Géorgie. Mais on découvrait très-bien Bayazid, à deux lieues au nord, semblable à une tache noire sur la neige de la montagne.

Une troupe était rangée en bataille sur la route; c'étaient les gens de la quarantaine de Kizil-Dèrêh, accompagnés d'un peloton de lanciers réguliers envoyés à ma rencontre par le kaïmakam de Bayazid. Les soldats avaient bon air. Les fonctionnaires publics, revêtus de paletots médiocrement conservés et de pantalons fort tristes, affectaient péniblement la vue. On me conduisit non pas dans un village, mais au milieu d'un assemblage d'excavations fort grandes et fort profondes. On y cheminait dans les ténèbres et enfin on se trouva dans une grotte éclairée par en haut au moyen d'un soupirail. Ce sont les maisons du pays. Il fait dans ces demeures une chaleur intolérable. Ce n'était pas très-gai, mais il fallait en prendre son parti. car dans la Haute-Arménie il n'y a pas d'autres habitations. Quant à du bois on n'en voit plus. On brûle de la bouse de vache desséchée, et on en fait, au reste, de très-bon feu. Les gens de la quarantaine se montrèrent fort aimables et me rendirent le service de me démontrer que la politesse persane n'était pas de mise en Turquie. Comme j'exprimais à la façon iranienne combien j'étais touché des attentions qu'on avait pour moi, on me pria de vouloir bien écrire mon avis au kaïmakam, afin qu'il

vît qu'on avait suivi ses ordres. Je fis observer que je ne savais ni parler ni écrire le turc. Un scribe leva la difficulté en formulant l'expression de ma gratitude, et je mis mon cachet à cette pièce importante.

A deux moments de là, on me demanda encore si j'étais content. Je recommençai à me déclarer satisfait en termes qui eussent été trouvés convenables à Téhéran. Le scribe, toujours là, écrivit tout courant une nouvelle pièce et de nouveau je cachetai. Enfin une troisième fois on m'imposa une rédaction de mes compliments, j'y consentis encore, mais en faisant observer en même temps que ce serait la dernière.

Le beau de la quarantaine de Kîzil-Dèrêh, c'est de n'avoir pas un endroit où mettre les voyageurs. Eux et leurs bêtes restent dans la neige ou payent pour s'en aller, ou s'en vont de force quand ils sont en nombre, ou meurent de maladie et de misère quand ils n'ont ni assez d'argent ni assez de pistolets.

A six heures de Kizil-Dèrêh est Dyadyn : c'est toujours le même assemblage de tanières avec un fort ruiné en plus. Je fus conduit dans ma caverne par un vieux Arménien, magistrat du lieu, flanqué d'un tambour et d'un hautbois qui jouaient un air d'église. C'était du haut comique.

De Dyadyn à Daschly-Tchay on compte cinq heures. Sur toute cette route les chevaux sont détestables, mais moins que les habitants. Nous trouvâmes au sortir de Dyadyn une place foulée sur la neige et toute couverte de sang. On y avait tué un homme la veille au soir.

A Kara-Klessia, sept heures de Daschly-Tchay, les Arméniens catholiques du lieu voulurent battre mes gens,

et je me vis forcé de traiter rudement leur chef. Toute cette population est la population antique anciennement païenne, chrétienne, schismatique, aujourd'hui turque ou chrétienne : c'est la pire canaille de l'Asie. Mais il faut leur rendre cette justice qu'ils entendent à merveille l'élève du bétail. Dans leurs souterrains, ils vivent avec deux ou trois cents buffles, vaches, moutons, qu'ils soignent dans la perfection et entretiennent aussi proprement qu'ils sont sales eux-mêmes.

Moullah-Souleyman, Dehar, Khorassan, ne furent que des répétitions des mêmes étables, de la même figure maussade des habitants, de leurs mêmes politesses, gauches et contraintes, et de leur extraordinaire rapacité. A Dehar, je vis une caravane persane au désespoir. Les muletiers s'arrachaient les cheveux et les habitants les regardaient faire, impassibles. La veille au soir, les étrangers avaient été forcés d'accepter un marché en vertu duquel ils devaient donner un toman, douze francs, par tête de mulet pour le fourrage. On les avait contraints, en outre, de payer d'avance. Le matin arrivé, les bêtes n'avaient rien mangé. C'est avec de pareilles exactions sans cesse répétées, et que l'administration turque ne fait absolument rien pour réprimer, que le transit important de l'Asie centrale sera contraint d'abandonner un jour la route d'Erzeroum et de Trébizonde, pour prendre celle de Tiflis et de Redout-Kalêh. Ce qui arrivera certainement, aussitôt qu'un service de bateaux à vapeur régulier unira ce dernier point avec Constantinople, et qu'une route praticable sera ouverte de Tiflis à Redout-Kalêh.

De Khorassan à Hassan-Galê il y a huit heures. Nous revîmes enfin là une ville et des maisons; on y trouve

d'anciennes fortifications du Bas-Empire que les Turcs attribuent aux Génois.

En apercevant des maisons à plusieurs étages, des escaliers de bois à rampes et des chambres ayant des fenêtres sur la rue, il me sembla que j'étais déjà en Europe. J'eus l'honneur de contempler dans le cadi du lieu une des figures les plus bassement ignobles que j'aie observées de ma vie; je crois que le seul honnête homme qui m'ait apparu sur cette route était un pauvre Yésydy, un de ces gens que les Turcs disent adorateurs du diable, et qu'ils maltraitent fort. Mais, je l'ai déjà dit dans une autre partie de cet ouvrage, ce que l'on appelle *turc* dans ces contrées ce sont des renégats, fils ou arrière-petits-fils de renégats, mais très-rarement des Turcs véritables.

J'atteignis enfin Erzeroum, et j'eus quelques moments de bien-être dus à une hospitalité empressée. De là, je continuai sur Baïbourt, par Pourtjyk, Kouschfavar et Mésaderêh, voyant toujours les mêmes paysans hargneux et les mêmes fonctionnaires moroses, malveillants, craintifs, en paletots déchirés et graisseux. A Baïbourt il fallut que le mudir, ou sous-préfet, balayât lui-même la chambre destinée à mes domestiques, parce que l'orthodoxie sunnite de sa suite se révoltait à l'idée de rendre ce service à des hérétiques notoires comme mes Persans. Baïbourt a une forteresse du moyen âge, admirablement belle et vaste, et la ville même, traversée par une jolie rivière, est charmante.

Désormais on marchait mieux, la neige fondait, on n'avait plus à craindre que les avalanches. Mais nous passâmes partout heureusement. Kader-Aga et Kalaa nous firent encore revoir des étables pour demeures.

A Gumusch-Khanêh on voulait me loger dans un café, à la grande satisfaction d'une populace très-turbulente qui se pressait aux fenêtres et faisait mine de rire et de se moquer.

La situation devenant scandaleuse, la foule fut dispersée par mes ordres, et cela ne se fit pas sans quelques violences; je montai à cheval avec mon monde et nous poussâmes jusqu'à la ville, car cette scène se passait dans un faubourg, sous prétexte que la ville eût été trop éloignée. En vingt minutes nous y arrivâmes et j'eus le double plaisir d'être bien logé et de faire la connaissance du kaïmakam, Husnu-Bey, qui, pendant le peu d'instants que j'ai passés chez lui, m'a paru être un homme sérieux, ferme et habile aux affaires. C'est la seule agréable rencontre que j'aie eue entre Kîzil-Dèrêh et Trébizonde.

Gumusch-Khanêh est une des villes les plus singulières qu'on puisse voir; bâtie sur le penchant d'une montagne abrupte, elle a toutes ses maisons étagées les unes au-dessus des autres. Le palais du kaïmakam a de belles galeries en bois; des fenêtres l'on découvre une vue admirable de la vallée et des montagnes avoisinantes, qui recèlent des mines de cuivre et d'argent, autrefois très-productives.

Les jours suivants je traversai les superbes forêts du Taurus, Ardèser, Zaganêh, Yelkurpy, qui ressemble beaucoup à Tende, dans les Alpes maritimes du Piémont. Les montagnes sont couvertes de chalets construits en bois, assez semblables aux chalets de Suisse, tandis que les troupeaux errants sur les croupes verdoyantes et la route circulant entre des terrasses rappellent également ce pays. De Yelkurpy, en deux jours je fus à Trébizonde,

où mon voyage était terminé. Je n'y séjournai que quelques heures, et je m'embarquai pour l'Europe.

En passant devant Karasoun, je vis *l'Égyptus*, bateau à vapeur qui nous avait, plus de trois ans auparavant, conduits à Alexandrie. Il était cloué sur un reste de vieux môle génois; l'eau envahissait ses chambres. On démontait sa machine et on en sauvait tout ce qui semblait de quelque valeur.

Quelque temps après, j'appris que *le Victoria*, qui nous avait menés de Suez à Bouschyr, avait également fait naufrage dans les mers de l'Inde.

Je conclus de ces deux événements que, suivant toute apparence, mes voyages en Asie doivent se terminer ici. Il ne me reste donc plus qu'à rechercher avec attention quelle est l'impression dominante qui m'est restée des contacts que j'ai eus avec un monde si différent du nôtre. Au point de vue physique, l'aspect de l'Asie centrale, de l'Arabie et de l'Égypte, me semble, avant tout autre effet, donner la notion de l'immensité et du mystère, mais d'une manière très-différente dans les trois régions. L'Égypte, avec son fleuve large, rapide, bourbeux, incertain, à côtes plates, avec ses deux zones étroites semées d'abondantes cultures, monte, s'éloigne et se perd dans cette succession d'horizons de plus en plus torrides, où les solitudes profondes du continent africain attirent irrésistiblement la pensée. La longue suite des pyramides, les unes debout, les autres tronquées, beaucoup ne montrant plus que les larges stigmates dont le poids de leurs masses semble avoir meurtri la terre, suffirait à elle seule pour entraîner l'esprit dans cet inconnu sauvage. Mais les nègres de toute nuance, que l'on rencontre à chaque pas, les uns déjà façonnés à une

vie qui n'était pas celle de leurs pères, les autres en voie de se dégrossir, le plus grand nombre tout sauvage encore, semblent vous dire éloquemment, rien que par leur aspect : « Nous sommes venus , nous arrivons de ces domaines perdus de l'éléphant et de l'hippopotame, de la contrée des grands fleuves et des grands lacs, des marécages empestés , de la végétation envahissante et gigantesque, des populations qui ne connaissent pas le reste du monde et que le reste du monde ignore. » L'Égypte, consacrée par le génie des Pharaons, ennoblie par l'art des Ptolémées, embellie par l'élégance somptueuse des khalifes, se tient comme un portail à l'entrée des somptueuses terreurs dont la hardiesse des voyageurs modernes a commencé à peine à soulever le voile.

Pour l'Arabie, c'est tout autre chose. L'infini se trouve non dans l'étendue absolue des territoires, car on sait qu'on aborde à une péninsule de grandeur médiocre, mais dans le fractionnement même de cette terre âpre, stérile, brûlante, montagneuse, coupée de tant de vallées, plantée de tant de crêtes, semée de tant de déserts où habitent, passent, vivent en errant, tant de tribus qui sont des nations et dont les origines diverses, dont les physionomies très-tranchées sont beaucoup moins homogènes, sans parler de leurs langages, qu'on ne s'est plu longtemps à le croire. C'est là qu'apparaît encore une contrée inconnue, non pas rejetée comme pour l'Égypte au delà de la limite des cataractes, mais commençant au sable même que touche la quille du canot. Quelques heureux voyageurs anciens, des récits indigènes, parlent de vallées agrestes en petit nombre, de villes ruinées dans le sud et dans l'est, de débris attestant l'existence d'anciens empires sur

ce sol que l'on sait avoir été une tanière de conquérants déprédateurs. Il paraît étrange qu'il ait jamais existé dans ces domaines austères autre chose que les dépouilles entassées des nations du dehors. Mais on commence aussi à revenir sur cette opinion reconnue désormais fausse comme tant d'autres, et c'est là ce qui fait de l'Arabie un monde qu'on voudrait pouvoir interroger.

Enfin l'Asie centrale ouvre ses régions magnifiques. La nature l'a disposée tout entière comme un immense escalier, au sommet duquel elle semble avoir tenu à honneur de porter au-dessus des autres régions du globe, ces vastes terres sibériennes, berceau antique de notre race. Entre la Méditerranée, le golfe Persique et la mer Noire, le sol va s'élevant d'étages en étages. Des croupes énormes, placées en assises, le Taurus, les monts Gordyens, les chaînes du Laristan, soulèvent et soutiennent les provinces. Le Caucase, l'Elbourz, les montagnes du Schyraz et d'Ispahan, y ajoutent un colossal gradin plus haut encore. Cette énorme plate-forme, étalant en plaines ses développements majestueux du côté des monts Soleyman et de l'Hindou-Kousch, aboutit d'une part au Turkestan qui conduit à la Chine, et de l'autre aux rives de l'Indus, frontière d'un non moins vaste monde. Ce qu'une telle nature ainsi ordonnée, menant si loin, construite sur un plan si grandiose s'encadrant dans des lignes d'une dimension si prodigieuse, doit faire éprouver à l'imagination, on le comprend sans peine, surtout quand on compare de pareilles étendues aux proportions exiguës des pays de l'Europe occidentale. Que sont les Alpes et les plaines de la Lombardie et les campagnes de la Germanie? Mais surtout de quels effets toutes ces terres relativement nouvelles ont-elles été té-

moins dans le passé de l'histoire, qui puissent être comparés aux séries d'événements innombrables dont ces autres régions ont été les théâtres? Cette réflexion fait considérer à son tour le côté moral de la question.

L'histoire est envisagée autrement aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a une vingtaine d'années encore, et surtout elle le sera autrement avant peu d'années. Nous avons cessé de la voir uniquement dans le récit des batailles et la chronologie des règnes; nous cesserons de même de renfermer l'antiquité tout entière dans les démêlés et les narrations de quelques petits États grecs et de deux ou trois empires comme ceux des Séleucides et des Romains. On voudra juger de l'homme sur ce qu'il a été et sur ce qu'il a fait dans toutes les régions de la terre, et on reconnaîtra qu'il n'est pas moins intéressant pour nous de l'étudier en Asie qu'à Athènes, lorsqu'on aura bien compris qu'en définitive c'est là que se sont accomplis les faits les plus considérables et les plus féconds, que se sont produites les plus grandes idées, là aussi que les philosophes de tous les âges ont été chercher leurs doctrines, comme les marchands y ont trouvé leurs richesses. En réfléchissant aux causes d'une telle suprématie, on s'attachera de plus en plus au désir d'approfondir le génie des contrées où elle s'est révélée. N'est-ce pas un mystère qui mérite d'être sondé?

Tout est en débris, tout est en ruines dans cette Asie. C'est à bon droit que les intelligences s'y occupent tant du passé et si peu de l'avenir. L'avenir est fini pour ces territoires. Ils ne pensent plus à vivre que sur ce qui fut. Mais c'est encore une perspective suffisante, puisque, je le répète, tout y a pris sa source. Rien de ce qui a été trouvé

dans le monde ne l'a pu être ailleurs. Il a été ensuite amélioré, modifié, amplifié ou diminué; cet honneur de second ordre nous revient, et il faut bien que partout l'homme ait eu sa tâche. Mais c'est l'invention qui contient la vie, le reste n'est que secondaire. L'Asie a donc eu l'invention et se repose de cet immense enfantement. Mais, il faut aussi l'avouer, une qualité intellectuelle lui a toujours manqué : c'est la critique comme nous la possédons et la pratiquons. Peut-être cette pauvreté est-elle une des conditions de l'initiative; peut-être ne peut-on pas avoir les deux mérites à la fois; il est certain que la critique est née d'hier et a manqué au monde antique tout entier et dans tous les lieux. Saint Thomas n'a pas eu plus de critique que Platon, qui n'en possédait pas un grain de plus que les sages de l'Inde et de la Chine. Maintenant, c'est notre aptitude dominante, elle produit la forme de notre esprit; elle ouvre la source de tout notre orgueil. Nous savons classer, rapprocher, apprécier, juger comme jamais on ne l'a pu faire. A la vérité, il suffit d'une erreur d'une demi-ligne au départ pour que toutes nos conséquences soient fausses. Aussi changeons-nous toutes nos conclusions à chaque période décennale, mais sans douter jamais de l'excellence de notre travail, ni de la supériorité universelle de notre méthode.

Nous avons raison. Il faut tenir à ses dieux, fussent-ils de bois. Mais, avec ses avantages, ce dieu-là nous rend peu propres à comprendre que dans le tourbillon des idées les plus disparates il y a encore une grande force et une profondeur auxquelles nous n'atteignons pas, et que du mariage de l'inconséquence et de ces idées, il peut naître des résultats obscurs, sans doute, mais aussi d'une

grandeur extraordinaire. Il me semble que la faculté de former et de rendre fécondes au moins des unions de cette sorte est le trait remarquable de l'esprit asiatique. Lorsqu'on a démontré à un Schyyte l'inconsistance de la doctrine de l'imamat, à un Nossayry les côtés irrationnels de sa théogonie trop vaste, à un Soufy mystique les dangers de sa morale hasardeuse, on est étonné de voir ses regards s'attacher sur vous avec une expression, non pas de confusion, mais de surprise. Vous avez assurément vaincu votre adversaire. Il n'a plus rien à répondre. Ses arguments boiteux jonchent le sol. Il ne dit mot, il vous regarde. Vous le supposez stupide et lui vous juge aveugle. Vous avez affaire, croyez-vous, à un ignare, et lui, pense-t-il, à un enfant, et c'est là le motif principal pour lequel les Asiatiques font si peu de cas de l'intelligence européenne. La leur, la foi ; et elle atteint au delà de la raison, à un monde où cette dernière faculté s'émousse, et nous, nous sommes volontiers enclins à croire qu'au delà de la raison il n'existe que le vide. Où nous ne voyons ni ne sentons plus rien, ils trouvent une atmosphère qui leur plaît et respirent à l'aise. Je ne dis pas que l'on ait tort en Europe de penser comme l'on pense. Mais, tout bien considéré, la nature irréfléchie, ou pour mieux dire l'instinct des Asiatiques a imaginé de si grandes choses dans le domaine de la religion, de la philosophie, de la poésie, que leur façon d'être me semble également avoir droit au respect ; et si cet instinct n'avait pas existé, s'il n'avait pas agi, nous n'aurions rien à analyser, rien à admettre, rien à rejeter, rien à comprendre, et ceci m'amène à faire une comparaison exagérée sans doute, mais qui peut-être aussi n'est pas sans son côté vrai.

J'ai passé quatre mois campé dans le désert au pied du volcan du Demavend. Nos tentes s'appuyaient à la jolie rivière de Lâr. Un tapis de hautes herbes et de fleurs agrestes s'étendait sous nos pieds. Des pics élancés touchaient le ciel de toutes parts. Nous n'avions d'autres visiteurs dans cette solitude profonde que des nomades qui, de temps en temps, passaient près de nous, dressaient leurs camps loin du nôtre et demeuraient là une ou deux semaines. Un jour des Alavends, tribu turque, vinrent planter trois ou quatre de leurs tentes noires de l'autre côté du ruisseau. Tandis que les hommes allaient chasser et que les femmes s'occupaient des travaux domestiques, un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans la main, et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. Quelquefois il examinait plus longtemps un de ces cailloux et, le mettant à part, il reprenait son travail et continuait à chercher. Le soleil torride, la pluie, le vent, le froid, rien ne le chassait, rien n'arrêtait son ardeur fiévreuse, et tant que le jour durait il ne se reposait pas. Il n'aurait pas cessé même la nuit, si une femme, sa mère sans doute, ou si son père n'était venu le chercher. On l'emmenait avec un peu de contrainte et il suivait à regret. Ce petit infortuné avait été frappé du soleil, et il avait perdu la raison; cet accident arrive fréquemment chez les nomades. Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait

tout ce qui au monde est réel. J'oserai dire que cet enfant me représente un peu le génie dominant de l'Asie ; dès l'aurore des âges, moins occupé de la vie positive et des choses matérielles que d'obéir à un élan qui le pousse d'une force merveilleuse vers l'inconnu. Il a sans doute ramassé dans le cours des ruisseaux bien des cailloux sans valeur, quelques-uns par hasard d'une merveilleuse beauté, mais plus souvent encore il a ramassé des monceaux de pierres auxquels il sentait qu'il ne devait pas s'attacher. Il a persévéré toujours et toujours il persévère, et c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit, en somme, tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.